

24. AUTOBIOGRAPHIE INACHEVÉE

par ALICE A. BAILEY

Mis sur support informatique sous la responsabilité de l'Association Lucis Trust.

TABLES

SOMMAIRE

PRÉFACE

INTRODUCTION

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

APPENDICE

MON ŒUVRE — par le Maître Tibétain

Les Livres

L'Ecole

Le Nouveau Groupe des Serviteurs du Monde

Entraînement Personnel

MÉTHODES UTILISÉES POUR PRODUIRE LE TRAITÉ SUR LE FEU COSMIQUE

1. La clairaudience

2. La télépathie

3. La vision clairvoyante

4. En rapportant, après le sommeil, ce qui a été vu ou entendu pendant qu'on est hors du corps physique, au cours de la nuit

QU'EST-CE QU'UNE ÉCOLE ÉSOTÉRIQUE — par Alice A. Bailey

I. Quelques définitions de l'ésotérisme

II. Comment se fonde une école ésotérique

III. Les vérités fondamentales enseignées dans les véritables écoles ésotériques

PRINCIPES DE BASE DE L'ÉCOLE ARCANE — par Alice A. Bailey

I. L'Ecole Arcane est une école d'entraînement pour disciples.

II. L'Ecole Arcane prépare des adultes, hommes et femmes, à faire le pas suivant sur le Sentier de l'Évolution.

III. L'Ecole Arcane reconnaît l'existence de la Hiérarchie spirituelle.

IV. L'Ecole Arcane enseigne que "les âmes des hommes sont une".

V. Personne à l'Ecole Arcane ne s'arroge de titre ou ne s'attribue une position spirituelle.

VI. L'Ecole Arcane est sans parti-pris religieux ou politique, elle est vraiment internationale.

VII. L'Ecole Arcane présente les doctrines de base de la Sagesse Antique.

L'ÉCOLE ARCANE — SES ORIGINES ET SES BUTS ÉSOTÉRIQUES — par Foster Bailey

MANTRA

Les fils des hommes sont un...

LIVRE

PRÉFACE

Les quatre premiers chapitres de cette autobiographie ont été écrits au cours de l'année 1945. Les chapitres cinq et six ont été écrits en 1947. Ces dates sont significatives par rapport aux événements mondiaux de l'époque.

Le premier manuscrit dactylographié fut réécrit en 1948. Le tout fut relu par Alice Bailey qui apporta certaines corrections. A plusieurs reprises, différentes personnes travaillèrent sur le texte avec elle, et des copies d'extraits furent confiées à quelques personnes pour des commentaires. Dans certains cas, ces copies ne furent pas rendues et, dans tous les cas, elles sont incomplètes, inexactes sur certains points et n'ont pas reçu d'elle l'approbation finale.

Quatre parties de plus étaient prévues pour cette autobiographie, mais jamais elles ne furent écrites. La pression énorme du travail, organisé à l'échelle mondiale, dont Alice Bailey était responsable, les conditions de tension et de confusion de l'humanité auxquelles elle était extrêmement sensible, la disposition à la futilité et, par conséquent, à la négativité des hommes de bonne volonté de partout, qu'elle cherchait vigoureusement à compenser, la tension causée par des finances insuffisantes à l'expansion du travail mondial, la frustration et la déception dues à l'incapacité de

répondre au besoin et, souvent, l'incapacité à tirer avantage des opportunités, simplement parce que les dollars manquaient, voilà quelques-unes des contraintes qui contribuèrent à provoquer un état de complet épuisement. Le corps physique n'avait pas de répit. L'état du cœur et du sang empirait inexorablement.

Pendant les deux dernières années de sa vie, elle combattit ces pressions et ces conditions avec une volonté de fer. Sa personnalité de premier rayon s'éleva jusqu'à l'ultime effort, en réponse à la demande de son âme. C'est en 1946 qu'elle prit la décision de refuser l'invalidité. En conséquence, chaque jour, comme cela avait été l'habitude de toute sa vie, elle travailla jusqu'à la limite de ses possibilités physiques, sans considérer la fatigue ni la douleur. Elle choisit de poursuivre un travail actif et toujours sur la brèche, et elle s'y tint. Même pendant les derniers jours, à l'hôpital de New York en 1949, elle reçut des visiteurs, tint conseil avec les exécutants avancés et écrivit des lettres.

Quand l'heure de la mort arriva, son propre Maître, K.H., vint la chercher comme il l'avait depuis longtemps promis.

Le matin qui suivit sa mort, j'envoyai la lettre suivante à des milliers de ses étudiants et de ses amis, partout dans le monde :

"Cher ami,

Cette lettre vous apporte la nouvelle de la fin d'un cycle et du début d'un autre cycle de plus grande utilité et moins restreint pour celle qui fut votre véritable amie et aussi la mienne, Alice A. Bailey. Elle a été délivrée, dans la paix et la sérénité, le mardi après-midi 15 décembre 1949.

Comme nous conversions ensemble, ce dernier après-midi, elle dit : "J'ai tant à remercier. J'ai eu une vie riche et pleine. Tant de gens dans le monde entier ont été si gentils avec moi."

Il y avait déjà longtemps, longtemps, qu'elle désirait s'en aller et elle n'était retenue que par sa puissante volonté de terminer sa tâche et par son ardent désir de compléter les dispositions pour l'avenir de l'Ecole Arcane, qui devaient nous aider à être, pour nos compagnons, de meilleurs serviteurs.

Elle a façonné et moulé le modèle de notre Ecole pendant des années, avec la précision de son mental aiguë et elle l'a emplie de la puissance magnétique de son grand cœur, forgé par la douleur.

Certains ont demandé pourquoi elle avait eu à souffrir, car elle souffrit, mentalement, émotionnellement, autant que physiquement. Je suis seul à savoir à quel point elle réussit à s'ouvrir à l'impact des diverses forces destructrices qui sont si effrénées en cette époque d'agitation mondiale et de quelle façon stupéfiante elle les transmua, sauvegardant ainsi tous ces aspirants et ces jeunes disciples qui luttent sous la pression pénible de l'époque, et qui sont venus à elle et à son Ecole au long des années.

C'est, de loin, la partie subjective de son travail qui a été la plus grande. Nous en avons vu les effets extérieurs, observé ses allées et venues, nous l'avons aidée et aimée, quelquefois critiquée, quelquefois plainte, mais nous avons toujours continué avec elle et, grâce à elle, d'une manière sûrement plus élevée et meilleure que ce n'aurait été le cas autrement. Nous sommes tous très humains et, elle aussi, elle était très humaine.

Pourquoi souffrit-elle ? Parce que le sentier choisi par elle est sur la ligne des Sauveurs du Monde. Elle est retournée près de son propre Maître, K.H., pour un travail encore plus intense, avec lui, pour le Christ.

Elle nous demande de conserver l'Ecole Arcane aussi rayonnante qu'elle l'est à présent, de la garder emplie du pouvoir salvateur de cette réunion de cœurs aimants, qui est réel, et de veiller à ce que nous servions véritablement.

Sincèrement vôtre,
Foster Bailey.
New York, 16 décembre 1949.

[24@1]

INTRODUCTION

Ce qui me décida finalement à écrire ma vie fut une lettre d'un ami écossais, reçue en 1941, qui me disait que je rendrais vraiment service si je pouvais montrer aux gens comment je devins ce que je suis à partir de ce que j'étais. Il pouvait être utile de savoir comment un travailleur chrétien, orthodoxe enragé, peut devenir un fameux instructeur occultiste. Les gens apprendraient beaucoup en découvrant comment un étudiant de la Bible,

de mentalité théologique, peut parvenir à la ferme conviction que les enseignements de l'Orient et ceux de l'Occident doivent être fusionnés et mêlés avant que ne puisse apparaître la vraie religion universelle que le monde attend. Il est précieux de savoir que l'amour de Dieu date d'avant le christianisme et ne connaît pas de frontières. Ce fut la première et la plus difficile des leçons que j'eus à apprendre et il me fallut longtemps. Tous les fondamentalistes ont besoin de beaucoup de temps pour apprendre que Dieu est amour. Ils l'affirment, mais ne le croient pas dans la pratique ; je veux dire dans la pratique de Dieu.

J'aimerais montrer, entre autres choses, comment le monde des êtres humains s'ouvrit à une femme anglaise, très consciente de sa classe, et comment le monde des valeurs spirituelles, avec son gouvernement spirituel intérieur, direct, devint un fait prouvé pour une chrétienne à la mentalité excessivement étroite. Je rends gloire au nom de chrétien, mais j'appartiens maintenant à l'espèce inclusive et non à l'exclusive.

Une des choses que je cherche à révéler est le fait de la direction intérieure des affaires du monde et je cherche à familiariser un plus grand nombre de gens avec le fait de l'existence de Ceux qui ont la responsabilité, dans les coulisses, de la direction spirituelle de l'humanité et de la tâche de conduire l'espèce humaine des ténèbres à la Lumière, de l'irréel au Réel et de la mort à l'Immortalité. [24@2]

Je veux rendre les disciples du Christ, qui sont les Maîtres de la Sagesse, aussi réels pour vous qu'ils le sont pour moi et pour des milliers d'autres personnes dans le monde. Je ne veux pas parler d'une réalité hypothétique (si l'on peut employer une telle expression) ou d'un sujet de foi ou de croyance. Je veux les montrer tels qu'ils sont, disciples du Christ, hommes vivants et facteurs toujours présents dans les affaires humaines. Ce sont ces choses qui importent et non les expériences terrestres ou les événements survenus dans la vie de l'un de leurs travailleurs.

J'ai vécu plusieurs incarnations en une seule. J'ai avancé fermement, mais avec des difficultés extrêmes (psychologiques et matérielles) dans un champ toujours plus vaste d'utilité. Je veux montrer qu'à chaque cycle d'expérience, j'essayais sincèrement de suivre une direction venue de l'intérieur et que, lorsque je le faisais, c'était réellement un pas en avant dans la compréhension et, par conséquent, une plus grande capacité à aider. Le résultat de cette marche en avant, apparemment aveugle (comme

lors de mon mariage et de ma venue aux Etats-Unis), fut une opportunité élargie. J'ai joué beaucoup de rôles dans ma vie. J'ai été une petite fille malheureuse, extrêmement désagréable, une jeune fille de la société dans les joyeuses années 90 (que je ne trouvais pas tellement joyeuses), une évangéliste du type "Billy Sunday" et un travailleur social. Pas tellement joyeuse, si ce n'est que j'étais jeune et terriblement intéressée par toute chose. Plus tard, j'épousai Walter Evans et je me retrouvai dans le rôle de femme de recteur de l'Eglise protestante épiscopale en Californie, et mère de trois filles.

Cette expérience variée de la vie et du travail en Grande Bretagne, en Europe, en Asie et en Amérique, amena des changements fondamentaux dans mon attitude envers la vie et les gens. Rester fixé sur un certain point de vue m'apparaît comme un manque d'intelligence. Cela signifie qu'il arrive un point dans le développement individuel où l'on cesse d'apprendre, où l'on manque à extraire la signification des événements, [24@3] des écoles de pensée et des circonstances et où l'on reste immobile mentalement devant la vie. C'est un désastre. C'est le mal. C'est sûrement cela l'enfer. La terreur de l'enfer (auquel je ne crois pas du point de vue orthodoxe) doit résider dans cette uniformité continuelle, dans l'incapacité de changer les conditions.

Je devins ensuite étudiante en occultisme, écrivain de livres connaissant une diffusion ample et constante et traduits dans beaucoup de langues. Je me retrouvai à la tête d'une école ésotérique – tout à fait involontairement et sans aucune intention préalable – et organisatrice, avec Foster Bailey, d'un Mouvement International de Bonne Volonté (pas un mouvement pour la paix), lequel fut un tel succès que nous avions des centres dans dix-neuf pays lorsque la guerre éclata en 1939.

Je n'ai donc pas été inutile dans le domaine du service mondial, mais je ne veux ni ne peux proclamer que mon succès ait été dû uniquement à mes efforts personnels. J'ai toujours eu le bonheur d'avoir de merveilleux amis et des aides qui, au fil des années, sont toujours restés mes amis quoi que j'aie pu leur faire. J'ai eu beaucoup d'amis et un nombre étonnamment faible d'ennemis. Ces derniers ne m'ont pas fait de mal réel, peut-être parce que je ne pouvais les détester et que je pouvais toujours comprendre pourquoi ils me détestaient. Mon mari, Foster Bailey, pendant vingt-cinq ans, rendit possible l'ensemble de mon travail. Sans lui, je sens que je n'aurais pu en accomplir que très peu. Quand il y a compréhension et

amour profonds et constants, respect et camaraderie, on est vraiment riche. Il a été pour moi solide comme une tour et tel "l'ombre d'un rocher sur une terre assoiffée". Il y a des choses qui perdent à être exprimées par des mots et paraissent dépourvues de signification et futiles, une fois écrites. Notre relation est de celles-là. Pendant bien des vies nous avons dû vivre et travailler ensemble et, ensemble, nous envisageons qu'il y en aura beaucoup d'autres. Je n'ai rien à dire de plus sur ce sujet. Qu'aurais-je [24@4] fait, je me le demande souvent, sans l'amitié compréhensive et la solide coopération de tant d'amis et de compagnons de travail qui, tant d'années, se sont tenus près de moi ? Je ne peux en dresser la liste, mais ce sont ces gens-là qui sont essentiellement les responsables du succès du travail que, comme groupe, nous avons accompli.

La raison de cette autobiographie est donc triple, car il y a trois choses sur lesquelles je veux mettre l'accent et qui, je l'espère, apparaîtront clairement.

La première, c'est le fait des Maîtres de la Sagesse qui œuvrent sous la direction du Christ. Je veux rendre plus claire la nature de leur travail. Je veux les présenter au monde tels que je les connais personnellement parce que, dans les années à venir, de plus en plus de gens témoigneront de leur existence et j'aimerais rendre la voie plus facile pour eux. Je développerai ceci plus loin et je montrerai comment j'en vins à connaître personnellement leur existence. Dans la vie de chacun il y a certains facteurs de conviction qui rendent l'existence possible. Rien ne peut altérer la conviction intérieure. Pour moi, les Maîtres sont un facteur de cette sorte et cette connaissance a constitué dans ma vie un point de stabilité.

La seconde chose que j'aimerais faire, c'est indiquer quelques-unes des tendances nouvelles du monde actuel, qui sont en voie d'influencer nettement le genre humain et d'élever la conscience humaine. Je veux indiquer quelques-unes des idées nouvelles qui apparaissent dans le monde de la pensée humaine, venant du groupe intérieur des Maîtres, et qui produisent une culture et une civilisation nouvelles et – incidemment, sous l'angle de l'éternité – détruisent beaucoup de formes anciennes et bien-aimées. Ainsi que bien des gens qui réfléchissent, j'ai vu, dans ma vie, la disparition de beaucoup de choses qui étaient sans valeur dans le domaine de la religion, de l'éducation et de l'ordre social. Et c'est très bien. [24@5]

En regardant en arrière, je ne peux rien imaginer de plus épouvantable

que la perpétuation de l'ère victorienne par exemple, avec sa laideur, sa suffisance, le confort excessif des classes prétendues élevées et la condition effrayante où se débattent les classes laborieuses. C'est dans ce monde ouaté, poli et confortable, que je vécut, jeune fille. Je ne peux rien imaginer de plus destructeur pour l'esprit humain que la théologie du passé, prônant un Dieu qui sauve un petit nombre de privilégiés et condamne la majorité à la perdition. Je ne peux rien imaginer de plus favorable à l'inquiétude, à la lutte des classes, à la haine et à la dégradation, que la situation économique du monde, situation grandement responsable de la présente guerre mondiale (1914-1945).

Dieu merci, nous sommes sur le chemin de choses meilleures. Le groupe qui a partagé notre travail, associé à bien d'autres groupes répondant à la même inspiration d'amour pour l'humanité, aura accompli sa petite part en introduisant beaucoup de changements nécessaires. La tendance mondiale vers la fédération, vers la compréhension et la coopération et vers les choses qui peuvent profiter à tous et non seulement à quelques élus, est d'une ampleur encourageante. Nous sommes en route vers la fraternité.

La troisième chose que j'aimerais faire est montrer combien les êtres humains sont merveilleux. J'ai vécu sur trois continents et dans beaucoup de nations. J'ai connu le plus riche et le plus pauvre dans une vraie amitié ; les plus haut placés dans le monde ainsi que les plus humbles furent mes amis. Dans toutes les classes, toutes les nations et toutes les races, j'ai trouvé la même humanité, la même beauté de pensée, le même sacrifice de soi et le même amour des autres, les mêmes péchés et les mêmes faiblesses, le même orgueil et le même égoïsme, la même aspiration et les mêmes objectifs spirituels et le même désir de servir. Si je peux réussir à le faire apparaître avec clarté et force, cela justifiera ce livre.

Dans le long enchaînement de l'histoire humaine et placée [24@6] à côté des grandes figures du monde, qui est Alice Ann Bailey ? Une femme tout à fait sans importance qui fut forcée (généralement contre sa volonté) par les circonstances, par une conscience envahissante et par la connaissance de ce que son Maître voulait qu'il soit accompli, d'entreprendre certaines tâches. Une femme qui fut toujours effrayée par la vie (en partie sans doute à cause d'une enfance trop protégée), qui est naturellement si timide que, même aujourd'hui, lorsqu'elle doit se rendre à un déjeuner, elle doit rassembler tout son courage pour sonner à la porte ;

qui est très femme d'intérieur et aime la cuisine et la lessive (et Dieu sait qu'elle en a eu sa part) et qui déteste la publicité. Je n'ai jamais été robuste, mais j'ai une énorme vitalité. Tout au long de ma vie, j'ai été forcée de passer des semaines et parfois des mois au lit. Durant les huit dernières années, je suis restée en vie grâce à la science médicale, mais – et c'est une chose dont je peux dire que je suis fière – j'ai continué à travailler en dépit de tout cela. J'ai trouvé la vie très bonne, même quand je suis passée par ce que les gens considèrent comme les pires moments. Il y a toujours eu tant à faire, tant de gens à connaître. Je ne me plains que d'une seule chose, c'est d'avoir toujours été si fatiguée. Dans un vieux cimetière d'Angleterre, il y a une pierre tombale qui porte des mots que je comprends parfaitement :

"Ci-gît une pauvre femme qui fut toujours fatiguée.

Elle a vécu dans un monde qui demandait trop.

Ne pleurez pas sur moi, mes amis : je m'en vais dans un pays

Où il n'y a plus de poussière, de balayage ou de couture à faire.

Ne pleurez pas sur moi, amis, quoique la mort nous sépare,

Je m'en vais pour ne rien faire, à tout jamais."

Alors ce serait vraiment l'enfer et je ne voudrais pas y aller ! Je veux prendre un corps nouveau et plus adapté, trouver le même groupe de travailleurs et poursuivre le travail. Si l'histoire de ma vie encourage une quelconque personne à aller [24@7] de l'avant, ce livre sera méritoire ; s'il conduit quelqu'un qui aspire à se lancer dans l'obéissance à l'impulsion spirituelle, quelque chose sera gagné et si j'apporte force et courage et le sens de la réalité à d'autres travailleurs et disciples, ce sera bien.

Vous verrez qu'en tant qu'histoire d'une vie, la mienne importe peu. Mais en tant que preuve de certains faits que je sais essentiels au bonheur et au progrès futur de l'humanité – le fait des Maîtres, le développement futur dont la guerre mondiale qui vient de s'achever n'est qu'une étape préparatoire, et la possibilité de contacts spirituels télépathiques et de connaissance directe – ce que je dis peut être utile. Beaucoup de mystiques, de disciples, d'hommes et de femmes isolés et qui aspirent ont connu toutes ces choses au cours des âges. Le temps est venu où la masse des hommes de partout doit aussi les connaître.

Donc, allons-y pour l'histoire de ma vie. Ne vous y trompez pas. Cela ne va pas être une effusion profondément religieuse. Je suis une personne pétulante et pleine d'humour et presque toujours prête à voir le côté drôle des choses. Entre nous, le profond intérêt des gens pour eux-mêmes, pour leur âme, et tout l'imbroglio d'expériences qu'ils racontent, me stupéfient presque. Je veux les secouer et leur dire : "Sortez de là et trouvez votre âme dans les autres et, ainsi, découvrez-vous vous-mêmes." Ce qui se perpétue dans le mental des hommes, dans leur cœur, et ce qui arrive dans le monde des hommes, est d'un intérêt fondamental. La large vision du progrès humain depuis les temps primitifs jusqu'à l'aube de la nouvelle civilisation est digne d'intérêt et importante spirituellement. Les révélations du mystique des temps moyenâgeux ont leur place, mais appartiennent au passé ; les réalisations de la science moderne (bien que l'homme ne les utilise pas dans ce sens) sont un facteur spirituel moderne majeur ; la lutte qui se poursuit entre les idéologies politiques, entre le capital et le travail, et la chute de [24@8] nos systèmes éducatifs du passé, tout indique qu'un ferment divin et spirituel fait lever l'humanité. Cependant, la voie d'introspection mystique et d'union divine doit précéder la voie occulte de réalisation intellectuelle et de perception divine. C'est toujours ainsi dans la vie de l'individu et de l'humanité prise comme un tout. Le chemin mystique et le chemin occulte, le chemin du cœur et celui de la tête, doivent fusionner et se mêler ; alors l'humanité connaîtra Dieu et ne se contentera plus de soupirer après Lui, au cas où, par hasard, elle le trouverait.

Cette connaissance personnelle de Dieu viendra toutefois en vivant normalement et de la manière la plus belle possible, en servant et en s'intéressant aux autres, en étant ainsi décentralisé. Elle viendra en reconnaissant la juste vie et le bien se trouvant dans chaque peuple, par le bonheur et une juste appréciation des opportunités, les siennes et celles des autres peuples. Cela vient par une vie pleine et complète. Dans le cimetière anglais où mes parents sont enterrés, il y a une pierre tombale, la première qui accroche le regard en entrant, avec ces mots : "Elle a fait ce qu'elle a pu." Elle m'a toujours paru lugubre, et l'épithaphe d'un échec. Je regrette de n'avoir pas fait tout ce que je pouvais, mais j'ai toujours fait de mon mieux, tel que je le voyais sur le moment. J'ai travaillé. J'ai fait des erreurs. J'ai souffert et je me suis réjouie. J'ai eu un magnifique temps dans la vie et je ne vais pas avoir un mauvais temps dans la mort.

CHAPITRE I

Si je regarde en arrière, vers ma première enfance, j'éprouve dans l'ensemble un sentiment de grand déplaisir. C'est, il est vrai, par une mauvaise impression que commence l'histoire de ma vie. C'est ce que les métaphysiciens appellent une position négative. Mais le fait est là. Je n'aime pas beaucoup ce dont je me souviens de mon enfance, bien que beaucoup de mes lecteurs puissent penser qu'elle fut merveilleuse comparée à des milliers d'autres. Beaucoup de gens disent que l'enfance est le temps le plus heureux de la vie d'une personne. Je ne le crois pas un seul instant. Ces années furent pour moi celles du plus grand confort physique et du luxe ; des années où j'étais sans souci matériel, mais, en même temps, des années de douloureuse interrogation, de désillusion, de pénible découverte et de solitude.

Tandis que j'écris cela, je suis consciente du fait que les misères de l'enfance (et peut-être cela est-il vrai pour l'ensemble de la vie) occupent à tort le premier plan et apparaissent plus épouvantables au souvenir qu'elles ne le furent en réalité. C'est un trait curieux de la nature humaine que d'aimer amplifier et de mettre l'accent sur les moments malheureux et les tragédies, et de négliger les moments de gaieté, de joie, de paix et de bonheur tranquille. Les moments de tension et de contrainte paraissent affecter davantage notre conscience (cet étrange enregistreur d'événements) beaucoup plus que les heures innombrables de la vie ordinaire. Si nous pouvions seulement le réaliser, ce sont ces heures placides, vides d'événements, qui prévalent toujours en dernière analyse. Ce sont les heures, les jours, les semaines, les mois qui forment le caractère, le stabilisent, le rendent disponible pour les moments de crise, réels, objectifs et souvent d'une importance capitale, auxquels nous sommes confrontés au cours des années. Alors, le caractère que nous avons [24@10] développé supporte l'épreuve et indique l'issue, ou nous échouons, du moins temporairement. C'est de cette manière que nous sommes forcés d'apprendre. En me rappelant mon enfance, ce ne sont pas les heures innombrables de bonheur sans événements, les instants paisibles et les semaines que rien ne perturbait qui persistent dans ma mémoire, mais les moments de crise et les heures où je me trouvais complètement

misérable et où ma vie semblait finie et sans horizon.

Je me souviens de ma fille aînée arrivant à un moment de cette sorte, vers sa vingtième année. Elle sentait qu'il n'y avait aucune raison de vivre et que la vie était comme une étendue monotone. Pourquoi la vie était-elle si stupide ? Pourquoi devait-elle la vivre ? Ne sachant trop que dire, je me souviens de ma propre expérience et je me rappelle très bien lui avoir répondu : "Eh bien, ma chérie, je peux te dire une chose : on ne sait jamais ce qui vous attend au tournant." Je n'ai jamais constaté que la religion ou les platitudes – telles qu'elles sont habituellement servies – vous aident en temps de crise. Ce qui l'attendait au tournant, c'était l'homme qu'elle épousa, avec lequel elle se fiança au bout d'une semaine et fut heureuse depuis lors.

Il faut cultiver la perception de la joie et du bonheur et ne pas enregistrer seulement le chagrin et la difficulté. Le bon, autant que le mauvais, fait partie d'un tout important et mérite d'être retenu. Le premier nous rend capable de garder la foi dans l'amour de Dieu. Le second nous apporte la discipline et nourrit notre aspiration. Les moments de ravissement où un coucher de soleil captive notre attention émerveillée ou le silence profond et ininterrompu de la lande et de la campagne qui enveloppe l'esprit, voici des choses à retenir. Un horizon ou une orgie de couleurs dans un jardin nous comblent à l'exclusion de toute autre chose, l'ami appelant l'ami pour une heure de communion et de contacts enrichissants, la beauté de l'âme humaine qui apparaît triomphante en face de la difficulté, voilà [24@11] des choses qui ne sauraient passer sans être reconnues. Elles constituent les grands facteurs conditionnants de la vie. Elles sont la marque du divin. D'où vient qu'elles soient si souvent oubliées et que les choses tristes, désagréables ou pénibles, demeurent fixées dans la mémoire ? Je ne sais pas. Apparemment, sur cette planète particulière qui est la nôtre, la souffrance est ressentie avec plus d'acuité que le bonheur et semble avoir un effet plus prolongé. Peut-être aussi le bonheur nous effraie-t-il et le repoussons-nous sous l'influence de ce grand, caractéristique et puissant trait humain : la PEUR.

Dans les cercles d'ésotéristes, on fait beaucoup de causeries éducatives sur la loi de Karma qui n'est, après tout, que le nom oriental de la grande loi de Cause à Effet ; l'accent est toujours mis sur le mauvais karma et la manière de l'éviter. Je voudrais pourtant affirmer que, d'une manière générale, il existe beaucoup plus de bon karma que de mauvais ; je dis ceci

en dépit de la guerre mondiale, des horreurs indicibles que nous avons vécues et qui nous entourent encore, et malgré une réelle connaissance des choses auxquelles sont constamment confrontés les travailleurs sociaux. Le mal et la misère passeront, mais le bonheur restera ; par-dessus tout, nous réaliserons que ce que nous avons si mal construit doit disparaître, et que nous avons maintenant l'occasion de bâtir un monde nouveau et meilleur. Ceci est vrai parce que Dieu est bon, que la vie et l'expérience sont bonnes et la volonté-de-bien éternellement présente. L'opportunité nous est toujours offerte de réparer les erreurs que nous avons commises et de redresser les voies tortueuses dont nous sommes responsables.

Les détails de mes infortunes sont si loin que je ne peux être précise et je ne veux pas vous imposer ce dont je me souviens. Beaucoup de causes résidaient en moi-même, j'en suis bien sûre. Du point de vue mondain, je n'avais aucune raison [24@12] d'être malheureuse et ma famille et mes amis auraient été grandement surpris s'ils avaient connu mes réactions. Ne vous êtes-vous pas souvent demandé ce qui se passe dans la tête d'un enfant ? Les enfants ont des idées précises sur la vie et les circonstances ; elles leur sont propres, de telle sorte que nul ne peut interférer ; mais ceci est un fait rarement reconnu. Je ne peux me rappeler un instant où je serais restée sans penser, sans me casser la tête à me poser des questions, me rebeller et espérer. Cependant, ce ne fut qu'à trente-cinq ans que je découvris vraiment que j'avais un mental et que je pouvais l'utiliser. Jusque-là j'avais été un paquet d'émotions et de sentiments ; mon mental, ou ce qui m'en tenait lieu, m'avait utilisée et n'avait pas été utilisé par moi. En tout cas, j'étais très malheureuse jusqu'à ce que je me décide à aller vivre ma vie, vers l'âge de 22 ans. Pendant ces premières années, j'ai été entourée de beauté ; ma vie était pleine de diversité et j'ai rencontré beaucoup de gens intéressants. Je ne savais pas ce que c'était que désirer quelque chose. J'étais élevée dans le luxe habituel à mon époque et à ma classe ; j'étais surveillée avec le plus grand soin, mais en moi-même je détestais tout cela.

Je naquis le 16 juin 1880 à Manchester, en Angleterre, où mon père travaillait à un projet d'ingénieur, en association avec l'entreprise de son père, l'une des plus importantes de Grande-Bretagne. J'étais donc née sous le signe des Gémeaux. Cela signifie toujours le conflit entre les opposés : la pauvreté et la richesse, les sommets du bonheur et les abîmes du chagrin, le tiraillement entre l'âme et la personnalité ou le Soi supérieur et la nature

inférieure. Les Etats-Unis et Londres sont régis par les Gémeaux ; c'est donc dans ce pays et en Grande-Bretagne que le conflit entre le capital et le travail sera résolu ; deux groupes qui couvrent les intérêts des très riches et des très pauvres.

Jusqu'en 1908 je n'ai manqué de rien ; je ne pensais jamais à l'argent ; je faisais ce que je voulais. Mais depuis ce temps, j'ai connu les profondeurs de la pauvreté. Une fois, j'ai vécu [24@13] trois semaines uniquement de thé (sans lait ni sucre) et de pain sec, afin que mes trois enfants aient l'essentiel à manger. Jeune fille, j'ai été l'hôte, pendant des semaines, de grandes familles, et pourtant j'ai travaillé comme ouvrière pour élever mes enfants. C'était dans une usine de sardines et je ne peux plus regarder "une sardine dans les yeux". Mes amis (et j'emploie le mot dans son sens véritable) sont venus de toutes les classes sociales, de l'individu placé le plus bas jusque et y compris le grand duc Alexandre, beau-frère du dernier tzar de Russie. Je n'ai jamais vécu bien longtemps au même endroit, car le natif des Gémeaux est toujours en mouvement. Mon petit-fils qui est aussi un vrai Gémeaux, traversa deux fois l'Atlantique et franchit à deux reprises le canal de Panama avant ses quatre ans.

Si je ne m'étais pas surveillée avec le plus grand soin, j'aurais toujours été soit au sommet du bonheur et de l'exaltation, soit dans le désespoir et dans les abîmes de la dépression. Le résultat de ces nombreuses expériences, c'est que j'ai appris à répudier les deux extrêmes et que je me suis efforcée de vivre sur un plan moyen. Je n'ai pas tout à fait réussi.

Le conflit majeur de ma vie a été la bataille entre mon âme et ma personnalité, et il dure encore. En écrivant ces lignes, je me souviens d'une réunion d'un certain "Mouvement de Groupe" par lequel j'avais été tentée et qui se tint à Genève en 1935. Une instructrice à l'expression suffisante et dure, au sourire "professionnel", était présente en tant que leader du groupe et il se trouvait là beaucoup de gens empressés à porter témoignage de leur méchanceté et du pouvoir salvateur du Christ, donnant l'impression que Dieu s'intéressait personnellement (ce que quelqu'un affirma) aux excuses que l'on peut faire à sa cuisinière si on l'a traitée durement. Pour moi, de bonnes manières, Dieu mis à part, auraient été suffisantes. Quoi qu'il en soit, une femme charmante, d'un certain âge, se leva, élégante, pétillante d'humour. "Je suis sûre que vous avez un magnifique témoignage à apporter", dit le leader. "Non, dit-elle, non, la bataille dure toujours entre le Christ et moi, et qui [24@14] l'emportera est encore incertain !" La bataille

dure toujours et dans le cas d'un Gémeaux qui s'éveille et qui sert, elle devient une affaire très importante et aussi passablement intime.

Les natifs des Gémeaux passent pour avoir une nature de caméléon, de qualité variable, et pour être à double face. Je ne suis pas de ceux-là, malgré de nombreuses fautes, et il est possible que ce soit mon signe ascendant qui me sauve. Certains astrologues m'imputent, à mon grand amusement, divers signes à l'ascendant : Vierge – parce que j'aime les enfants et la cuisine et que suis la "mère" d'une organisation ; Lion – parce que je suis très individualiste (ce qui veut dire pour eux, difficile, dominatrice) et aussi très consciente de moi ; et Poissons – parce que ce signe est celui du médiateur, de l'intermédiaire. Personnellement, j'incline plutôt vers les Poissons, parce que j'ai un mari des Poissons, que ma très chère fille aînée est aussi née sous ce signe et que nous nous sommes toujours si bien comprises que nous avons l'habitude de nous quereller souvent. En outre, j'ai agi précisément en tant qu'intermédiaire, en ce sens qu'un certain enseignement que la Hiérarchie des Maîtres voulait transmettre au monde pendant ce siècle est contenu dans les livres dont j'ai été responsable. De toute façon, quel que soit mon signe ascendant, je suis un vrai sujet des Gémeaux et ce signe a apparemment conditionné ma vie et ses circonstances.

Le malheur assez complet de mon enfance est la conséquence de plusieurs choses. J'étais la moins pourvue d'attraits d'une famille de gens extrêmement beaux. J'ai toujours été considérée comme plutôt stupide à l'école, et la moins intelligente d'une famille de gens intelligents.

Ma sœur était l'une des plus belles filles que j'aie jamais vues et elle avait un cerveau supérieur. J'ai toujours eu de la dévotion pour elle, mais elle ne s'intéressait pas à moi, car elle était une chrétienne très orthodoxe et considérait quiconque ayant eu la malchance de divorcer comme étant tout à fait égaré. Elle était docteur en médecine et fut une des premières femmes de toute la longue, longue histoire de l'Université [24@15] d'Edimbourg à remporter une distinction ; si je m'en souviens bien, cela lui arriva deux fois. Elle était très jeune lorsqu'elle publia trois livres de poésie et j'ai lu des articles sur ses livres dans le supplément littéraire du "London Times" qui la donnaient comme la plus grande femme poète anglaise actuelle. Elle écrivit un livre sur la biologie et un autre sur les maladies tropicales, livres qui furent, je crois, considérés comme faisant autorité.

Elle épousa mon cousin germain, Laurence Parsons, ecclésiastique éminent de l'Eglise anglicane, qui fut, à une certaine époque, doyen de la Colonie du Cap. Sa mère était la tutrice, rétribuée par le Conseil de tutelle, de ma sœur et de moi-même. Elle était la plus jeune sœur de mon père et Laurence était l'un de ses six garçons, avec lesquels nous avons passé beaucoup de temps étant enfants. Son mari, mon oncle Clare, homme passablement dur et austère, était le frère de lord Rosse, et le fils de Lord Rosse du télescope renommé, mentionné dans *La Doctrine Secrète*. Enfant, j'avais peur de lui ; cependant avant sa mort, il me montra un autre côté de sa nature qui est mal connu. Son extrême bonté pour moi pendant la première guerre mondiale, alors que j'avais échoué en Amérique dans une grande misère, jamais je ne l'oublierai. Il m'écrivit des lettres encourageantes et compréhensives et me fit sentir qu'il y avait, en Grande-Bretagne, quelqu'un qui ne m'avait pas oubliée. Je veux le mentionner ici parce que je ne crois pas que sa famille ou sa belle-fille, ma sœur, ait eu la moindre idée de la relation amicale et chaleureuse qui existait entre mon oncle et moi, vers la fin de sa vie. Il n'en parla jamais, j'en suis sûre, ni moi non plus jusqu'à présent.

Ma sœur entreprit ensuite des recherches sur le cancer et se fit un nom dans ce genre de travail des plus utiles. Je suis très fière d'elle. Mon affection pour elle ne s'est jamais altérée et, si [24@16] jamais elle lit cette autobiographie, je veux qu'elle le sache. Heureusement, je crois en la grande loi de la Réincarnation et, elle et moi, nous manifesterons un jour notre relation d'une manière plus satisfaisante. Je pense qu'un des grands désavantages dans la vie d'un enfant est de ne pas avoir de foyer réel. Ce manque nous a certainement conditionnées, ma sœur et moi. Mes parents moururent tous deux avant que j'eusse neuf ans, et tous deux de tuberculose (appelée alors consommation). La crainte de la tuberculose se tint comme un danger menaçant au-dessus de nous deux pendant nos premières années et, également, le ressentiment éprouvé par mon père du fait de notre existence et, pour une raison que j'ignore, particulièrement de la mienne. Il sentait probablement que ma mère aurait vécu si elle n'avait épuisé ses ressources physiques en ayant deux enfants.

Mon père s'appelait Frédéric Foster La Trobe-Bateman et ma mère, Alice Hollinshead. Ils étaient tous deux de très vieille souche ; la famille de mon père remontait à des siècles, datant même d'avant les Croisades, et les ancêtres de ma mère descendaient de Hollinshead "le Chroniqueur",

dont on dit que Shakespeare tira tant de ses histoires. Les arbres généalogiques ne m'ont jamais paru avoir de très réelle importance. Tout le monde en a ; mais peu de familles les tiennent à jour. Aussi loin que je sache, aucun de mes ancêtres n'a fait quelque chose de particulièrement intéressant. Ils étaient estimables, mais apparemment ternes. Comme le dit drôlement une fois ma sœur : "Ils restèrent assis parmi leurs choux pendant des siècles." C'était une bonne souche, propre et cultivée, mais dont aucun rejeton n'obtint la moindre notoriété, ni honorifique ni infamante.

Les armoiries de la famille, cependant, sont intéressantes, et vues sous l'angle du symbole ésotérique, extraordinairement significatives. Je ne connais rien à la science héraldique et je ne possède pas les termes adéquats pour les décrire. Elles sont composées d'un sceptre avec une aile à chaque bout et, entre les ailes, l'étoile à cinq branches et le croissant de lune. Ce dernier remonte naturellement aux Croisades auxquelles l'un de **[24@17]** ancêtres a dû sans doute participer ; mais j'aime à penser l'ensemble de ce symbole comme caractérisant les ailes de l'aspiration, le Sceptre de l'Initiation et figurant le but, les moyens et l'objectif de l'évolution et le motif qui nous pousse tous vers la perfection, perfection qui reçoit finalement l'"accolade" de la reconnaissance, au moyen du Sceptre. Dans le langage symbolique, l'étoile à cinq branches a toujours signifié l'homme parfait et le croissant de lune est censé régir la nature inférieure ou de la forme. C'est l'abc du symbolisme occulte, mais cela m'intéresse de trouver tout cela réuni dans le blason familial.

Mon grand-père, John Frédéric La Trobe-Bateman, était un ingénieur bien connu, conseiller du gouvernement britannique et responsable, à son époque, de plusieurs des systèmes municipaux hydrauliques de Grande-Bretagne. Il avait une très grande famille. Sa fille aînée, ma tante Dora, épousa Brian Bartellot, frère de Sir Walter Bartellot de Stoopham Park, Pulb rough, Sussex, et, comme elle fut désignée pour être notre tutrice à la mort de nos grands-parents, nous la vîmes souvent ainsi que ses quatre enfants. Deux de ces cousins restèrent mes amis intimes toute ma vie. Ils étaient tous deux considérablement plus âgés que moi, mais nous nous aimions et nous comprenions. Brian (Amiral Sir Brian Bartellot) passa de l'autre côté il y a seulement deux ans, et il me manque réellement ainsi qu'à mon mari, Foster Bailey. Nous étions trois amis intimes et ses lettres régulières nous manquent beaucoup.

Une autre tante, Margaret Maxwell, a représenté pour moi plus que

toute autre personne de ma parenté et pourtant j'en ai beaucoup. Elle ne fut jamais ma tutrice, mais ma sœur et moi passions chaque été auprès d'elle dans sa maison d'Ecosse ; pendant des années et jusqu'à ce qu'elle meure (à 80 ans bien passés) elle m'écrivit régulièrement, au moins une fois par mois. Elle fut l'une des plus grandes beautés de son époque et le portrait d'elle qui figure aujourd'hui à Cardoness Castle, Kirkcudbrightshire, est celui d'une des plus jolies femmes qu'on puisse [24@18] imaginer. Elle épousa le plus "jeune des Cardoners", fils aîné de Sir William Maxwell ; mais son mari, mon oncle David, mourut avant son père et n'hérita donc jamais du titre. A elle, je dois plus que je ne pourrai rendre. Elle m'orienta spirituellement, et quoique sa théologie fut très étroite, elle était elle-même très large d'esprit. Elle me donna certaines clés spirituelles qui ne m'ont jamais déçue et, jusqu'au bout, elle-même ne m'a jamais déçue. Quand j'en vins à m'intéresser aux sujets ésotériques et cessai d'être une chrétienne à l'esprit théologique orthodoxe, elle m'écrivit qu'elle ne pouvait pas comprendre, mais qu'elle me faisait confiance parce qu'elle savait que j'avais un amour profond pour le Christ et que peu importait la doctrine que je reniais puisqu'elle savait que jamais je ne Le renierai. C'était l'exacte vérité. Elle était belle, charmante et bonne. Son influence s'étendait sur toutes les Iles britanniques. Elle avait son propre hôpital, construit et doté par elle ; elle soutenait les missionnaires dans les pays païens et était présidente du Y.W.C.A. en Ecosse. Si j'ai été de quelque utilité à mon prochain et si j'ai fait quoi que ce soit pour conduire des gens à un certain degré de réalisation spirituelle, c'est, en grande partie, parce qu'elle m'aima assez pour me faire démarrer correctement. Elle fut l'une des rares personnes qui me préférait à ma sœur. Il y avait entre nous un lien qui demeure et demeurera à jamais intact.

J'ai déjà mentionné la plus jeune sœur de mon père, Agnès Parson. Il avait deux autres frères et sœurs, Gertrude qui s'est mariée avec un certain M. Garney Leatham et le plus jeune frère de mon père, Lee La Trobe-Bateman qui est actuellement le seul survivant. Ma grand-mère était Anna Fairbairn, fille de Sir William Fairbairn, et nièce de Sir Peter Fairbairn. Mon arrière-grand-père, Sir William, était, je crois, associé de Watts (de la machine à vapeur) et l'un des premiers constructeurs de [24@19] voies ferrées de l'ère victorienne.

Par ma grand-mère paternelle (dont le nom de jeune fille était La Trobe), je descends d'une souche française huguenote et les La Trobe de

Baltimore sont donc parents avec moi ; cependant je ne les ai jamais recherchés. Charles La Trobe, mon arrière-grand-oncle, compte parmi les premiers gouverneurs d'Australie et un autre La Trobe fut le premier gouverneur de Maryland. Edouard La Trobe, encore un autre frère était un architecte bien connu à Washington et en Grande-Bretagne.

Les Fairbairn n'appartenaient pas à ce qu'on appelle l'aristocratie de naissance qui est tant prisée. Peut-être cela fut-il le salut de la souche Bateman-Hollinshead-La Trobe. Ils appartenaient à l'aristocratie de l'intelligence et c'est de la plus haute importance en ces jours de démocratie. William et Peter Fairbairn débutèrent dans la vie comme fils d'un pauvre paysan écossais, au 18^{ème} siècle. Ils finirent tous deux riches et acquirent des titres. Vous trouverez le nom de Sir William Fairbairn dans le dictionnaire Webster ; et une statue dans un jardin public Leeds, en Angleterre, perpétue la mémoire de Sir Peter. Je me souviens de mon arrivée à Leeds, il y a quelques années pour y faire une causerie. Comme le taxi traversait un jardin public, je remarquai ce qui me parut être la statue d'un vieil homme barbu. Le jour suivant, mon mari alla la voir et c'est ainsi que je découvris que j'avais critiqué mon grand-oncle ! La Grande-Bretagne était démocrate, même en ces jours éloignés et les gens avaient leur chance de s'élever, du moment qu'ils avaient eux quelque chose qui le leur permettait. Peut-être que le mélange du sang plébéien est responsable du fait que mes cousins et leurs enfants ont été, pour la plupart, des hommes remarquables et des femmes de belle apparence.

Mon père ne s'occupait pas de moi et, quand je revois mon image d'enfant, je ne peux guère m'émerveiller de mon apparence chétive et pitoyable. Je n'ai pas de souvenirs de ma mère car elle mourut à l'âge de 29 ans, alors que je n'avais que six ans. Je me souviens de sa magnifique chevelure dorée et de sa [24@20] gentillesse, mais c'est tout. Je me souviens aussi de ses funérailles à Torquay, Devonshire, parce que ma principale réaction devant cet événement se résuma dans ces mots à ma cousine Mary Bartellot : "Regarde mes longs bas noirs et mes jarretelles", les premiers de ma vie ! J'avais été promue au stade des bas. Les vêtements importent toujours apparemment, quel que soit l'âge et les circonstances ! Je possédais un petit coffret d'argent que mon père avait l'habitude d'emporter partout avec lui, et dans lequel se trouvait le seul portrait de ma mère que j'aie jamais eu. En 1928, après l'avoir pris avec moi tout autour du monde, il me fut volé un été pendant que j'étais hors de notre maison de

Stamford, Connecticut, où nous vivions alors ; et, avec lui, s'en allèrent ma Bible et un fauteuil à bascule cassé. C'est le choix d'objets volés le plus curieux dont j'ai jamais entendu parler...

La Bible fut la plus grande perte personnelle. C'était une Bible unique et elle fut ma possession la plus chère pendant vingt ans. Elle m'avait été offerte par une amie de jeunesse, très proche, Catherine Rowan-Hamilton, et elle était imprimée sur du papier fin, avec de larges marges pour les annotations. Ces marges avaient presque deux pouces de large et on aurait pu y lire, inscrite en caractères microscopiques (pratiqués avec une plume à graver) mon histoire spirituelle. Il y avait dedans de petites photographies d'amis intimes et des autographes de mes compagnons spirituels sur le Sentier. Je souhaiterais bien l'avoir maintenant, car elle m'en dirait beaucoup, me rappelant des gens et des épisodes et elle m'aiderait à retracer mon développement spirituel, le développement d'un travailleur.

J'avais quelques mois quand on m'emmena à Montréal, au Canada, où mon père faisait partie des ingénieurs engagés pour la construction du pont Victoria sur le Saint-Laurent. Ma sœur unique naquit là-bas. Je garde deux souvenirs importants de cette époque : l'un est de m'être mise dans de sérieuses difficultés avec mes parents parce que j'avais entraîné ma petite [24@21] sœur dans une énorme malle où nos très très nombreux jouets étaient rangés. Nous avons disparu pendant un bon moment et nous étions presque étouffées car le couvercle s'était rabattu sur nous. L'autre, est ma première tentative de suicide. Je trouvais que la vie ne valait pas la peine d'être vécue. L'expérience de mes cinq ans me donnait le sentiment de la futilité des choses, donc je décidai que si je roulais du haut en bas des marches de pierre de la cuisine (et il y en avait beaucoup) je serais probablement morte en arrivant. Je ne réussis pas. Brigitte, la cuisinière, me ramassa rompue et brisée et me transporta en haut où je trouvai beaucoup de consolations – mais aucune compréhension.

En avançant dans la vie, je fis deux autres tentatives pour mettre fin à toute chose, lesquelles me firent seulement découvrir qu'il est très difficile de se suicider. Toutes ces tentatives furent faites avant mes quinze ans. Vers onze ans, j'essayai de m'étouffer avec du sable, mais le sable dans la bouche, le nez, les yeux, n'est pas très agréable et je décidai de remettre à plus tard l'heureux jour. La dernière fois, je tentai de me laisser couler dans une rivière en Ecosse. Mais, à nouveau, l'instinct de conservation fut trop fort. Depuis, je n'ai plus été intéressée par le suicide, mais j'en ai toujours

compris l'impulsion.

Cette misère récurrente était peut-être la première indication de la tendance mystique de ma vie qui motiva plus tard toutes mes pensées et mes activités. Les mystiques sont des gens doués d'un terrible sens de la dualité. Ce sont toujours des chercheurs, conscients qu'il y a quelque chose qui doit être cherché ; ce sont toujours des amoureux à la recherche de quelque objet digne de leur amour ; ils sont toujours conscients de ce avec quoi ils doivent chercher à s'unir. Ils sont gouvernés par le cœur et le sentiment. A cette époque, je n'aimais pas le "sentiment" de la vie. Je n'appréciais pas ce que le monde semblait être et avait à offrir. J'étais convaincue qu'il y avait, ailleurs, de meilleures choses. J'étais morbide, pleine de pitié pour moi-même, seule, excessivement introspective (ce qui sonne mieux qu'égoцентриque) et convaincue que personne ne m'aimait. Avec le recul je me demande : Pourquoi m'aurait-on aimée ? Je ne peux blâmer personne. Je ne donnai rien de [24@22] moi-même. J'étais tout le temps préoccupée de mes réactions aux gens et aux circonstances. J'étais le centre malheureux et auto-dramatisé de mon petit monde. Ce sens de choses meilleures à trouver quelque part et la faculté de "sentir" gens et circonstances, et de souvent savoir ce qu'ils pensaient ou expérimentaient, furent le début de la phase mystique de ma vie, de laquelle sortit beaucoup de bon que je ne retrouvai que plus tard.

Ainsi, je commençais consciemment l'éternelle recherche du monde de la signification, lequel doit être trouvé afin qu'une réponse aux perplexités de la vie et aux chagrins de l'humanité puisse être trouvée. Le progrès est enraciné dans la conscience mystique. Un bon occultiste doit être d'abord un mystique pratiquant, ou bien, dois-je dire, un mystique pratique ? Peut-être les deux. Le développement de la réponse du cœur, comme du pouvoir de sentir, et de sentir avec exactitude, devrait normalement précéder l'approche mentale et le pouvoir de connaître. Il est sûr que l'instinct spirituel doit précéder la connaissance spirituelle, exactement comme l'instinct de l'animal, de l'enfant ou de la personne non développée, précède toujours la perception intellectuelle. Il est sûr que la vision doit précéder la réalisation de cette vision. Il est sûr que la recherche et le sentiment aveugle de Dieu doivent précéder le temps où l'on foule consciemment "le Sentier" qui conduit à la révélation.

Peut-être viendra-t-il un temps où les adolescents, garçons et filles, recevront un peu d'attention pour les aider à faire fructifier leurs tendances

mystiques normales. Ces tendances sont si souvent niées, comme si elles étaient des rêveries d'adolescents devant être plus tard étouffées. Pour moi, elles indiquent aux parents une occasion d'instruire. Cette période devrait être utilisée de façon plus constructive et mieux dirigée. L'orientation de la vie pourrait être déterminée et bien des misères ultérieures évitées, si la cause et le dessein de la recherche, des désirs informulés et des aspirations visionnaires étaient [24@23] saisis par ceux qui sont responsables des jeunes. On devrait leur expliquer qu'il se fait en eux un travail juste et normal, résultat de vies d'expériences antérieures, indiquant que le côté mental de leur nature devrait recevoir leur attention. Par-dessus tout, l'âme pourrait être comprise, l'homme spirituel intérieur cherchant à faire sentir sa présence. On devrait mettre l'accent sur l'universalité du processus, réduisant ainsi la solitude, le faux sens d'isolement et de particularité qui sont les caractéristiques si troublantes de l'expérience. Je crois que la méthode consistant à attacher de l'importance aux pulsions et aux rêves des adolescents recevra plus tard un peu plus d'attention. Je considère les stupides misères de mon adolescence simplement comme l'ouverture de la phase mystique de mon existence, laquelle, en son temps, céda la place à la phase occulte, avec sa plus grande assurance, sa compréhension et ses convictions inaltérables.

Après que nous eûmes quitté le Canada, ma mère tomba sérieusement malade et nous allâmes à Davos, en Suisse, où nous restâmes quelques mois, jusqu'à ce que mon père la ramène en Angleterre pour y mourir. Après sa mort, nous allâmes tous vivre chez mes grands-parents, à Moor Park, Surrey. A cette époque, la santé de mon père s'était sérieusement altérée. Vivre en Angleterre ne l'aidait pas et peu avant sa mort, nous, les enfants, partîmes avec lui pour Pau, dans les Pyrénées. J'avais alors huit ans et ma sœur six. Le mal avait cependant trop progressé et nous retournâmes à Moor Park où l'on nous laissa, tandis que mon père (accompagné d'un domestique garde-malade) partait pour un long voyage par mer vers l'Australie. Nous ne le revîmes jamais, car il mourut en route, entre l'Australie et la Tasmanie. Je me souviens bien du jour où la nouvelle de sa mort arriva chez mes grands-parents et je me souviens aussi du retour du domestique avec les affaires de mon père et ses objets de valeur. C'est curieux comme de petits détails, tels que cet homme tendant la montre de mon père à ma grand-mère, restent dans la mémoire alors que des choses de [24@24] plus grande importance semblent perdues pour le souvenir. On se demande ce qui conditionne ainsi la mémoire : pourquoi certaines

choses s'enregistrent-elles et d'autres pas ?

Moor Park était une de ces grandes maisons anglaises qui n'ont rien pour être des foyers et qui, pourtant, trouvent le moyen d'en être un. Elle n'était pas particulièrement ancienne, ayant été construite au temps de la reine Anne par Sir William Temple. C'est lui qui introduisit les tulipes en Angleterre. Son cœur, enfermé dans une cassette d'argent, était enterré sous le cadran solaire, au milieu du jardin à la française, sous les fenêtres de la bibliothèque. Moor Park était une sorte de musée et, certains dimanches, on l'ouvrait au grand public. J'ai deux souvenirs de cette bibliothèque. Je me souviens, debout près de l'une des fenêtres, d'avoir essayé d'imaginer l'endroit tel que Sir William avait dû le voir, avec ses jardins à la française et ses terrasses peuplées de "lords" et de "ladies" importants, dans les costumes de l'époque. Ensuite, une autre scène, celle-ci non imaginaire : je voyais le cercueil de mon grand-père dans lequel il était étendu, exposé, portant seulement une grande couronne de fleurs que la reine Victoria avait envoyée.

Notre vie, à ma sœur et à ma moi, à Moor Park (où nous vécûmes jusqu'à ce que j'eusse presque treize ans) fut d'une grande discipline. Nous avons eu une vie de voyage et de changements et je suis sûre que la discipline était un mal nécessaire. Nos diverses gouvernantes l'appliquèrent. La seule dont je me souviens portait le nom singulier de Miss Millichap. Elle avait de très jolis cheveux, un visage commun ; elle portait des robes très décentes, boutonnées de l'ourlet jusqu'à la gorge et elle était toujours amoureuse du vicaire en charge ; amour sans espoir, car elle n'en épousa aucun. Nous avons une immense salle de classe, tout en haut de la maison, où une gouvernante, une nourrice et une femme de chambre étaient responsables de nous deux.

La discipline appliquée alors dura jusqu'à ce que je sois grande et, quand je regarde en arrière maintenant, je me rends compte à quel point elle était terriblement sévère. Chaque demi-heure de notre vie était programmée et, aujourd'hui encore, je [24@25] vois l'emploi du temps accroché au mur de notre classe, indiquant le prochain devoir. Je me souviens que j'allais le consulter en me demandant : "quoi, maintenant !" Debout à six heures, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, en été comme en hiver, exercices de gammes pendant une heure ou préparation des leçons du jour si c'était le tour de ma sœur pour la leçon de piano ; petit déjeuner à huit heures précises, dans la salle de classe et, ensuite, descente à la salle à

manger à neuf heures pour les prières familiales. Nous devions bien commencer la journée par un rappel de Dieu et, en dépit de l'austérité de la foi familiale, je pense que c'est une bonne habitude. Là était assis le maître de maison, la Bible familiale devant lui, la famille et les invités assemblés autour de lui ; puis les domestiques, alignés selon leur charge et leur rang : l'intendant, la cuisinière, les femmes de chambre, la servante en chef et les servantes sous ses ordres, la fille de cuisine, l'aide de cuisine, le valet de pied et le majordome pour fermer la porte. Il y avait là une dévotion réelle et beaucoup de révolte, une aspiration véritable et un ennui intense, car ainsi va la vie. Cependant, dans l'ensemble, le résultat était bon et, de nos jours, nous devrions vivre en nous souvenant davantage de la divinité.

Ensuite, de neuf heures trente à midi, nous travaillions à nos leçons avec notre gouvernante et ceci était suivi d'une promenade. On nous permettait de déjeuner dans la salle à manger, mais il était défendu de parler et notre silence et notre bonne tenue étaient maintenus par l'œil inquiet de notre gouvernante. Je me souviens encore aujourd'hui d'être partie dans une rêverie, ou rêve éveillé (comme font les enfants) avec un coude sur la table et contemplant le paysage par la fenêtre. Je fus soudainement ramenée à la vie quotidienne en entendant ma grand-mère dire à un valet de pied qui servait à table : "James, allez chercher deux soucoupes s'il vous plaît, et mettez dedans les coudes de Mlle Alice." Ce que James fit docilement, et mes coudes durent rester là tout le reste du repas. Je n'ai jamais oublié l'humiliation et, encore aujourd'hui, plus de cinquante ans plus tard, je suis consciente de rompre les règles si [24@26] je mets mes coudes sur la table – ce que je fais. Après le déjeuner, nous devions nous étendre sur une planche plate inclinée, pendant une heure, tandis que notre gouvernante lisait à haute voix quelque livre édifiant ; puis venait de nouveau une promenade, après laquelle nous étudions jusqu'à cinq heures.

A cette heure-là, nous devions aller dans la chambre où la nurse ou la femme de chambre nous préparait pour descendre au salon. Des robes blanches, des ceintures de couleur, des bas de soie et des cheveux bien brossés étaient de rigueur ; puis, la main dans la main, nous devions nous rendre au salon où tous étaient réunis après le thé. Nous restions là, debout sur le pas de la porte et nous faisons nos révérences, endurant ainsi la misère d'être l'objet de bavardages et d'inspections jusqu'à ce que notre gouvernante vienne nous chercher. Notre propre dîner dans la classe était à

six heures trente et, quand il était terminé, nous avions encore des devoirs à faire jusqu'à huit heures, heure du coucher. Aucun moment n'était jamais prévu, en ces temps victoriens, pour quelque chose que nous aurions pu désirer faire. C'était une vie de discipline, de rythme et d'obéissance, entrecoupée à l'occasion par des éclats de révolte et par les punitions qui s'ensuivaient.

Quand j'observais la vie de mes trois filles aux Etats-Unis où elles sont nées et ont vécu jusqu'à la fin de leur adolescence, et que je les voyais dans le système de l'école publique du pays, je me demandais comment elles auraient apprécié la vie enrégimentée que ma sœur et moi avons eue. Avec plus ou moins de succès, j'ai essayé de donner à mes filles une vie heureuse et lorsqu'elles grognaient sur la dureté de la vie, comme le font naturellement tous les jeunes, j'étais forcée de reconnaître qu'elles vivaient un temps merveilleux en comparaison de celui de ma génération et de mon milieu social.

Jusqu'à mes vingt ans, ma vie fut complètement disciplinée par les gens ou les conventions sociales de mon époque. Je ne pouvais pas faire ceci, je ne pouvais pas faire cela ; telle ou telle attitude n'était pas correcte ; qu'allait-on penser ou dire ? [24@27] On vous critiquera si vous faites ceci ou cela ; ce n'est pas le genre de personne que vous pouvez fréquenter ; ne parlez pas à cet homme ou à cette femme ; les gens polis ne parlent pas ou ne pensent pas ainsi ; vous ne devez pas bailler ou éternuer en public ; vous ne devez pas parler tant qu'on ne vous adresse pas la parole, et ainsi de suite... La vie était totalement limitée par les choses qu'il était impossible de faire et conduite par les règles les plus minutées, prévues pour toutes les situations possibles.

Deux autres points restent dans mon souvenir. Le plus tôt possible, on nous apprit à prendre soin des pauvres et des malades et à nous rendre compte que des conditions de fortune impliquaient une responsabilité. Plusieurs fois par semaine, à l'heure de la promenade, nous devions aller chez l'intendant prendre des confitures ou de la soupe pour une personne malade sur le domaine, ou des vêtements d'enfant pour le nouveau bébé né dans l'une des dépendances, ou des livres pour quelqu'un qui devait rester confiné à la maison. C'est là un exemple du paternalisme et du féodalisme de la Grande-Bretagne, mais cela avait son bon côté. C'est peut-être bon que cela ait disparu et personnellement je le crois, mais pour les gens riches de ce pays, il serait bon d'avoir ce sens exercé des responsabilités et

des devoirs envers les autres.

On nous enseignait que l'argent et la position sociale entraînaient des obligations devant être remplies.

L'autre chose dont je me souviens vivement est la beauté de la campagne environnante ; les sentiers fleuris et les nombreux bois où ma sœur et moi conduisions notre petite voiture à poney. C'était ce que nous appelions à l'époque "une voiture de gouvernante" conçue exprès, je présume, pour les petits enfants. En été, ma sœur et moi nous sortions avec cette voiture, accompagnées par un petit page en uniforme, avec un chapeau à cocarde, debout sur le marchepied. Je me demande, certains jours, si ma sœur pense parfois à ce temps-là.

Après la mort de mon grand-père, on vendit Moor Park et nous allâmes vivre quelque temps chez notre grand-mère à Londres. Mon principal souvenir d'alors c'est les tours et les tours [24@28] que nous faisons dans le parc, avec elle, dans une voiture victoria, comme on les appelait alors, avec une paire de chevaux, un cocher et un valet de pied en livrée sur le siège arrière. C'était si triste et monotone ! On prit ensuite pour nous d'autres dispositions, mais, jusqu'à la mort de ma grand-mère, ma sœur et moi avons passé beaucoup de temps avec elle. C'était une très vieille dame qui montrait encore des signes de beauté ; elle devait avoir été très belle et un portrait du temps de son mariage, au début du 19^{ème} siècle, le prouve. La deuxième fois que je revins aux Etats-Unis, après avoir amené ma fille aînée, alors bébé, voir mes compatriotes, j'arrivai à New York fatiguée, malade, misérable et avec la nostalgie du pays. J'allais à l'hôtel Gotham, 5^{ème} Avenue, pour le déjeuner. Alors que j'étais là, assise dans le hall, plutôt déprimée, je ramassai un magazine illustré. L'ouvrant au hasard, je vis avec surprise les portraits de ma grand-mère, de mon grand-père et de mon arrière-grand-père qui me regardaient. Ce fut une telle surprise que je pleurai, mais, après, je ne me sentais plus aussi loin de tous.

Depuis notre départ de Londres, vers ma treizième année, jusqu'au moment où notre éducation fut estimée complète, ma vie entière ne fut que changement et mouvement perpétuels. On ne trouvait bonne ni la santé de ma sœur ni la mienne et nous passâmes plusieurs hivers sur la Riviéra, en France, où une petite villa était retenue pour nous, tout près de celle, plus grande, d'un oncle et d'une tante. Nous avions là des professeurs français

ainsi qu'une gouvernante française qui nous chaperonnait, et toutes nos leçons se faisaient en français. Nous passions les étés chez une autre tante au sud de l'Ecosse, allant et venant, de chez elle, pour rendre visite à d'autres relations et connaissances à Galloway. Je peux maintenant réaliser quelle vie riche en contacts nous avons eue ; il y avait beaucoup plus de temps pour la beauté, alors, et une très réelle culture. Nous avions le temps de lire et d'avoir des conversations très intéressantes. A l'automne, nous redescendions dans le Devonshire, [24@29] accompagnées d'une gouvernante, Miss Godby, qui nous arriva alors que j'avais douze ans et qui resta avec nous jusqu'à ce que j'aie en classe terminale à Londres, lorsque j'eus dix-huit ans. Elle fut la seule personne à laquelle je me sentis attachée. Elle me donna un sens d'"appartenance" et fut l'une des rares personnes, dans ma vie de cette époque, qui, je le sentais, m'aimait vraiment et croyait en moi.

Trois personnes, à l'époque, me donnèrent ce sentiment de confiance. L'une d'elles fut ma tante, Madame Maxwell, de Castramont, dont j'ai déjà parlé. Nous passions tous les étés avec elle et elle fut, quand j'y repense, l'une des forces fondamentales et conditionnantes de ma vie. Elle me donna une telle note-clé de vie que je ressens vraiment que tout accomplissement est rattaché à la source de sa profonde influence spirituelle. Jusqu'à sa mort, elle demeura en contact étroit avec moi, même les vingt années précédant sa mort durant lesquelles je ne la vis pas. L'autre personne qui me montra toujours de la compréhension fut Sir William Gordon de Earlston. Il n'était pas exactement mon parent, seulement par alliance et, pour nous tous, il était "oncle Billie". Il était un de ces hommes (quand il était jeune lieutenant) qui menèrent "la charge de la Brigade Légère" à Balaklava, et le bruit courait qu'il était le seul qui revint de cette charge "portant sa tête sous son bras". Quand j'étais enfant, j'ai souvent senti les agrafes d'or que la chirurgie de l'époque avait mises dans son crâne. En tout cas, il me soutenait toujours et je l'entends encore me dire (comme il le faisait souvent) : "Je mise sur toi, Alice. Suis ton propre chemin. Tout ira très bien pour toi."

La troisième personne était donc cette gouvernante dont je vous ai déjà parlé. J'ai toujours gardé le contact avec elle et je la vis peu de temps avant sa mort, vers 1934. Elle était alors une vieille dame, mais elle me sembla toujours la même. Deux choses l'intéressaient alors. Elle demanda à mon mari si je croyais toujours au Christ et parut très rassurée quand il lui

dit [24@30] que c'était certain. L'autre chose qu'elle évoqua avec moi fut un méchant épisode de ma vie. Elle me demanda si je me souvenais d'avoir jeté, quand j'avais à peu près quatorze ans, tous ses bijoux dans les toilettes et d'avoir ensuite actionné la chasse d'eau. Bien sûr, je m'en souvenais. C'était un crime délibéré. J'étais furieuse contre elle, je ne sais plus pourquoi. J'allai à sa chambre et pris tout ce qu'elle possédait de quelque valeur, montre, bracelet, broche, bagues, etc. et j'en disposai d'une manière irrémédiable. Je pensais qu'elle n'avait aucune possibilité de le savoir. Je découvris alors qu'elle donnait plus de valeur à moi et à mon développement qu'à ses possessions personnelles. Comme vous le voyez, je n'étais pas une enfant charmante. Non seulement j'agissais par humeur, mais je voulais toujours savoir comment les gens réagissaient et ce qui les faisait agir ou se comporter comme ils le faisaient.

Miss Godby tenait un journal où elle faisait chaque soir le rapport de ses échecs quotidiens et, d'une manière quelque peu morbide (selon mon point de vue actuel sur la vie), elle analysait ses paroles et ses actes à la lumière de la question : "Qu'aurait fait Jésus ?" J'avais découvert ce journal un jour, au cours d'une de mes rondes inquisitrices, et le lire soigneusement devint pour moi une habitude. C'est ainsi que je découvris qu'elle savait que j'avais détruit tous ses bijoux mais que, par esprit de discipline envers elle-même et afin de m'aider, elle ne m'en dirait pas un mot jusqu'à ce que ma propre conscience m'incitât à la confession. Elle savait que j'en viendrais inévitablement à la confession, car elle avait confiance en moi ; je ne peux imaginer pourquoi. Au bout de trois jours, j'allais à elle et lui racontai ce que j'avais fait ; ce fut pour découvrir seulement que sa détresse était plus grande de ce que j'avais lu ses papiers intimes que de la perte de ses bijoux. Je fis une confession complète ; sa réaction me donna un sens nouveau des [24@31] valeurs. Cela me donna à penser sur ce qui était bon pour mon âme. D'abord, je commençai à faire une différence entre les valeurs spirituelles et les valeurs matérielles. Pour elle, c'était un plus grand péché d'être assez indiscreète pour lire les papiers intimes, que de détruire des choses matérielles. Elle me donna ma première grande leçon d'occultisme : distinguer entre le Soi et le non soi et entre les valeurs intangibles et les valeurs tangibles.

Pendant qu'elle était chez nous, elle eut une rentrée d'argent peu importante, mais suffisante pour la libérer de la nécessité de gagner sa vie. Mais elle refusa de nous quitter, sentant, ainsi qu'elle me le dit plus tard,

que j'avais personnellement besoin de ses soins et de sa compréhension. J'ai été heureuse dans mes relations, n'est-ce pas ? Cela parce que les gens sont si gentils, bons et compréhensifs. Je tiens à rappeler qu'elle et ma tante Margaret me donnèrent quelque chose d'une telle signification spirituelle que, jusqu'à ce jour, je tente de vivre sur cette note qu'elles firent résonner pour moi. Elles étaient très différentes. Miss Godby était commune ; tout à fait ordinaire par l'éducation et les moyens, mais profonde et douce. Ma tante était extrêmement belle, célèbre par sa philanthropie et ses vues religieuses, et aussi profonde et douce.

A 18 ans, je fus envoyée dans une école secondaire de Londres, tandis que ma sœur allait dans le sud de la France avec une gouvernante. C'était la première fois que nous étions séparées et la première fois de ma vie que j'étais livrée à moi-même. Je ne pense pas avoir été très brillante à l'école ; j'étais bonne en histoire et en littérature, vraiment très bonne. J'avais fait de bonnes études classiques et on peut parler en faveur de l'entraînement intense et individuel qui peut être acquis si un enfant est enseigné par un professeur privé cultivé. Mais, quant aux mathématiques, même les plus courantes, j'étais désespérément nulle ; si nulle que, dans cette école, elles furent entièrement [24@32] supprimées de mon programme d'études, car il était impossible d'admettre qu'une grande fille de 18 ans se trouve mêlée aux élèves de douze ans. J'espère qu'on se souvient de moi (ce dont je doute) comme de la jeune fille qui récolta toutes les plumes des oreillers et les lança du troisième étage sur la tête des invités de la Directrice, tandis qu'ils s'avançaient en procession solennelle vers la salle à manger du rez-de-chaussée. Je le fis au milieu des chuchotements admiratifs des autres jeunes filles.

Suivit ensuite un intervalle de deux années d'une vie très banale. Notre tuteur loua une petite maison dans une petite ville du Hertfordshire près de St-Albans, nous installa avec un chaperon et nous laissa désormais livrées à nous-mêmes. La première chose que nous fîmes, de concert, fut d'acheter les meilleures bicyclettes que l'on pouvait se procurer alors et de nous livrer à l'étude du pays. Jusqu'à ce jour, je me rappelle l'intense excitation lorsque les deux caisses arrivèrent et que nous déballâmes ces deux machines étincelantes. Nous nous promenâmes partout et ce fut une bonne époque. Nous explorâmes le district qui était alors la pleine campagne et non le faubourg urbanisé qu'il est devenu à présent. Je crois que c'est pendant cette période que j'ai pris le goût du mystère, lequel se développa

plus tard en un grand amour pour les histoires de détectives et de mystère. Un matin ensoleillé que nous poussions nos bicyclettes en grim pant une colline très escarpée, deux hommes à bicyclette qui descendaient la pente nous croisèrent. L'un des deux, à ce moment, cria à son compagnon : "Mais je t'assure, mon vieux, il se tenait sur une seule jambe et ressemblait au diable." Je m'interroge toujours sur ce mystère et ne suis encore parvenue à aucune solution.

C'est pendant cette période que je fis mon premier essai d'enseignement. Je pris une classe de garçons à l'école du dimanche. C'était des adolescents qui avaient la réputation d'être parfaitement ingouvernables. Je stipulais que je ferais ma classe dans une grande salle, près de l'église, et non dans l'école du dimanche elle-même et que je serais laissée seule avec eux. Nous vécûmes des moments excitants. Cela commença par une [24@33] bagarre et moi, en larmes ; mais au bout de trois mois, nous étions une bande de bons copains. Ce que j'enseignais et comment je l'enseignais, je l'ai complètement oublié. Tout ce dont je me rappelle, c'est beaucoup de rires et de bruits et beaucoup d'amitié. Peut-être ai-je fait un bien durable, je ne sais pas ; je sais que je les préservais de toute mésaventure, pendant deux heures, tous les dimanches matin.

Pendant cette période, et jusqu'à ce que j'aie atteint 22 ans et que je devienne maîtresse de mes propres petits revenus (ainsi que le fit aussi ma sœur), nous vécûmes la vie des jeunes filles mondaines ; nous participions à ce qu'on appelle "des saisons londoniennes", trois par an ; nous suivions la ronde habituelle des "garden-parties", des thés et des dîners, et nous étions en plein sur le marché du mariage. J'étais, à l'époque, profondément religieuse, mais je devais aller au bal, car je ne voulais pas que ma sœur prenne part sans moi à des choses aussi perverses. Comment les gens que je rencontrais pouvaient me tolérer, je ne le sais pas. J'étais si religieuse et imbue de conscience mystique, et ma conscience était d'une sensibilité si morbide, qu'il m'était impossible de danser avec un homme ou de m'asseoir près de quelqu'un à un dîner sans m'assurer s'il était "sauvé" ou non. Je crois que la seule chose qui m'ait sauvée d'une forte aversion était ma sincérité et le fait que, de toute évidence, je détestais d'avoir à m'informer. De plus j'étais très jeune, très sotte, très jolie et bien habillée et, en dépit de ma sainteté ostentatoire, j'étais élégante, intelligente, bien élevée et quelquefois intéressante.

J'ai un respect secret pour moi-même quand je regarde le passé, car

j'étais si douloureusement timide et réticente que j'étais au supplice quand je me contraignais à exprimer de l'intérêt pour les âmes des personnes étrangères.

Mis à part le fait que ma tante et ma gouvernante étaient des personnes religieuses, qu'est-ce qui m'avait rendue si ferme dans mon aspiration spirituelle et dans ma détermination à être rigoureusement bonne ? Que cette détermination ait pris la couleur [24@34] de mon entourage religieux n'a pas de réelle portée sur la question ; je ne connaissais rien d'autre, pour exprimer ma spiritualité, que d'assister, si possible, tous les jours au premier service de communion et d'essayer de sauver les gens. Par la suite, j'ai dépassé cette expression particulière du service et de l'entreprise religieuse. Mais quel fut le facteur qui me transforma, d'une jeune fille au très mauvais caractère, assez vaine et oisive, en une travailleuse et, provisoirement, en une fanatique ?

Le 30 juin 1895, j'eus une expérience qui fit date et que je n'oublierai jamais. J'avais été pendant des mois dans les affres des misères de l'adolescence. La vie ne valait pas la peine d'être vécue. Il n'y avait que tristesse et malheur de tous côtés. Je n'avais pas demandé à venir au monde, mais j'y étais. J'avais juste quinze ans. Personne ne m'aimait et je savais que j'étais en mauvaise disposition ; donc, je n'étais pas surprise que la vie soit difficile. Il n'y avait pas d'avenir pour moi, sauf le mariage et la vie monotone de mon milieu et de mon état. Je détestais tout le monde (excepté deux ou trois personnes) et j'étais jalouse de ma sœur, de son intelligence et de sa beauté. On m'avait enseigné la forme la plus étroite du christianisme ; à moins que les gens ne pensent comme moi, ils ne pouvaient être sauvés. L'Eglise anglicane était divisée entre la "High Church" qui était presque anglo-catholique, et la "Low Church" qui croyait à un enfer pour ceux qui n'acceptaient pas certaines doctrines et à un ciel pour ceux qui les acceptaient. J'appartenais six mois de l'année à l'une, six mois à l'autre, quand je n'étais pas en Ecosse sous l'influence de ma tante. J'étais écartelée entre les beautés du rituel et l'étroitesse du dogme. Le travail missionnaire étourdissait ma conscience dans les deux groupes. Le monde était divisé entre les chrétiens qui travaillaient dur à sauver des âmes et les païens qui s'inclinaient devant des images de pierre et leur rendaient un culte. Le Bouddha [24@35] était une image de pierre ; jamais la pensée ne m'effleura que les images du Bouddha étaient tout comme les statues et les images du Christ dans les églises chrétiennes avec lesquelles

j'étais si familiarisée en Europe. J'étais complètement dans le brouillard. Alors, au plus fort de mon malheur et au cœur même de mon dilemme, l'un des Maîtres de la Sagesse vint à moi.

Au moment de cet événement et pendant plusieurs années, je n'eus pas la moindre idée de qui Il était. En l'occurrence, je fus pétrifiée de terreur. J'étais jeune et assez intelligente pour être renseignée sur le mysticisme des adolescents et sur l'hystérie religieuse ; j'avais entendu des religieux en discuter. J'avais assisté à beaucoup de réunions pour la foi et j'avais vu des gens "perdre le contrôle" d'eux-mêmes, comme j'appelais cela. Donc, jamais je ne fis part de mon expérience à personne, de peur qu'on ne m'étiquette "cas mental", quelqu'un à surveiller soigneusement et à prendre en main. J'étais intensément vivante spirituellement et consciente de mes fautes à un degré anormal. A ce moment-là, j'étais en séjour chez ma tante Margaret à Castramont, dans le Kirkcudbrightshire, et l'atmosphère était très propice.

C'était un dimanche matin. Le dimanche précédent, j'avais entendu un sermon qui avait suscité toute mon aspiration. Ce dimanche-là, pour je ne sais quelle raison, je n'étais pas allée à l'église. Tout le monde était parti et il n'y avait personne d'autre que moi et les domestiques. J'étais assise à lire dans le salon. La porte s'ouvrit et entra un homme de grande taille, vêtu à l'européenne (vêtements très bien coupés, je m'en souviens), mais avec un turban sur la tête. Il s'avança et s'assit à mes côtés. J'étais si pétrifiée par la vue du turban que je ne pouvais sortir un son ni demander ce qu'il faisait là. Alors il commença à parler. Il me dit qu'il était prévu un travail que je pourrais faire dans le monde, mais que cela demanderait que je [24@36] change considérablement mes dispositions ; je devais cesser d'être une petite fille aussi déplaisante et je devais essayer d'obtenir un certain degré de maîtrise de moi-même. Ma future utilité pour lui et pour le monde dépendait de ma capacité à me prendre en main et d'opérer un changement. Il me dit que si je pouvais obtenir une réelle maîtrise de moi-même, on pourrait me faire confiance et qu'alors je voyagerais par le monde entier et verrais beaucoup de pays, "accomplissant le travail de votre Maître tout le temps". Ces mots ont résonné à mes oreilles sans cesse depuis lors. Il souligna que cela dépendait entièrement de moi et de ce que je pourrais et voudrais faire immédiatement. Il ajouta qu'Il prendrait contact avec moi à des intervalles de quelques années.

L'entretien fut très bref. Je ne dis rien, mais simplement j'écoutais

tandis qu'Il parlait, très solennellement. Ayant dit ce qu'Il était venu dire, Il se leva et sortit, après s'être arrêté sur le seuil une minute pour me jeter un regard que, jusqu'à ce jour, je me rappelle très distinctement. Je ne savais que faire. Quand je me fus remise du choc, je fus d'abord effrayée et je pensais que j'étais en train de devenir folle ou que j'avais dormi et rêvé ; puis je réagis par un sentiment de suffisance. Je me sentais comme Jeanne d'Arc (mon héroïne de l'époque) et, comme elle, j'avais des visions spirituelles et j'étais par conséquent désignée pour un grand accomplissement. Lequel, je ne pouvais l'imaginer, mais je me voyais comme l'instructeur admiré de milliers de gens. C'est une faute très courante chez les débutants, et j'en vois beaucoup dans les divers groupes d'occultistes. La sincérité et l'aspiration des gens doit les amener à un certain combat intérieur spirituel et, alors, ils l'interprètent en termes de succès et d'importance personnels. Réaction de super-stimulation. Cette réaction fut suivie d'une autre dans laquelle la critique qu'Il avait faite de moi devint de la plus grande importance dans mon esprit. Je décidai que peut-être, après tout, je n'étais pas de la classe de Jeanne d'Arc, mais simplement quelqu'un qui aurait pu être mieux que je ne l'avais été et [24@37] qui pouvait commencer à dominer un caractère assez violent. Je me mis à le faire. J'essayai de ne plus être aussi négative et de contrôler ma langue ; pendant un certain temps, je devins d'une bonté si désagréable que les membres de ma famille en furent troublés ; ils me demandèrent si j'étais malade et me prièrent presque de reprendre mes manifestations explosives. J'étais contente de moi, douce et sentimentale.

A mesure que les années s'écoulaient, je constatais que, à sept ans d'intervalle, (jusqu'à ce que j'eus trente cinq ans), je recevais des signes de la supervision et de l'intérêt de cette personne. C'est en 1915 que je découvris qui Il était et que d'autres gens le connaissaient. Depuis lors, la relation est devenue de plus en plus intime jusqu'à aujourd'hui où je peux Le contacter à volonté. Ce bon vouloir à se laisser contacter n'est possible, pour un Maître, que lorsque le disciple a aussi la volonté de ne jamais profiter de l'opportunité, sauf dans des moments de réelle émergence au service du monde.

Je découvris que ce visiteur était le Maître K.H., le Maître Koot Hoomi, Maître qui est très proche du Christ, qui est sur la ligne de l'enseignement et qui est un interprète de l'amour-sagesse dont le Christ est la pleine expression. La réelle valeur de cette expérience n'est pas à trouver

dans le fait que moi, jeune fille appelée Alice La Trobe-Bateman, ait eu une entrevue avec un Maître, mais dans le fait qu'ignorant tout de leur existence, j'aie rencontré l'un d'Eux et qu'Il m'ait parlé. La valeur se trouve aussi dans le fait que tout ce qu'Il me dit se révéla vrai (après que j'eus essayé sérieusement de remplir les conditions) et parce que je découvris qu'Il n'était pas le Maître Jésus, comme je l'avais tout naturellement supposé, mais un Maître dont je ne pouvais absolument pas avoir entendu parler et qui était totalement inconnu de moi. De toute façon, le Maître K.H. est mon véritable et bien-aimé Maître. J'ai toujours travaillé pour lui, depuis que j'ai quinze ans, et je suis à présent l'un des [24@38] disciples aînés de son groupe ou, comme on l'appelle ésotériquement, de son ashram.

Je fais cette déclaration avec, dans l'esprit, un but précis. Tant de sottises ont été dites sur ces sujets et tant de déclarations divulguées par ceux qui n'ont pas l'expérience ni l'orientation mentale et spirituelle requises, que les vrais disciples sont honteux de faire état de leur travail et de leur situation. Je veux rendre les choses plus faciles pour de tels disciples dans l'avenir, et "déloger" les absurdités exprimées par beaucoup d'écoles de pensée prétendues ésotériques. Se réclamer du discipulat est toujours permis ; cela n'engage à rien et n'a de poids que si cela est soutenu par une vie de service. Proclamer que quelqu'un est un initié d'un certain rang n'est jamais permis, excepté par ceux du même niveau et, même alors, ce n'est pas nécessaire. Le monde est plein de disciples. Qu'ils le reconnaissent. Qu'ils soient unis par les liens du discipulat et qu'ils rendent plus facile à d'autres de faire de même. Ainsi, l'existence des Maîtres sera prouvée, et prouvée de la bonne manière, par la vie et les témoignages de ceux qu'ils entraînent.

Un autre événement vers la même époque m'apporta la certitude d'un autre monde. Il s'agit d'une chose que, au moment où elle se produisit, je n'aurais jamais pu imaginer, n'ayant aucune indication que de tels événements fussent possibles. Deux fois je fis un rêve en pleine conscience de veille. J'appelais cela des rêves, parce que je ne pouvais pas imaginer, à cette époque, ce que cela pouvait être d'autre. Maintenant, je crois que je participais à quelque chose qui avait réellement lieu. Au moment de ce double événement, cette connaissance était hors du champ de ma conception ordinaire. C'est en cela que réside la valeur de l'événement. Il n'y avait pas de place pour l'autosuggestion, pour une pensée de désir ou

l'imagination surexcitée.

Tandis que je vivais et travaillais en Grande-Bretagne, je pris part deux fois à une cérémonie extraordinaire et ce fut à [24@39] peu près deux décennies après ma participation que je découvris ce qu'il en était. La cérémonie à laquelle je pris part – je finis par le découvrir – a lieu actuellement tous les ans au moment de "la Pleine Lune de Mai". C'est la pleine lune du mois du calendrier hindou de Vaisakha (le Taureau), selon son ancien nom. Ce mois est très important pour tous les bouddhistes et le premier jour de ce mois est la fête nationale, connue comme le Nouvel An hindou. Ce formidable événement a lieu chaque année dans l'Himalaya. Il se tient dans une vallée et ce n'est pas un événement mythique, subconscient, mais une réalité sur le plan physique. Je me trouvais, tout à fait éveillée, dans cette vallée et parmi une vaste foule ordonnée, surtout orientale, mais où il y avait aussi beaucoup d'Occidentaux. Je savais exactement où j'étais dans cette foule et je réalisais que c'était ma véritable place et qu'elle indiquait mon degré spirituel.

La vallée avait une forme large et ovale, rocheuse et entourée de montagnes des deux côtés. Les gens étaient massés face à l'Est et tournés vers un passage étroit et étranglé au bout de la vallée. Juste avant ce passage en forme d'entonnoir, s'élevait un immense rocher surgissant du sol telle une grande table et, au sommet de ce rocher, il y avait une coupe de cristal qui paraissait avoir trois pieds de diamètre. Cette coupe était emplie d'eau. Debout, face à la foule et devant le rocher, il y avait trois silhouettes. Elles formaient un triangle et, à ma surprise, à l'un des sommets du triangle, il me semblait voir le Christ. La foule qui attendait me paraissait être dans un mouvement constant et, en se mouvant, elle formait de grands symboles familiers : la Croix sous ses différentes formes, le cercle avec son point au centre, l'étoile à cinq branches et divers triangles entrelacés. C'était presque comme une danse solennelle et rythmique, très lente, empreinte de dignité et silencieuse. Soudain, les trois silhouettes devant le rocher levèrent leurs bras au ciel. La foule [24@40] se figea dans l'immobilité. A l'extrémité du goulot, on pouvait voir une silhouette dans le ciel, planant au-dessus du passage et s'approchant lentement du rocher. Je sus, de manière certaine et subjective, que c'était le Bouddha. Je Le reconnaissais ; je savais en même temps que, d'aucune manière, notre Christ n'était diminué. J'eus un aperçu de l'Unité et du Plan auquel le Christ, le Bouddha et tous les Maîtres sont éternellement

consacrés. Je réalisais, pour la première fois, quoique d'une manière vague et incertaine, l'unité de toute manifestation ; je réalisais que toutes les existences, le monde matériel, le royaume spirituel, le disciple aspirant, l'animal évoluant et la beauté des règnes végétal et minéral, constituent un tout divin et vivant, qui se meut pour démontrer la gloire du Seigneur. Je saisis faiblement que les êtres humains ont besoin du Christ et du Bouddha et de tous les membres de la Hiérarchie planétaire et qu'il y a des événements d'une importance beaucoup plus grande pour le progrès de la race humaine que ceux que rapporte l'Histoire. Je restai confondue, car pour moi, à cette époque, les païens étaient toujours les païens et moi, j'étais une chrétienne. Un doute profond resta dans mon esprit. Ma vie fut dorénavant colorée (et elle l'est toujours) par le savoir qu'il y a des Maîtres et des événements subjectifs sur les plans intérieurs spirituels et dans le monde de la signification, qui font partie de la vie elle-même et en sont peut-être la plus importante part. Comment je fis pour intégrer ces choses dans ma théologie limitée et dans ma vie quotidienne, je ne le sais pas.

On dit que les expériences spirituelles les plus profondes et les plus intimes ne devraient jamais être racontées. C'est fondamentalement vrai et aucun véritable "expérimentateur" n'est le moins du monde intéressé par de tels récits. Plus l'expérience est profonde et vitale, moins il y a tentation d'en parler. Seuls les débutants, qui portent des événements théoriques et imaginaires [24@41] dans leur conscience, parlent de telles expériences. Mais c'est délibérément que j'ai relaté ces deux événements subjectifs (le premier l'était-il vraiment ?) parce qu'il est temps que les gens d'un certain niveau et qui sont reconnus comme sains et intelligents, puissent apporter leur témoignage à ce qui est fréquemment discrédité, en tant que mystiques et occultistes. J'ai un bon niveau de femme intelligente et normale, d'écrivain créateur et actif, et je choisis d'ajouter ma connaissance et ma conviction aux témoignages de bien d'autres, au cours des siècles.

Pendant ce temps, je m'adonnais aux bonnes œuvres. Je travaillais ardemment au Y.W.C.A. J'étais présente (par tolérance, à cause de mon jeune âge) aux réunions de l'organisation, parce que ma tante en était la présidente. Je passais beaucoup de temps en visites et en réceptions mondaines où j'étais la bienvenue parce que j'étais Alice La Trobe-Bateman et où je luttais sans répit avec les âmes de mes contemporains afin d'obtenir qu'elles fassent leur salut. J'excellais à sauver les âmes, mais je me demande, à présent – du point de vue de la sagesse mondiale – si

elles ne se sauvaient pas si rapidement pour se débarrasser de moi, tant j'étais obstinée. En même temps, la tendance mystique de ma vie s'approfondissait constamment ; le Christ était pour moi une réalité permanente. Je pouvais partir à travers les landes d'Ecosse, ou errer seule dans les orangeries de Menton, dans le sud de la France, ou sur les collines près de Montreux, sur le lac Léman, et toujours essayer de sentir Dieu. Je pouvais rester sur le dos, dans un champ ou sur un rocher, et essayer d'écouter le silence autour de moi et entendre la Voix, après que les multiples voix de la nature et celles au-dedans de moi furent calmées. Je savais que, derrière tout cela, je pouvais voir et toucher quelque chose que l'on ne peut voir, mais qu'on peut sentir et qui est plus réel et plus essentiellement vrai que le tangible. J'avais été élevée à croire [24@42] en un Dieu transcendant, hors de son monde créé, inscrutable, imprévisible, souvent cruel, (si l'on en juge d'après ce que rapporte l'Ancien Testament), n'aimant que ceux qui le reconnaissent et l'acceptent et tuant son Fils unique, afin que les gens comme moi puissent être sauvés et ne périssent pas. Intérieurement, je critiquais cette présentation d'un Dieu aimant, mais je l'acceptais automatiquement. Car il était très loin, distant et inabordable.

Cependant, toujours quelque chose à l'intérieur de moi, rudimentaire et indéfinissable, devinait Dieu immanent, Dieu derrière toutes les formes, qui pouvait être rencontré partout et touché, réellement connu, qui aimait vraiment tous les êtres, les bons et les mauvais, et qui les comprenait, avec leurs limitations et leurs difficultés. Ce Dieu n'était pas du tout la divinité terrible et immense devant laquelle s'inclinait l'Eglise chrétienne, telle que je la connaissais.

Théologiquement, cependant, une telle personne n'existait pas. Il y avait seulement un Dieu à apaiser, jaloux de ses droits, qui pouvait tuer son Fils unique en vertu de quelque schéma illogique pour sauver l'humanité, et qui n'était pas aussi vraiment bon qu'un père moyen l'est envers son rejeton. Telles étaient les pensées que je rejetais loin de moi comme perverses et fausses ; mais, subtilement, elles grondaient en moi. Cependant il y avait toujours le Christ. Je le connaissais ; Il luttait et engageait tout son amour pour l'humanité ; Il agonisait pour la sauver, mais Il semblait incapable de la sauver sur une grande échelle et, donc, il était obligé de s'arrêter et de la voir aller en enfer. Je ne me formulais pas tout cela clairement, à l'époque ; moi-même, j'étais sauvée et heureuse de l'être. Je travaillais dur à sauver les autres et c'était vraiment trop dommage que

Dieu ait créé l'enfer, mais naturellement, je présumais qu'Il savait ce qu'Il faisait et, en tout cas, aucun vrai chrétien ne questionnait Dieu ; il acceptait simplement ce qu'on lui disait être les affirmations de Dieu et c'était tout.

Voilà ce qu'étaient mon bagage spirituel et le champ de **[24@43]** mes pensées. Du point de vue mondain, les choses n'étaient guère faciles. Ma sœur et moi-même, nous ne nous mariions pas, en dépit des occasions, d'une bonne présentation et de nombreux contacts personnels. Je pense que ce fut un très réel soulagement pour nos oncles et tantes quand nous fûmes majeures, non plus en tutelle, mais définitivement libres. En effet, je devins majeure quand ma sœur, plus jeune, eut vingt et un ans.

Un nouveau cycle commença alors pour nous. Chacune de nous suivit son propre chemin. Il devint clair que nos intérêts étaient totalement différents et le premier clivage apparut entre nous. Ma sœur choisit d'obtenir son diplôme de médecin et, après quelques mois de préparation, elle entra à l'Université d'Edimbourg où elle fit de brillantes études. Quant à moi, à ce moment-là, je ne savais pas exactement que faire. J'avais une très bonne éducation classique ; je parlais couramment le français et un peu l'italien. J'avais assez d'argent pour vivre confortablement dans ces temps qui n'exigeaient pas une grande dépense. J'avais une foi très ferme dans le Christ, car n'étais-je pas parmi les élus ? Je croyais à un paradis de bonheur pour ceux qui pensaient comme moi et à un enfer pour les autres, auxquels je m'efforçais de ne pas trop penser, une fois que j'avais fait ce que je pouvais pour sauver leur âme. J'avais une connaissance réellement profonde de la Bible, bon goût pour les vêtements, belle apparence et une profonde et complète ignorance des réalités de la vie. On ne m'avait absolument rien dit sur les processus de l'existence et cela fut cause de beaucoup de désillusions au cours de ma vie ; à cette époque, je paraissais l'objet d'une très étrange "protection" dans un travail particulier et peu courant que j'entrepris de faire dans le cycle suivant de ma vie, entre vingt et un ans et vingt huit ans. J'avais eu une existence très protégée et je n'étais allée nulle part sans un chaperon, soit une parente, soit une femme de chambre. J'étais si innocente que, pour quelque raison, je semblais entièrement en sûreté. **[24@44]**

Un événement particulier qui survint quand j'avais dix-neuf ans le démontra. J'étais allée faire un séjour dans une de ces grandes maisons d'Angleterre, emmenant ma femme de chambre avec moi. Inutile de dire que je ne peux mentionner ni le nom, ni le lieu. J'étais la seule personne de

cette grande réunion à ne pas porter de titre. La première nuit que je passai là, je remarquai que ma femme de chambre se préparait à dormir dans le petit boudoir près de ma chambre à coucher et, quand je lui exprimai ma surprise, elle me dit qu'elle n'avait pas l'intention de me laisser seule, que je le veuille ou non. Je n'y comprenais rien, pas plus qu'à la conversation qui se tenait au repas. Les nombreux invités, étaient, j'en suis convaincue, gênés par ma présence ; ils me considéraient comme une idiote. Les sous-entendus et la signification des réparties me laissaient étonnée et je me sentais stupide. Ma seule consolation était d'être bien habillée, élégante et de savoir danser. Mais, deux jours après, un matin, après le petit déjeuner, un homme très connu, charmant, séduisant, beau, mais qui n'avait pas une très bonne réputation, demanda à me parler. Nous allâmes dans ce qu'on appelait le salon rouge, et là il me dit : "J'ai dit à notre hôtesse que vous partiez par le train de 10 h 30 ; la voiture sera prête pour vous emmener à la gare et votre femme de chambre a déjà les ordres pour faire vos bagages." Je lui demandai ce qu'au nom du ciel j'avais bien pu faire. Il me donna une petite tape sur l'épaule et répondit : "Je vais vous donner deux raisons. L'une est que vous êtes un trouble-fête, du point de vue de la plupart des gens qui sont ici, quoique ce ne soit pas le mien, car vous paraissez toujours tellement embarrassée et choquée. L'autre, c'est que vous ne paraissez pas choquée quand vous devriez l'être, ce qui est réellement sérieux. J'ai compris que vous étiez trop innocente et qu'il valait mieux qu'on vous fasse partir d'ici." Je laissai aller les choses telles qu'il les avait arrangées, [24@45] ne sachant pas si je devais être flattée ou blessée. Cet épisode, cependant, montre non seulement la stupidité et l'ignorance des filles de ma classe en ces temps victoriens, mais aussi le fait que certains hommes légers sont très polis et qu'ils ont de l'entendement.

Munie de ce passé et de cet équipement et avec la ferme détermination de continuer à sauver les âmes perdues, je décidai de faire quelque chose que je pouvais croire utile. J'entendais donc être libre à tout prix.

[24@46]

CHAPITRE II

Ainsi se termina la partie insouciant, relativement irresponsable et facile de ma vie. Elle avait duré 22 ans, et fut la seule période de ma vie où je fis partie d'une famille et où je bénéficiai de l'acquis, du prestige et de la

sécurité que cela comporte. J'avais eu du plaisir, j'avais rencontré beaucoup de monde ; j'avais beaucoup voyagé. J'ai oublié combien de fois j'ai traversé la Manche pour aller sur le Continent et revenir, tant j'ai fait souvent cette traversée. Heureusement, je suis un marin hors pair et j'aime la mer, si houleuse soit-elle. Je ne peux me rappeler aucune de mes amies sauf une et, elle et moi, nous sommes toujours amies et nous nous écrivons. Nous nous étions rencontrées en Suisse et nous avons appris ensemble à faire de la dentelle irlandaise au point à l'aiguille. J'ai toujours été fière de cet exploit et particulièrement fière quand, une fois, je vendis deux mètres de volants à 30 dollars le mètre, ce montant allant à "l'Association de l'Eglise Missionnaire" car, à cette époque, je n'avais pas besoin d'argent.

Mais le moment était venu où je sentais la nécessité de me rendre utile dans le monde et de justifier mon existence. J'exprimais alors cette urgence par les termes : "Jésus cheminait en faisant le bien" et moi, en tant que sa suivante, je devais faire de même. Donc, je commençai fanatiquement à "faire le bien." Je devins une évangéliste reliée à l'armée britannique.

En regardant en arrière, alors que je travaillais comme évangéliste parmi les troupes britanniques, je réalise qu'il fut le temps le plus heureux et le plus satisfaisant de toute ma vie. Je m'aimais beaucoup de même que tout ce qui me concernait. Je faisais ce que je désirais faire et j'avais beaucoup de succès. Je n'avais pas un seul souci au monde et (mise à part la sphère [24@47] élue de mon travail) je n'avais pas la moindre responsabilité. Je réalise, cependant, que ce fut un cycle important de ma vie et qu'il modifia complètement mon attitude. Ce qui m'arriva pendant cette période, je ne le perçus pas sur l'instant, mais de grands changements eurent lieu. Car j'étais si extravertie dans mes pensées et mes activités, que j'en étais relativement inconsciente. J'avais opéré une rupture nette avec ma famille et mis fin à ma vie de jeune fille du monde.

Quand je dis "rupture nette", je ne veux pas dire que j'avais interrompu toute relation. J'ai toujours gardé un contact avec ma famille depuis lors et jusqu'à présent ; mais nos chemins se sont écartés, nos intérêts étaient et sont toujours profondément différents et nos relations actuelles sont celles d'amis et non de cousins, etc. D'une manière générale, je crois que j'ai eu une vie plus intéressante et plus excitante que la leur. Je n'ai jamais senti que les liens physiques du sang soient d'une telle valeur. Pourquoi devrait-on s'aimer les uns les autres et nouer des liens parce que – heureusement

ou malheureusement – on a les mêmes grands-parents ? Cela ne me paraît pas raisonnable et je pense que cela a causé beaucoup d'ennuis. Qu'il y ait en même temps parenté et amitié est chose heureuse, mais, pour moi, l'amitié, les attitudes semblables devant la vie et les intérêts communs sont de loin plus importants que les liens du sang. Je désire que mes filles m'aiment parce que je suis leur amie et que j'ai fait la preuve de mon amitié et de la valeur de mon affection. Je n'attends pas d'elles confiance et affection parce que je suis leur mère. Personnellement, je les aime pour elles-mêmes et non pas parce qu'elles sont mes enfants. Je pense qu'une fois que les soins physiques qu'il faut donner aux petits enfants ne sont plus nécessaires, les parents feraient bien de cultiver l'amitié.

J'étais absolument sûre (aussi merveilleux que cela me paraisse aujourd'hui et combien délicieusement juvénile) de toute chose : Dieu, la doctrine, ma possibilité de faire quelque chose, la certitude de ma connaissance et l'infailibilité de mes conseils. J'avais réponse à tout et je [24@48] savais exactement ce qui devait être fait. Je maniais la vie et les circonstances avec le sûr doigté de la complète ignorance et je trouvais toujours une solution à tout problème et un remède à tout mal dans la réponse à l'unique question : "Qu'aurait fait Jésus dans des circonstances semblables ?" Ayant décidé de ce qu'il aurait fait (je me demande comment je le savais) j'allais de l'avant et je le faisais ou je conseillais aux autres de suivre la même règle. Dans le même temps, sans le réaliser ni l'exprimer, je commençai à me poser des questions bien que refusant d'y répondre ; sous toute cette assurance et ce dogmatisme, de grands changements s'opéraient. Je sais que cette période me vit faire un pas certain en avant sur le Sentier. Lentement et sans le savoir dans ma conscience cérébrale, j'étais en train de passer de l'autorité à l'expérience et d'une croyance quasiment théologique dans la lettre des Ecritures et dans l'interprétation de mes convictions religieuses, à une vraie connaissance des vérités spirituelles dont les mystiques de tous les temps ont porté témoignage et pour lesquelles beaucoup d'entre eux ont souffert et sont morts.

Je me trouvais, en définitive, être moi-même en possession d'une connaissance qui avait soutenu l'épreuve du temps et de la peine, ce que mes premières croyances n'avaient pas fait. C'est une connaissance qui se révèle à moi constamment dans la mesure, toujours croissante, où j'ai besoin d'en savoir davantage. La connaissance réelle n'est jamais statique ; elle est telle une porte ouverte sur de vastes horizons de sagesse,

d'accomplissement et de compréhension. C'est un processus de croissance vivante. La connaissance doit conduire d'une découverte à l'autre. Comme si, après avoir escaladé un pic montagneux, on voyait soudainement, du sommet, s'étendre devant soi une terre promise à laquelle on doit inévitablement arriver ; mais, au-delà de cette terre promise et toujours plus éloigné, apparaît un autre pic qui cache des territoires aux horizons encore plus vastes. [24@49]

A une certaine époque de ma vie, j'avais l'habitude de regarder par la fenêtre de ma chambre, d'où je voyais, au lointain, une formidable montagne, le Kanchoujunga, l'un des plus hauts pics de l'Himalaya. Il semblait si proche, presque comme si une journée de marche eût dû suffire à m'amener à ses pieds. Cependant, je savais qu'il faudrait au moins douze semaines de rude marche pour avoir un corps capable de l'escalader et qu'après il y aurait la terrible ascension, exploit rarement accompli. Il en va de même de la connaissance. Ce qui a de la valeur est rarement aisé à atteindre et ne constitue en soi qu'un fondement pour plus de connaissance.

Les personnes qui me remplissent d'un sentiment de compassion, et me convainquent de la nécessité de la patience, sont celles qui pensent savoir et avoir toutes les réponses. C'est ce que j'étais et je n'avais pas alors le goût de rire de moi-même. J'étais d'un sérieux mortel. Aujourd'hui je peux rire et, aujourd'hui, je suis tout à fait sûre de ne pas avoir toutes les réponses. Je me trouve réduite, en fait de doctrines et de dogmes, à fort peu de chose. Je suis sûre de l'existence du Christ et des Maîtres qui sont ses disciples. Je suis sûre qu'il y a un plan qu'ils essaient de mettre en œuvre sur la terre ; je crois qu'ils sont, en eux-mêmes, la réponse et la garantie de l'ultime achèvement de l'homme et que, tels qu'ils sont, tels nous serons tous un jour. Je ne peux pas continuer à dire avec assurance ce que les gens ont à faire. Désormais il est rare que je donne un conseil. Je ne prétends certainement pas interpréter les intentions de Dieu, ni dire ce que Dieu veut, ainsi que le font les théologiens.

Au cours de ma vie, je pense que des milliers de gens sont venus à moi pour une interprétation, un conseil, une suggestion au sujet de ce qu'ils devraient faire. C'était pendant la période où ma secrétaire prenait des rendez-vous pour moi toutes les vingt minutes. Je soupçonne que la raison pour laquelle j'avais tant de rendez-vous était que je n'en percevais jamais [24@50] le prix et que les gens aiment avoir quelque chose pour rien. Parfois, je pouvais aider si la personne était d'esprit ouvert et désireuse

d'écouter, mais les gens pour la plupart voulaient seulement parler et exposer des raisons, afin de justifier leurs idées préconçues. Ils savaient d'avance ce que vous alliez leur dire. Ma technique habituelle était de laisser les gens parler eux-mêmes et, en parlant, ils avaient fréquemment trouvé leur réponse et résolu leur problème, ce qui est beaucoup plus sain et conduit à l'action. Si, toutefois, ils ont seulement désiré entendre leur propre voix et s'ils savent tout, alors je suis hors d'état d'aider et souvent effrayée.

Peu importe que les gens soient d'accord ou non avec ma forme particulière de connaissance ou de formulation de la vérité (car nous devons tous obtenir ces choses-là par nous-mêmes), mais il est impossible de les aider s'ils sont complètement satisfaits de la leur. Pour moi, l'enfer (si enfer il y a, ce dont je doute beaucoup) serait un état de totale satisfaction de son propre point de vue et donc une condition tellement statique que toute évolution de la pensée et tout progrès seraient définitivement arrêtés. Heureusement, je sais que l'évolution est un long et constant processus ; l'histoire et la civilisation le prouvent. Je sais aussi que, derrière tout processus intelligent, se tient une grande intelligence et qu'un état statique est impossible.

Mais, à ce moment-là, j'étais une fondamentaliste bon teint. Je débutais dans ma carrière, complètement convaincue que certaines doctrines théologiques fondamentales, telles que les expriment les guides ecclésiastiques, étaient les sommets de la vérité divine. Je savais exactement ce que Dieu voulait et (à cause de ma totale ignorance) j'étais prête à discuter de tous les sujets imaginables, sachant que mon point de vue serait juste. Aujourd'hui, je sens qu'il y a toujours le risque que je me trompe dans mes diagnostics. J'ai aussi une foi solide dans l'âme humaine et dans la capacité qu'a cette âme de conduire [24@51] un homme "des ténèbres à la lumière et de l'irréel au réel" pour citer la plus ancienne prière du monde. J'avais à apprendre que "l'amour de Dieu est plus vaste que la mesure de l'esprit de l'homme et que le cœur de l'Eternel est merveilleusement bon". Mais ce n'était pas un Dieu réellement bon que je proclamais. Dieu était bon pour moi parce qu'Il m'avait ouvert les yeux et avait ouvert les yeux de ceux qui pensaient comme moi ; mais Il était prêt à envoyer en enfer le reste du monde, non régénéré. La Bible le disait et la Bible avait toujours raison. Il était impossible qu'elle eût tort. J'adhérais alors à la déclaration du célèbre Institut Biblique des Etats-Unis disant :

"ses membres avaient pris appui sur les manuscrits originaux, autographes de la Bible." Combien j'aimerais leur demander à présent où l'on peut trouver ces manuscrits autographes. Je croyais à la version littérale des Ecritures et je ne savais rien des vicissitudes et des peines auxquelles leurs courageuses recherches soumettent les honnêtes traducteurs, ni du fait qu'ils sont seulement capables d'une approximation du sens du texte original. Ce n'est que ces dernières années, lorsque mes propres livres ont été en cours de traduction dans diverses langues, que j'ai été éclairée sur la complète impossibilité d'une inspiration qui s'exprime par des mots. Si Dieu avait parlé anglais et si le Christ avait prêché en anglais, alors peut-être pourrions-nous être plus certains de l'exactitude de la présentation. Mais tel n'est pas le cas.

Je me souviens qu'une fois huit ou neuf personnes (toutes de nationalité différente), mon mari et moi-même étions assis autour d'une table, au bord du lac Majeur, en Italie, et que nous essayions de trouver l'équivalent, en allemand, du mot anglo-saxon "mind" ou "the mind". Un de mes livres était en traduction en allemand et la question avait surgi. Il fallut abandonner, en désespoir de cause, car il n'y a pas de véritable équivalent pour ce que nous entendons quand nous parlons de "mind". Le mot "intellect" n'a pas le même sens. On déclara que le mot allemand "geist" [24@52] ne faisait pas l'affaire et, quoique nous cherchions partout un mot exprimant la même idée, celui-ci nous échappait. Il y avait là des professeurs d'allemand qui essayaient de trouver le mot avec nous. Peut-être qu'une partie du malaise avec l'Allemagne se trouve justement là. Je fus alors éclairée sur la chose très difficile qu'est une traduction correcte.

L'un des mots qui reviennent constamment dans les livres sur l'occultisme est "Path" signifiant Chemin de retour à notre Source, à Dieu et au centre spirituel de toute vie. Pour traduire en français, de quel mot allons-nous nous servir ? Chemin, Rue, Sentier ? Quand, à plus forte raison, vous entreprenez de traduire en anglais un livre aussi ancien que le Nouveau Testament, comment pourrait-il y avoir une interprétation littérale ? Tout ce qu'on peut obtenir vraisemblablement, c'est une ancienne traduction de l'araméen ou de l'hébreu en grec ancien, et du grec en latin, et du latin en vieil anglais, et de là beaucoup plus tard, dans la version standard de Saint-James. Il en va de même de toutes les traductions de la Bible. Ces traductions sont passées à travers bien des mains ; elles sont le produit de la pensée théologique de nombreux moines et traducteurs. D'où

les querelles sans fin entre théologiens, à propos de la signification des mots. D'où, également, la traduction probablement incorrecte de beaucoup de termes très anciens et d'où, encore, les interpolations bien intentionnées, mais grossières, des premiers moines chrétiens qui essayèrent de rendre, dans leur langue maternelle, ces écrits anciens. Je le réalise maintenant [24@53] mais, en ce temps-là, la Bible anglaise était infailliblement correcte et j'ignorais tout des difficultés de la traduction. Tel était mon état d'esprit quand un grand changement intervint dans ma vie.

Ma sœur annonça son intention d'aller à l'Université d'Edimbourg et d'obtenir son diplôme de médecin et je fus immédiatement confrontée au problème de ce que j'allais faire. Je n'avais pas envie de vivre seule, ni de passer mon temps à voyager de-ci, de-là, en m'amusant. C'était surprenant, mais je ne désirais pas être missionnaire. J'étais dédiée aux bonnes œuvres, mais à quelles bonnes œuvres en particulier ? Je dois beaucoup à un ecclésiastique qui me connaissait bien à cette époque, et qui me suggéra de choisir la vie d'évangéliste. Je n'étais pas très enchantée. Les évangélistes que j'avais rencontrés (et ils étaient nombreux) ne m'avaient pas fait grande impression. Ils avaient l'air de gens mal élevés ; ils portaient des vêtements bon marché et mal coupés et leurs cheveux avaient besoin d'un coup de brosse. Je n'arrivais pas à me représenter moi-même, hurlant et déclamant sur des estrades, comme on les voyait le faire et comme les gens qui les entouraient semblaient le réclamer. J'hésitais, je m'interrogeais et j'en discutais avec ma tante qui, elle aussi, hésitait et s'interrogeait. En plus, les jeunes filles de ma classe ne faisaient pas ce genre de choses. Les vêtements, la façon de parler, le style de la coiffure et les bijoux ne pouvaient pas plaire à la catégorie de personnes qui fréquentaient les réunions pour le réveil de la foi, à la recherche du salut. Ils ne convenaient pas. Donc je priais, j'attendais et je croyais qu'un jour j'entendrais un "appel" et que je saurais ce que j'avais à faire.

En attendant, je m'amusai à tomber amoureuse (du moins le pensé-je) d'un ecclésiastique du nom de Roberts. Il était mortellement ennuyeux, affreusement timide et de plusieurs années plus âgé que moi ; tout cela ne me menait à rien, si bien que je lui ris au nez et lui tournais littéralement le dos, ce qui vous montre jusqu'où allait la profondeur de mes sentiments.

Alors, inopinément, on me suggéra d'aller visiter les Foyers du Soldat Sandes, en Irlande ; après avoir installé ma sœur dans sa chambre à [24@54] Edimbourg, je continuai jusqu'en Irlande, pour examiner cette

proposition. Je trouvais que ces foyers du Soldat étaient uniques et que Miss Sandes, elle-même, était une femme charmante et cultivée. Ses collaboratrices étaient toutes des jeunes filles et des femmes du même rang social que moi. Miss Sandes avait consacré sa vie entière à tenter d'améliorer le sort de "Tommy Atkins" et avait établi ses foyers selon des données très différentes de celles qu'on trouvait dans les camps militaires, et très différentes de celles des œuvres évangélistes habituelles qu'on peut voir dans nos villes. Elle avait beaucoup de foyers en Irlande et plusieurs en Inde. Parmi ceux qui travaillaient dans les foyers, plusieurs devinrent mes amis et m'aidèrent beaucoup à m'ajuster à mon changement d'environnement. Edith Arbuthnot-Homes, Eva Maguire, John Kinahan, Catherine Rowan Hamilton, et d'autres.

Pour ma première expérience, je travaillai au Foyer de Belfast. Tous les foyers étaient équipés de grandes cantines où des centaines d'hommes étaient nourris tous les soirs, payant la nourriture au prix coûtant. Il y avait des salles où ils pouvaient écrire, jouer, s'asseoir auprès du feu, lire les journaux, jouer aux échecs ou aux dames et parler avec nous, s'ils sentaient la solitude, s'ils en avaient assez ou s'ils avaient le mal du pays. Il y avait généralement deux dames dans chaque foyer et nous avions nos propres logements sur place. Il y avait fréquemment un grand dortoir où les soldats pouvaient passer la nuit quand ils étaient en permission, et aussi une salle pour les réunions d'évangélisation, pourvue d'un harmonium, de livres de cantiques, de Bibles et de chaises et de quelqu'un qui pouvait commenter les Ecritures et plaider auprès des hommes en faveur du salut de leur âme. J'avais à apprendre tous les aspects de ce travail et c'était un dur travail, quoique j'eusse découvert que j'en aimais toutes les facettes. Le premier mois fut le plus dur. Ce n'est pas chose aisée pour une fille timide (et j'étais anormalement timide) que d'entrer dans une pièce où il y a peut-être trois cents hommes et vraisemblablement pas d'autre femme, et de se lier d'amitié avec eux, de s'avancer, de s'asseoir près [24@55] d'eux, de jouer aux dames, d'être gentille, de rester impersonnelle et, en même temps, de donner le sentiment de s'intéresser à eux et de désirer les aider.

Je n'oublierai jamais ma première réunion. J'avais été habituée à mon petit cours biblique et à m'exprimer dans les réunions de prière et je n'avais aucune appréhension. J'étais sûre que je pouvais le faire. C'était beaucoup plus facile que de m'approcher d'un soldat, de connaître son nom, de m'asseoir pour jouer avec lui, de l'interroger sur sa famille et, peu à peu, de

l'amener au sujet plus sérieux de son âme. J'étais donc tout à fait prête à tenir une réunion.

Je me trouvai, un dimanche après-midi, sur une estrade dans une grande salle, face à deux bonnes centaines de soldats et à quelques membres de la Police royale irlandaise. Je commençai aisément, puis ralentis l'allure, attrapai le trac, jetai un œil sur ces hommes, fondis en larmes et quittai l'estrade. Je jurai que même des chevaux sauvages ne pourraient pas me ramener ; mais, en même temps et pour répondre à mon éternelle question : "Qu'est-ce que Jésus veut que je fasse ?", je fis marche arrière. La chose ridicule fut qu'étant arrivée à une décision sans appel, le soir suivant j'allai à la salle de réunions pour me préparer et procéder à l'allumage du gaz. Je provoquai une explosion qui me fit valser à travers la salle et roussit mes cheveux tant et si bien que je ne pus tenir la séance ce soir-là. L'explosion fut comme un coup d'arrêt.

Plusieurs semaines plus tard, j'y retournai. Cette fois, j'avais appris par cœur mon allocution et mon effort fut fructueux jusqu'à la moitié, là où j'avais décidé de citer un poème pour donner de la légèreté et de la variété à mon thème. J'avais répété ce poème avec beaucoup de succès devant mon miroir. Les deux premiers vers sortirent bien et puis je restai court. Je n'arrivais pas à me souvenir de la suite. Je m'arrêtai, rouge jusqu'à la racine des cheveux et chancelante. Alors, une voix arriva du fond de la salle : "Courage, Miss, je vais la finir pour vous et vous aurez le temps de penser à ce que vous voulez dire ensuite." Mais [24@56] j'avais déjà disparu et je pleurai à chaudes larmes dans ma chambre. J'avais failli et Jésus avec moi, et il valait mieux que j'abandonne tout. Je restai éveillée toute la nuit, pleurant et refusant d'ouvrir la porte à l'une de mes compagnes de travail qui voulait me reconforter. Mais je surmontai cela ; ma fierté ne me permit pas de refuser de parler sur l'estrade et, graduellement, je m'habituai à expliquer la Bible à une foule d'hommes.

Ce fut néanmoins pénible. Je passais toute la nuit qui précédait l'allocution sans dormir, me demandant ce qu'au nom du Ciel j'allais dire ; de même la nuit suivante, dans l'horreur de la manière affreuse dont j'avais parlé. Ce cycle ridicule dura jusqu'au soir où je me confrontai à moi-même et me maintins là jusqu'à ce que je trouve ce qui n'allait pas. Je décidai que je souffrais par pur égoïsme et par égocentrisme ; je m'occupai trop de ce que les gens pensaient de moi. L'éducation de ma première jeunesse était en train de recevoir son premier coup dur. J'en vins à la conclusion que si

j'étais vraiment intéressée par mon sujet, si j'aimais vraiment mon auditoire et non pas Alice La Trobe-Bateman, et si je pouvais atteindre le point où je m'en f... (je n'employai pas ce mot-là, alors), je pourrais m'en sortir et être véritablement utile.

Assez curieusement, je n'eus plus aucune difficulté à partir de cette nuit-là. En Inde, je m'habituai à entrer dans une salle bourrée, contenant peut-être quatre ou cinq cents soldats et, grimant sur la table, à obtenir leur attention et, ce qui est mieux, à la retenir. Je devins un bon orateur et j'appris à aimer parler, si bien qu'à présent je suis réellement plus heureuse sur une estrade que partout ailleurs. C'est à Belfast que je devins libre à cet égard.

Je me souviens qu'une fois j'ai été sincèrement flattée par le fabuleux succès de mon cours biblique du dimanche soir, à Lucknow, en Inde, plusieurs années plus tard. Toute une foule d'instructeurs de l'armée avaient pris l'habitude de venir, chaque dimanche, pour m'écouter (toujours avec plusieurs centaines d'autres) et je commençais à être un peu gonflée de vanité. [24@57] Je décidai que je devais être vraiment bonne, si des hommes aussi intelligents aimaient à venir dimanche après dimanche pour m'entendre. A la fin de la série d'allocutions, ils m'offrirent un cadeau. Le plus âgé s'avança à la fin de ma péroraison et me tendit un rouleau de parchemin d'un mètre de long, attaché par un large ruban bleu et me fit un joli petit discours. J'étais trop timide, même alors, pour dérouler le rouleau devant eux. Mais quand je fus rentrée chez moi, ce soir-là, je détachai le ruban et là – en une merveilleuse calligraphie – il y avait jusqu'à la moindre des erreurs grammaticales et des métaphores confuses dont j'avais pu me rendre coupable pendant toute la série de mes allocutions. Je me considérai comme guérie et délivrée pour toujours quand je découvris que l'effet produit sur moi était de me faire rire jusqu'aux larmes.

Comme beaucoup de bons orateurs qui ne se servent que de brèves notes, qui parlent d'abondance et à mesure que leur auditoire tire d'eux les idées nécessaires, je ne prends pas bien en sténographie. Je regarde les compte-rendus et je dis : "Ai-je dit cela ainsi ?" Je suis sûre que le secret de bien parler, pourvu que l'on ait le don des mots, c'est d'aimer son auditoire, et puis de le mettre à l'aise en étant simplement humain. Je n'ai jamais prétendu faire des conférences. J'ai seulement parlé à un auditoire comme je l'aurais fait à un seul être humain. Je gagnai sa confiance. Je n'ai jamais posé à celle qui sait tout. Je disais : "C'est ainsi que je vois

maintenant ; quand je verrai différemment, je vous le dirai." Je n'ai jamais présenté la vérité telle que je la voyais comme un dogme. J'ai souvent dit aux gens : "Dans cinq mille ans cet enseignement, prétendu avancé, apparaîtra l'abc pour les petits enfants, ce qui montre combien nous sommes infantiles à présent." A l'heure des questions, à la fin d'une conférence, moment que j'ai toujours apprécié, je ne me sens pas gênée d'admettre que je ne sais pas quand je ne sais pas et cela arrive souvent. Les conférenciers qui pensent qu'il est au-dessous de leur prestige d'admettre [24@58] une faille dans leur savoir et qui, à partir de là, deviennent évasifs et pompeux ont beaucoup à apprendre. Un auditoire aime un conférencier qui peut le regarder et dire "Mon Dieu, je n'en ai pas la moindre idée".

Revenons à Belfast. Mes supérieurs découvrirent que j'avais un don certain pour sauver les âmes ; j'avais un si bon dossier que Miss Sandes me pria de me joindre à elle au camp d'entraînement des artilleurs, au centre de l'Irlande, pour y acquérir un peu de réelle instruction. C'était dans une ravissante contrée verdoyante et je n'oublierai jamais le jour où j'y arrivai. Toutefois, en dépit de la beauté, mon impression principale, ce fut les œufs. Rien que des œufs partout. Il y avait des œufs dans la baignoire ; il y avait des œufs dans chaque casserole, dans les tiroirs de ma coiffeuse, dans des boîtes sous mon lit. Si je me souviens bien, il y avait une centaine de milliers d'œufs dans la maison, et il fallait bien qu'ils soient dans toutes sortes de récipients. Je découvris que nous employions soixante-douze douzaines d'œufs à la cantine du Foyer du Soldat, chaque soir et, comme il y avait trois Foyers dans ce secteur desservi par nous, nous utilisions d'innombrables œufs. Donc, les œufs avaient priorité sur tout, sauf sur l'Évangile.

Mon premier travail, chaque matin, après une heure de paix sous un arbre dans les champs, avec ma Bible, était de cuire les petits pains, des centaines de petits pains – souvent jusque tard dans la journée – pour les charger ensuite dans une carriole à poney (seulement le poney était un âne) et les porter aux baraquements où les hommes s'assemblaient le soir. Un jour cet âne m'humilia grandement. J'avançais gaiement, le long d'un sentier champêtre, surchargée de petits pains, quand j'entendis une batterie galopant sur la route vers moi. En hâte, j'essayai de me diriger vers le bord de la route, mais ce diable d'âne planta tout simplement ses quatre pieds fermement dans le sol et refusa de bouger. Cajolerie, fouet, tout fut inutile.

La batterie fit halte à quelques pas devant nous. Les officiers hurlèrent de me déplacer. Je ne le pouvais pas. Finalement, un détachement s'avança, nous saisit, moi, la carriole et l'âne, et [24@59] nous déposa dans le fossé, puis la batterie continua son chemin. Les artilleurs n'en finirent jamais de parler de cet épisode. Ils répandirent le bruit que mes petits pains étaient tellement lourds que le pauvre âne ne pouvait pas bouger et ils arrivèrent en boitant dans la baraque, disant qu'une miette de l'un de ces pains était tombée sur leurs pieds. Je m'accoutumai au bruit des grands canons et au fait que les hommes étaient sourds le soir où leurs batteries avaient tiré. Je m'accoutumai à l'ivresse, j'appris à ne pas m'inquiéter d'un homme ivre et j'appris aussi comment le manier, mais je ne pus jamais m'accoutumer aux œufs frits, particulièrement quand ils sont accompagnés de cacao. Je crois bien que j'ai vendu plus de cacao, d'œufs et de cigarettes que n'importe qui.

Ce furent des jours heureux et bien remplis. J'adorais Miss Sandes ; qui ne l'aurait pas adorée ? Je l'aimais pour sa beauté, pour sa force mentale, pour sa connaissance de la Bible, pour sa compréhension de l'humanité, et encore pour son sens de l'humour. Je l'aimais d'autant plus, je crois, que j'avais découvert qu'elle m'aimait réellement. Je partageais sa chambre dans l'amusante petite maison où nous vivions et je la revois encore, en ce moment même, étendue endormie dans la lumière du petit matin, avec un bas noir attaché sur les yeux, pour les protéger du jour. Elle avait une vue beaucoup plus large que ne l'avaient ses collaborateurs. Je me souviens du coup d'œil qu'elle leur lançait, sans mot dire. Nous travaillions tous si dur à sauver des âmes et elle nous regardait faire et nous souhaitait le succès ; souvent elle disait le mot nécessaire, mais je sais qu'elle était souvent la spectatrice divertie de nos luttes et de nos efforts.

Un jour, elle me donna un vrai choc et déclencha, je le crois vraiment, le cycle intérieur de questions qui, plus tard, me mena hors du marais théologique. Il y avait trois semaines que je luttais pour sauver l'âme d'un misérable et sale petit soldat. C'était ce qu'on appelle familièrement en français "du sale boulot" [24@60] – un mauvais soldat et un mauvais homme. Je jouais aux dames avec lui, soir après soir (ce qu'il aimait) et je l'avais amadoué jusqu'à l'amener aux réunions d'évangélisation, ce qu'il tolérait. Je le priais de se laisser sauver, ce qui restait sans effet. Elise Sandes s'en amusa jusqu'au moment où elle décida que cela avait assez duré. Donc, un soir elle m'appela près du piano où elle se tenait dans une baraque bourrée d'hommes et la conversation suivante s'engagea :

"Alice, vous voyez l'homme qui est là ?" en désignant mon problème.

"Oui, fis-je, vous voulez parler de l'homme avec lequel je jouais aux dames ?"

"Eh ! bien, ma chère, voulez-vous avoir l'obligeance de regarder son front ?"

Je regardai et observai qu'il était très bas. Elle fit signe que oui.

"Maintenant regardez ses yeux. Qu'est-ce qui ne va pas ?"

"Ils sont un peu rapprochés", répondis-je.

"Exactement. Et que dites-vous du menton et de la forme de son crâne ?"

"Mais il n'a pas de menton et la forme de son crâne est petite et parfaitement ronde", dis-je tout embarrassée.

"Eh bien alors, chère Alice, pourquoi ne pas le laisser à Dieu ?" Là-dessus, elle s'éloigna. Depuis, j'ai laissé beaucoup de gens à Dieu.

Maintenant, ici-même, laissez-moi dire et répéter que je croyais à la conversion, en ce temps-là, et que je crois à la conversion aujourd'hui. Je croyais alors au pouvoir du Christ de sauver et j'y crois aujourd'hui mille fois plus. Je sais que les gens peuvent se détourner de leur route par erreur et je les ai vus maintes et maintes fois trouver, en eux-mêmes, la réalité de ce que saint Paul appelle "le Christ en vous, l'espérance de la gloire". Sur cette connaissance, je fonde mon salut éternel et le salut du genre humain. Je sais que le Christ est vivant et que nous vivons en Lui et je sais que Dieu est notre Père et que, suivant le grand Plan de Dieu, toutes les âmes trouveront finalement **[24@61]** leur chemin vers Lui. Je sais que le Christ vivant dans le cœur humain peut mener tous les hommes de la mort à l'immortalité. Je sais que, parce que le Christ vit, nous vivons aussi et que nous sommes sauvés par sa vie. Mais je remets très souvent en question nos techniques humaines ; je crois que la voie de Dieu est la meilleure et que, souvent, Il nous laisse trouver notre propre chemin de retour, sachant qu'en chacun de nous il y a quelque chose de Lui-même qui est divin, qui ne meurt jamais et qui vient à la connaissance. Je sais que rien, ni au ciel, ni en enfer, ne peut se mettre entre l'amour de Dieu et ses enfants. Je sais

qu'Il reste attentif, veillant "jusqu'à ce que le dernier pèlerin épuisé ait trouvé le chemin du retour". Je sais que toutes les choses travaillent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu et cela signifie que nous n'aimons pas quelque lointaine et abstraite divinité, mais que nous aimons nos compagnons. L'amour que nous avons pour nos frères est la preuve – mal définie peut-être, mais non moins certaine – que nous aimons Dieu. Elise Sandes me l'enseigna par sa vie et son amour, son esprit et sa compréhension.

Mon séjour en Irlande ne dura pas très longtemps, mais ce fut une époque délicieuse. Je n'avais jamais été en Irlande et une bonne partie de mon temps se passa à Dublin et au camp de Currach, non loin de Kildare. Ce fut pendant que j'étais à Currach que j'eus à faire un travail très particulier qui aurait plongé mes parents dans la consternation s'ils avaient été au courant. Je ne sais pas si j'aurais pu les en blâmer. Souvenez-vous que les jeunes filles n'avaient pas la liberté qu'elles ont maintenant et, après tout, je n'avais que vingt-deux ans.

L'une des batteries du "Royal Horse Artillery" était, à l'époque, cantonnée à Newbridge Barracks et les hommes de la batterie, que j'avais rencontrés au camp d'entraînement pendant l'été, me demandèrent de descendre chaque soir jusqu'à leur "Salle de Tempérance de l'Armée". Cela signifiait d'y arriver vers 6 h de l'après-midi et de rentrer tard dans la nuit, car ils avaient obtenu, pour moi, la permission de tenir là une réunion d'évangélisation, après la fermeture de la cantine. [24@62] Après beaucoup de discussions, il fut décidé que je pouvais accepter et, chaque soir, je pédalais jusque-là, après cet abominable repas britannique appelé "high tea". Je rentrais chaque soir, entre 11 h et minuit, escortée par deux soldats, les hommes de la batterie décidant chaque soir qui devrait me ramener et obtenir les permissions nécessaires. Je ne savais jamais si mon escorte serait soit un gentil soldat chrétien, digne de confiance, soit un vaurien. Je crois qu'ils tiraient au sort qui me raccompagnerait à la maison et, si le sort tombait sur un homme qui buvait, il était soigneusement détourné du chemin de la cantine, ce jour-là, par ses camarades pleins de sollicitude. De toute façon, représentez-vous une jeune fille avec mon passé "victorien" épouvantablement protégé, rentrant à bicyclette, chaque soir, avec deux "tommies" dont elle ne savait rien. Pourtant, pas une seule fois un mot ne fut dit qui aurait pu outrager la plus puritaine des vieilles demoiselles et combien cela m'a plu !

La clientèle de la cantine avait coutume de venir chaque soir à la salle pour me voir. Je n'avais fait aucune tentative pour obtenir des soldats qu'ils assistent à la réunion, cependant tout allait bien. C'est alors que j'appris à reconnaître les divers types d'ivrognes. Il y a, bien sûr, l'ivrogne querelleur, et dans combien de batailles d'ivrognes ne me suis-je fourrée, sans jamais aucun mal, mais en me révélant une peste, j'en suis sûre. Ce type d'ivrognes ne m'ennuya jamais et jamais je ne souffris d'être intervenue. La police militaire acceptait volontiers mon aide pour obtenir que les hommes se calment. Je devins quasiment experte en la matière. Puis il y a l'ivrogne affectueux et, par celui-là, j'étais franchement terrifiée. Je n'ai jamais su ce qu'il allait faire ou dire, mais j'appris à garder toujours une chaise ou une table entre lui et moi. Les dompteurs de lions ont trouvé très utile de mettre une solide chaise entre eux et un lion furieux et je peux recommander cette technique en toute confiance dans le cas d'un ivrogne affectueux. L'ivrogne triste est de beaucoup le plus difficile et le moins commun. On apprend aussi à discerner entre les hommes dont la boisson affecte les [24@63] jambes et ceux dont la tête est atteinte ; la technique à employer pour chacun d'eux est différente. Il est arrivé maintes fois que, travaillant parmi les soldats, j'ai été priée par la police militaire d'aider à ramener un soldat ivre tranquillement chez lui. Les militaires restaient hors de vue, mais prêts à intervenir et l'on avait alors le spectacle de l'ivrogne et de moi-même "traçant des S" le long de la route. Vous pouvez peut-être vous figurer l'horreur de ma tante si elle avait pu voir cette marche titubante, mais je faisais tout pour "l'amour de Jésus" et jamais un homme n'essaya d'être brutal. Cependant j'aurais sûrement détesté voir une de mes propres filles dans une situation semblable et j'aurais éprouvé que ce qu'on trouve bon pour soi, on ne le trouve pas toujours bon pour ses enfants.

Mon travail était varié : tenir des comptes, arranger des fleurs dans la salle de lecture, écrire des lettres pour les soldats, tenir d'interminables réunions d'évangélisation, présider des réunions de prières quotidiennes, étudier ma Bible assidûment et être très bonne. J'achetai toutes les sortes de livres qui pouvaient m'aider à prêcher mieux, tels que : "Jalons pour les Prêcheurs", "Entretiens destinés aux Prêcheurs", "Discours aux Disciples", "Esquisses pour les Travailleurs", (je possédais moi-même ces livres) et d'autres avec des titres tout aussi séduisants. J'ai été souvent tentée d'en publier un moi-même intitulé : "Idées pour les Idiots" et j'écrivis même le début, mais il ne fut jamais achevé. Pour autant que je puisse le dire, tout allait bien avec mes collaborateurs. Mon fort complexe d'infériorité

m'amenait toujours à les admirer et cela coupait court effectivement à toute jalousie.

Un matin, Elise Sandes reçut une lettre qui la troubla fortement. La personne qui était à la tête du travail en Inde, Théodora Schofield, n'était pas bien et il était raisonnable qu'elle vint se reposer. Mais il semblait qu'il n'y avait personne de disponible pour prendre sa place. Elle-même vieillissait et Eva Maguire ne pouvait pas être détachée. Miss Sandes, avec sa franchise habituelle, dit qu'elle m'enverrait bien si elle avait [24@64] l'argent, parce que : "même si vous n'êtes pas très bien, vous serez probablement mieux que personne du tout." Le voyage pour l'Inde était coûteux en ce temps-là et Miss Sandes devait payer le retour de Théo. Avec mon habituelle réaction de suffisance et de religiosité, je dis : "Si Dieu veut que j'aïlle, Il enverra l'argent." Elle me regarda, mais ne fit aucun commentaire. Deux ou trois jours plus tard, tandis que nous prenions le petit déjeuner, je l'entendis s'exclamer, en ouvrant une lettre. Puis, elle me tendit l'enveloppe. Il n'y avait pas de lettre dedans, ni de mention d'expéditeur. A l'intérieur, pourtant, il y avait un chèque de cinq cents livres, portant les mots : "pour le travail en Inde" écrits en travers. Aucune de nous deux ne savait d'où l'argent provenait, mais il fut accepté comme issu directement de Dieu lui-même. Le problème du voyage était dès lors résolu et elle me demanda de nouveau si je voulais partir immédiatement pour l'Inde, soulignant que je n'étais, bien sûr, pas très capable, mais qu'elle n'avait personne d'autre à envoyer à ce moment. Je me demande quelquefois si c'est mon Maître qui envoya l'argent. Il était essentiel que j'aïlle en Inde pour apprendre certaines leçons et me préparer au travail pour lui, travail dont Il m'avait parlé des années auparavant. Je ne sais pas et je ne le lui ai jamais demandé parce que cela ne fait pas partie des choses importantes.

J'écrivis aux miens pour leur demander si je pouvais partir, décidée à partir de toute façon, mais désireuse de faire les choses correctement et d'être au moins polie. Ma tante, Clare Parsons, écrivit qu'elle approuvait si j'avais un billet de retour ; je me procurai donc un billet de retour. Puis j'allai à Londres acheter un équipement pour l'Inde et, ne connaissant pas, à l'époque, de véritables restrictions financières, j'achetai tout ce que je voulais et je passai un moment magnifique. Littéralement, "j'explosai". Quand les malles qui contenaient toutes mes nouvelles affaires arrivèrent à Quetta, au Béloutchistan, je découvris que tout leur contenu avait été volé

et que des guenilles crasseuses lui avaient été substituées. Heureusement, j'avais pris beaucoup de choses avec moi, mais ce fut la première leçon [24@65] importante qui m'apprit que les choses sont éphémères. Tout de même, comme j'aimais les vêtements, et je les aime toujours, je fis venir un autre équipement.

Ma sœur et ma tante m'accompagnèrent à Tilbury Docks et je dois reconnaître que je n'ai jamais eu autant de plaisir que pendant ce long voyage de trois semaines pour Bombay. J'ai toujours aimé voyager (comme tous les Gémeaux) et, étant en plus, à cette époque, une horrible petite snob, je me délectai à avoir conscience que ma chaise de pont (qu'un oncle m'avait prêtée) portait un titre. Les petites choses plaisent aux petits esprits et mon esprit était très petit en ce temps-là, pratiquement endormi.

Je me rappelle si bien ce premier voyage. Il y avait deux femmes, en plus de moi, à table, dans la salle à manger et cinq hommes d'apparence opulente et très sophistiquée. Ils aimaient bien, évidemment, les trois femmes, mais j'en étais épouvantablement choquée. Ils parlaient de jeux et de course, buvaient quantité d'alcool, ils jouaient aux cartes et – pis encore – ils ne disaient jamais le bénédicité avant les repas. Le premier repas me laissa sidérée. Après le déjeuner, je rentrai dans ma cabine et je priai intensément pour obtenir la force de faire la chose juste. A l'heure du dîner, le courage me manqua et je dus faire quelques prières de plus. Mais le résultat fut qu'au petit déjeuner, le lendemain matin, je fis un petit discours, ayant pris soin d'être à la salle à manger avant que les deux autres jeunes filles n'arrivent, les hommes étant tous les cinq présents. J'avais très peur et j'étais honteuse, mais je fis ce que je pensais que Jésus aurait fait. Je regardai les hommes et je dis, nerveusement et rapidement : "Je ne bois pas et je ne danse pas ; je ne joue pas aux cartes et je ne vais pas au théâtre ; je sais que vous allez me détester et je pense qu'il vaut mieux que je trouve une autre table." Un silence de mort s'abattit sur nous. L'un des hommes (qui portait un nom très connu que je ne mentionnerai pas) se leva, se pencha au-dessus de la table, tendit la main et dit : "Top là, si vous voulez bien rester avec nous, nous resterons avec vous et nous essaierons [24@66] sérieusement d'être bons." Je fis le plus délicieux des voyages. Ces hommes étaient incroyablement bons pour moi et je me souviens d'eux avec affection et reconnaissance. Ce fut mon plus charmant voyage et je fis la traversée de Londres à Bombay six fois en cinq ans ; j'ai donc une certaine expérience. Que ces hommes aient pris du bon temps, c'est une

autre affaire, mais ils furent toujours gentils avec moi. L'un d'eux, plus tard, m'envoya un paquet de livres religieux pour l'un des Foyers du Soldat. Un autre envoya un gros chèque et un autre encore, un homme important dans les chemins de fer, m'envoya un permis permanent pour la ligne "Great India Peninsula" dont je me servis tout le temps que je fus en Inde.

Quand nous arrivâmes à Bombay, je m'attendais à changer de bateau et à prendre le "British India" pour Karachi et ainsi de suite pour Quetta au Béloutchistan. Mais cela ne pouvait pas se faire alors, quoique j'aie fait ce voyage-là plus tard. Je trouvai une dépêche me disant de descendre à Bombay et de prendre l'express de Meerut, qui est au centre de l'Inde. J'étais épouvantée. Je n'avais jamais de ma vie voyagé seule auparavant. Je débarquai sur un continent où je ne connaissais pas un seul être humain et je devais non seulement changer mon billet de bateau pour Karachi, mais prendre un billet de chemin de fer pour Meerut. Telle un pigeon voyageur, je volais au Y.W.C.A. où l'on fut très aimable et où l'on s'occupa de tous les détails. Souvenez-vous encore une fois que j'étais jeune, jolie, et que les jeunes filles ne faisaient pas alors ce que j'étais en train de faire.

A la gare de Bombay, j'eus une expérience très humaine et très instructive. Cette expérience tend à montrer combien les êtres humains sont merveilleux, ce qui est, vous l'avez remarqué, une chose que je veux et veux prouver dans ce livre. J'étais, comme vous pouvez l'avoir déduit, une poseuse consommée, quoique bien intentionnée. J'étais presque trop bien pour vivre, et certainement assez sainte pour être haïe ! Je n'avais pris aucune part à la vie quotidienne du bateau, mais je m'étais pavanée sur le pont avec ma grande Bible sous le bras. Il y avait, sur le bateau, un homme que j'abhorrais particulièrement [24@67] et, cela, dès que j'eus quitté Londres. Il était la vie même du bateau ; il organisait chaque jour les poules de certains jeux ; il mettait en train les danses et les représentations théâtrales ; il jouait aux cartes et je savais qu'il buvait une quantité peu ordinaire de whisky et soda. Le voyage durait trois semaines à cette époque, et je le regardais avec dédain tout ce temps là. De mon point de vue, il était le diable. Il m'avait parlé une ou deux fois ; mais je lui avais fait voir très clairement que je ne voulais rien avoir à faire avec lui. Tandis que j'attendais le train, ce jour-là, dans la grande gare de Bombay, paniquée à mort et souhaitant n'être jamais venue, cet homme vint à moi et me dit : "Jeune dame, vous ne m'aimez pas et me l'avez clairement montré,

mais j'ai une fille d'à peu près votre âge et je veux être damné si j'aimerais la savoir seule, voyageant en Inde. Que cela vous plaise ou non, vous allez me montrer où est votre compartiment. Je veux jeter un coup d'œil sur vos compagnons de voyage et si cela ne vous convient pas, tant pis. Je viendrai aussi vous chercher pour les repas dans les gares où nous devons descendre pour manger." Ce qui m'arriva alors, je ne sais, mais je le regardai droit dans les yeux et je dis : "J'ai peur. Je vous en prie, veillez sur moi." Ce qu'il fit très correctement. La dernière vision que j'aie de lui c'est, debout, en pyjama et robe de chambre, au milieu de la nuit, à l'embranchement des voies de chemins de fer, donnant un pourboire au chef de train pour qu'il me surveille, puisque lui-même n'allait pas plus loin.

Trois ans plus tard, j'étais allée à Rhanikhet dans l'Himalaya pour y ouvrir un nouveau Foyer du Soldat. Un messenger arriva d'une contrée éloignée apporter un mot d'un ami de cet homme, qui me priait de venir près de lui, car il avait peu de temps à vivre et avait besoin d'aide spirituelle. Il m'avait demandée. Ma compagne de travail refusa de me laisser partir ; elle me chaperonnait et elle était très choquée. Je n'y allai donc pas et il mourut seul. Je ne me le suis jamais pardonné, mais que pouvais-je faire ? La tradition, la coutume et la femme responsable de moi, tout travaillait contre moi, mais je me sentis [24@68] misérable et impuissante. Sur la route de Bombay, à Meerut, il m'avait dit carrément, un soir en dînant, que je n'étais certes pas aussi prétentieuse, ni sainte, que je le paraissais et qu'il avait dans l'idée que je découvrirais un jour que j'étais un être humain. A ce moment-là, il touchait le fond de l'abîme ; ne voulais-je pas l'aider ? Il revenait d'Angleterre où il avait dû mettre sa femme dans un asile d'aliénés ; son unique fils venait d'être tué et sa seule fille s'était sauvée avec un homme marié. Il ne lui restait personne ; il ne désirait de moi qu'un mot de bonté ; je le lui donnai, car je commençais à m'attacher à lui. Quand il fut sur le point de mourir, il m'appela. Je n'y suis pas allée et j'en suis navrée.

A partir de ce moment, ma vie devint très fiévreuse. J'étais (en l'absence de Miss Schofield) censée être responsable d'un bon nombre de Foyers du Soldat : Quetta-Meerut-Lucknow-Chakrata, plus deux Foyers que j'avais aidé à ouvrir – Umballa et Rhanikhet – dans l'Himalaya, à faible distance d'Almora. Chakrata et Rhanikhet étaient dans les contreforts à deux mille mètres d'altitude à peu près et étaient, naturellement, des

stations d'été. De mai à septembre, nous devenions des "perruches de collines". Il y avait un autre Foyer au Rawal Pindi, mais je n'avais rien à y faire, si ce n'est que j'y allai une fois passer un mois pour relayer Miss Ashe qui l'avait en charge. Dans chacun de ces Foyers, il y avait deux dames et deux gérants responsables de la marche de la cantine et de la tenue générale de l'endroit. C'était habituellement d'anciens soldats et j'ai le meilleur souvenir de leur gentillesse et de leur serviabilité.

J'étais très jeune et inexpérimentée ; je ne connaissais personne en Asie ; j'avais besoin de plus de protection que je ne le croyais à l'époque ; j'étais prête à faire les choses les plus stupides simplement parce que j'ignorais le vrai mal, et je n'avais pas la plus petite idée du genre de choses qui peuvent arriver aux jeunes filles. Une fois, par exemple, je souffrais d'un [24@69] affreux mal de dents que je ne pouvais endurer plus longtemps. Il n'y avait pas alors de dentiste régulier dans le cantonnement où je travaillais, mais seulement un dentiste itinérant, habituellement américain, qui passait, s'installait dans la maison de repos et faisait ce qu'il y avait à faire. J'entendis dire qu'il y en avait justement un en ville, si bien que je m'y rendis toute seule, sans rien dire à ma collaboratrice. Je trouvai un jeune Américain et son assistant. La dent était en mauvais état et devait être arrachée ; donc je le priai de me donner un anesthésique et de l'ôter. Il me regarda d'une assez drôle de manière, mais procéda à ce que je demandais. Quand je revins de l'anesthésie et me retrouvai moi-même, il me fit la morale, me disant que je n'avais aucun moyen de savoir s'il était un honnête homme, que, pendant que j'étais sous l'anesthésie, j'étais complètement en son pouvoir et qu'il savait par expérience que des hommes errant à travers l'Inde n'étaient pas plus mauvais qu'ils ne le paraissaient. Avant de partir, il m'arracha la promesse d'être plus prudente à l'avenir. Je l'ai été, en règle générale, mais je me souviens de lui avec gratitude, même si j'ai oublié son nom. En ce temps-là, j'étais sans aucune crainte ; je ne savais pas ce que c'était que d'avoir peur. C'était dû en partie à une étourderie naturelle, en partie à l'ignorance et en partie à la certitude que Dieu prendrait soin de moi. Apparemment Il le fit, en vertu du principe, je suppose, que les ivrognes, les enfants et les fous ne sont pas responsables et doivent être protégés.

Le premier endroit où je me rendis fut Meerut, où je fis connaissance de Miss Schofield et où j'appris quelques-unes des choses que j'avais à savoir pour la remplacer momentanément. Mon plus grand souci véritable

était que j'étais trop jeune pour la responsabilité. Ce qui arrivait demandait trop [24@70] de moi. Je n'avais pas d'expérience et, par conséquent, pas le sens des valeurs relatives. Des choses sans importance me paraissaient épouvantables et les choses vraiment sérieuses ne me paraissaient pas l'être. En considérant ces années-là et d'une manière générale, je ne pense pas avoir si mal fait.

J'étais au début presque étourdie par la splendeur de l'Orient. Tout était si nouveau, si étrange, si totalement différent de ce que j'avais imaginé. La couleur, les beaux édifices, la saleté et la dégradation, les palmiers et les bambous, les adorables petits enfants et les femmes qui, en ce temps-là, portaient les cruches d'eau sur leur tête ; les buffles aquatiques et les étranges équipages tels que les "gharries" et les "ekkas" (je me demande si on en voit encore à présent), les bazars surpeuplés et les rues aux échoppes indigènes. Les objets en argent et les beaux tapis, les indigènes à la démarche silencieuse, Musulmans, Hindous, Sikhs, Radjputs, Gourkhas, soldats et policiers indigènes et, de temps en temps, un éléphant avec son cornac. Les odeurs étranges, le langage inconnu et toujours le soleil, excepté pendant la mousson, encore et toujours la chaleur, tels sont certains des souvenirs que je garde de cette époque. J'aimais l'Inde. J'ai toujours espéré y retourner, mais je crains de ne pas y parvenir dans cette vie. J'ai beaucoup d'amis en Inde et parmi les Indiens qui vivent dans d'autres pays. Je connais assez bien le problème de l'Inde, son aspiration à l'indépendance, ses efforts et ses conflits internes, ses langues et ses races multiples, sa population surabondante et ses nombreuses croyances. Je ne la connais pas intimement car je n'y séjournai que quelques années, mais j'aime ce peuple.

Les gens ici, aux Etats-Unis, ne savent rien du problème et c'est pourquoi ils donnent des avis à la Grande-Bretagne sur ce qui devrait être fait. Les discours enflammés des Hindous fougueux paraissent, ici, de plus d'importance que les calmes assertions des Britanniques disant que, dès que les Hindous et les Musulmans auront résolu leurs différends, l'Inde pourra obtenir le statut de dominion ou la complète indépendance. A maintes reprises, des tentatives ont été faites pour parvenir à une constitution selon laquelle les Musulmans (minorité puissante, riche et guerrière, de soixante-dix millions d'habitants) et les Hindous [24@71] pourraient vivre ensemble ; une constitution qui pourrait satisfaire l'un et l'autre groupe, aussi bien que les principautés indiennes et les millions de

gens qui ne reconnaissent ni ne répondent au parti du Congrès indien.

Je demandai à un Hindou important, il y a quelques années, ce qu'il pensait qu'il pourrait arriver si les Britanniques retiraient toutes leurs troupes et tous leurs intérêts de l'Inde. Je lui demandai une réponse véridique et non de propagande. Il hésita et dit "L'émeute, la guerre civile, le meurtre, le pillage et le massacre de milliers d'Hindous pacifiques par les Musulmans." Je suggérai que la méthode de l'éducation, quoique plus lente, serait peut-être plus sage. Il haussa les épaules, puis se tourna vers moi et dit : "Que faites-vous, Alice Bailey, dans un corps anglais ? Vous êtes un Hindou réincarné et vous avez eu un corps hindou pendant plusieurs vies." "Je crois que c'est vrai", répliquai-je et alors nous discutâmes du fait indéniable que l'Inde et la Grande-Bretagne sont étroitement liées et ont un karma important à purger ensemble, qu'elles le purgeront un jour et que le karma n'est pas entièrement britannique.

C'est un fait intéressant que, pendant la dernière guerre, le système des réquisitions d'hommes ne fut jamais appliqué en Inde ; cependant, des milliers de volontaires s'enrôlèrent, et seuls quelques-uns collaborèrent avec les Japonais, sur une population qui, en Inde et Birmanie, dépasse 550 millions d'habitants. L'Inde veut et doit être libre, mais elle doit s'engager sur la bonne voie. Le vrai problème n'est pas entre les Britanniques et la population de l'Inde, mais entre les Musulmans qui conquièrent l'Inde et les Indiens. Quand ce problème intérieur sera résolu, l'Inde sera libre.

Un jour, nous serons tous libres. La haine raciale disparaîtra ; la citoyenneté sera importante, mais l'humanité, comme un tout, le sera beaucoup plus. Les frontières et les territoires se verront attribuer une juste place dans la pensée de l'homme, mais la bonne volonté et la compréhension internationale compteront [24@72] davantage. Les différences religieuses et l'aversion sectaire pourront enfin disparaître et nous pourrions finalement reconnaître "un Dieu et Père pour tous, qui est au-dessus de tout, dans tout et en nous tous". Ceci n'est pas vaine et chimérique rêverie. Ce sont des faits qui émergent lentement. Ils émergeront plus rapidement quand un juste processus d'éducation conditionnera les futures générations, quand les Eglises prendront conscience du fait du Christ – et non des interprétations théologiques – et quand l'argent et les produits de là terre seront considérés comme des biens à partager. Alors ces problèmes internationaux critiques prendront leur juste place et le monde des hommes ira de l'avant, en paix et en sécurité

vers la nouvelle culture et la nouvelle civilisation. Peut-être que mes prophéties ne vous intéressent pas. Mais ces sujets m'intéressent, moi et tous les gens qui aiment leur prochain.

Je n'ai guère de souvenirs de quelque chose de particulier qui serait arrivé pendant ces premières semaines à Meerut, car ma réelle expérience commença à Quetta. Mon travail au Foyer du Soldat de Quetta reste dans mon esprit comme l'une des périodes les plus intéressantes de ce travail. J'aime Quetta. Elle se trouve environ à 1 800 m d'altitude et il y fait très chaud et très sec en été et très froid en hiver. Cependant, de mon temps, même par les froids les plus mordants, nous devions porter des casques de soleil. Je vois que ces casques ne sont plus tellement portés de nos jours et deux de mes filles, qui ont passé des années en Inde avec leur mari, les mettaient rarement et riaient de mes idées. Mais de mon temps ils étaient de rigueur.

Quetta est la plus grande ville du Béloutchistan et le Béloutchistan est une sorte d'Etat tampon entre l'Inde et l'Afghanistan. J'y passai près de deux ans, allant et venant, car je descendis en Inde plusieurs fois, traversant le désert de Sind à cinq reprises. Il y a très peu de végétation au Béloutchistan, sauf des genévriers, tant que le sol n'est pas irrigué ; quand il [24@73] l'est, tout peut pousser. J'ai rarement vu quelque chose de semblable aux roses du Béloutchistan ; elles étincelaient dans chaque jardin. Au printemps, le pays est une orgie de cosmos et puis, plus tard, viennent les tournesols. Ici se place une anecdote. Je parlais dans mon cours biblique du dimanche à Quetta, un après-midi, disant aux soldats combien l'être humain naturellement et normalement se tourne vers Dieu. J'utilisai le tournesol pour l'illustrer, soulignant qu'il est appelé tournesol parce qu'il suit le soleil dans le ciel. Le matin suivant, un soldat vint jusqu'à la porte de notre salon, avec un visage très grave et demanda si cela me dérangerait de sortir dans le jardin une minute. Je le suivis et, sans un mot, il désigna les tournesols. Tous, jusqu'au plus petit, et ils étaient des centaines, tournaient le dos au soleil !

Quetta fut l'endroit où, pour la première fois, je pris une responsabilité sur mes épaules et l'assumai plus ou moins seule, quoique Miss Clara Shaw fût avec moi. Les troupes de Quetta avaient pris possession du Foyer du Soldat, à tel point qu'elles avaient sérieusement perdu toute retenue. La personne responsable, j'imagine, était un peu traumatisée, quoiqu'elle le fût probablement moins que moi. Une bande de soldats menait grand train,

nuit après nuit, essayant de tout démolir. Environ une vingtaine d'entre eux descendaient des casernes ensemble. Ils entendaient entrer dans la cantine, commander du cacao et des œufs frits et ensuite passer le reste de la soirée à jeter les cruches de cacao et les œufs frits contre les murs. On peut facilement imaginer le résultat. Le désordre était abominable et leur attitude était pire encore. Je fus donc envoyée pour voir ce qu'on pourrait faire. Je fus tout simplement épouvantée et je ne savais que faire. Je passai d'abord quelques soirs à errer de-ci de-là à travers la cantine et les salles de lecture, en constatant [24@74] seulement que ma présence les rendait pires encore. Le bruit courait que j'étais une jeune personne dure à cuire et capable de les dénoncer aux autorités. Ils comptaient donc m'en faire voir.

Quand j'eus enfin découvert exactement qui ils étaient et qui étaient les meneurs, j'envoyai un planton à la caserne, un matin, pour demander à ceux d'entre eux qui n'étaient pas de service de venir jusqu'au Foyer du Soldat à une certaine heure. Pour une raison quelconque, aucun n'était de service et une vive curiosité les amena tous. Quand ils arrivèrent, je les fis monter dans un attelage indigène (gharris), y ajoutai tout ce qu'il fallait pour un pique-nique et conduisis l'ensemble jusqu'à un endroit qui, en ce temps-là, s'appelait Woodcock Spinney. C'était une belle journée, chaude et claire et le fait que l'endroit était alors infesté de serpents, petits et mortels, ne semblait pas nous troubler beaucoup. Là, nous fîmes du thé, en disant des blagues ; on joua aux devinettes et, pas une seule fois on ne parla de religion ; je ne fis pas non plus allusion à leurs méfaits ; puis, le soir venant, on rentra à la maison. Je n'avais pas articulé un mot de censure, de critique ou de requête. Sûrement, ils étaient tous bien attrapés. Tout au long de la soirée je ne dis rien et, toujours déroutés, ils rentrèrent à la caserne. L'après-midi suivante, l'un de nos gérants de la cantine vint me voir et me demanda si je pouvais venir une minute à la cantine. Là, je trouvai tous ces hommes en train de nettoyer les murs, de les repeindre, récurant le sol et rendant l'endroit plus beau qu'il ne l'avait jamais été. Dans mon esprit reste la question : avais-je été trop effrayée pour mettre l'affaire sur le tapis ou avais-je été bien avisée ? C'était ainsi ; je n'avais rien projeté intentionnellement.

J'appris une grande leçon à cette époque-là. Je me prouvais à moi-même, avec beaucoup de surprise, que la compréhension et l'amour réussissaient avec les individus, alors que la condamnation et les accusations échouaient. Je n'eus jamais plus aucune difficulté avec cette

bande. L'un d'eux est toujours mon ami, et j'ai perdu de vue tous les autres durant les quarante ans [24@75] qui se sont écoulés depuis lors. Cet homme vint me voir quand j'étais à Londres, en 1934, et nous avons parlé de ces temps lointains. Je fis cependant une troublante découverte. Ces hommes avaient été attirés vers des choses meilleures, non pas par l'éloquence de mes sermons ou parce que j'insistais sur un précepte théologique disant que le sang de Jésus pouvait les sauver, mais simplement par un amour compréhensif. Je n'avais pas cru que cela était possible. J'avais encore à apprendre que l'amour est l'idée-maîtresse de l'enseignement du Christ et que c'est son amour et sa vie qui sauvent et non pas des affirmations théologiques violentes sur la peur de l'enfer.

Il y a bien des petits incidents en relation avec ce temps-là, en Inde, que je pourrais relater, mais ils sont probablement plus intéressants pour moi que pour quelqu'un d'autre. J'allais d'un Foyer à l'autre, m'occupant des comptes, m'entretenant avec les gérants, tenant des réunions d'évangélisation sans fin, parlant aux soldats de leur âme ou de leur famille, visitant les hôpitaux militaires et ayant affaire aux multiples problèmes qui surgissent naturellement quand des centaines d'hommes sont cantonnés loin de chez eux et confrontés avec la difficulté de vivre dans un climat chaud, dans une civilisation étrangère. Je devins très connue de plusieurs régiments. J'ai fait un jour le compte du nombre de régiments avec lesquels j'avais travaillé, en Irlande et en Inde et j'en ai trouvé quarante. Certains d'entre eux m'avaient donné un nom de leur cru. Un célèbre régiment de cavalerie m'appelait "grand-mère" ; un autre régiment de gardes, pour une raison inconnue, s'adressait toujours à moi en tant que "Chine". Un très célèbre régiment d'infanterie parlait toujours de moi ou m'écrivait comme à V.D.B. qui Signifiait Vieille Dame Bienveillante. La majorité des garçons m'appelaient seulement "Mère", sans doute parce que j'étais tellement jeune. Ma correspondance devint très lourde ; j'en arrivais à connaître très bien la mentalité des soldats et je ne les ai jamais vus tels que Rudyard Kipling les a dépeints. En fait, "Tommy Atkins" moyen se ressent de cette peinture qui a été faite de lui. [24@76]

J'ai fait des milliers de parties de dames et je devins une très bonne joueuse, non parce que je jouais scientifiquement, mais parce que j'avais une étrange manière de deviner ce que mon adversaire allait faire. L'odeur du cacao et des œufs frits était sans cesse dans mes narines. J'improvisais au piano des accompagnements pour les chansons populaires dans la salle

de lecture, jusqu'à ce que je sois fatiguée à mourir d'entendre les hommes hurler "Tout comme le lierre, je m'attacherai à vous" etc. ou "Toutes les petites figures des pensées se lèvent vers moi en souriant", qui étaient des chansons à la mode. Les hommes avaient leur propre version des paroles que je m'efforcer fermement de ne pas entendre, afin de n'être pas obligée d'intervenir. Je jouais des hymnes sur l'harmonium pendant des heures et j'arrivais à les jouer presque par cœur. J'avais une bonne voix de mezzo-soprano et un registre étendu. Je perdis la voix en chantant dans des salles à l'atmosphère enfumée. Je crois que j'ai vendu plus de paquets de cigarettes qu'un bureau de tabac.

Je me souviens d'un soir à Chakrata ; j'avais annoncé le cantique "Nous nous réunirons sur la rive" qui se poursuivit en nous assurant que, si nous œuvrons, nous serons heureux pour toujours. Je levai les yeux et là, au fond de la salle, je vis [24@77] un général, son aide de camp et son état-major qui étaient venus inspecter le Foyer et voir ce que nous faisons. Ils découvrirent, avec étonnement, une jeune personne d'une piété légèrement désinvolte, en robe blanche et ceinture bleue, qui ne ressemblait à aucune des évangélistes qu'ils avaient jamais pu imaginer. J'aimerais dire ici que j'ai toujours rencontré une grande amabilité de la part des officiers des divers régiments et je crois que les moments de ma vie (à présent loin dans le passé) où je fus absurdement vaniteuse furent à la sortie de l'église après l'office, quand j'étais saluée par les officiers et les soldats. Le frisson que je ressentais est encore en moi.

Ma vie se passa, pendant ces années de formation, presque entièrement avec des hommes. Souvent, pendant des semaines, je ne parlais avec aucune femme, en dehors de ma collaboratrice et chaperon du moment. J'admettais candidement que je ne comprenais pas la mentalité féminine. Ceci est bien sûr une généralité et, comme toutes les généralités, c'est un peu faux. J'ai des amies femmes et leur suis dévouée, mais, en règle générale, je préfère la mentalité masculine. Un homme peut à l'occasion vous causer de sérieux ennuis ; une femme vous apporte un flot de stupides petits tracas tout le temps et cela m'ennuie. Je crois que je ne suis pas féministe, mais je sais que, lorsque les femmes sont sincères et intelligentes, elles peuvent arriver au sommet.

Mes matinées étaient consacrées à l'étude de la Bible, car j'atteignais une moyenne de quinze réunions par semaine, au courrier, aux conférences avec les gérants et à m'arracher les cheveux sur les comptes, car je n'ai

jamais eu la moindre tête pour les chiffres. Nous nourrissions cinq ou six cents hommes dans chaque cantine chaque soir et cela signifiait beaucoup d'achats et de ventes. Mes après-midi se passaient dans un hôpital, généralement dans les salles où il n'y avait pas d'infirmières, parce qu'elles étaient dans les salles où le besoin était le plus grand. J'allais de pavillon en pavillon, dans les grands [24@78] hôpitaux militaires, avec des journaux, des brochures et des livres.

Je devins assez célèbre dans les hôpitaux, et les aumôniers de toute confession prirent l'habitude de m'envoyer constamment chercher pour m'asseoir auprès des garçons qui allaient mourir ; si je ne pouvais rien faire pour les aider, qu'au moins le mourant puisse tenir ma main. J'appris une chose importante, tandis que j'assistais ces hommes et les veillais quand ils passaient de l'autre côté et ce fut ceci : la nature, ou Dieu, prend soin des gens dans ces moments-là ; ils meurent généralement sans frayeur et ils sont souvent très contents de partir ou alors ils sont dans le coma et ne sont physiquement conscients de rien. Deux seulement des hommes auprès desquels j'étais quand ils moururent agirent autrement ; l'un à Lucknow mourut en maudissant Dieu et sa mère et en injuriant la vie, l'autre d'un horrible cas de rage. La mort n'est pas tellement redoutable quand on est face à face avec elle. Elle m'est souvent apparue comme une douce amie et je n'ai jamais eu le moindre sentiment que quelque chose de réel et de vital arrivait à son terme. Je ne savais rien des recherches psychiques, ni de la loi de renaissance et, cependant, j'étais sûre que le problème était de passer à un autre travail. Subconsciemment, je n'ai jamais vraiment cru à l'enfer, et bon nombre de gens orthodoxes du point de vue chrétien doivent y être allés.

Je n'ai pas l'intention de dissenter sur la mort, mais j'aimerais donner ici une définition de la mort qui m'a toujours paru adéquate. La mort est "un contact de l'âme trop fort pour le corps". C'est un appel de la divinité qui ne souffre pas de refus ; c'est la voix de l'Entité spirituelle intérieure qui dit : "reviens à ton centre, ou à ta source pendant quelque temps et réfléchis aux expériences passées et aux leçons apprises, jusqu'à ce que vienne le temps où tu retourneras sur terre, pour un autre cycle d'enseignement, de progrès et d'enrichissement." [24@79]

Ainsi, le rythme et l'intérêt du travail m'absorbaient et j'aimais chaque minute, en dépit du fait que ma santé n'était jamais bonne et que je souffrais d'horribles migraines. Elles m'abattaient pendant des jours de

suite, mais toujours je voulais rester sur pied et faire ce qui devait être fait. J'avais à résoudre des problèmes pour lesquels (comme je l'ai dit plus haut) j'étais tout à fait incompétente et certains d'entre eux étaient assez tragiques. J'avais si peu de véritable expérience de la vie que, lorsque je prenais une décision, je n'étais jamais tout à fait sûre que c'était la meilleure, ni même la bonne. J'avais à faire face à des questions que, en y repensant, je détesterais devoir régler même aujourd'hui. Une fois, un meurtrier, venant juste de tirer sur son camarade, chercha refuge auprès de moi, et je dus le livrer à la justice quand la police vint et me demanda de le faire sortir. Une autre fois, l'un de nos gérants disparut d'un des foyers, avec tous les fonds et je passai la nuit à lui donner la chasse le long du chemin de fer. Je vous demande de vous souvenir que cela ne se faisait pas de mon temps et que ma conduite était vraiment très indigne du point de vue de madame Grundy.

Une fois à Lucknow je me réveillai, un matin, avec la forte impression que je devais partir immédiatement pour Meerut. J'avais un permis de première classe sur la Grande Ligne péninsulaire indienne et je pouvais aller et venir comme je voulais à travers l'Inde du Nord. Ma collaboratrice tenta de me persuader de ne pas partir, mais je sentais que l'on me réclamait. Quand j'arrivai à Meerut, je trouvai que l'un des gérants avait eu une insolation, s'était cogné la tête contre une poutre et était devenu fou. Je trouvai sa jeune femme, avec son enfant, dans tous ses états. La manie du suicide était apparu et le docteur m'avertit qu'une tendance à l'homicide pouvait s'ensuivre. Sa femme et moi le veillâmes pendant six jours, jusqu'à ce que je puisse organiser son départ pour la Grande-Bretagne, où il recouvra la santé.

Un autre gérant fit une dépression et nous tint sous la [24@80] menace du suicide. Je l'étudiai un moment et me lassai de sa constante menace, si bien qu'un jour j'allai chercher le couteau à découper et le priai de cesser de parler et de faire ce qu'il disait. Quand il vit le couteau, il fut pris de panique et je lui offris alors un billet de retour pour l'Angleterre. Certains parmi les hommes succombaient au climat, à la solitude et au manque de confort de la vie en Inde à cette époque. Nos connaissances en psychologie étaient minces, en ce temps-là, et presque rien n'était fait pour soutenir les hommes quant à leurs problèmes mentaux. Voilà seulement quelques-unes des situations auxquelles j'avais à faire face et dont j'étais incapable de venir à bout. Ce fut ce flot constant de cas d'urgence qui

finalement m'abattit. Parallèlement à ces événements, il y avait de merveilleux moments. Je réussissais à tenir les hommes dans les Foyers et à les écarter des mauvais quartiers. Je l'attribuais à mon profond pouvoir spirituel et à mon éloquence sur l'estrade. J'ai idée, maintenant, que c'était parce que j'étais jeune et gaie et qu'il n'y avait pas de concurrence. Il n'y avait personne d'autre à qui les hommes auraient pu parler, en dehors des dames des Foyers du Soldat. Je pense que j'avais le chic, également, pour faire sentir aux hommes que je les aimais bien, ce qui était vrai.

Je revins en Angleterre trois fois au cours de ma vie en Inde, car on croyait que le long voyage de trois semaines en mer était bon pour ma santé. Je suis un marin de première classe, et je me suis toujours sentie chez moi en mer. Une fois, je mis trois semaines à retourner en Grande-Bretagne et quand j'y fus je passai une semaine en Irlande, une semaine en Ecosse, une semaine en Angleterre, puis je repris le bateau pour retourner en Inde. J'ai passé beaucoup de jours et de mois sur l'océan. J'ai perdu le compte du nombre de fois que j'ai traversé l'Atlantique.

Pendant tout ce temps, j'ai fermement et énergiquement prêché la religion de l'ancien temps. Je restai féroce orthodoxe ou – pour employer un mot plus moderne – une fondamentaliste [24@81] sans cervelle, car aucun fondamentaliste ne se sert de sa pensée. J'avais eu beaucoup de discussions avec des soldats et des officiers d'esprit libéral, mais j'adhérais, avec une fermeté dogmatique, à la conception doctrinale selon laquelle personne n'a la possibilité d'être sauvé et d'aller au ciel à moins de croire que Jésus est mort pour ses péchés, afin d'apaiser un Dieu de colère, ou à moins de se convertir, ce qui signifie confesser ses péchés et abandonner tout ce qu'on aime faire. On ne doit plus boire, ni jouer aux cartes, ni jurer, ni aller au théâtre et, naturellement, on ne doit plus avoir affaire avec les femmes. Si l'on ne veut pas changer ainsi sa vie, on va inévitablement en enfer après la mort, où l'on brûle pour toujours dans le lac de feu et de soufre. Peu à peu, cependant, les doutes commencèrent à se glisser dans mon esprit et trois épisodes de ma vie furent à l'origine d'une grande préoccupation mentale. Leurs implications me troublèrent et furent largement responsables d'un changement définitif de mon attitude envers Dieu et envers le problème du salut éternel. Laissez-moi vous les raconter et vous saisissez alors le déroulement de ma perturbation intérieure.

Des années auparavant, quand j'étais encore adolescente, ma tante, en Ecosse, avait une cuisinière nommée Jessie Duncan. Nous étions de très

grandes amies depuis que j'étais une petite fille qui s'échappait jusqu'à sa cuisine pour avoir le morceau de gâteau qu'elle savait y trouver. Dans la journée, elle était strictement une domestique, se levant quand j'entrais dans la cuisine, ne s'asseyant jamais en ma présence, parlant seulement si je lui parlais et plus parfaitement correcte dans ses relations avec moi que qui que soit d'autre. Mais le soir, après son travail quotidien et quand j'étais au lit, elle venait dans ma chambre, s'asseyait au bord de mon lit et nous parlions et nous parlions. Elle était très bonne chrétienne. Elle m'aimait et me regardait grandir avec beaucoup d'intérêt. Elle était mon amie intime et me reprenait rudement quand elle pensait que la circonstance l'y autorisait. Quand elle n'appréciait pas ma conduite, elle me le disait. Si des bruits lui parvenaient dans la cuisine au sujet de ma vilaine tenue dans la maison, j'en entendais [24@82] de sa part. Si elle était satisfaite de mon comportement, j'en entendais aussi parler. Je ne pense pas que beaucoup de gens en Amérique réalisent ou évaluent le type de relations et d'amitié pouvant exister entre les prétendues classes élevées et leurs vieux serviteurs. C'est un état de réelle amitié et de profonde affection des deux côtés.

Un soir, Jessie monta me voir. L'après-midi, j'avais parlé à une réunion évangélique, dans la salle du petit village et je pensais m'en être acquittée très bien. J'étais très satisfaite de moi-même. Jessie était venue avec tous les autres domestiques et, comme je le découvris, m'avait écoutée avec un esprit critique et sans en tirer de plaisir. Nous étions en train de discuter de la réunion quand, soudain, elle se pencha, me prit par les épaules et me secoua gentiment pour souligner ce qu'elle avait à me dire : "Apprenez-vous jamais, Mademoiselle Alice, qu'il y a douze portes à la Cité Sainte et que tous ceux qui sont au monde entreront par l'une ou par l'autre d'entre elles. Ils se rencontreront sur la place du marché, mais tous ne seront pas entrés par votre porte." Je ne pus imaginer alors ce qu'elle entendait par-là et elle était assez sage pour ne pas m'en dire plus. Je n'ai jamais oublié ses paroles. Elle m'avait donné une de mes premières leçons sur la largeur de vue et sur l'immensité de l'amour de Dieu et des prévisions de Dieu pour son peuple. Elle ne savait pas, à cette époque, que ses paroles seraient transmises à des milliers de gens au cours de mes conférences publiques.

La deuxième partie de la leçon me fut présentée en Inde. J'avais été à Umballa pour y ouvrir le Foyer du Soldat et j'avais emmené avec moi mon vieux porteur personnel, un indigène nommé Bugaloo. Je crains de ne pas

orthographier son nom correctement, mais c'est sans importance. Je crois qu'il m'aimait vraiment. C'était un vieux gentleman, avec une longue barbe blanche et jamais il ne laissait personne faire quoi que ce soit pour moi, s'il était aux alentours ; il veillait sur moi avec le soin le plus méticuleux, voyageait partout avec moi, s'occupait de ma chambre et m'apportait mon petit déjeuner chaque jour. [24@83]

Je me tenais un jour sous la véranda de notre habitation à Umballa, regardant sur la route, devant l'enceinte, les hordes innombrables et la multitude d'Indiens, Hindous, Mahométans, Pakistanais, Sikhs, Radjput, Gourkas – et les balayeurs, les hommes, les femmes, les enfants qui passaient sans cesse. Ils progressaient silencieusement, venant de quelque part, allant quelque part, pensant à quelque chose et leur nom est légion. Soudain le vieux Bugaloo vint près de moi, mit sa main sur mon bras (chose que ne font jamais les serviteurs indiens) et me donna une petite secousse pour attirer mon attention. Alors il me dit, dans son curieux anglais : "Mademoiselle Baba, écoutez. Des millions de gens ici. Des millions tout le temps, longtemps avant que vous, Anglais, ne veniez. Le même Dieu m'aime comme Il vous aime." Depuis, je me suis souvent demandé qui il était et je me posais la question de savoir si mon Maître K.H. ne s'était pas servi de lui pour briser la coquille du formalisme en moi. Ce vieux porteur avait l'air d'un saint et agissait comme tel ; c'était probablement un disciple. Je fus placée à nouveau devant le problème auquel Jessie Duncan m'avait confrontée. Le problème de l'amour de Dieu. Qu'avait fait Dieu de ces milliers de gens à travers les siècles, à travers le monde entier, avant que ne vienne le Christ ? Etaient-ils tous morts sans salut et tous en enfer ? Je connaissais l'argument rebattu selon lequel, durant les trois jours où son corps fut dans la tombe, le Christ alla et "prêcha aux esprits captifs", c'est-à-dire en enfer, mais cela ne paraissait pas juste. Pourquoi leur donner une seule petite chance pendant juste trois jours après des milliers d'années d'enfer, parce qu'il leur était arrivé de vivre avant la venue du Christ ? Vous voyez donc comment, petit à petit, ces questions intérieures grondaient dans mon ouïe spirituelle.

L'épisode suivant se situa à Quetta. Je m'étais mis en tête qu'il était absolument nécessaire, à la fois pour la paix de mon esprit et pour le bien des soldats, que je fasse une causerie sur l'enfer. Depuis des années que j'étais évangéliste, je n'en avais [24@84] jamais fait. J'avais éludé le problème. J'avais contourné la question. Je n'étais jamais parvenue à la

certitude qu'il y avait un enfer et que j'y croyais. Je n'étais pas sûre du tout au sujet de l'enfer. La seule chose dont j'étais sûre, c'est que j'étais sauvée et que je n'y serais pas envoyée. Certainement, s'il existait, on avait dû en parler tout particulièrement depuis le temps que Dieu se servait de cet enfer pour y déposer cette foule indésirable. Donc, je décidai d'en faire une étude spéciale et me mis en tête d'en savoir davantage sur lui. J'étudiai le sujet pendant un mois et je lus tout particulièrement les livres de ce désagréable théologien, Jonathan Edwards. Avez-vous une idée de l'abomination de certains de ses sermons ? Ils sont affreux et dénotent une nature sadique. A un endroit, par exemple, il cite le cas des bébés qui meurent sans baptême et il parle d'eux comme de "petites vipères", grillées à point dans le feu de l'enfer. Cela alors me semblait vraiment injuste. Ils n'avaient pas demandé à naître ; ils n'étaient pas assez âgés pour savoir quelque chose de Jésus ; pourquoi donc seraient-ils grillés à point durant l'éternité ? Je me saturai de la pensée de l'enfer, et j'étais passionnée pour toutes les informations, oubliant que personne n'était jamais revenu de l'enfer pour nous dire s'il existe ou non ; je me tins, cet après-midi là, sur l'estrade, devant cinq cents soldats, prête à les faire comparaître, terrifiés, devant les tribunaux célestes.

C'était dans une immense salle, avec de hautes fenêtres à la française, ouvrant sur un parterre de roses et les roses, en cette saison, étaient en plein épanouissement. Je fis mon discours ; je déclamai en vociférant ; je parlai de la cruelle misère de mon auditoire en l'amplifiant. J'étais emportée par mon sujet, j'oubliais mon environnement dans la pensée de l'enfer. Tout à coup, au bout d'une demi-heure, je découvris que je n'avais plus d'auditoire. Un par un, les soldats s'étaient glissés dehors, par les fenêtres à la française. Ils avaient écouté jusqu'à ne plus [24@85] pouvoir me supporter et ils s'étaient rassemblés parmi les roses pour rire de la pauvre petite sottise que j'étais. Je restai avec une poignée de soldats à l'esprit religieux ; ils étaient membres du groupe de réunion pour la prière et, silencieusement, flegmatiquement, poliment, ils attendaient que je finisse. Quand je fus arrivée péniblement à une piètre conclusion, un sergent vint à moi avec une expression de pitié dans les yeux et dit : "Allons, Mademoiselle, tant que vous avez dit la vérité, nous sommes restés assis et avons écouté tout ce que vous aviez à dire, vous le savez, mais à l'instant où vous avez commencé à dire des mensonges, la plupart d'entre nous se sont levés et sont partis. C'est comme ça." C'était une brutale et violente leçon et l'une de celles qu'à l'époque je n'ai pas comprises. Je croyais que la

Bible enseignait l'enfer comme un fait et toutes mes valeurs étaient bouleversées. Si l'enseignement au sujet de l'enfer n'était pas vrai, quoi d'autre encore était faux ?

Ces trois épisodes m'obligèrent brutalement à me poser des questions et contribuèrent, en définitive, à m'amener à la dépression nerveuse. Avais-je été dans l'erreur jusque-là ? Etaient-elles si nombreuses les choses que j'avais encore à apprendre ? Était-il possible que d'autres points de vue puissent être justes ? Je savais qu'il y avait beaucoup de gens bien qui ne pensaient pas comme moi, mais jusqu'alors j'avais seulement été triste pour eux. Dieu était-il comme l'image que je m'étais faite de Lui et (horrible pensée) si Dieu était comme je l'avais imaginé et si j'avais vraiment compris Dieu, et ce qu'Il voulait, pouvait-il être Dieu tout à fait puisque, si je pouvais le comprendre, Il devait être aussi fini que moi ? Y avait-il un enfer et, si oui, pourquoi, au nom du Ciel, Dieu y envoyait-il quelqu'un, puisque c'était un endroit si déplaisant et qu'Il était un Dieu d'amour ? Je savais que moi, je ne pourrais pas faire cela et que j'aurais dit aux gens : "Bon, si vous ne pouvez pas croire en moi, c'est désolant, car je mérite vraiment que l'on croie en moi, mais je ne peux, ni ne veux vous punir seulement pour cela. Peut-être que vous n'y pouvez rien, peut-être que vous n'avez pas entendu parler de moi, ou peut-être que vous avez entendu des choses fausses sur moi." Pourquoi serais-je [24@86] meilleure que Dieu ? En savais-je plus que Dieu sur l'amour et, si j'en savais plus, comment alors Dieu pouvait-Il être Dieu, puisque je serais plus grande que Lui sur certains points ? Est-ce que je savais ce que je faisais ? Comment pouvais-je continuer à enseigner ? Et ainsi de suite. Un changement dans mon point de vue et dans mon attitude commença à apparaître. Une toute petite fermentation avait commencé qui était fondamentale par ses résultats, mais déchirante dans ses applications. J'étais complètement harassée et je commençais à mal dormir. Je ne pouvais pas penser clairement et je n'osais poser de questions à personne.

En 1906, je commençai à m'effondrer physiquement. Les maux de tête auxquels j'ai toujours été sujette augmentaient et j'étais usée jusqu'à la corde. Trois choses étaient responsables de cet effondrement. Premièrement, j'avais de loin trop de responsabilités pour mon âge et, deuxièmement, j'allais vers des troubles psychiques aigus. Quand il y avait des catastrophes et des difficultés en relation avec le travail, je prenais le blâme sur moi. J'avais encore à apprendre la leçon selon laquelle la seule

vraie défaillance est d'être battue et donc d'être incapable de poursuivre le chemin. Mais ce qui m'importait le plus, c'était l'impression que l'édifice intérieur de ma vie commençait à tomber en ruine. J'avais fondé ma vie entière sur les mots de saint Paul : "Je sais en qui j'ai cru et je suis persuadé qu'Il est capable de conserver ce que je Lui ai confié, jusqu'au jour du Jugement." Mais je n'étais plus sûre de l'existence du jour du Jugement. Je n'étais même plus sûre de ce qu'était ce que j'avais confié au Christ ; je mettais en doute tous les faits dont j'avais été persuadée. Le seul fait que je n'ai jamais remis en doute, et dont je suis éternellement sûre, est le fait du Christ lui-même. Je sais en qui j'ai eu foi. Ce fait a soutenu l'épreuve et n'est plus l'objet d'une croyance, mais d'une connaissance. Le Christ EST. Il est le "Maître de tous les Maîtres et l'Instructeur des Anges comme des hommes". [24@87]

Mais au-delà de cette unique fait inaltérable, tout l'édifice mental de ma vie et mon attitude envers la théologie rebattue de mes collaboratrices étaient ébranlés jusque dans leurs fondements. Cela resta ainsi jusqu'en 1915. Malheureusement pour moi, et c'est la troisième raison de mon effondrement physique, je tombai amoureuse, pour la première fois, d'un gentleman bidasse (comme on les appelait), un simple soldat d'un régiment de hussards. Je m'étais crue amoureuse bien des fois. Je me souviens bien d'un major d'un certain régiment (actuellement général célèbre) qui désirait m'épouser. Ce fut un moment amusant ; j'avais contracté la rougeole alors que j'étais dans un certain cantonnement indien, et je m'étais rendue avec les malades qui allaient à la consultation à un hôpital indigène desservi par des médecins anglais. La rougeole fut diagnostiquée et je fus mise en quarantaine dans un pavillon de l'enceinte, avec mon porteur qui dormait la nuit en travers de ma porte. Jamais je n'aurais pu trouver de plus irréprochable chaperon. Trois médecins et ce major passaient les soirées avec moi, et je nous vois encore, assis autour d'une table, sous la lampe à huile, car c'était l'hiver, le docteur x, les pieds sur le manteau de la cheminée, lisant son journal, l'autre médecin et le major jouant aux échecs, et moi, toute couverte de rougeurs, cousant sagement. Le major, finalement, me fut enlevé par une petite gouvernante ce qui n'était guère flatteur, et l'un des médecins se mit à nourrir pour moi un amour sans espoir pendant plusieurs années. Même il me poursuivit jusque chez moi, de l'Inde en Ecosse, à mon grand déplaisir et à la surprise de ma famille qui ne voyait pas pourquoi, au nom du Ciel, il pouvait être aussi fervent. D'autres hommes furent intéressés mais, pas une fois, je ne fus touchée

jusqu'à ma rencontre avec Walter Evans.

Il était extrêmement beau ; il avait un esprit brillant, une excellente éducation et, par mon entremise, il opéra une solide conversion. Sans mon travail au Foyer du Soldat, il n'y aurait pas eu de problèmes, sauf celui d'ordre financier ; mais la difficulté que j'avais à affronter consistait en ce que les dames qui [24@88] travaillaient aux Foyers du Soldat Sandes étaient censées appartenir (et réellement elles y appartenaient) à des milieux si aristocratiques que la probabilité d'un mariage entre l'une d'elles et un soldat était tout simplement hors de question. La parfaite définition du système des classes, en Grande-Bretagne, consolidait cette position. Elles ne devaient pas, ne pouvaient pas et généralement ne voulaient pas, tomber amoureuses d'un simple soldat. J'étais en face non seulement de mon problème personnel, puisque Walter Evans n'était pas socialement du même rang que moi, mais devant l'obligation de laisser tomber le travail et de faire quelque chose qui mettait mes collaboratrices dans une difficulté presque insurmontable. J'étais affolée. Je me sentais traîtresse. Mon cœur me poussait dans une direction et ma tête me disait très solennellement "non" ; j'étais si troublée et malade que je me trouvais dans l'impossibilité de penser clairement.

Combien je déteste avoir à parler de cette période de ma vie et d'avoir à soulever la poussière des quelques années qui suivirent ! J'avais été formée à une réserve pleine de dignité. Mon travail aux Foyers du Soldat Sandes m'avait appris à ne pas parler de moi-même. En aucun cas, je n'aime parler de moi, particulièrement à propos d'événements tels que ma vie en relation avec Walter Evans. J'ai passé tellement de temps, au cours de ces vingt dernières années, à écouter les confidences de gens soucieux et éprouvés. J'ai été sidérée par les détails intimes qu'ils m'ont livrés avec beaucoup de satisfaction, semblait-il. Je n'ai jamais compris ce relâchement des règles de la discrétion sur soi-même, d'où la difficulté que je rencontre à écrire cette autobiographie.

Une chaude nuit à Lucknow, je ne pouvais pas dormir. J'allais et venais à travers ma chambre et me sentais toute désolée. J'allai jusqu'à la grande véranda, ensevelie sous les bougainvilliers en fleurs, mais n'y trouvai rien que des moustiques. Je rentrai dans ma chambre et m'assis à ma coiffeuse une minute. Soudain, un large rayon de brillante lumière frappa [24@89] ma chambre et la voix du Maître, qui était venu à moi quand j'avais quinze ans, me parla. Je ne le vis pas cette fois-là, mais,

debout au milieu de la chambre, j'écoutai ce qu'il avait à me communiquer. Il me dit de ne pas être inutilement troublée ; que j'étais observée et que je faisais ce qu'Il souhaitait que je fasse. Il me dit que les choses étaient prévues et que le travail essentiel qu'Il avait précédemment tracé pour moi allait commencer, mais d'une manière que je ne reconnaîtrai pas. Il ne m'offrit pas de solution à mes problèmes et ne me dit pas ce que je devais faire. Les Maîtres ne le font jamais. Ils ne disent jamais à un disciple que faire, ni où aller, ni comment manœuvrer dans une situation donnée, contrairement à toutes les bêtises que racontent les charmantes dévotes bien intentionnées. Le Maître est un exécutant occupé et son travail est de diriger le monde. Il ne se répand jamais en aimables platitudes auprès de gens médiocres dont l'influence est nulle et le pouvoir de servir non développé. Je le souligne parce que c'est une des choses qui doivent être démythifiées et qui égarent beaucoup de gens très bien. Nous apprenons à devenir des Maîtres en maîtrisant nos propres problèmes, en rectifiant nos propres erreurs, en prenant en charge quelques-uns des fardeaux de l'humanité et en nous oubliant nous-mêmes. Le Maître ne me consola pas cette nuit-là ; Il ne m'offrit ni compliments, ni agréables banalités. Il dit en fait que le travail devait continuer. Ne pas l'oublier. Etre préparée au travail. Ne pas être déçue par les événements.

Rendons justice à Walter Evans ; il se conduisit très bien. Il pesa la situation et fit de son mieux pour se tenir à l'arrière-plan et me faciliter les choses autant qu'il le put. Quand vint la saison chaude je montai à Ranikhet avec Miss Schofield et là, toute la situation entre Walter Evans et moi atteignit son point culminant. L'été avait été dur. Nous avions ouvert le nouveau foyer et, tout le temps, j'avais été loin d'être en bonne santé. Walter Evans était arrivé avec son régiment et (comme c'était un régiment de cavalerie) lui et quelques autres entreprirent de [24@90] m'apprendre à mieux monter à cheval. Miss Schofield avait vu ce qui était en train de se passer. Elle et moi étions très proches l'une de l'autre et c'était une chance pour moi de l'avoir comme amie, à ce moment-là. Elle me connaissait bien et me faisait totalement confiance. Un jour, vers la fin de la saison, quand la mousson fut passée, elle me dit qu'on fermerait le Foyer dans une semaine et qu'elle me laisserait faire seule la fermeture ; cela, en dépit du fait qu'elle savait que Walter Evans était là et que je serais tout à fait seule dans la maison. La veille du jour où je devais quitter Ranikhet, j'envoyai chercher Walter Evans et je lui dis que tout était impossible entre nous, que je ne le reverrais jamais et que je lui disais adieu pour toujours. Il accepta

ma décision et je retournai vers les plaines.

Arrivée là, je m'effondrai. J'étais submergée par l'excès de travail, par de constants maux de tête de la pire espèce, et par cette brûlante histoire d'amour. J'étais incapable de prendre les choses à la légère ; je ne l'ai jamais pu, en dépit d'un sens de l'humour très authentique qui m'a sauvé la vie bien souvent. J'ai toujours pris très fermement la vie et les événements, et j'ai vécu très intensément par la pensée. J'ai idée que, dans une vie antérieure, j'avais sérieusement fait défaut au Maître. Je n'ai pas de souvenir de ce que j'ai bien pu faire, mais j'ai toujours eu le profond sentiment que, dans cette vie-ci, je ne devais jamais Lui manquer. Comment j'ai failli dans le passé est sans importance, mais aujourd'hui, je ne dois pas faillir.

J'ai toujours été agacée par les sottises que disent les gens à propos de la "souvenance de leurs incarnations passées". Je suis profondément sceptique quant à cette souvenance. Je crois que les divers ouvrages que l'on a publiés sur les détails des vies antérieures d'occultistes éminents font preuve d'une imagination excessive, qu'ils sont mensongers et trompent le public. J'ai été [24@91] fortifiée dans cette idée par le fait que, dans mon travail, des douzaines de Marie-Madeleine, Jules César et autres personnages importants m'ont confié avec fierté qui ils étaient ; cependant, dans cette vie, ils ne sont que des gens très ordinaires et sans intérêt. Ces gens célèbres semblent s'être tristement détériorés depuis leur dernière incarnation et cela suscite, dans mon esprit, une question au sujet de l'évolution. Je ne crois pas non plus que, dans le long cycle de l'expérience de l'âme, l'âme se souvienne ou qu'elle se soucie de ce dont elle s'occupait ou de ce qu'elle faisait, deux mille, huit mille, ou cent ans auparavant, pas plus que ma présente personnalité n'a de souvenir ou d'intérêt pour ce que je fis à 3 h 45 de l'après-midi du 17 novembre 1903. Une seule de ces existences n'a probablement pas plus d'importance pour l'âme que 15 minutes en 1903 n'ont d'importance pour moi. Sûrement, il y a certaines vies qui comptent dans la mémoire de l'âme, tout comme certains jours de notre présente vie sont inoubliables, mais ils sont rares et très espacés.

Je sais que je suis aujourd'hui ce que beaucoup de vies d'expérience et d'amères leçons m'ont faite. Je suis sûre que l'âme pourrait – si elle avait envie de perdre son temps – retrouver ses incarnations passées, car l'âme est omnisciente ; mais quelle utilité cela aurait-il ? Ce serait seulement une autre forme d'égoïsme. Ce pourrait bien être aussi une triste histoire.

Si j'ai quelque sagesse à présent et si quelques-uns d'entre nous font en sorte d'éviter les plus grosses erreurs de la vie, c'est parce que nous avons appris, à travers le genre d'expérience le plus dur, à ne plus faire ces erreurs. Notre dossier du passé – du point de vue spirituel où nous sommes à présent – est probablement catastrophique. Nous avons commis des meurtres ; nous avons volé, nous avons diffamé et été égoïstes ; nous avons été corrompus dans notre conduite envers d'autres hommes ; nous avons été luxurieux ; nous avons déçu et été déloyaux. Mais nous avons payé le prix ; car la grande loi que saint Paul énonce : "Ce qu'un homme aura semé, il le moissonnera aussi", [24@92] est agissante ; elle est éternellement agissante. Si bien qu'aujourd'hui nous ne faisons plus ces choses, parce que nous n'avons pas aimé devoir en payer le prix, car nous avons payé ! Je pense qu'il est temps que les idiots, qui perdent tellement de temps à s'efforcer de retrouver leurs incarnations passées, s'éveillent au fait que, si une seule fois ils se voyaient eux-mêmes tels qu'ils furent en vérité alors, ils garderaient le silence pour toujours. Quoi que j'aie pu être et quoi que j'aie pu faire dans une vie précédente, je sais que j'ai failli. Les détails sont indifférents ; mais la peur de faillir est profondément ancrée et inhérente à ma vie. De là le complexe d'infériorité dont je souffre et que j'essaie de cacher pour l'amour du travail.

Ainsi, avec une grande détermination et un sentiment intérieur d'héroïsme, je m'engageai dans une vie de célibat et tentai de poursuivre le travail.

Mes bonnes intentions, cependant, ne suffisaient pas à me garder dans ma ligne. J'étais trop souffrante. Miss Schofield décida donc de me ramener en Irlande et de voir ce qu'Elise Sandes suggérerait. J'étais trop malade pour protester et j'en étais au point où peu m'importait de vivre ou de mourir. J'avais fermé le Foyer du Soldat de Ranikhet et, autant que le je sache, les comptes étaient en bon ordre. J'avais essayé de tenir la réunion d'évangélisation habituelle jusqu'au bout, mais j'étais consciente d'avoir perdu mon énergie. Tout ce que je peux me rappeler, c'est l'extrême obligeance d'un certain colonel Leslie qui dirigea mon voyage de Ranikhet jusqu'aux plaines. Je dus aller en voiture. Je dus être portée à dos d'homme pour traverser un torrent furieux ; je dus être portée sur une chaise pendant des kilomètres, et je dus prendre encore une autre voiture pour arriver au train pour Delhi. New Delhi n'existait pas encore. Il arrangea tout cela, des coussins, un certain confort, la nourriture et tout ce que je pouvais avoir à

souhaiter. Mon tailleur personnel décida de venir avec moi et paya [24@93] ses propres frais jusqu'à Bombay ; cela, uniquement parce qu'il se préoccupait de moi. Lui et mon porteur m'entouraient de soins et je n'ai jamais oublié leur aide bienveillante et douce.

Quand j'arrivai à Delhi, le chef de gare vint me dire qu'un compartiment avait été réservé pour moi depuis Bombay par le directeur général. Comment savait-il que j'étais malade, je l'ignore, mais il était l'un de ces cinq hommes que j'ai déjà mentionnés en relation avec mon premier voyage. Je ne l'ai jamais remercié, mais je lui suis très reconnaissante.

Je n'ai pas de souvenirs du voyage de l'Inde à l'Irlande, excepté de deux choses. L'une est l'arrivée à Bombay et le séjour à l'hôtel. Je me revois montant dans ma chambre et gisant sur mon lit, trop fatiguée pour défaire ma valise et même pour me laver. La chose dont je me souviens, c'est, en me réveillant dix-sept heures plus tard, de trouver Miss Schofield d'un côté du lit et le docteur de l'autre. J'avais déjà dormi autant, une ou deux fois dans ma vie, quand j'avais été trop au bout de mes forces. La deuxième chose dont je me souviens est l'embarquement à bord du bateau "P. & O." où, à ma grande horreur et à ma honte, par excès de faiblesse et de fatigue nerveuse, je me mis à pleurer. Je pleurai pendant tout le trajet de Bombay en Irlande. Je pleurais sur le bateau. Je pleurais aux repas ; je pleurais sur le pont. Je débarquai à Marseille, les larmes me coulant sur le visage. Je pleurais dans le train pour Paris. Je pleurais à l'hôtel. Je pleurais dans le train pour Calais et sur le bateau pour l'Angleterre. Je pleurais continuellement et désespérément et, malgré mes efforts, je ne pouvais m'arrêter. Je me souviens d'avoir ri deux fois, mais vraiment ri. Une fois quand nous étions au restaurant à Avignon. Un serveur très nerveux entra. Il me jeta un coup d'œil et laissa échapper de ses mains trois douzaines d'assiettes plates une par une, parce que j'étais assise là, pleurant et pleurant. L'autre chose [24@94] qui me fit rire arriva dans une petite gare, en France, où le train s'arrêta dix minutes. Une dame de notre compartiment descendit du train pour aller aux toilettes. Les trains n'étaient pas aussi confortables, à cette époque, qu'ils le sont maintenant et ils manquaient de toutes sortes de commodités. Nous avions gratifié les toilettes des dames du nom de W.C. Elle revint, pliée en deux par le rire et me dit, quand elle eut rattrapé son souffle : "Ma chère, comme vous savez, j'ai été à la "Wesleyan Chapel". Elle n'était pas très propre et elle était très laide, mais, après tout, on s'attend toujours à ce qu'une "Wesleyan Chapel"

soit très laide. Ce qui m'a renversée, c'est le fait que le drôle de porteur français se tenait impatiemment derrière la porte pour me tendre les feuillets des hymnes." Je m'arrêtai de pleurer quelques minutes pour rire à m'en rendre malade et alors Miss Schofield pensa que je faisais une crise d'hystérie.

Enfin, nous arrivâmes en Irlande et je retrouvai ma Miss Sandes bien-aimée. Je me rappelle mon soulagement et le sentiment que, dès lors, tous mes malheurs étaient finis. Au moins, elle comprendrait la situation et apprécierait ce que j'avais fait. A mon grand étonnement, je découvris que mon pieux sacrifice était considéré par elle comme un geste absolument inutile. Elle me voyait, et peut-être avec raison, comme un petit enfant désorienté, cherchant refuge en dramatisant. Elle était, bien sûr, profondément déçue par moi. J'avais fait la seule chose que ses filles ne faisaient jamais. Elle avait compté sur mon aide pour les années à venir et elle s'était même avancée jusqu'à faire de moi, jeune comme je l'étais, un pilier de son travail. Elle avait senti que je pourrais le supporter parce que, comme elle me l'avait dit, elle aimait mon sens de l'humour, elle reconnaissait mon intégrité fondamentale et ce qu'elle appelait mon "aplomb spirituel" et elle savait que j'étais essentiellement vraie. En fait, elle me dit une fois, en marchant dans un petit chemin en Irlande, que ma véracité était bien propre à me jeter dans des difficultés et que je ferais bien d'apprendre qu'il n'est pas toujours nécessaire de soutenir la vérité avec audace. Le silence peut être parfois une aide.

J'avais par conséquent, de mon point de vue, laissé tomber [24@95] tout le travail, y compris Miss Sandes. A ce moment-là, j'avais commencé à cesser de pleurer et j'étais contente d'être avec elle. Je peux à présent voir le salon, dans la pension de famille de la petite ville balnéaire, près de Dublin, où elle nous avait reçues Théo Schofield et moi. Elle avait écouté le récit de Théo et Théo m'aimait. Elle avait écouté mon récit, récit d'une sainte égarée et martyre ; du moins c'est ainsi que je me voyais alors. Elle m'envoya au lit ce soir-là, et me dit qu'elle me verrait le lendemain matin. Après le petit déjeuner, elle me dit qu'elle ne voyait aucune raison véritable pour que je ne me marie pas, si je désirais me marier, pourvu que toute l'affaire soit menée avec discrétion. La situation requérait ce que l'ancien texte de l'Inde, la Bhagavad Gita, appelle "habileté dans l'action". Elle me chérissait et me dit de ne pas me tourmenter. De toute façon, j'étais trop fatiguée pour me tracasser, et sûrement trop fatiguée pour avoir la moindre

idée quant à l'habileté dans l'action. J'étais consternée, et je réalisais que mon merveilleux, héroïque, spirituel sacrifice pour le salut du travail était considéré comme tout à fait inutile. J'étais déçue. Au cours de cette journée, je me mis dans un terrible état ; je me sentais stupide. A la fin, je laissai ces deux dames bien-aimées et plus âgées discuter de moi et de mes projets et je sortis dans l'air froid de la nuit pour marcher. J'étais si épuisée, si découragée, si malade dans mon cœur que la chose dont je me souviens ensuite, c'est d'avoir été ramassée par un policier. Il me remit sur mes pieds et me secoua (tout le monde me secouait, à ce qu'il paraissait) et, me regardant avec la plus profonde suspicion, il dit : "Ne vous évanouissez plus comme ça ici ; il est neuf heures du soir et c'est une chance que je vous ai vue. Maintenant, rentrez chez vous." Je rentrai en me traînant, gelée et trempée jusqu'aux os par la pluie et les embruns de la mer qui balayaient la jetée où j'étais apparemment restée par terre un certain temps. Je racontai en sanglotant mon histoire à Elise et à Théo et fus alors mise tendrement dans mon lit. Je pense que j'ai acquis un certain [24@96] sens des proportions et je sais aussi combien les événements de la vie sont tragiques aux yeux des jeunes et combien l'exagération est une réaction normale de la jeunesse.

Le lendemain, j'allai à Edimbourg voir ma tante bien-aimée, Margaret Maxwell. Là mon problème se compliqua, non seulement à cause de sa sollicitude, mais aussi par l'arrivée d'un homme charmant qui m'avait suivie durant le trajet au retour de l'Inde, pour me demander de l'épouser. En plus de cette complication, en vint une autre. Le matin suivant, je reçus une lettre d'un officier de l'armée, me disant qu'il était à Londres et me demandant s'il me plairait d'envisager un mariage immédiat avec lui. Ainsi j'étais là, avec une tante pleine de sollicitude, deux compagnes de travail très anxieuses et trois hommes sur les bras. Je pouvais parler à ma tante de Walter Evans et je le fis, lui exposant franchement la situation. Je n'osai pas mentionner les deux autres hommes parce que, étant donné son attitude conservatrice, elle aurait considéré que quelque chose allait sérieusement mal chez moi si j'avais encouragé trois hommes à la fois, ce que je n'avais pas fait. Je me rends cette justice ; je ne fus jamais une coquette.

Je restai seulement une semaine à Edimbourg avant de partir pour Londres, parce que mon passage de retour à Bombay avait été pris avant que je ne quitte l'Inde. Mon problème était : à qui m'adresser pour un conseil ? A cela je pouvais répondre aisément. J'allai à la Maison des

Diaconesses à Edimbourg, pour voir la Supérieure de l'Eglise écossaise des diaconesses. Elle était la sœur de Sir William Maxwell de Cardoness Castle et la belle-sœur de la tante chez qui je séjournais. Pour moi, elle était toujours "tante Alice" et je l'adorais car il n'y avait en elle ni étroitesse, ni stupidité. Je la revois encore, grande et droite dans son costume brun de diaconesse, attendant pour m'accueillir dans son joli salon. Son costume était fait de soie brune à grosses côtes et elle portait généralement une collerette et des manchettes de véritable dentelle faites par moi. J'étais très bonne dentellière. J'avais appris à faire au [24@97] point d'aiguille la dentelle irlandaise, quand j'étais petite fille et c'était vraiment beau. Pendant plusieurs années je lui avais confectionné ses cols et ses manchettes, en reconnaissance du fait qu'elle m'avait toujours comprise. Elle ne s'était jamais mariée, mais elle connaissait la vie et aimait les gens. Je lui racontai l'histoire de Walter Evans, lui parlai du major de Londres et de ce riche et sot idiot qui m'avait suivie jusque chez moi et qui attendait devant la maison. Je la vois encore aller jusqu'à la fenêtre, jeter un coup d'œil à travers le rideau de dentelle et rire. Nous parlâmes pendant des heures et elle me dit de lui confier l'affaire, qu'elle allait y penser et prier pour savoir ce que je devais faire. Elle me dit aussi qu'elle ferait tout ce qu'elle pourrait en bonne justice pour rendre mon problème clair, car j'étais trop malade pour avoir encore du jugement ou du bon sens. Je me détendis grâce à son savoir-faire et je retournai chez ma tante, me sentant mieux. Quelques jours plus tard, je partis pour Londres et pris le bateau à nouveau pour l'Inde, accompagnée de Gertrude Davies-Colley qui entendait rester avec moi et prendre soin de moi, car j'étais visiblement trop malade pour être laissée seule.

Ainsi, je retournai à mon travail et me remis à le faire sans la moindre idée de ce qu'allait devenir ma vie, m'étant mis dans l'esprit de vivre au jour le jour et de ne pas regarder vers le futur. J'avais confiance en Dieu et en mes amis et, ainsi, je me bornais à attendre.

Pendant ce temps, "tante Alice" avait pris contact avec Walter Evans. Son temps dans l'armée touchait à sa fin et il avait son billet pour quitter l'Inde. Elle paya toutes ses dépenses pour qu'il aille aux Etats-Unis suivre des cours de théologie dans le but de devenir clergyman de l'Eglise épiscopale, l'équivalent américain de l'Eglise anglicane, ce qui lui donnerait un rang social propre à me faciliter un éventuel mariage avec lui. Elle fit tout ceci d'une manière absolument ouverte, me tenant [24@98]

informée de chacune de ses démarches et faisant aussi savoir à Miss Sandes ce qui se passait. Toute l'affaire, cependant, était tenue très discrète pour ce qui me concernait du point de vue de mon travail dans l'armée et (si éventuellement je quittais l'Inde pour me marier) il était entendu que je rentrerais pour épouser un clergyman.

Je retournai à Umballa, j'y poursuivis le travail durant tout l'hiver et puis, en été, je montai à Chakrata pour mettre en route le Foyer du Soldat. Ma santé ne cessait d'empirer et les migraines devenaient plus fréquentes. Le travail était très lourd et je me souviens, avec reconnaissance, de la bonté et de l'amabilité de deux hommes qui firent tant pour moi que je me demande si je serais encore en vie aujourd'hui sans eux. L'un d'eux était le colonel Leslie dont les filles étaient mes amies et mes contemporaines. J'allais souvent chez lui et il s'occupait de moi de façon merveilleuse. L'autre était le colon Swan, officier de police de ce district, que j'allais voir en tant que médecin. Il fit tout ce qu'il put pour moi, passant parfois des heures à m'examiner, mais je devins si malade que tous deux prirent finalement l'affaire en main et câblèrent à ma famille et à Miss Sandes qu'ils me renvoyaient en Angleterre par le prochain bateau.

De retour à Londres, j'allai voir Sir Alfred Schofield, frère de Théo Schofield, qui était à l'époque l'un des meilleurs neurologues de Londres. Je me mis entre ses mains. C'était un homme brillant et il me comprit réellement. J'allai chez lui exaspérée par mes maux de tête. Je m'étais mis dans l'idée que j'avais une tumeur du cerveau, ou que j'allais devenir folle, ou n'importe quoi d'également stupide et j'étais trop malade pour pouvoir combattre ces fantasmes successifs. Après avoir parlé avec moi un instant, il se leva et parcourut sa bibliothèque de laquelle il sortit un grand et pesant ouvrage. Il l'ouvrit et désigna un certain paragraphe en disant : "Jeune dame, lisez ces quatre ou cinq lignes et [24@99] délivrez-vous de vos craintes." Je lus que la migraine n'est jamais mortelle ; qu'elle n'a pas d'effet sur le mental du sujet et que ses victimes sont généralement des gens doués d'un bon équilibre mental et de capacités intellectuelles. Il avait été assez sage pour deviner mes peurs inexprimées et je tiens à mentionner ici cette histoire au bénéfice des autres personnes souffrant de migraines. Il m'envoya alors au lit pour six mois et me dit de faire de la couture. Donc, je retournai à Castramont chez ma tante Margaret, dans la vieille chambre à coucher que j'avais occupée pendant tant d'années et me mis à faire, pour ma sœur, un trousseau : jupons à volants tout en plumetis, avec des ourlets

à jours bordés de dentelle ; pantalons (que nous ne mentionnions jamais en ce temps-là) avec des volants brodés, et cache-corsets comme on n'en voit plus maintenant. Il y a une chose que je peux dire de moi, c'est que j'excelsais dans les travaux à l'aiguille. Chaque jour, je me levais pour aller faire une marche dans la lande et je me sentais chaque semaine un peu mieux. Depuis que Walter Evans était parti pour l'Amérique, je recevais une lettre de lui très régulièrement, tous les trois ou quatre jours.

[24@100]

CHAPITRE III

Il est très difficile de relater les quelques années qui suivirent et de savoir au juste comment aborder la partie suivante de ma vie. En regardant en arrière, je suis consciente du fait que mon sens de l'humour m'avait temporairement abandonnée et, quand cela arrive à quelqu'un qui en général rit de la vie et de ses circonstances, c'est assez terrible. Quand je dis "humour", je ne crois pas vouloir dire le sens de la plaisanterie, mais une possibilité de rire de soi-même, des événements et des circonstances, tels qu'ils sont perçus à partir de sa propre situation et de son propre équipement. Je ne crois pas avoir un vrai sens de la plaisanterie ; je ne comprends strictement rien aux dessins humoristiques des journaux du dimanche et je ne peux jamais me rappeler un bon mot ; mais j'ai le sens de l'humour et je n'ai absolument aucune difficulté à faire rire aux éclats un auditoire, qu'il soit grand ou petit. Je peux toujours rire de moi-même mais, pendant les quelques années de ma vie qui suivirent, je ne trouve rien d'amusant et mon problème est de relater ce cycle sans être mortellement ennuyeuse ou donner l'image douloureuse d'une femme misérable, car c'est ce que j'étais. Il ne me reste qu'à aller de l'avant et à dire mon histoire avec ses chagrins, ses peines, sa détresse, aussi bien que je le peux, en vous demandant d'être patients. Ce ne fut qu'un intermède entre vingt-huit années heureuses et vingt-huit autres années heureuses, lesquelles se poursuivent toujours aussi heureusement.

En 1907, j'avais eu des ennuis, mais ils étaient superficiels. Je faisais un travail que j'aimais et j'y réussissais bien. J'étais entourée de gens qui m'aimaient et m'appréciaient ; pour autant que je le sache, il n'y avait absolument aucun problème entre moi et mes collaborateurs. Je ne savais pas ce que c'était que de manquer financièrement de quelque chose. Je

pouvais voyager comme je le voulais en Inde et revenir en [24@101] Grande-Bretagne quand je le désirais, sans le moindre scrupule. Je n'avais réellement à faire face à aucune difficulté personnelle.

Mais nous arrivons à présent à une période de sept ans de ma vie où je ne connus que des ennuis qui ne laissaient aucune partie de moi-même indifférente. J'entrais dans une période de grande détresse mentale ; j'allais être confrontée à des situations qui mobiliseraient jusqu'au dernier atome de la réaction émotionnelle dont j'étais capable et, physiquement, la vie allait devenir excessivement dure. Je crois que ces périodes sont nécessaires dans la vie de tous les disciples actifs ; elles sont dures à assumer, mais comme elles sont, j'en suis fermement convaincue, introduites dans notre vie par l'âme en pleine connaissance et en toute détermination, la force de maîtriser les circonstances est inévitablement là. Le résultat est toujours (dans mon cas et dans le cas de tous ceux qui entreprennent de travailler spirituellement) une plus grande capacité de répondre aux besoins humains et d'être "une main solide tendue dans l'obscurité" aux autres compagnons de pèlerinage. J'ai été près de l'une de mes filles alors qu'elle traversait une terrible expérience et je la voyais – comme résultat de cinq ans de patiente endurance – arriver à un degré d'utilité qui, autrement, n'aurait pas été atteint ; elle est encore jeune avec un avenir utile et constructif devant elle. Je n'aurais pas pu faire cela si je n'avais moi-même traversé le feu.

Quand les six mois de repos furent passés, des arrangements furent pris pour mon mariage. Le peu d'argent que j'avais fut légalement mis en dépôt, afin que Walter Evans ne puisse pas y toucher s'il l'avait voulu. "Tante Alice" lui envoya de l'argent pour s'acheter un trousseau et venir me chercher en Ecosse. Je vivais alors avec ma tante Maxwell, à Castramont. Je fus mariée dans la chapelle privée d'une maison amie, par M. Boyd-Carpenter. Le frère aîné de mon père, William La Trobe-Bateman, clergyman également, me conduisit à l'autel.

Je partis immédiatement après la noce pour aller voir la [24@102] famille de Walter Evans, au nord de l'Angleterre. Une parente collatérale, qui assistait au mariage et qui est apparentée à la moitié de l'Angleterre, me prit à part quand je fis mes adieux et me dit : "Eh ! bien, Alice, vous voilà mariée et vous partez d'ici pour rendre visite à la famille de votre mari. Vous n'allez pas la trouver proche de vous et votre devoir sera de lui faire sentir que vous croyez qu'elle l'est. Pour l'amour du ciel, ne soyez pas

snob." Par ces mots, elle me fit entrer dans la période de ma vie au cours de laquelle j'allais abandonner ma position sociale et découvrir soudainement l'humanité.

Je ne suis pas de ces gens qui croient que seuls les prolétaires sont bons et justes, que ceux des classe moyennes sont le sel de la terre, tandis que les aristocrates sont inutiles et qu'il faudrait s'en débarrasser. Je n'accepte pas davantage la position qui veut, que seule l'intelligentsia peut sauver le monde, quoique ce soit une position plus saine, puisque l'intelligentsia provient de toutes les classes. J'ai rencontré d'affreux snobs dans les classes dites basses. J'en ai rencontré aussi d'une espèce également virulente parmi l'aristocratie. La pruderie et le conservatisme des classes moyennes sont une grande force d'équilibre dans toutes les nations. La poussée et la révolte des classes les plus basses favorisent la croissance d'un peuple, tandis que la tradition, la culture, le "noblesse oblige" de l'aristocratie sont d'un grand apport pour la nation qui en possède une. Tous ces facteurs sont d'une juste et saine utilité, mais tous peuvent également être mal utilisés. Le conservatisme peut être dangereusement réactionnaire ; une rébellion justifiée peut devenir une révolution fanatique ; le sens de la responsabilité et de la supériorité, souvent évident dans la "classe élevée", peut dégénérer en un paternalisme étonnant. Il n'y a pas de nation qui n'ait ses distinctions de classes. Il y a peut-être une aristocratie de naissance en Grande-Bretagne, mais, aux Etats-Unis, il y a une aristocratie de l'argent dont les barrières sont tout aussi séparatives, exclusives et rigides. Qui mettra fin à la querelle de savoir [24@103] laquelle est la meilleure et laquelle est la pire ? J'avais été élevée dans un système de classes très rigide et rien, dans ma vie, ne m'avait prédisposée à me mettre sur un pied d'égalité avec ceux qui n'étaient pas de ma propre classe. J'avais encore à découvrir que, derrière toutes les différences de classes de l'Occident et le système de castes de l'Orient, il y a une grande entité qui s'appelle l'Humanité.

Quoi qu'il en soit, avec mes beaux vêtements, mes ravissants bijoux, ma voix bien timbrée et mes bonnes manières, je me jetais, sans réfléchir et sans aucune appréciation de la situation, dans la famille de Walter Evans. Même les vieux serviteurs de la famille redoutaient cette situation. Le vieux cocher Potter nous conduisit à la gare, Walter Evans et moi, après le mariage. Je le revois encore, dans sa livrée, avec une cocarde à son chapeau. Il m'avait toujours connue, depuis que j'étais un tout petit bout de

fille et, quand nous arrivâmes à la gare, il descendit, prit ma main et dit : "Mademoiselle Alice, je ne l'aime pas et je n'aime pas vous le dire, mais s'il ne vous traite pas correctement, vous n'avez qu'à revenir vers nous. Mettez-moi juste un mot et je viens vous prendre à la gare." Puis il s'éloigna, sans un mot de plus. Le chef de gare de la petite station écossaise avait réservé un compartiment pour nous jusqu'à Carlisle. Comme il m'installait dans le compartiment, il me regarda dans les yeux et dit : "Ce n'est pas ce que j'aurais choisi pour vous, mademoiselle Alice, mais j'espère que vous serez heureuse." Rien de tout cela ne me causa la plus légère impression. J'ai idée, maintenant, que je laissais derrière moi beaucoup de parents, d'amis et de serviteurs très inquiets. Mais j'en étais bien ignorante alors. J'avais fait ce que je croyais juste et comme un sacrifice, et je recevais à présent ma récompense. Le passé était derrière moi. Mon travail avec les soldats était fini. Devant moi s'étendait un merveilleux avenir, avec l'homme que je pensais adorer, dans un pays nouveau et merveilleux, car nous étions en route pour l'Amérique.

Avant d'aller à Liverpool, nous nous arrê tâmes chez les parents de mon mari ; je n'avais jamais passé un aussi mauvais [24@104] moment. Ils étaient charmants, bons et estimables, mais je n'avais jamais mangé avec des gens de cette sorte, ni dormi dans une maison de cette sorte, ni pris mes repas dans un "petit salon", ni vécu dans une maison sans domestiques. J'avais peur d'eux et eux-mêmes avaient encore plus peur de moi, malgré une espèce de fierté de la réussite personnelle de Walter. Pour être juste envers Walter Evans, je pense que je peux dire qu'après notre séparation et son entrée dans une de nos grandes universités, pour un cours d'enseignement supérieur, je reçus une lettre du doyen de l'Université, me priant de revenir à Walter. Il plaidait auprès de moi (en tant qu'homme d'âge et d'expérience) pour que je revienne à mon mari parce que, soutenait-il, jamais, au cours de sa longue expérience parmi des milliers de jeunes gens, il n'avait rencontré un homme aussi doué spirituellement, physiquement et mentalement, que Walter Evans. Il n'était pas surprenant, par conséquent, que j'en sois tombée amoureuse et l'aie épousé. Tous les indices étaient bons, sauf le rang social et le manque d'argent, mais comme je partais vivre en Amérique et qu'il allait sous peu être ordonné par l'Eglise épiscopale, cela ne semblait pas important. Nous pouvions nous arranger avec son traitement et mes petites rentes.

Nous allâmes tout droit d'Angleterre à Cincinnati, dans l'Ohio, où mon

mari était étudiant au séminaire de théologie de Lane. J'y adhérais immédiatement et pris les différents cours avec lui, aussi longtemps que l'argent que j'avais nous fit vivre tous les deux et nous permit de payer toutes les dépenses. Je découvris, en entrant dans les détails de la vie conjugale, que je n'avais absolument rien en commun avec mon mari, excepté les vues religieuses. Il ne savait réellement rien de ma conception de la vie et je savais encore moins de la sienne. Ensemble, nous essayâmes, à cette époque, de réussir notre mariage, mais ce fut un échec. Je pense que je serais morte de misère et de désespoir sans la femme de couleur qui dirigeait la pension de famille dépendant du séminaire où nous avions une chambre au dernier étage. Mme Snyder, c'était son nom, m'adopta à première vue. [24@105] Elle m'entoura, me dorlota, prit soin de moi ; elle me sermonnait, prenait fait et cause pour moi, détestait jusqu'à la vue de Walter Evans et, Dieu sait pourquoi, prenait plaisir à le lui dire. Elle veillait toujours à me pourvoir de ce qu'il y avait de mieux. Je l'aimais et elle était mon unique confidente.

C'est alors que, pour la première fois de ma vie, je me heurtai au problème racial. Je n'avais aucun sentiment contre les Noirs, si ce n'est que je ne croyais pas au mariage entre les gens de couleur et les Blancs, car il ne semble jamais apporter de bonheur, ni aux uns, ni aux autres. J'étais sidérée de découvrir que, selon la Constitution américaine, nous proclamions l'égalité entre tous les hommes, mais que nous veillions soigneusement à ce que le Noir ne fût pas notre égal. Les choses vont mieux au Nord qu'au Sud, mais le problème noir est l'un de ceux que le peuple américain doit résoudre. La Constitution l'a déjà réglé pour lui. Je me souviens, au séminaire de théologie de Lane, d'un professeur noir, le docteur Franklin, qui avait été invité pour prononcer l'allocution aux anciens élèves. Après que nous fûmes sortis de la chapelle, je me tenais avec mon mari et deux professeurs, parlant de la belle allocution que nous avions entendue, quand le docteur Franklin passa près de nous. L'un des professeurs l'arrêta et lui tendit de l'argent pour acheter son déjeuner. Il n'était toujours pas digne de manger avec nous, quoi qu'il ait pu nous dire des valeurs spirituelles. J'étais tellement horrifiée que, avec mon habituelle impétuosité, je me précipitai vers un couple de professeurs que je connaissais et leur en parlai. Ils revinrent immédiatement avec moi et invitèrent le Dr Franklin à déjeuner chez eux. La découverte des sentiments anti-Noir était comme la découverte d'une porte ouverte sur la grande maison de l'humanité. Il y avait là toute une partie de mes frères à

qui étaient refusés les droits de la Constitution sous laquelle ils étaient nés.

Depuis lors, j'ai pensé, j'ai lu et j'ai parlé au sujet de ce [24@106] problème des minorités. J'ai beaucoup d'amis Noirs et je crois que je peux dire que nous nous comprenons les uns les autres. J'ai rencontré des Noirs aussi cultivés, aussi délicats et aussi sains dans leur pensée que beaucoup de mes amis Blancs. J'ai discuté du problème avec eux et je sais que tout ce qu'ils demandent est l'égalité des chances, de l'éducation, du travail et des conditions de vie. Je n'en ai jamais rencontré aucun qui demande l'égalité sociale, quoique le temps soit venu où ils doivent l'avoir et où ils l'auront. J'ai trouvé que l'attitude des Noirs cultivés et développés vis-à-vis des membres sous développés de leur race est raisonnable et saine et, comme me le disait un jour un important juriste noir : "Beaucoup d'entre nous sont des enfants, particulièrement dans le Sud et ils ont besoin d'amour et de possibilité de développement comme des enfants."

Il y a quelques années, à Londres, je reçus un, lettre d'un savant, un certain Dr Just, me demandant de lui accorder une interview, car il avait lu quelque chose que j'avais écrit et désirait m'en parler. Je l'invitai à déjeuner à mon club et, quand il arriva, je vis qu'il était noir et même très noir. C'était un homme charmant et très intéressant et il était en voyage pour Washington, après des conférences à l'Université de Berlin. C'était l'un des meilleurs biologistes du monde. Mon mari et moi l'amenâmes à la maison, à Tunbridge Wells, pour passer deux nuits et nous fûmes très heureux de sa visite. Une de mes filles lui demanda s'il était marié. Je me souviens qu'il se tourna vers elle et dit : "Ma chère jeune dame, je ne rêverai jamais de demander à une jeune fille de votre race de m'épouser et de souffrir de l'inévitable ostracisme et je n'ai jamais rencontré une jeune fille de ma propre race qui puisse être la compagne intellectuelle que je désire. Non, je n'ai jamais été marié." Il est mort depuis et je le regrette beaucoup ; j'avais espéré une amitié plus grande avec cet excellent homme.

D'une façon croissante, durant mes trente-six années de [24@107] séjour dans ce pays, j'ai été choquée, étonnée et effrayée par l'attitude de beaucoup d'Américains envers leurs frères américains, la minorité noire. Le problème devra être résolu et une place faite aux Noirs dans la vie de la nation. Ils ne pourront ni ne devront être rabaissés. Il est temps pour eux d'affirmer tout ce qu'ils proclament être, et il est temps pour nous tous de le leur permettre et de mettre fin aux abominables propos et à la haine, tel un poison, d'un homme comme le sénateur Bilbo et de ses semblables. De

nouveau, je réaffirme la croyance selon laquelle le problème ne peut pas être résolu aujourd'hui (je ne fais pas de prophétie quant au futur) par des mariages mixtes. Il doit être résolu par une justice sans peur, la reconnaissance du fait que tous les hommes sont frères et que s'il y a un problème noir, c'est notre faute. Si le Noir est sans éducation et mal entraîné à la technique de la citoyenneté, c'est encore notre faute. Il est temps que les Blancs importants et les congressistes des deux Chambres et des partis cessent de hurler pour réclamer la démocratie et les élections libres dans les Balkans ou ailleurs et se mettent à appliquer ces mêmes principes à leurs propres Etats du Sud. Pardonnez cette tirade, mais, comme vous le voyez, je suis très sensible à ce sujet.

Madame Snyder me traita maternellement pendant des mois et pris soin de moi jusqu'à la naissance de ma fille aînée, m'envoyant son propre médecin, qui n'était pas de couleur ni même bon médecin, si bien que je ne reçus pas les soins qu'il m'aurait fallu avoir. Ce n'était pas sa faute, car elle fit de son mieux pour m'aider. J'ai été curieusement malchanceuse à la naissance de mes trois enfants, et je n'ai eu de véritable infirmière près de moi qu'une seule fois. Quoi qu'il en soit, quand mon premier enfant naquit, je reçus des soins d'une personne inexpérimentée. Walter Evans faisait des crises d'hystérie tout le temps et retenait toute l'attention du médecin, mais Mme Snyder était comme une tour inébranlable et je ne l'oublierai jamais. Plus tard, le docteur envoya une infirmière professionnelle, [24@108] mais si incompétente que je souffris beaucoup entre ses mains et que j'eus pendant trois mois malaises et angoisses.

Nous quittâmes ensuite le séminaire pour un autre lieu de résidence. Nous prîmes un petit appartement où, pour la première fois, je me trouvais seule avec un bébé et tout le travail de la maison. Jusqu'à cette époque, je n'avais jamais lavé un mouchoir, fait cuire un œuf ou préparé une tasse de thé et j'étais une jeune femme complètement incompétente. Mon expérience, en apprenant à faire les choses, fut telle que j'ai veillé à ce que mes trois filles sachent tout ce qu'il y a à savoir sur les soins de la maison. Elles sont très compétentes. Je suis certaine que ce ne fut pas un temps agréable pour Walter Evans ; je commençai alors à découvrir – vivant seule avec lui, là où personne ne pouvait nous entendre – qu'il était en train de développer un caractère épouvantable.

Le désastre, ce fut la lessive hebdomadaire. Je devais descendre au sous-sol équipé de bacs à laver communs et j'y faisais la lessive. J'avais

apporté les vêtements d'enfant, très beaux, des flanelles splendides de plusieurs mètres de long avec incrustation de dentelle quasiment sans prix, des douzaines de chaque chose, et ce que je faisais de ces vêtements était pour moi une vraie souffrance. Quand je venais de les laver, ils avaient un aspect étrange. Un matin, j'entendis frapper à ma porte et, en ouvrant, je trouvai une femme qui vivait à l'étage au-dessous du mien. Elle me regarda avec compassion et dit : "Madame Evans, c'est lundi matin et je ne peux pas le supporter plus longtemps. Je suis une servante anglaise et vous êtes une lady anglaise et je suis assez fine pour l'avoir deviné. Il y a des choses que je sais et que vous ne savez pas ; vous allez descendre avec moi, tous les lundis matin, jusqu'à ce que je voie que vous n'en avez plus besoin ; je vais vous apprendre comment laver les vêtements." Elle débita cela comme si elle l'avait appris par cœur et il y avait beaucoup de bonté dans ses paroles. Aujourd'hui, il n'y a rien que je ne sache concernant le blanchissage et je le dois entièrement à Mme Schubert. Ceci est un [24@109] exemple de plus d'une personne pour qui je n'avais rien fait et qui était simplement humaine et bonne ; j'eus, par elle, un autre aperçu de l'humanité. Nous devînmes de vraies amies ; elle me soutenait quand Walter Evans était furieux. Plus d'une fois j'ai cherché refuge dans son petit appartement. Je me demande si elle et Mme Snyder sont encore en vie. J'imagine que non ; elles seraient trop vieilles.

Quand Dorothy eut six mois, je retournai en Grande Bretagne pour voir ma famille, laissant mon mari finir ses études de théologie et obtenir l'ordination. Ce fut ma dernière visite en Angleterre pour vingt ans et je n'en ai pas gardé un bon souvenir. Je ne pouvais pas avouer que je n'étais pas heureuse et que j'avais fait une erreur. Ma fierté m'en empêchait, mais tous le devinaient, sans aucun doute, quoiqu'ils ne me posassent aucune question. Ma sœur se maria, pendant mon séjour, avec mon cousin Laurence Parsons. Nous fîmes la traditionnelle réunion de famille chez un oncle. Je restai seulement quelques mois en Angleterre, puis je revins en Amérique. Dans l'intervalle, Walter avait reçu le diplôme du Séminaire puis l'ordination et on lui avait donné un emploi auprès de l'évêque de San Joaquin, en Californie. Cela se révéla une chose merveilleuse pour moi, car l'évêque et sa femme devinrent mes vrais amis. Je suis toujours en rapport avec cette dernière ; ma plus jeune fille tient son prénom d'elle et elle est un des êtres que j'ai tendrement aimés, mais je vous en dirai davantage à son sujet plus tard.

Je retournai aux Etats-Unis sur un petit bateau qui abordait à Boston. Ce fut sûrement mon plus affreux voyage ; un petit bateau sale, des cabines de quatre, des repas sur de longues tables où les hommes gardaient leur chapeau sur la tête. Je m'en souviens comme d'un cauchemar, mais, comme toutes les mauvaises choses, il eut une fin et nous arrivâmes à Boston sous une pluie torrentielle ; j'étais désespérée. J'avais une mauvaise migraine ; mon nécessaire aux garnitures d'argent massif, qui avait appartenu à ma mère, m'avait été volé, et Dorothy, ayant à peu près un an était lourde à porter. Je voyageais avec [24@110] un billet touriste de chez Cook et l'agent de cette compagnie était à bord. Il me conduisit jusqu'à la station de chemin de fer où je devais attendre minuit et il me laissa, après m'avoir dit ce que je devais savoir et m'avoir donné une tasse de café fort. Fatiguée, je restai tout le jour dans la gare, essayant de faire tenir tranquille un bébé agité. Au moment où le train arrivait, je me demandais comment j'allais faire quand, soudain, en levant les yeux, je vis l'agent de chez Cook, en civil, debout devant moi. "Je me suis tracassé pour vous toute la journée", dit-il "et j'ai décidé qu'il valait mieux que je vous mette dans le train moi-même". Là-dessus, il prit le bébé, appela un porteur, et m'installa aussi confortablement que possible dans le train de Californie. Les couchettes, en ce temps-là, n'étaient pas aussi confortables qu'elles le sont aujourd'hui. De nouveau, je recevais la bonté que je n'avais pas méritée, de la part de quelqu'un pour qui je n'avais rien fait. Je vous en prie, ne pensez pas que je veuille donner à entendre qu'il y avait en moi quelque chose de si charmant, de si délicieux que les gens, irrésistiblement, me venaient en aide. J'ai idée que je n'étais pas du tout charmante. J'étais passablement "hautaine et déplaisante", très réticente, presque au point d'en être muette, et effroyablement anglaise. Non, ce n'était pas cela, mais simplement que les êtres humains sont bons et aiment nous aider. N'oubliez pas que le prouver est l'un de mes buts en écrivant. Je ne suis pas en train de fabriquer des exemples, mais de relater des faits qui se sont réellement passés.

Mon mari fut, tout d'abord, recteur d'une petite église à R. et c'est là que j'appris les devoirs d'une épouse de pasteur et combien son temps est accaparé. Je fus introduite dans les secteurs strictement féminins des congrégations. Je dus assister à "Femmes secouristes". J'eus à tenir des Réunions de Mères, à être toujours à l'église et, interminablement, à entendre les sermons de Walter. Comme tous les pasteurs et leur famille, dans ces districts missionnaires, nous vivons en grande partie de [24@111] poulets et j'appris pourquoi le poulet est une volaille sainte, c'est

parce que beaucoup d'entre eux entrent au presbytère !

Cette période marqua une autre phase de l'expansion de ma conscience. Je n'avais jamais, de toute ma vie, vécu dans une communauté comme celle de cette petite ville. Il n'y avait que quinze cents habitants environ, mais il y avait onze églises, chacune d'elles ayant une minuscule congrégation. Parmi les fermiers des environs, se trouvaient des hommes et des femmes cultivés qui avaient voyagé et lu ; je les rencontrais quelquefois. Mais l'ensemble de la population se composait de petits commerçants, de cheminots, de plombiers, d'ouvriers dans les vignes et les vergers et de maîtres d'école. Le presbytère était un petit bungalow de six pièces, entre deux maisons plus grandes, dans l'une desquelles habitaient douze enfants et leurs parents et je vivais dans un vacarme constant de voix enfantines. Petite ville typique : boutiques aux devantures en trompe-l'œil, poteaux d'attaches où des carrioles et des calèches étaient à l'arrêt (car l'automobile était encore une rareté) et le bureau de poste villageois d'où sortaient tous les potins. Le climat était vraiment délicieux, quoique très chaud et sec en été. Cependant, je me sentais complètement isolée, culturellement, mentalement et spirituellement. Il me semblait qu'il n'y avait personne à qui parler. Personne n'avait rien vu ni lu quoi que ce soit et la conversation tournait uniquement autour des enfants, des récoltes, de la nourriture et des potins locaux. Pendant des mois, je gardai une attitude dédaigneuse et prétentieuse et décidai qu'il n'y avait personne d'assez bien pour que je puisse m'en faire une relation. Naturellement, je faisais mon devoir en tant qu'épouse de recteur ; je suis sûre que j'étais très aimable et très bonne, mais je sentais toujours une barrière. Je ne souhaitais pas trop avoir affaire avec les paroissiens et je leur laissais entendre.

Je mis en route un cours biblique, et ce fut un énorme succès. Numériquement, il surpassa la congrégation du dimanche [24@112] matin de mon mari, ce qui peut avoir accéléré l'aggravation de la mésentente. Les membres des diverses Eglises, excepté les catholiques, attendaient la réunion et c'était le seul point lumineux de la semaine, en partie, je pense, parce que cela me rattachait à mon passé.

Le caractère de mon mari devenait plus mauvais et je vivais dans la terreur constante que les membres de la congrégation s'en aperçoivent et qu'il perde son poste. En tant que pasteur, il était très aimé et faisait grande impression, avec son surplis et son étole. C'était un très bon prédicateur. Honnêtement, je ne pense pas que j'étais trop à blâmer. J'avais toujours

aligné ma vie sur l'aphorisme : "Qu'est-ce que Jésus attend de moi ?" Je n'étais pas une personne contrariante, ni prompte à m'irriter, mais je crois que mon silence et mes efforts de patience aggravaient les choses. Rien de ce que je tentais de faire ne lui plaisait et, après avoir détruit toutes les photographies et tous les livres auxquels il pensait que je tenais, il prit l'habitude de me frapper ; mais il n'a jamais touché Dorothée. Il fut toujours plein d'amour pour les enfants.

Ma fille Mildred naquit en août 1912 et ce fut alors que je m'éveillais au fait renversant que ce n'était pas les gens de l'endroit qui étaient dans l'erreur, mais bien moi. J'avais été si occupée par les problèmes d'Alice La Trobe-Bateman, qui avait fait ce qui semblait être un mariage malheureux, que j'avais oublié d'être Alice Evans, être humain. A la naissance de Mildred, je fus très malade et c'est alors que je découvris les gens de la petite ville. Mildred était de dix jours en retard ; la température à plus de 40° sous mon porche ; les douze enfants de la porte à côté terriblement bruyants. Je fus très malade pendant des jours. C'est alors que la fosse d'aisance s'écroula. J'imaginai Dorothée, qui avait alors deux ans et demi, trotinant et tombant dans la fosse d'aisance. Walter n'était d'aucune aide. Il se retranchait derrière ses devoirs paroissiaux. J'avais une bonne petite infirmière juive qui commençait à être inquiète [24@113] pour moi et appelait sans cesse le médecin qui tardait à venir. La porte s'ouvrit brusquement et, sans frapper, la femme du patron de la buvette entra. Elle me jeta un coup d'œil, puis se précipita sur le téléphone et, de maison en maison, elle chercha à atteindre le docteur ; l'ayant atteint, elle lui ordonna de venir chez moi immédiatement. Puis elle mit Dorothée sous son bras, me fit signe de la tête, assura que Dorothée serait très bien avec elle et disparut. Je ne revis pas Dorothée pendant trois jours. Je ne m'en inquiétais guère ; j'étais bien trop malade. Mildred naquit aux forceps et j'eus deux sérieuses hémorragies. Grâce à de bons soins je m'en tirai. Le bruit avait couru que j'étais au plus mal, aussi tant de bonnes choses furent apportées et tant de choses aimables furent faites que j'en suis éternellement reconnaissante. Des crèmes, des pâtés, du porto, des fruits frais à profusion. Les femmes se relayaient le matin pour faire la lessive, pour épousseter, pour balayer, pour s'asseoir près de moi à coudre et à raccommoder. Elles assistaient l'infirmière qui avait soin de moi. Elles invitaient mon mari chez elles afin qu'il ne soit pas gênant à la maison et je m'éveillai soudain au fait que le monde est plein de gens affectueux, que j'avais été aveugle toute ma vie. Je pénétrais plus avant dans l'humanité.

Ce fut à cette époque, pourtant, que les vrais soucis débutèrent. Les gens commençaient à découvrir ce qu'était en réalité Walter Evans. J'étais sur pied le neuvième jour après la naissance de Mildred, sans nourrice, ni aide d'aucune sorte. La femme du bedeau me trouva ce jour-là, à sa grande horreur, faisant la lessive et, sachant que j'avais failli mourir dix jours avant, elle alla voir Walter Evans et le sermonna. Il n'en résulta rien, mais elle eut des soupçons et commença à me surveiller de plus près et à me manifester encore plus d'amitié. Le mauvais caractère de Walter Evans prenait de sérieuses proportions ; mais, ce qui était curieux, c'est que, hormis ce caractère brutal, il n'avait de vice d'aucune sorte. Il ne buvait jamais, il ne jurait [24@114] jamais, il ne jouait jamais ; j'étais la seule femme qui l'ait jamais intéressé et la seule femme qu'il ait jamais embrassée ; je crois qu'il persévéra dans cette conduite jusqu'à sa mort, qui survint il y a quelques années. En dépit de tout cela, il était impossible à vivre et il devint finalement dangereux d'être dans la même maison que lui. La femme du bedeau entra un jour et me trouva le visage vilainement meurtri. J'étais si malade et si fatiguée et elle était si bonne et si douce, que je lui avouai que mon mari m'avait jeté une livre de fromage en plein visage. Elle rentra chez elle ; peu après l'évêque arriva. Je souhaite être capable, dans ces pages, d'exprimer la gentillesse, la bonté et la compréhension de l'évêque Sanford. La première fois que je l'avais rencontré, il était venu pour une confirmation. J'avais servi à souper et ensuite j'étais allée dans la cuisine pour laver la vaisselle. Soudain, j'entendis quelqu'un qui essuyait les assiettes derrière moi et, pendant un moment, je ne me retournai pas, pensant que c'était seulement une des dames de l'église. A ma stupéfaction, je découvris que c'était l'évêque ; cela lui ressemblait tellement de faire une telle chose ! Beaucoup de discussions et de conversations suivirent et, finalement, fut offerte à Walter une nouvelle opportunité de se réhabiliter. Nous partîmes immédiatement pour une autre paroisse. J'en fus très contente, car le presbytère était beaucoup plus joli. C'était une plus grande communauté et j'étais plus près d'Ellison Sanford, l'une des plus charmantes personnes et l'une des amies les plus vraies que j'ai jamais eues.

Mon état général s'améliora et, en dépit des constantes flambées de fureur de Walter, la vie commençait à prendre un peu plus de couleurs. J'étais plus près de la ville dans laquelle l'évêque et sa femme vivaient et je les voyais davantage. Je trouvais, dans la paroisse, plus de gens qui parlaient le même langage que moi, mais, de bien des manières, ce fut une

mauvaise période et en automne je retombai malade. Ma dernière fille, Ellison, s'était annoncée pour janvier ; dans un de ses accès de mauvaise humeur, mon mari me jeta en bas de l'escalier, ce qui eut, comme on le constata plus tard, un mauvais effet sur l'enfant. Elle était très délicate après sa naissance ; [24@115] c'était ce qu'on appelle communément un "bébé bleu" (malformation congénitale du cœur). Pendant des années, on crut que je ne pourrais pas l'élever. Pourtant j'y parvins et elle est maintenant la plus forte de mes trois filles.

Ensuite, les choses allèrent de mal en pis. Tout le monde savait que cela allait très mal au presbytère et tout le monde faisait de son mieux pour aider. Une très gentille jeune fille m'offrit de venir vivre avec moi comme hôte payant, afin que j'aie quelqu'un dans la maison ; mais, le moment venu, elle fut prise de panique, tout en restant toujours aussi loyale avec moi. Le champ qui jouxtait le presbytère était labouré, jour après jour, et quand (par curiosité), je demandai à celui qui le labourait pourquoi il le faisait si régulièrement, il me dit qu'un groupe d'hommes avait décidé que je devais avoir quelqu'un à portée de voix ; donc ils avaient pris leur tour pour labourer le champ. Les jeunes filles du central téléphonique découvrirent la situation et m'appelèrent à des intervalles réguliers, pour savoir si j'allais bien. Le docteur qui m'avait soignée quand Ellison naquit était très préoccupé et me fit promettre de cacher, tous les soirs, le couteau à découper et la hache sous mon matelas. Le sentiment s'affirmait que Walter Evans n'était pas normal. Je me souviens de m'être relevée, une nuit, en entendant un homme sortir rapidement de ma chambre et dévaler l'escalier. C'était seulement le docteur qui était entré pour voir si j'allais bien. Encore une fois, vous voyez comme j'étais entourée de gentillesse. J'étais, cependant, profondément humiliée et ma fierté était cruellement blessée.

Un matin, une amie m'appela pour me demander d'amener les trois enfants pour la journée, disant qu'elle viendrait me chercher. J'y allai et nous passâmes tous un très bon moment. A mon retour, Walter Evans était parti ; il avait été envoyé à San Francisco et mis en observation par un psychiatre, afin de savoir si oui ou non son mental était sain. Heureusement pour [24@116] moi, le médecin diagnostiqua qu'il était méchant, mais pas fou et qu'il ne souffrait de rien de plus grave que de ne pouvoir se dominer. Pendant ce temps, Ellison était tombée très malade d'un "choléra infantile" et on ne me laissait pas d'espoir de guérison. Je me

souviens si bien d'un jour d'été torride pendant ce terrible moment. Elle gisait dangereusement malade, sur une courtepoinle, par terre, tandis que les deux autres enfants jouaient dans une cour voisine ; mon médecin arriva et entra dans la maison avec un bébé dans les bras, suivi d'une grande et jolie femme qui semblait bonne pour l'hôpital. Il me dit qu'il m'avait amené le bébé pour que je le soigne et me demanda si je voulais bien mettre la mère au lit et la soigner elle aussi. Naturellement je le fis et, pendant trois jours, j'eus deux bébés malades sur les bras, ainsi qu'une femme, trop malade, trop déprimée et trop souffrante pour être capable de soigner son enfant. Je fis tout ce que je pus, mais le bébé mourut dans mes bras. Rien ne pouvait le sauver ; pourtant il avait bénéficié de l'habileté experte du médecin et de mes dons d'infirmière. Ce docteur était un homme sage ; il savait que j'avais mon compte dans ma propre situation familiale, mais que j'avais besoin d'apprendre que je n'étais pas seule dans la peine, que d'autres avaient autant de chagrin que moi et que j'étais capable d'une plus grande dépense d'énergie que je ne le croyais. La sagesse et le profond savoir psychologique des médecins généralistes des petites villes sont, pour moi, stupéfiants ; ils connaissent le monde ; ils vivent une vie de sacrifice ; ils sont habiles grâce à une vaste expérience ; ils manient les circonstances promptement et adéquatement, car ils n'ont personne à qui se référer qu'eux-mêmes. Personnellement, je suis profondément redevable aux médecins des villes et des villages qui ont été mes amis, autant que mes médecins.

On me conseilla d'emmener Ellison à San Francisco à l'hôpital des enfants pour voir si quelque chose pouvait être fait. Ellison Sanford prit les deux autres enfants, en dépit du [24@117] fait qu'elle en avait quatre elle-même, et je partis pour le Nord avec le bébé. Les médecins à l'hôpital me dirent qu'elle ne vivrait sans doute pas, et je dus la laisser là et rentrer pour m'occuper des deux autres enfants. Je ne vais pas m'étendre sur la difficulté de cette époque. Ceux qui ont des enfants comprendront. Je n'espérais plus la revoir jamais mais, miraculeusement elle guérit et me fut ramenée par son père qui avait été mis hors d'observation avec un bon bilan de santé. Il n'y a rien d'humoristique dans tout cela, n'est-ce pas ? Et je ne me sens pas hilare en le racontant.

Une année très particulière et difficile nous attendait à présent. Il était impossible à l'évêque de donner une charge à Walter Evans. Les seuls fonds que nous possédions étaient épuisés et mes très petites rentes, à

cause de la guerre mondiale, n'étaient plus qu'un peu de menue monnaie. Quand Walter était parti pour San Francisco, j'étais restée avec trois enfants et un paquet de factures. Il n'avait pas le sens de l'argent ; l'argent que je lui donnais, ou qui provenait de ses appointements, pour payer les frais courants, il le dépensait en luxe inutile. Il quittait la maison pour aller régler la facture de l'épicier et revenait avec un gramophone.

Je n'oublierai jamais, aussi longtemps que je vivrai, l'extraordinaire gentillesse de l'épicier de la petite ville où je vivais, et où Walter Evans eut sa dernière charge dans le diocèse de San Joachim. Nous devions quelques centaines de dollars à l'épicier ; je l'ignorais complètement. Des bruits avaient couru évidemment, dans le village, sur tout ce qui était arrivé. Un matin, après que mon mari fut envoyé à San Francisco, le téléphone sonna ; c'était la boutique de l'épicier. Le propriétaire était un Juif et un Juif très ordinaire d'aspect. Je n'avais jamais rien fait pour lui, si ce n'est d'être courtoise et, étant anglaise, de n'avoir, évidemment, aucun sentiment anti-sémite. **[24@118]** Il n'y a jamais eu aucune attitude anti-sémite en Grande-Bretagne, surtout pendant ma jeunesse. Certains de nos plus grands hommes ont été des Juifs, tel Lord Reading, Vice-Roi des Indes et bien d'autres. Cet homme me demanda ma commande par téléphone. Je lui demandai combien nous lui devions et il dit : "Plus de deux cents dollars" ; mais cela ne le tracassait pas, car il savait qu'il serait payé, même si cela devait prendre cinq ans. Puis il ajouta : "Si vous ne me donnez pas votre commande, je vais vous envoyer ce que je crois qu'il vous faut et vous ne serez pas contente, n'est-ce pas ?" Alors je lui passai ma commande. Quand l'épicerie arriva au presbytère, ce matin-là, je trouvai une enveloppe avec dix dollars "pour les faux frais", au cas où j'aurais été à court pour les menus frais ; il les avait ajoutés au compte, sachant que je n'aurais pas accepté la charité. Il me demanda la clé de ma boîte aux lettres, afin de veiller au courrier à ma place. Je me sentis, et me sens toujours profondément débitrice à son égard. Il me fallut plus de deux ans pour payer sa facture, mais je le fis et, chaque fois que je lui envoyais cinq dollars d'acompte, je recevais en retour une lettre reconnaissante comme si je lui avais fait une faveur.

Outre que j'ai été élevée en Angleterre où les sentiments anti-sémites n'ont jamais été dominants et où le problème noir est mieux compris qu'aux Etats-Unis, j'ai été profondément débitrice de certains membres de ces deux minorités souffrantes. Le problème des Noirs m'a toujours paru plus

simple que celui des Juifs et pouvant être beaucoup plus facilement résolu.

Le problème juif m'a toujours semblé presque insoluble. Moi, maintenant, je ne vois pas d'issue, excepté celle du lent processus de l'évolution et d'une campagne planifiée d'éducation. Je n'ai pas de sentiments anti-sémites ; j'ai une dévotion pour certains de mes plus chers amis, tels que le docteur Assagioli, Régina Keller et Victor Fox et ils le savent. Peu de gens au monde sont aussi proches de moi qu'eux ; je compte sur leurs conseils et leur compréhension et ils ne me déçoivent pas. **[24@119]** J'ai été officiellement sur la "liste noire" d'Hitler parce que j'ai défendu les Juifs, en faisant des conférences à travers l'Europe de l'Ouest. Cependant, tout en connaissant à fond les merveilleuses qualités du Juif, sa contribution à la culture occidentale et au savoir, son riche actif et ses dons dans le domaine de la création artistique, je ne parviens pas à voir une solution immédiate à ce problème crucial.

Il y a des fautes des deux côtés. Je ne parle pas ici des fautes ou plutôt des crimes diaboliques des Allemands ou des Polonais envers leurs concitoyens juifs. Je parle de tous ceux qui sont pour les Juifs et non contre eux. Nous, les gentils, nous n'avons pas trouvé ce qu'il faut faire pour libérer les Juifs de la persécution, persécution datant de beaucoup, beaucoup de siècles. Les Egyptiens, dans les premiers temps de l'histoire biblique, persécutaient les Juifs et la persécution a constitué leur histoire, tout au long des ans. J'hésite à donner ma conclusion, mais je vais le faire, dans l'espoir qu'elle pourra apporter une aide. Il n'est possible que de traiter, très brièvement, un ou deux points, en soulignant que ce ne peut être que d'une manière peu adéquate.

Il doit y avoir une cause fondamentale à cette constante persécution, du fait qu'ils ne sont pas aimés. Quelle est cette cause ? La cause fondamentale gît, sans doute, profondément enracinée dans certaines caractéristiques raciales. Les gens se plaignent (et c'est probablement justifié) de ce que les Juifs rabaissent l'atmosphère des secteurs dans lesquels ils résident. Ils pendent leur literie et leurs vêtements en dehors des fenêtres. Ils vivent dans la rue, s'asseyant en groupes sur les trottoirs. Mais, pendant des siècles, les Juifs habitaient sous des tentes et devaient vivre de cette manière et ils obéissent encore à ces habitudes héréditaires. On se plaint de ce que, dès que l'on a permis à un Juif de prendre pied dans un groupe ou dans une affaire, il ne s'écoule pas longtemps avant que ses sœurs, ses **[24@120]** neveux, ses oncles et ses tantes n'y pénètrent aussi.

Mais les Juifs ont dû se donner la main, en face de siècles de persécutions. On dit que le Juif est strictement matérialiste, que le tout-puissant dollar importe plus pour lui que les valeurs éthiques, et qu'il est prompt et habile à prendre avantage sur les gentils. La religion juive ne met pas l'accent sur l'immortalité ou sur la vie après la mort et cela est vrai, car j'ai discuté de ce problème avec des étudiants juifs en théologie. Pourquoi donc ne tireraient-ils pas le meilleur de la vie, selon des conceptions matérialistes ? Mangeons et buvons, et jouissons des biens terrestres, car demain nous mourrons. Tout cela est compréhensible, mais ne favorise pas les bonnes relations.

Ayant étudié, pensé et posé des questions, certaines choses se sont clarifiées dans mon esprit ; elles constituent, selon moi, une partie de la réponse. Les Juifs se cramponnent à une religion qui est fondamentalement dépassée. Il y a quelques jours, je me demandais jusqu'à quel point l'Ancien Testament valait la peine d'être conservé. Il est en grande partie terrible et cruel. Je pensais que les dix commandements devaient être conservés, une ou deux des histoires, par exemple celle de l'amour de David et de Jonathan, le 23^{ème} Psaume, le 91^{ème} Psaume, quelques autres encore et environ quatre chapitres du Livre d'Esaïe. Tout le reste est complètement inutile et indésirable et a contribué largement à nourrir l'orgueil et le nationalisme du peuple. Ce qui se dresse entre le Juif orthodoxe et la masse des gentils, ce sont les tabous religieux, car la croyance juive est, avant tout, une religion du "tu ne dois pas". Ce qui conditionne la pensée du gentil, en ce qui concerne le Juif non orthodoxe, plus moderne, c'est ce matérialisme dont Shylock est le symbole.

En écrivant ces mots, je suis consciente de leur insuffisance et de leur manque de véritable équité ; pourtant, d'un point de [24@121] vue général, ils sont absolument vrais tout en étant grossièrement injustes dans beaucoup, beaucoup de cas de Juifs. Il y a de nombreux points communs entre les Juifs et les Allemands. Les Allemands se considèrent comme étant un peuple élu. Les Allemands mettent l'accent sur la "pureté raciale" et les Juifs le font également, depuis la nuit des temps. Les Juifs semblent ne pouvoir jamais s'assimiler. J'ai rencontré des Juifs en Asie, en Inde et en Europe, tout comme ici et ils restent des Juifs, en dépit de leur citoyenneté ; ils restent séparés des nations dans lesquelles ils résident. Je n'ai pas constaté cela en Grande Bretagne, ni en Hollande.

Les gentils ont fréquemment traité les Juifs de façon abominable ;

beaucoup d'entre nous en ont le cœur brisé et travaillent à aider. L'obstacle provient aujourd'hui des Juifs eux-mêmes. Personnellement, je n'ai encore jamais trouvé un Juif qui veuille admettre qu'il y ait eu fautes ou provocations de leur part. Ils se prennent toujours pour les maltraités et disent que l'ensemble du problème serait résolu si les chrétiens se conduisaient bien. Beaucoup d'entre nous, des milliers d'entre nous, essaient de se conduire bien, mais nous n'obtenons pas de collaboration de la part des Juifs.

Pardonnez-moi cette digression, mais le souvenir de Jacob Weinberg, qui fut si amical avec moi, m'a fait partir sur un sujet pour lequel je me sens vivement concernée.

Donc, le problème en face duquel nous nous trouvions, Walter et moi, était de savoir que faire. J'avais compris que le sort de Walter était en grande partie entre mes mains. Si j'avais pu le persuader de se contrôler et de me traiter avec la décence normale, l'évêque se serait efforcé finalement de lui obtenir une autre charge, dans un autre diocèse où nous n'aurions pas eu le handicap de son passé ; quoique l'évêque de ce diocèse aurait dû, inévitablement, être mis au courant des circonstances. Je me souviens bien du soir où j'exposai nettement la situation à [24@122] Walter, après avoir eu une longue conversation avec l'évêque. Je lui fis voir que son sort reposait entre mes mains et que ce serait sage de sa part de cesser de me frapper. Je lui dis que j'obtiendrais le divorce, à coup sûr, sur la foi du témoignage du médecin qui m'avait examinée quand Ellison naquit et qui m'avait vue avec des meurtrissures sur tout le corps. Cette menace était puissante par rapport à l'Eglise épiscopale. Sa carrière de prêtre serait terminée. C'était un homme fier et intimement choqué par la publicité ; à partir de ce jour-là, il ne leva plus le petit doigt sur moi. Il boudait et restait sans parler pendant des jours ; il me laissait le plus gros du travail, mais je n'avais plus à avoir peur de lui.

Nous prîmes une petite maison de trois pièces au fin fond d'une contrée sauvage, non loin de Pacific Grove et je commençai à élever des poules et à gagner un peu d'argent en vendant leurs œufs. Je découvris très vite qu'à moins d'élever des poules sur une très grande échelle (ce qui impliquait un capital), on gagne peu. Les poules sont tellement stupides ; elles sont complètement dépourvues d'intelligence ; le seul aspect excitant de l'élevage de volailles est la chasse aux œufs, seulement c'est un travail sale. Mais je parvins à nourrir la famille et la petite maison ne coûtait que

huit dollars par mois, qu'elle ne valait même pas.

Ma vie, en ce temps-là, était très monotone : les soins de trois bébés, un mari morose et plusieurs centaines de poules stupides. Nous n'avions pas de salle de bains, ni de toilettes à l'intérieur. Tenir les enfants et la maison propres était même un problème. Nous n'avions pratiquement pas d'argent et une partie de la note d'épicerie était payée par les œufs que l'épicier prenait toujours parce qu'il était mon ami. J'avais pris l'habitude d'aller dans les bois des alentours avec une brouette, les enfants trottant derrière moi, pour ramasser du bois pour le feu. Je ne peux donc pas dire que c'était un temps agréable. Encore une fois, je n'y trouve rien d'humoristique. C'était comme une incarnation entièrement nouvelle et le contraste [24@123] entre cette vie monotone de ménagère et de mère, d'éleveuse de volailles, de jardinière et ma riche vie de petite fille, puis ma vie, si pleine, d'évangéliste, m'abattit complètement à la fin.

Je sentais que je n'étais utile à personne et que j'avais dû quitter le bon chemin à un certain moment, autrement je ne me serais pas trouvée dans cette situation. Le vieux complexe chrétien du "misérable pécheur" me submergeait. Ma conscience, conditionnée d'une façon morbide par la théologie fondamentaliste, continuait à me dire que j'étais punie de mes doutes et que, si je m'en étais tenue à la foi et à la sécurité de mon adolescence, je ne serais pas actuellement dans cette galère. L'Eglise m'avait déçue, Walter était un homme d'Eglise et les autres hommes d'Eglise que j'avais rencontrés me semblaient très médiocres, excepté l'évêque qui, lui, était un saint ; mais, argumentais-je, il aurait été un saint de toute façon, même s'il avait été plombier ou agent de change. Je savais assez de théologie pour avoir perdu ma foi dans les interprétations théologiques, et je sentais que rien ne m'était laissé, sauf une vague croyance dans le Christ qui, à ce moment-là, paraissait bien loin. Je me sentais abandonnée de Dieu et des hommes.

Laissez-moi vous dire ici qu'il ne fait aucun doute, dans mon esprit, que l'Eglise est en train de perdre la partie, à moins d'un changement dans sa technique. Je ne peux pas comprendre pourquoi les gens d'Eglise n'avancent pas avec leur temps. Toute évolution, dans tous les domaines, est une expression de la divinité ; l'état d'immobilisme de l'interprétation théologique est contraire à la grande loi de l'univers : l'Evolution. Après tout, la théologie n'est qu'une interprétation et une compréhension de ce que l'homme croit être l'intention de Dieu. Donc, c'est un cerveau humain,

fini, qui pense et qui crée la pensée, au long des âges. Ainsi, d'autres cerveaux humains peuvent apparaître et donner d'autres interprétations plus profondes, [24@124] plus larges et trouver une théologie plus progressiste. Qui oserait dire qu'elles ne seront pas aussi justes que celles des ecclésiastiques du passé ? A moins que les Eglises n'élargissent leur vision, n'éliminent leurs querelles à propos de détails sans importance et ne prêchent un Christ naissant, vivant, aimant et non un Christ mort, souffrant et sacrifiant à un Dieu de colères, elles perdront la fidélité des générations montantes ; et ce sera bien ainsi. Le Christ est vivant, triomphant et toujours présent. Nous sommes sauvés par sa Vie. Sa mort nous pouvons la connaître aussi et triomphalement, la Bible le dit. Les Eglises doivent commencer à transformer leurs séminaires théologiques. J'ai subi une éducation théologique et je sais de quoi je parle. Des jeunes gens intelligents ne voudront pas plus longtemps y entrer quand ils se heurteront à d'anciennes expressions de ce qu'ils reconnaissent comme de vivantes vérités. Ils ne sont pas intéressés par l'Immaculée Conception, ils sont intéressés par la réalité du Christ. Ils en savent trop pour accepter l'inspiration littérale de la Bible, mais ils sont prêts à croire en la Parole de Dieu. La vie est si pleine de mouvement, aujourd'hui, de héros, de beauté, de tragédies, de cataclysmes et de glorieuses opportunités, que cette génération n'a pas de temps pour les puérités de la théologie. Heureusement il y a, dans l'Eglise, quelques hommes clairvoyants qui finalement changeront l'attitude réactionnaire, mais il faudra du temps. En attendant, les cultes et les "ismes" engloutiront les gens. Cela pourrait être évité si l'Eglise s'éveillait et donnait à une humanité qui attend et qui cherche ce dont elle a besoin, pas de soporifiques, pas d'autorité, pas de douces platitudes, mais le Christ vivant.

Après six mois de ce genre de vie, si je me souviens bien, je revis l'évêque et je lui dis que Walter s'était bien comporté. L'évêque alors, très aimablement, réussit à lui faire obtenir une place où il puisse, de nouveau, assumer son travail d'Eglise. Il trouva une petite charge dans un village minier du Montana ; il fut entendu qu'il m'enverrait chaque mois une partie de son [24@125] traitement. Pendant ce temps, moi, je déménageai pour aller dans un petit pavillon de trois pièces, dans un quartier plus peuplé de Pacific Grove. C'était en 1915 et ce fut la dernière fois que je vis Walter Evans. Pratiquement, il ne m'envoya jamais rien sur son traitement et ses lettres devinrent de plus en plus injurieuses. Elles étaient pleines de menaces et d'insinuations. Je ne pouvais rien faire et je réalisai que je

devais conduire ma vie seule et faire le mieux possible pour les trois petites filles.

La guerre en Europe battait son plein. Tous mes parents y étaient impliqués. Mes petits revenus me parvenaient irrégulièrement. Ils étaient lourdement imposés et parfois les chèques ne parvenaient pas à destination, à cause du naufrage du bateau transporteur du courrier. J'étais dans une position des plus difficiles ; sans parents dans le pays que j'aurais pu aller voir et (mis à part l'évêque et sa femme) sans amis à qui me confier. J'étais pourtant entourée d'amis aimables et bons, mais aucun n'était en position de faire quelque chose pour moi et, en regardant en arrière, aujourd'hui, je me demande si je leur ai jamais laissé deviner combien ma situation était sérieuse. L'évêque voulait écrire à ma famille pour faire connaître ma position, mais je ne le lui permis pas. J'ai toujours cru fermement au proverbe qui dit : "Comme on fait son lit, on se couche" et je ne crois pas du tout à la vertu des grands cris, des lamentations, des pleurnicheries auprès des amis. Je savais que Dieu aide ceux qui s'aident eux-mêmes, mais, à cette époque, il me semblait que Dieu aussi me manquait et je ne pouvais même pas élever ma plainte vers Lui.

Je partis en chasse, aux alentours, pour trouver quelque chose qui me rapporterait un peu d'argent, mais je découvris seulement que j'étais une personne parfaitement inutile. Je pouvais faire de la belle dentelle, mais personne ne voulait de dentelle et, de toute façon, je n'aurais pas pu trouver en Amérique la matière première pour la confectionner. Je n'avais pas de don particulier ; je ne savais pas taper à la machine ; je ne pouvais pas enseigner ; je ne savais que faire. Il n'y avait qu'une [24@126] industrie dans le secteur et c'était une sardinerie ; plutôt que de laisser les enfants mourir de faim, je décidai de devenir ouvrière à l'usine et de travailler dans la conserverie de sardines.

Je me souviens du moment de crise où j'en vins à cette décision. C'était une crise spirituelle majeure. Comme je l'ai dit, j'étais arrivée en Amérique, l'esprit plein de questions concernant les vérités spirituelles auxquelles on pouvait croire. Le cours de théologie que j'avais suivi, dès mon arrivée, ne m'avait pas aidée du tout. Tout cours de théologie peut miner la foi de l'homme, si ce dernier est assez intelligent pour se poser des questions et s'il n'appartient pas à la catégorie de ceux qui acceptent aveuglément ce que disent les hommes d'Eglise. Les commentaires que j'avais consultés à la bibliothèque de théologie m'avaient semblé ineptes,

mal écrits, vrai ramassis de platitudes. Ils ne répondaient à aucune question ; ils se perdaient en abstractions, ils fuyaient la réalité, se réclamant d'une connaissance exacte des intentions et des volontés de Dieu, et ils cherchaient à résoudre tous les problèmes en citant saint-Augustin, saint-Thomas d'Aquin et les saints du moyen-âge. Les théologiens semblent n'être jamais confrontés aux événements essentiels, ils en reviennent toujours à l'affirmation rabâchée : "Dieu dit" ; mais peut-être ne l'a-t-Il pas dit ; peut-être la traduction est-elle fautive ; peut-être la phrase dont il est question est-elle une interpolation ; il y en a beaucoup, ainsi, dans la Bible. Alors la question se présentait à mon esprit : Pourquoi Dieu parla-t-il seulement aux Juifs ? J'ignorais tout des autres Ecritures. Il y avait des parties de l'Ancien Testament qui me choquaient et des parties dont je m'étais souvent étonnée qu'elles aient pu échapper à la censure. Dans un livre ordinaire, on les aurait trouvées obscènes mais, dans la Bible, elles étaient acceptées. Je commençais à me demander si mes interprétations n'étaient pas aussi bonnes que celles de quelqu'un d'autre. Je me souviens d'une méditation que je fis, un jour, sur le verset de la Bible : "Tous les cheveux de votre tête sont comptés." Il me semblait que Dieu conservait une bien grande quantité de [24@127] statistiques. Je consultai un théologien du séminaire ; sa réponse fut que l'affirmation de la Bible prouvait que Dieu n'était pas soumis au temps. Je découvris ensuite que la Croix n'était pas un symbole chrétien, mais qu'il datait de bien avant le christianisme et cela fut le coup final.

J'étais donc complètement désillusionnée sur la vie, sur la religion dans ses présentations orthodoxes, et sur les gens, particulièrement sur mon propre mari que j'avais idéalisé. Personne n'avait besoin de moi, excepté trois bébés et j'étais habituée à être nécessaire à des centaines et des milliers de gens. Seulement une petite poignée de gens s'intéressaient à ce qui pouvait m'arriver et j'étais habituée à être importante pour beaucoup. Il me semblait que j'avais atteint le point où j'étais absolument inutile, accomplissant les corvées et les tâches communes de la vie dans une petite ville où des centaines de femmes, pourvues de moins d'éducation et de cervelle, faisaient probablement mieux que moi. J'étais lasse de laver des couches et de beurrer des tartines. Je connaissais le goût du complet désespoir. Mon seul réconfort était les enfants, mais elles étaient si petites que leur qualité guérissante résidait dans leur absence de compréhension.

Le comble fut atteint le jour où, complètement désespérée, je laissai

les enfants aux soins d'une voisine et partis seule dans les bois. Des heures durant, je restai la face contre terre, en lutte avec mes problèmes ; puis, me tenant debout sous un gros arbre que je pourrais sûrement retrouver si on n'a pas construit sur ce terrain, je dis à Dieu que j'étais désespérée, que je prendrais tout ce qu'il y aurait à prendre si cela me libérait pour une vie plus utile. Je lui dis que j'avais épuisé les possibilités de faire "toute chose pour l'amour de Jésus" ; que je balaierais et époussetterai et cuisinerai et laverai et soignerai les bébés au mieux de mes capacités, et alors quoi !

Je me souviens avec précision de la profondeur de mon désespoir en n'obtenant absolument aucune réponse. J'étais si [24@128] sûre que, si j'étais assez désespérée, j'obtiendrais une réponse ; que j'aurais de nouveau une espèce de vision, ou que j'entendrais une voix, comme à d'autres moments j'avais entendu une voix, me disant ce que j'avais à faire. Mais je n'avais pas de vision, je n'entendais pas de voix et je me bornais à rentrer pour faire le dîner. Pourtant j'avais été entendue, mais je ne le savais pas. Tous les plans étaient dressés pour ma libération, mais j'en étais tout à fait inconsciente. Une porte s'ouvrait et, sans même que je le réalise, j'étais proche de la partie la plus heureuse et la plus riche de ma vie. Comme je le dis à ma fille, des années plus tard, "nous ne savons jamais ce qui nous attend au tournant".

Le lendemain matin, je me rendis à l'une des grandes conserveries de sardines et sollicitai un travail. Je l'obtins, car c'était la pleine saison et on avait besoin de main-d'œuvre. Je fis un arrangement avec une voisine pour qu'elle soigne les bébés, et lui verserais la moitié de mes gains, quels qu'ils soient. Le travail était à la pièce et je savais que j'étais rapide ; j'espérais me faire assez d'argent et c'est ce qui arriva. Je partais tous les matins à 7 heures et je rentrais à la maison vers 16 heures. Pendant les trois premiers jours, le bruit, les odeurs, un entourage inconnu et les longs trajets à pied pour aller à l'usine et revenir à la maison m'affectèrent tellement, qu'à l'instant où je pénétrais dans le pavillon, je m'écroulais comme morte. Mais je m'y habituai, car la nature est très adaptable, et je considère cette période comme l'une des plus intéressantes de ma vie. J'étais en bas, parmi le peuple ; je n'étais même plus quelqu'un, alors que j'avais toujours cru que j'étais quelqu'un. Je faisais un travail que n'importe qui pouvait faire. C'était un travail non spécialisé. Je fus d'abord au département de l'étiquetage, étiquetant les grandes boîtes ovales de sardines Del Monte, mais là, je ne me faisais pas assez d'argent pour justifier mon effort. Je

rencontrais beaucoup d'amabilité dans ce département. Je crois que tout le monde voyait que j'étais paniquée car, un jour, l'homme qui jetait les boîtes de sardines sur [24@129] la table où on les étiquetait, me donna un coup de coude dans les côtes, un peu rudement, et dit : "Dites, je sais qui vous êtes. La sœur de ma femme vient de R. et elle m'a parlé de vous. Si vous avez besoin d'un homme pour prendre votre défense et pour empêcher quelqu'un d'être grossier envers vous, souvenez-vous que je suis là." Il n'intervint plus jamais, mais il exerça une sorte de surveillance sur moi. J'avais toujours des boîtes à étiqueter et je lui suis très reconnaissante.

On me conseilla d'aller au service de l'emballage où l'on mettait les sardines en boites et c'est ce que je fis. C'était un groupe d'ouvriers beaucoup plus rudes, des femmes plutôt dures, des Mexicains, et un type d'homme que je n'avais jamais rencontré avant même dans les œuvres sociales. Quand j'entrai, la première fois, dans ce service, ils me firent la vie dure, en faisant des plaisanteries sur moi. Je n'appartenais pas à leur groupe, apparemment. J'étais visiblement trop bonne et, bien sûr, beaucoup trop propre et ils ne savaient que faire de moi. Un groupe d'hommes avait l'habitude de se rassembler près de la porte de l'usine et quand j'étais en vue, ils commençaient à chanter "Plus près de toi, mon Dieu". D'abord, je n'aimais pas cela et je frissonnais à l'idée de passer la porte ; mais, après tout, j'avais une grande expérience des hommes et, peu à peu, je les vainquis, si bien que je connus un temps assez agréable. Je ne manquais jamais de poisson à emballer. Un journal propre trouva mystérieusement le chemin de mon escabeau. Ils veillèrent sur moi de toutes sortes de manières et je tiens à souligner encore que cela n'avait rien à voir avec mes mérites. Je ne savais pas le nom de ces hommes et de ces femmes. Je ne leur avais jamais fait la moindre amabilité, mais ils furent vraiment bons pour moi et je ne l'ai jamais oublié. J'appris à les aimer beaucoup et nous devînmes de bons amis. Je n'ai jamais appris, toutefois, à aimer les sardines. Je m'étais mis en tête que, puisque j'étais devenue empaqueteuse, je devais m'arranger pour que financièrement, cela en vaille la peine. J'avais besoin d'argent pour les enfants, donc j'appliquais mon esprit au problème [24@130] de l'emballage. J'observais les autres empaqueteurs. J'étudiais chaque mouvement, afin qu'il n'y ait pas d'effort inutile et, en trois semaines, je fus l'empaqueteuse exemplaire de l'usine. Je manipulais une moyenne de dix mille sardines par jour et j'embaquetais des centaines de boites. On amenait les visiteurs de l'usine pour me voir et je recevais alors le salaire de mon bon travail, en entendant des commentaires

tels que ceci : "Que fait une telle femme dans une usine ?" ou "Elle paraît trop bien pour le travail qu'elle fait." "Elle a dû faire quelque chose pour s'être rabaissée à ce genre de travail." "Il ne faut pas se fier aux apparences, elle n'est probablement bonne à rien." Je cite littéralement. Je me souviens qu'un jour le contremaître de l'usine était là, debout, à écouter un groupe qui parlait de moi de cette façon et il m'observait me tortiller. Les commentaires avaient été particulièrement rudes, mes mains tremblaient littéralement de rage. Après qu'ils furent passés, il vint près de moi et dit avec une expression de grande bonté : "Ne vous en faites pas, Mme Evans, ici nous vous appelons : Le diamant perdu dans la boue." Je trouvai que cela compensait largement ce qui avait été dit. Quoi d'étonnant à ce que j'aie une foi inaltérable et inébranlable dans la beauté et la divinité de l'humanité ? S'il s'était agi de gens qui étaient mes obligés, cela aurait été une autre histoire, mais ceux-là exprimaient spontanément la bonté de l'âme humaine envers une personne placée dans la même difficulté qu'eux. Le pauvre est généralement bon pour le pauvre.

Laissez-moi vous raconter une autre histoire qui exprime encore plus pleinement cette attitude humaine de bonté. Un jour, au moment où sonnait la cloche du déjeuner, un homme grand, lourd, sale et d'un certain âge, à l'apparence terrible et dont l'odeur se sentait de loin, vint à moi et dit : "Venez dans un coin avec moi, je veux vous parler." Je n'ai jamais eu peur des hommes et j'allai dans un coin avec lui. Il enfonça sa main [24@131] dans son jean et en sortit la moitié d'un tablier blanc, tout propre. Il dit : "Regardez, Madame, j'ai chipé ça à ma femme ce matin et je vais le suspendre à un clou ici. Je n'aime pas que vous vous séchiez les mains au torchon, dans le vestiaire des femmes. J'ai l'autre moitié et je la suspendrai quand celle-ci sera sale." Il tourna les talons avant que je n'aie eu le temps de le remercier et jamais plus il ne me parla ; mais il y eut toujours un torchon propre pour moi, pour m'essuyer les mains.

Je suis sûre que, dans la vie, nous recevons ce que nous donnons. J'avais appris à ne pas être snob ; je n'étais pas sermonneuse ; j'essayais seulement d'être polie et aimable et, par conséquent, de recevoir de la politesse et de l'amabilité des autres ; cela n'importe qui peut le faire, ce qui est la morale de mon histoire. Je me souviens d'une femme qui vint me consulter, il y a quelques années, à mon bureau de New York. Elle passait un mauvais moment ; les commérages à son sujet allaient bon train ; elle ne savait pas comment les arrêter. Elle pleurait, gémissait, disant que le

monde était cruel ; elle aurait bien voulu que je l'aide. Ne l'ayant jamais vue auparavant et ignorant tout de cette affaire, je fis ce que je pus. Assez curieusement, quelques jours plus tard j'allai au restaurant avec mon mari, Foster Bailey, et je m'assis avec lui dans un box. Dans le box voisin, je vis cette femme qui, elle, ne me vit pas. Elle était avec une amie et elle parlait d'une voix forte et claire ; je pouvais saisir chaque mot. Ce qu'elle disait de ses amis était au-delà du croyable. Pas un mot gentil ne sortait de ses lèvres. Elle débattait ce qu'on appelle, vulgairement, "le linge sale" de toutes leurs relations communes. En l'écoutant, j'eus la solution de son problème et, quand elle revint me voir, je la lui donnai, peut-être imprudemment, car je ne la revis plus. Je ne lui avais pas plu, probablement et, certes, la vérité ne lui plaisait pas.

Ce travail à l'usine dura plusieurs mois. Walter Evans, [24@132] pendant ce temps, avait quitté Montana et était entré dans une université de l'Est pour suivre un cours de perfectionnement. Il me donnait rarement de ses nouvelles. Aucun argent n'arrivait de lui et, en 1916, je consultai un avocat pour obtenir le divorce. Je ne pouvais pas supporter la perspective de vivre de nouveau avec lui, ni de soumettre les enfants à ses colères ou à ses bouderies. Rien n'indiquait qu'il eût appris quelque chose, ni qu'il eût acquis le sens de la responsabilité en ce qui concernait les enfants et moi-même. En 1917, quand les Etats-Unis entrèrent dans la guerre, il partit pour la France avec les Y.M.C.A. (Association de jeunes chrétiens), et il resta en France toute la durée de la guerre. Il se distingua et reçut la Croix de guerre. Moi, j'annulai la procédure de divorce, car il régnait un fort préjugé contre les femmes qui demandaient le divorce tandis que leur mari était au front. Cela ne me parut jamais bien logique, car un homme au front ou un homme à la maison, c'est toujours le même. Je n'ai jamais compris non plus pourquoi chacun des simples soldats est considéré comme un héros. Il a probablement été enrôlé sans avoir le choix. Je connais très bien les soldats, et je sais combien ils détestent les tirades des journaux et du public sur le "héros". J'avais renoncé à lui écrire et je commençais à éprouver un grand soulagement de le savoir si éloigné. Les enfants allaient bien et me donnaient une grande joie et, moi, j'allais bien, quoique mon poids ne fût que de 48 kilos environ. Je m'étais organisée pour que mes filles soient bien soignées et il me semblait que, peu à peu, je survivais à la tempête. J'étais encore dans l'obscurité, spirituellement, mais j'étais trop occupée à gagner de l'argent et à élever mes trois petites filles, pour avoir le temps de m'interroger sur mon âme.

CHAPITRE IV

Walter Evans me quitta alors que j'avais trente-cinq ans. Diverses observations m'ont appris que la trente-cinquième année marque souvent un tournant dans beaucoup d'existences. Si l'on doit, un jour, trouver sa vocation, si l'on se trouve encore dans une existence destinée à vous faire atteindre un certain degré de certitude et d'utilité, c'est à cet âge qu'une réalisation s'accomplira. Les numérologues affirment que la raison en est que $7 \times 5 = 35$; sept indique la fin d'un cycle, une totalité et l'ouverture d'une porte sur une nouvelle expérience ; tandis que cinq est le nombre de l'esprit et celui de la créature intelligente que nous appelons homme. Je ne saurais le dire. Je suis sûre qu'il y a quelque chose de vrai dans la numérologie car Dieu, nous dit-on, s'exprime par des nombres et des formes, mais je n'ai jamais été sensible aux déductions de la numérologie.

Le fait est, en tout cas, que c'est en 1915 que j'entrai dans un cycle entièrement nouveau et que, pour la première fois, je m'aperçus que j'avais un mental dont je commençais à me servir ; je découvrais sa souplesse et son pouvoir, son rôle de "projecteur" sur mes propres affaires et mes propres idées, sur le monde des événements extérieurs et sur le domaine des découvertes que nous appelons spirituelles, monde que le Maître hindou, Patanjali, appelle "le nuage de pluie des choses connaissables".

Ce fut pendant le temps difficile où je travaillais comme ouvrière d'usine que je pris connaissance de la théosophie. Je n'aime pas ce mot, en dépit de son contenu et de sa belle signification. Dans l'esprit du public, il signifie trop de choses qu'essentiellement la théosophie n'est pas. J'espère montrer, si possible, ce qu'elle est en réalité. Elle marqua l'ouverture d'une nouvelle ère spirituelle dans ma vie.

Il y avait, vivant à Pacific Grove à cette époque, deux [24@134] Anglaises qui venaient du même milieu britannique que moi. Je ne les avais jamais rencontrées, mais je le désirais, surtout parce que j'étais seule. J'aurais eu plaisir à me retrouver avec quelqu'un de ma chère patrie ; je les avais aperçues dans les rues de la petite ville. La rumeur me parvint qu'elles organisaient, chez elles, une réunion sur un sujet particulier et un ami commun s'arrangea pour me faire inviter. Mon motif en y allant n'était

pas des plus élevés. Je ne m'y rendais pas pour entendre quelque chose de nouveau ou d'intéressant, ou pour recevoir de l'aide. J'y allais parce que je voulais rencontrer ces deux dames.

Je trouvai la conférence très ennuyeuse et le conférencier très médiocre. Je ne peux imaginer pire conférencier. Il commença sa causerie par cette déclaration abrupte : "Il y a dix neuf millions d'années, les Seigneurs de la Flamme descendirent de Vénus et semèrent le germe du mental dans l'homme." A l'exception des théosophes présents, je pense que personne dans la salle ne savait de quoi il parlait. Rien de ce qu'il disait n'avait de sens pour moi. L'une des raisons en était que, en ce temps-là, je me référais à la Bible pour dater le cycle de l'évolution et la Bible place le moment de la création en l'an 4004 avant Jésus-Christ. J'avais été trop occupée à vivre et à être mère pour avoir eu le temps de lire les livres récents sur l'évolution. Je ne suis pas sûre que je croyais à l'évolution et je me souviens d'avoir lu Darwin et Herbert Spencer avec un sentiment de culpabilité et de trahison envers Dieu. L'idée que le monde était vieux de dix-neuf millions d'années n'était qu'un pur blasphème.

Le conférencier survola le monde de la pensée. Il dit à l'auditoire que chacun de nous avait un corps causal et que, apparemment, ce corps causal était habité par un Agnishvatta. Cela résonna pour moi comme un parfait non-sens et je doutai que ce genre de conférencier puisse jamais venir en aide à quelqu'un. Je pris une résolution sur l'instant, celle, si jamais j'étais conférencière, de m'efforcer d'être tout ce que ce conférencier [24@135] n'était pas. Mais j'avais gagné une chose : l'amitié de ces deux Anglaises. Elles me prirent en main immédiatement, me donnèrent des livres et j'eus mes entrées chez elle où je pouvais parler et poser des questions en abondance.

Mes journées devinrent alors très longues. Je me levais à quatre heures. Je nettoyais la maison, préparais le déjeuner pour les trois enfants ; à six heures, je leur donnais leur petit déjeuner, après les avoir lavées et habillées. Puis à 6 h 30, je les conduisais chez la voisine, et je partais pour l'usine où j'empaquetais ces damnées sardines. A midi, quand le temps était beau, j'allais manger mon déjeuner sur la plage. Généralement, vers 4 h, ou 4 h 30 de l'après-midi, j'étais de retour à la maison. Si c'était l'hiver, je jouais avec les enfants à l'intérieur, ou leur faisais la lecture. Si c'était l'été, je les emmenais à la plage. Vers 7 h, nous rentrions pour dîner, puis je les mettais toutes les trois au lit. Après avoir mis le linge à tremper ou le pain

à lever, je me glissais dans mon lit et je lisais sans lever les yeux, jusqu'à minuit.

J'ai toujours été de ces gens qui, par tempérament, ont besoin de très peu de sommeil. Quand j'étais encore une très jeune fille, un médecin me dit (il me connaissait très bien) que je n'avais jamais besoin de plus de quatre heures de sommeil par nuit ; il avait entièrement raison. Jusqu'à ce jour, je suis habituellement debout à 4 h 30 et, après avoir pris mon petit déjeuner, j'écris et je travaille jusqu'à sept heures. Tel a été le rythme de ma vie et peut-être est-ce pour cela que j'ai pu accomplir tant de choses. Une autre raison qui m'a aidée à travailler dur, fut la discipline extrêmement ordonnée de ma vie quand j'étais enfant. Elle développa en moi l'impossibilité de supporter l'oisiveté. On ne me permit jamais d'être oisive, donc je ne le suis jamais. Une troisième raison réside en quelque chose qui, je pense, serait utile à beaucoup de gens. C'est mon grand désir de connaissance et celui de trouver le temps pour [24@136] toutes choses, sans cependant négliger jamais les enfants ; donc je suivis un certain plan, une certaine discipline et fis des projets. J'appris à repasser avec un livre ouvert devant moi et, jusqu'à ce jour, je peux lire et repasser simultanément sans roussir les vêtements. J'appris à peler les pommes de terre en lisant sans me couper, et je peux écosser les pois et ôter les fils des haricots avec un livre devant moi. Je lisais toujours en cousant et en raccommodant. C'était possible parce que je le voulais et beaucoup de femmes pourraient apprendre à faire de même, si le savoir les intéressait assez. Le malheur est que beaucoup d'entre nous ne s'en soucient pas suffisamment. Je lisais aussi avec une grande rapidité, saisissant des paragraphes et des pages entières aussi vite que d'autres lisent une phrase. J'ai oublié le nom technique de cette capacité visuelle. Beaucoup de gens la possèdent et davantage encore pourraient l'acquérir s'ils essayaient. Je trouvais un arrangement avec ma propre conscience en ce qui concernait mon devoir de mère et de maîtresse de maison. J'avais observé une personne de mes relations qui avait cinq enfants. Elle s'était apparemment sentie appelée par le Seigneur pour aller prêcher, donc elle alla et prêcha, aux dépens des enfants qu'elle laissait à la maison aux soins de l'aînée qui avait juste quinze ans. L'enfant faisait de son mieux, mais s'occuper de quatre autres enfants n'était pas une plaisanterie. Nous toutes étions obligées de l'aider à les faire manger, à les baigner et, quand c'était nécessaire, à les faire obéir. C'était une leçon pour moi et un horrible exemple de ce qu'il ne faut pas faire. Aussi je décidai que, jusqu'à ce que mes filles soient adolescentes, je

consacrerais tout mon temps à elles et à la maison ; quand elles seraient grandes et capables d'être utiles, je partagerais les travaux sur la base de moitié-moitié.

Vers 1930, quand elles furent toutes pratiquement adultes, je leur dis que j'étais là en tant que conseillère et que mère, mais que, leur ayant consacré pratiquement vingt années complètes, à partir de ce jour, je ferais passer mon travail public [24@137] avant elles. Je leur demandai de se souvenir que j'étais toujours là et je pense qu'elles s'en sont souvenu, ou bien qu'elles le feront quand je serai partie.

Donc, j'étudiais, je lisais et je pensais. Mon esprit s'éveillait à la lutte avec les idées qui se présentaient et à l'ajustement de mes propres croyances et de nouveaux concepts. C'est alors que je rencontrai deux très vieilles dames qui vivaient côte à côte dans deux pavillons, indispensables l'une à l'autre et se querellant tout le temps. Elles étaient toutes deux des disciples personnels de H.P. Blavatsky. Elles s'étaient entraînées et avaient étudié avec elle.

Je venais justement de prendre connaissance de son grand livre *La Doctrine Secrète*. J'en étais très intriguée et complètement troublée. Je ne savais pas par quel bout le prendre. C'est un livre difficile pour des débutants, car il est incohérent et dépourvu de continuité. H.P.B. part sur un sujet, s'égaré sur un autre, en traite longuement un troisième, et – si vous cherchez – vous trouvez, soixante ou soixante-dix pages plus loin, le premier thème auquel elle revient.

Claude Falls Wright, qui fut le secrétaire de H.P. Blavatsky, me dit lui-même qu'en écrivant ce monumental ouvrage (car c'est bien ce qu'il est) H.P.B. écrivait page après page sans jamais les numéroter, et les jetait simplement par terre, derrière elle, à mesure qu'elle les finissait. Quand elle avait écrit toute la journée, Wright et ses autres aides réunissaient les feuillets et tentaient de les mettre dans une sorte d'ordre ; ce qui est extraordinaire selon lui, c'est que le livre soit aussi clair qu'il l'est. Sa publication, néanmoins, fut un grand événement mondial et l'enseignement qu'il contient a révolutionné la pensée humaine, même si on ne le réalise que faiblement.

Je considère les heures que j'ai passées avec ce livre comme étant celles qui ont le plus de valeur dans ma vie, et le bagage et la connaissance qu'il me donna constituent le meilleur de mon travail, selon une ligne

occulte possible. La nuit, je restais [24@138] assise dans mon lit à lire *La Doctrine Secrète* et je commençais à négliger la Bible dont la lecture était devenue une habitude. J'aimais ce livre et, en même temps, je le détestais cordialement. Je pensais qu'il était très mal écrit, incorrect et incohérent, mais je ne pouvais pas m'en détacher.

Ces deux vieilles dames me prirent alors en main. Jour après jour, pendant des semaines, elles m'instruisirent. J'emménageai dans un petit pavillon, afin d'être plus près d'elles. C'était un endroit sûr pour les enfants : des arbres pour grimper, un jardin à soigner et rien qui puisse me causer du souci. Donc, tandis qu'elles jouaient, je m'asseyais sous le porche de l'un ou de l'autre des pavillons et je parlais ou écoutais. Beaucoup de disciples personnels de H.P.B. m'ont aidée et ont pris personnellement la peine de voir que je comprenais ce qui était en train d'advenir de la pensée humaine à travers la publication de *La Doctrine Secrète*. J'ai souvent été amusée par les théosophes orthodoxes qui désapprouvaient ma présentation de la vérité théosophique. Peu d'entre ceux qui me désapprouvaient, pour ne pas dire aucun, n'avaient eu le privilège d'être enseignés par des disciples personnels de H.P.B., pendant des mois ; je suis presque sûre que, grâce à ces vieux étudiants, j'ai une perception plus claire que la plupart d'entre eux de ce que *La Doctrine Secrète* a l'intention de transmettre. Pourquoi ne l'aurais-je pas ? J'ai été bien instruite et j'en suis reconnaissante.

J'avais rejoint la loge théosophique de Pacific Grove et je commençais à instruire et à tenir des classes. Je me souviens du premier livre que je commentai. C'était "Etude de la Conscience" de A. Besant. Je ne savais rien de la conscience et je n'aurais pas pu la définir, mais j'avais toujours six pages d'avance sur la classe et, d'une manière ou d'une autre, j'arrivais à m'en tirer. Les étudiants ne découvrirent jamais combien peu je savais. J'ignore ce que la classe apprenait, mais moi, j'apprenais énormément.

Qu'y avait-il dans ce que j'apprenais, qui commençait à satisfaire mon esprit inquiet et mon cœur troublé ? J'avais été [24@139] laissée à la dérive jusqu'au comble de l'insatisfaction. Je n'étais sûre, à cette époque, que de deux choses : la réalité du Christ et la réalité de certains contacts intérieurs que je ne pouvais nier – à moins de manquer de sincérité avec moi-même, quoique je ne puisse en donner aucune explication. Alors, à mon grand émerveillement, la lumière commençait à se lever. Je découvris trois idées de bases nouvelles (pour moi) et, en définitive, elles s'inséraient

dans le programme général de ma vie spirituelle et me donnaient la clé des affaires du monde. N'oubliez pas que la première phase de la guerre mondiale (1914-1918) était commencée. J'écris ceci à la fin de la deuxième phase (1939-1945).

Je découvris, avant toute chose, qu'il y avait un grand Plan divin ; je vis que notre univers n'était pas "une rencontre hasardeuse d'atomes", mais la manifestation d'un grand dessein, ou archétype, qui sera tout entier à la gloire de Dieu.

Je découvris que, l'une après l'autre, des races étaient apparues sur notre planète et avaient disparu, et que chaque civilisation et chaque culture avaient vu avancer l'humanité d'un pas sur le chemin du retour à Dieu. Je découvris, en second lieu, qu'il y a Ceux qui sont responsables de la réalisation de ce Plan et qui, pas à pas, étape par étape, ont guidé l'humanité à travers les siècles. Je fis la stupéfiante découverte, stupéfiante pour moi parce que je savais si peu de choses, que l'enseignement concernant ce Plan ou ce Sentier était identique en Occident et en Orient, avant ou après la venue du Christ. Je découvris que le Chef de la Hiérarchie spirituelle était le Christ et, quand cela me devint clair, je sentis qu'il était revenu vers moi d'une manière plus proche et plus intime. Je vis qu'il était "le Maître de tous les Maîtres et l'Instructeur aussi bien des anges que des hommes". Je vis que tous les Maîtres de la Sagesse étaient ses élèves et ses disciples, tout comme les gens, tels que moi, sont les élèves de quelque Maître. J'appris que lorsque moi, du [24@140] temps où j'étais orthodoxe, je parlais du Christ et de son Eglise, je parlais en réalité du Christ et de la Hiérarchie planétaire. Je vis que la présentation ésotérique de la vérité ne diminuait aucunement le Christ. Il était vraiment le Fils de Dieu, le premier né d'une grande famille de frères, comme saint Paul l'a dit, et la preuve de notre propre divinité.

Le troisième enseignement que je saisis, et qui me laissa confondue pendant longtemps, était la croyance en la loi de Renaissance et en la loi de Cause à Effet, appelées Karma et Réincarnation par les théosophes qui, si souvent, aiment le langage ronflant. Personnellement, je crois que tout cet enseignement si nécessaire aurait fait des progrès beaucoup plus rapides si les théosophes n'avaient été si envahis et si séduits par les termes sanscrits. S'ils avaient enseigné la loi de Renaissance au lieu de la doctrine de Réincarnation et s'ils avaient présenté la loi de Cause à Effet au lieu de la loi de Karma, nous aurions pu assister à une reconnaissance plus

généralisée de la vérité. Je ne le dis pas dans un esprit de critique, car j'ai cédé à la même séduction. En repensant à mes premières classes et à mes premières conférences, je m'amuse maintenant de l'usage que je faisais de phrases techniques, pleines de mots sanscrits et de détails sur la Sagesse Eternelle. Je vois que je suis devenue plus simple à mesure que j'ai pris de l'âge et que je suis, peut-être, un peu plus sage.

Par la découverte de la loi de Renaissance, je vis que la plupart de mes problèmes personnels pouvaient trouver leur solution. Beaucoup de ceux qui viennent à l'étude de la Sagesse Eternelle trouvent d'abord difficile d'accepter le fait de la loi de Renaissance. Cela semble tellement révolutionnaire ; c'est propre à provoquer un sentiment de lassitude et de fatigue spirituelle. Une vie paraît déjà suffisamment dure, sans contempler une suite de vies, à la fois derrière soi et devant soi. Cependant, si l'on étudie d'autres alternatives à cette théorie, celle-ci semble être la meilleure et la plus défendable. Il y a seulement deux [24@141] autres théories qui retiennent réellement l'attention. L'une est l'alternative "mécaniste", qui considère que l'homme est purement matériel, sans âme et éphémère, si bien que quand il meurt, il se dissout dans la poussière dont il vient ; la pensée, selon cette théorie, est une simple sécrétion du cerveau, qui la produit tout comme les autres organes produisent leurs sécrétions phénoménales spécifiques. Il n'y a donc aucun dessein ni aucune raison à l'existence de l'homme. Cela, je ne pouvais l'accepter et généralement ce n'est nulle part accepté.

L'autre est la théorie de la "création unique" du chrétien orthodoxe que j'avais soutenue, sans me livrer à aucune spéculation quant à sa vérité. Celle-là affirme un Dieu indéchiffrable, qui envoie les âmes humaines en incarnation pour une vie et, telles seront leurs actions et leurs pensées au cours de cette unique vie, tel sera leur éternel futur. Cela dote un homme sans passé d'un seul présent important et d'un futur indéterminable, un futur qui dépend des décisions d'une seule existence. Ce qui détermine les décisions de Dieu quant à la place d'un homme, son milieu et ses caractéristiques, demeure inconnu. Il ne semble pas y avoir de raison à ce qu'Il fait, selon ce plan de la "création unique". Je m'étais tant inquiétée à propos de cette apparente injustice de Dieu. Pourquoi étais-je née dans de si bonnes conditions avec de l'argent, une bonne apparence, des chances et toutes les expériences intéressantes que la vie m'apportait ? Pourquoi y avait-il des gens, tels que ce misérable petit soldat dont Miss Sandes

m'avait délivrée, sans argent et sans capacité d'obtenir le moindre succès dans cette vie ? Je savais maintenant pourquoi je l'avais laissé à Dieu ; c'est que lui et moi, chacun à sa place, nous allions gravissant l'échelle de l'évolution, existence après existence, jusqu'au jour où, pour l'un et pour l'autre, il serait également vrai que "Tel Il est, tels nous sommes aussi dans ce monde".

Il me semblait raisonnable que "ce qu'un homme sème, il le récoltera" et c'était une joie pour moi de découvrir que je [24@142] pouvais faire appel à saint Paul et au Christ lui-même, pour nourrir ces enseignements. Une claire lumière était projetée sur la vieille théologie. J'étais en train de découvrir que la seule chose mauvaise résidait dans les interprétations que l'homme fait de la vérité et il m'apparaissait à quel point il est stupide d'accepter que l'intention de Dieu soit ceci ou cela, simplement parce qu'un prédicateur instruit ou quelque érudit l'a dit. Cela peut être vrai et alors intuitivement on le sait ; mais l'intuition ne fonctionne que si le mental est développé et c'est la cause de la difficulté. Les masses ne pensent pas et le théologien orthodoxe peut toujours trouver ceux qui le suivent quoi qu'il dise. Avec les meilleures intentions du monde, il exploite le manque de pensée. Il m'apparut aussi qu'il n'y avait aucune raison véritable à ce que l'interprétation de la Bible, par un prêtre ou un instructeur, il y a six cents ans, à sa manière (sans doute bonne pour son temps), soit acceptée maintenant, dans un temps différent, une civilisation différente qui a des problèmes profondément différents. Si la vérité de Dieu est la Vérité, elle est alors expansive et inclusive et non réactionnaire et exclusive. Si Dieu est Dieu, alors sa divinité s'adapte elle-même à la divinité qui émane des fils de Dieu et un fils de Dieu aujourd'hui est peut-être une expression très différente de la divinité d'un fils de Dieu d'il y a cinq mille ans.

Vous voyez donc combien l'ensemble de mon horizon spirituel s'élargissait. Il y avait de la lumière dans les cieux et je n'étais plus un disciple isolé, abandonné, luttant, incertain et n'ayant rien à faire, aussi loin que sa vue se portait. Il m'apparaissait lentement que j'étais une unité dans la grande compagnie de frères. Il me devenait clair que je pouvais coopérer au Plan si je le voulais, trouver ceux qui avaient travaillé avec moi dans d'autres vies, voir si ce que j'avais semé était bon et trouver ma place dans le travail du Christ. Je pouvais m'efforcer [24@143] d'approcher d'un peu plus près cette Hiérarchie spirituelle dont j'avais toujours subconsciemment connu l'existence et qui, apparemment, avait besoin de travailleurs.

Voilà donc les choses qui, progressivement, amenèrent l'expansion de ma conscience, en 1916 et 1917. Elles n'émergèrent pas comme des idées évidentes, formulées, mais comme des vérités que je reconnaissais lentement, auxquelles je m'ajustais graduellement et dont j'avais à trouver l'application. J'observais ma propre vie. J'étudiais mes trois filles dans cette perspective et cette étude me permit de voir plus clair. Je constatais que mon karma avec ma plus jeune fille, Ellison, était entièrement physique. J'avais sauvé sa vie grâce aux soins les plus assidus, année après année. Pendant huit ans elle dormit avec moi, par prescription du médecin, afin qu'elle puisse absorber ma vitalité. Jour après jour, par une surveillance attentive, ne lui permettant jamais de faire des exercices violents ou de gravir une colline, ni de monter un escalier, je vainquis ses troubles cardiaques, si bien qu'à présent, elle est le membre le plus fort de la famille. Ellison n'a manifestement plus besoin de moi. Elle est heureusement mariée, vit en Inde et elle a deux enfants. Je suis sûre qu'elle est fière de moi, mais notre relation appartient au passé. Le lien entre ma fille aînée et moi est extrêmement étroit et c'est probablement parce que nous avons tant d'effroyables querelles. Il y a un attachement intérieur très fort et, quoique je la voie peu à présent, je suis sûre d'elle et elle est sûre de moi. Ma seconde fille, Mildred, a un karma très proche du mien. Nous sommes particulièrement attachées et cependant je sais qu'elle se sent entièrement libre. Bien qu'elle ait été mariée deux fois, nous avons toujours été ensemble dans les circonstances les plus singulières et j'ai été très reconnaissante de son amour et, par-dessus tout, de son amitié. Ce serait si bon si les mères et les filles, les pères et les fils, valorisaient l'amitié dans leurs relations plus qu'ils ne le font. Je crois fermement que, si je pouvais voir dans le passé nos relations d'amitié selon la loi de Renaissance, la situation actuelle, réellement heureuse [24@144] entre mes trois filles et moi-même, serait clairement expliquée. N'en déduisez pas que nous nous entendions toujours bien. Il y a eu des scènes orageuses et des malentendus. Elles ne m'ont pas toujours comprise et j'ai souvent souffert à leur sujet, désiré changer les choses, espéré qu'elles agiraient différemment, etc., etc.

C'est vers la fin de 1917 que Walter Evans partit pour la France avec le Y.M.C.A. et mon ami l'évêque s'arrangea pour que je touche une allocation d'une centaine de dollars par mois sur son salaire. Elle m'était envoyée directement par le Y.M.C.A. jusqu'à ce que son engagement prenne fin. Cela avec mes propres petites rentes (qui commençaient à me

parvenir plus régulièrement) me permit de laisser tomber mon travail de sardinière et de faire d'autres projets. Mon travail dans la loge théosophique de Pacific Grove donnait des résultats et je commençais à être un peu connue comme étudiante.

Etant donné que mes finances étaient à peu près stabilisées, il me fut suggéré que je pouvais aller à Hollywood trouver le siège de la Société théosophique de Krotona. Je décidai de déménager et, vers la fin de 1917, nous partîmes. Je trouvai une petite maison, tout près du siège de la S.T., et je m'installai là avec les enfants dans un pavillon de Beechwood Drive.

Hollywood n'était pas encore gâté à cette époque. L'industrie du film était, naturellement, la principale industrie, mais la ville restait encore très simple. Les rues principales étaient bordées de poivriers et il n'y avait pas l'essoufflement, la folle ruée, le brillant artificiel et l'éclat du Hollywood d'aujourd'hui. C'était alors un lieu aimable et agréable. J'aimerais fixer ici la dernière impression que j'ai emportée, quand j'ai quitté la ville, de la profondeur, de l'amabilité, de l'ouverture et de la compréhension des personnes importantes du cinéma. J'ai rencontré [24@145] beaucoup de gens du cinéma et ils forment une population très sympathique et humaine. Naturellement, il y a de mauvais éléments, mais j'aimerais savoir dans quel secteur de la société humaine il n'y a pas de mauvais éléments. Il y a de mauvaises gens dans tous les groupes, les communautés, les clubs et les organisations. Il y a aussi des gens au-dessus de la moyenne, par leur bonté, et des gens d'un niveau de mortelle médiocrité, qui sont insuffisamment développés pour être très bons ou très mauvais.

Je descendais la 5^{ème} Avenue, il y a quelques années, et le chauffeur de taxi se tourna vers moi et dit : "Dites, Madame, avez-vous jamais rencontré un bon Juif" ? Je répondis que oui, certainement et que certains de mes amis intimes étaient Juifs. Il demanda alors si j'avais jamais connu un mauvais Juif et je répondis que j'en avais connu beaucoup. Il demanda ensuite si j'avais connu un bon Gentil et, évidemment, je répondis : "Bien sûr. En fait, je pense que j'en suis une moi-même." Il me demanda ensuite si j'avais connu, quelque mauvais Gentil et je fis la même réponse : "Bien, alors voyez Madame, qu'est-ce qui reste ? Simplement des êtres humains." Cela a été ma propre expérience partout. Qu'importe la race ou la nation, fondamentalement nous sommes tous semblables. Nous avons les mêmes défauts et les mêmes manquements, les mêmes besoins et les mêmes aspirations, les mêmes buts et les mêmes désirs et je crois que nous avons

besoin de le réaliser plus vivement et plus pratiquement.

Nous avons aussi besoin de nous libérer de l'impression que l'histoire et son nationalisme cristallisé a laissée en nous. Le passé historique de toute nation est une triste histoire, mais il conditionne notre pensée. La forme-pensée de la grandeur nationale règle les activités de chaque nation et c'est là que nous avons besoin de libération. C'est facile à voir si nous considérons certaines des grandes nations et leur caractéristiques. Prenez les Etats-Unis. Les Pèlerins ont laissé leur sceau et leur marque sur ce pays, mais j'incline à croire ce qu'un de mes [24@146] amis a remarqué, c'est que les véritables fondateurs de l'Amérique ont été leurs courageuses femmes ; les Etats-Unis sont une civilisation féminine. Les Pèlerins doivent avoir été un type d'homme plein d'étroitesse, de supériorité et des plus difficiles à vivre, car ils avaient toujours raison.

La méfiance, la réticence et le sentiment de supériorité des Britanniques sont des choses dont ils devraient se délivrer. Le Français a la conviction que la gloire de son pays, qui l'a placé au moyen-âge à la tête des nations, devrait être restaurée pour le bien de l'Europe. Cette conviction doit être dépassée. Chaque nation a ses défauts évidents dont les autres nations sont plus conscientes que de ses vertus. On oublie la vitalité de l'Amérique à cause de l'irritation que provoque sa vanité. La justice intrinsèque de l'Angleterre est perdue de vue quand on voit un Anglais refuser de s'expliquer. Le brillant de l'esprit français n'est pas prôné par ceux qui se rendent compte que la France manque complètement de conscience internationale. Et, aujourd'hui, les U.S.A., avec leur exubérance juvénile, la promesse de stabilité et la capacité juvénile de résoudre tous les problèmes, les leurs et ceux du reste du monde, préparent un futur d'une utilité et d'une beauté inégalées.

Les mêmes critiques et la même reconnaissance des vertus pourraient s'adresser à toutes les nations, et il en va de même des personnes. Nous avons tous des défauts évidents, si éclatants aux yeux du monde que nos vertus, tout aussi évidentes, sont oubliées. Une des choses qui me troublaient quand j'ai commencé à écrire cette autobiographie, c'était la crainte de faire peut-être, inconsciemment et sans propos délibéré, un plaidoyer en ma faveur. J'ai de bons points de repère ; je ne peux pas être détournée de mon propos ; j'aime réellement les gens ; je ne suis pas du tout fière. J'ai une réputation de fierté, mais je pense qu'elle est surtout imputable à ma stature. Je marche très droite et je me tiens la tête haute,

mais vous en feriez [24@147] autant si (comme enfant dans une salle de classe) vous aviez dû apprendre vos leçons en tenant trois livres sur le sommet de la tête et avec une branche de houx sous le menton. Je ne pense pas être une personne égoïste et je ne prête guère d'attention à ma santé ; je crois que je peux dire, sincèrement, que je ne suis pas pleine d'apitoiement sur moi-même. Je suis normalement conservatrice et j'ai l'habitude d'être très critique, parce que j'ai le don de voir pourquoi les gens sont ce qu'ils sont ; quelles que soient leurs erreurs, rien n'altère mon attitude envers eux. Je ne cultive pas le ressentiment, en grande partie sans doute parce que je suis trop occupée pour me laisser tracasser et parce que je n'aime pas avoir un point d'infection qui m'empoisonne l'esprit. Je suis sûre d'être irritable, et je sais que je suis difficile à vivre, parce que je me pousse moi-même et tous ceux qui s'associent à moi, mais mon défaut principal, celui qui a amené le plus de difficultés dans ma vie, c'est la peur.

J'en fais état, très délibérément, parce que j'ai découvert que, lorsque mes amis et mes étudiants s'aperçurent que j'avais été victime de la peur toute ma vie, ils furent grandement soulagés et aidés. J'avais eu peur de manquer, peur de faire des erreurs, peur de ce que les gens pensaient de moi, peur de l'obscurité et peur d'être admirée par les autres. J'ai toujours considéré que rien n'était plus destructeur que d'être mise sur un piédestal. Je suis d'accord avec le proverbe chinois qui dit : "Celui qui est mis sur un piédestal ne peut que tomber." Je trouve très irritante l'attitude du chef de groupe moyen, ou maître en occultisme et de beaucoup de prêtres et du clergé. Ils se posent comme si, réellement, ils étaient les oints du Seigneur ; comme s'ils étaient très différents des autres gens et non, tout simplement, des êtres humains s'efforçant, avec simplicité, d'aider leurs compagnons. Mon éducation et ma préparation à la vie ont eu pour résultat de m'habituer à avoir très peur de ce que les gens disent. A présent, cela m'est égal, car j'ai découvert que, à tort ou à raison, on a toujours tort aux [24@148] yeux d'une fraction du public. Ce sont les autres qui sont le sujet de la plupart de mes craintes – mon mari et mes enfants – mais je souffre d'une peur personnelle à laquelle je ne donne pas libre cours et qui, pourtant, ne me quitte jamais ; j'ai peur du noir, la nuit, si je suis seule dans la maison ou l'appartement. Je n'avais jamais connu cette peur avant de travailler au Foyer du Soldat de Quetta. J'ai habitué mes trois filles à ne pas avoir peur du noir, car j'ai vécu une expérience qui m'a marquée et, comme je ne lui ai jamais permis d'influencer mes actes, j'ai eu à la combattre depuis lors.

Ma compagne de travail avait été très malade de la typhoïde. Je l'avais soignée pendant toute sa maladie, puis elle avait été emmenée à l'hôpital ; j'étais donc restée seule dans l'immense Foyer du Soldat, et, étant très jeune et très pudique, je n'avais pas voulu permettre aux deux gérants anglais du Foyer (d'anciens soldats) de dormir dans la maison avec moi, parce que je pensais que cela pouvait donner lieu à des bavardages. Donc, chaque soir, quand les soldats étaient partis, l'un d'eux m'accompagnait à ma chambre, vers 11 h 30, regardait dans ma salle de bain et dans mes placards, jetait un coup d'œil sous le lit et fermait à clé toutes les portes de ma chambre à coucher. Je pouvais ensuite l'entendre traverser les autres pièces en s'en allant. Ma chambre avait quatre portes, une qui donnait sur la véranda, une sur le salon et encore une autre sur la chambre à coucher de ma collaboratrice ; puis la porte de ma salle de bain. Jamais je n'étais le moins du monde nerveuse et l'inspection de mes appartements était une précaution que cet homme prenait ; le lit était exactement au centre de la pièce, les pieds dans des plats creux à cause des insectes. A cette époque, en Inde, nous dormions toujours avec une lampe allumée.

Je m'éveillais vers deux heures du matin en entendant un bruit dans le salon ; je vis la poignée de la porte tourner et s'agiter. Heureusement, la porte était fermée à clé. Je savais que ce ne pouvait pas être un des gérants et je ne pouvais ni [24@149] entendre ni voir le gardien, donc je devinais que c'était un montagnard ou un voleur qui essayait d'ouvrir le coffre du salon. Plusieurs centaines de roupies étaient déposées dans ce coffre chaque soir. C'était le moment de l'année où les membres des tribus montagnardes étaient autorisés à descendre au cantonnement. Il y avait deux fois plus de gardes et toutes les précautions étaient prises pour surveiller les montagnards car il y avait des troubles à la frontière. Je savais que si l'on arrivait à entrer dans ma chambre, ce serait la fin pour moi, car tuer une femme blanche était une action d'éclat. Cela signifiait un couteau enfoncé dans mon cœur. Pendant quarante-cinq minutes, je restai assise sur mon lit, guettant, tandis qu'on essayait de briser ces portes très solides. Les montagnards n'osèrent pas aller jusqu'à la porte de la véranda, de crainte d'être vus, ni essayer d'arriver jusqu'à moi par la salle de bains ou par l'autre chambre car, dans les deux cas, il fallait casser deux portes et le risque de faire du bruit était trop grand. Je découvris alors qu'il arrive un point de la peur où l'on est si désespéré qu'on peut prendre tous les risques. Je traversai ma chambre, ouvris la porte et, derrière, je trouvai les deux gérants qui se demandaient si j'étais morte ou vive, et qui se consultaient

pour savoir s'il fallait frapper à ma porte et me réveiller. Ils dormaient sous des tentes dans le jardin et ils avaient attrapé les deux montagnards ; mais, très stupidement, ils n'avaient pas eu l'à-propos de frapper fort à ma porte ou d'appeler, auquel cas je n'aurais pas été effrayée. A partir de ce moment, mon porteur, le vieux Bugallo, dormit dehors, sous la véranda et je pouvais facilement l'appeler.

Deux ou trois mois plus tard, je revins dans ma chère patrie et je passai quelques semaines dans une vieille maison d'Ecosse, où j'étais allée tous les ans durant mon enfance. Il y avait beaucoup d'invités, environ dix-huit personnes, qui résidaient dans la maison à ce moment-là et, par erreur (car sa porte jouxtait la mienne), l'homme le plus charmant de la maison entra dans ma chambre, un soir. Il avait lu tard, en bas, et tandis qu'il montait, le vent avait soufflé sa chandelle et, en [24@150] même temps, ouvert ma porte. Il croyait trouver sa porte facilement en tâtant le mur, puisque sa chambre était voisine de la mienne. Trouvant une porte ouverte, il pensa naturellement que c'était celle de son cabinet de toilette. Au même moment, le vent m'ayant réveillée, je sautai du lit pour fermer la fenêtre et je me cognai contre lui. Cela, après l'expérience vécue quelques mois plus tôt, n'arrangea rien et fut la cause d'un état de peur que je ne suis jamais arrivée à surmonter.

J'ai eu deux autres très grandes frayeurs dans ma vie, alors que j'étais seule dans une maison ; je ne peux pas dire que j'aie beaucoup de courage, sauf celui de ne pas permettre à la peur d'influencer mes actions et je reste seule quand je le dois. J'ai peur pour des choses qui pourraient arriver à mes filles et, comme mon imagination travaille toujours surabondamment, je sais que j'ai perdu une grande partie de ma vie à me faire du souci pour des choses qui ne se produisaient jamais.

La peur est une caractéristique fondamentale de l'humanité. Tout le monde a peur et chacun a sa peur favorite. Si des gens me disent qu'ils n'ont jamais peur, je sais qu'ils mentent. Ils ont, quelque part, peur de quelque chose. Il n'y a pas de honte à avoir peur et il est fréquent que, plus on est évolué, plus on est sensible, plus il y a de peurs qui vous touchent. En plus de leurs peurs favorites, les gens sensibles sont enclins à adhérer aux peurs des autres. Ils sont donc identifiés à des peurs qui ne leur appartiennent pas, mais qu'ils sont incapables de distinguer de leur propre peur. Ceci est terriblement vrai de nos jours. La peur et l'horreur gouvernent le monde et il est facile de plonger les gens dans la peur. La

guerre nourrit la peur et l'Allemagne avec sa tactique de terreur l'a répandue et a fait tout le possible pour l'exalter. Il nous faudra beaucoup de temps pour déraciner la peur, mais nous sommes en train de faire un pas dans ce sens quand nous parlons ou travaillons en faveur de la sécurité. **[24@151]**

Il y a des écoles de pensée qui enseignent que la peur, si vous la favorisez, matérialisera ce dont vous avez peur. Personnellement, je n'en crois pas un mot, parce que j'ai passé ma vie à craindre toutes sortes de choses qui ne sont jamais arrivées et, comme j'ai une force de pensée passablement puissante, j'aurais sûrement matérialisé quelque chose, si cela avait été possible. La question peut être posée de savoir comment on peut combattre la peur. J'ai pris l'attitude positive de vivre avec mes peurs si c'était nécessaire et de ne pas y faire attention. Je n'ai pas lutté contre elles ; je n'ai pas argumenté avec moi-même, j'ai simplement reconnu mes peurs pour ce qu'elles étaient et j'ai passé outre. Je pense que l'on doit apprendre à accepter avec beaucoup de patience ce qui est et à ne pas perdre trop de temps à lutter avec soi-même au sujet de problèmes personnels. Les problèmes d'autrui sont plus profitables au point de vue de l'aide en général. La concentration sur le service peut et doit mener à l'oubli de soi.

Donc, je me suis demandé pourquoi je ne devais pas être peureuse ? Le monde entier a peur, pourquoi serais-je une exception ? Ce même argument s'applique à bien des choses. Les écoles de pensée qui disent aux gens que puisqu'ils sont divins ils doivent être exempts de chagrins, de maladies et de pauvreté, sont trompeuses. Bien sûr, elles sont en majorité sincères, mais leurs affirmations sont erronées. Elles conduisent ceux qui les écoutent à penser que le bien-être matériel et la prospérité sont d'importance souveraine et qu'ils ne manqueront pas de les obtenir s'ils affirment leur divinité, divinité présente, mais insuffisamment développée pour pouvoir s'exprimer. Pourquoi serais-je exempte de ces choses, quand toute l'humanité en souffre ? Qui suis-je pour être riche, alors que ni pauvreté ni richesse n'importent réellement ? Qui suis-je pour **[24@152]** avoir une parfaite santé, quand le sort de l'humanité de ce temps semble indiquer un état différent ? Je crois fermement que lorsque je pourrai, grâce au processus de l'évolution, exprimer pleinement le divin qui est en moi, je serai en parfaite santé. Peu m'importera d'être riche ou pauvre et ma popularité ne comptera pas du tout pour moi.

Je mets tout ceci en évidence, très affirmativement, car ces doctrines trompeuses se répandent rapidement dans la conscience publique et produiront, en fin de compte, la désillusion. Le temps viendra où nous serons libérés de tous les malaises de la chair ; mais quand il sera là, nous aurons acquis un sens des valeurs différent et nous aurons cessé d'utiliser nos pouvoirs divins pour obtenir des biens matériels pour nous-mêmes. Toutes les bonnes choses viennent à ceux qui vivent avec innocuité, qui sont aimables et prévenants. L'innocuité est une clé et je vous laisse trouver, par vous-même, combien il est difficile d'être inoffensif en paroles, en actes et en pensées.

La vie à Hollywood fut alors plus facile pour moi. Les enfants étaient assez grandes pour aller à l'école ou au jardin d'enfants. J'avais beaucoup d'amis et le site où était Krotona, le Centre théosophique, était délicieux. Krotona était une communauté d'environ cinq cents personnes, la plupart vivant sur les lieux et quelques autres, ailleurs, dans Hollywood et Los Angeles. Il y avait des salles de lectures, des salles de classe, une chapelle où se réunissaient les membres de la Section ésotérique et une cafétéria où l'on pouvait prendre un repas. L'endroit était magnifiquement arrangé et, quand j'y arrivai la première fois, il me sembla être au paradis sur terre. Là, tout le monde me parut être profondément spiritualisé. Je pensai que les chefs et les instructeurs étaient au moins des initiés d'un haut degré. J'assistai aux réunions et aux classes, j'appris un grand nombre de choses, ce dont je suis très reconnaissante.

Peu de temps après mon arrivée, on me demanda de tenir la cafétéria et j'acceptai joyeusement cette responsabilité. [24@153] C'était strictement végétarien ; j'étais végétarienne depuis ma venue à l'enseignement théosophique. Mes enfants n'avaient jamais goûté à la viande, au poulet ou au poisson, et j'étais atteinte du complexe de supériorité qui, souvent, est la caractéristique marquante du végétarien.

Je suis convaincue qu'il y a une phase dans la vie de tous les disciples où ils doivent être végétariens. De même, il doit y avoir une vie, au cours de laquelle un homme ou une femme devra être célibataire. Ceci, afin de démontrer qu'on a appris à dominer la nature physique.

Une fois cette maîtrise apprise et une fois qu'on n'est plus pris par les appétits de la chair, on peut se marier ou ne pas se marier, on peut manger de la viande ou n'en pas manger, comme cela paraît le mieux, comme le

karma peut l'indiquer et les circonstances le dicter. La situation est alors changée. Les disciplines physiques constituent une phase de l'entraînement ; quand la leçon est sue, elles ne sont plus nécessaires.

L'argument en faveur du végétarisme, fondé sur la cruauté qu'il y a à manger des animaux, n'est peut-être pas aussi sérieux qu'il le paraît aux personnes de type émotionnel et sentimental. Je m'en suis beaucoup souciée, car j'aime les animaux. J'aimerais faire ici deux suggestions que je trouve utiles. Il y a une loi du sacrifice qui gouverne tout le processus de l'évolution. Le règne végétal tire sa substance du règne minéral, car ses racines plongent dans le règne minéral. Le règne animal, pour une grande part, tire sa substance du règne végétal et il vit de la vie de ce règne. Quelques animaux supérieurs sont carnivores et, selon la loi de l'évolution, prédateurs, mais ce n'est pas la pensée humaine qui les pousse à l'être, comme certains fanatiques le prétendent. Par conséquent, le règne humain peut être considéré comme tirant sa substance du règne animal et, puisque **[24@154]** l'homme est le macrocosme des trois règnes inférieurs à lui, il est censé puiser normalement sa nourriture dans les trois règnes, et c'est ce qu'il fait. Dans les plus anciennes écritures de l'Orient, il est indiqué que le règne humain "est la nourriture des dieux" ; dans cette perspective la "grande chaîne du sacrifice" est complète. Le second point a trait à la loi de Cause à Effet, ou de Kharma, comme l'appellent les théosophes. Dans les premiers jours de l'humanité, les hommes étaient les victimes du règne animal, et ils étaient sans défense. Les animaux sauvages du passé étaient les prédateurs des êtres humains. Dans tous les règnes, la loi de Rétribution est agissante. Il est possible que cette loi soit l'un des facteurs qui poussent l'humanité à manger de la viande. J'ai extrait ceci, de ma propre conscience, avec le temps, mais ce ne fut pas rapide.

.Je tins la cafétéria et j'appris à faire de la bonne cuisine végétarienne. Ma première corvée à Krotona fut de vider les boîtes à ordures ; je commençais donc tout en bas et j'observais les gens – pour la plupart inconnus de moi – avec un grand intérêt. J'aimais très fort beaucoup d'entre eux. Je n'en détestais qu'un petit nombre. J'en vins à deux conclusions ; d'abord, qu'en dépit de tous les discours sur le régime équilibré, ils ne formaient pas un ensemble de gens particulièrement en bonne santé, et je vis également que plus l'abord du végétarisme était rigide et sectaire, plus la personne me paraissait affligée d'esprit critique et de supériorité. Il y avait des végétariens à Krotona qui n'auraient même pas pris de fromage,

ni de lait, ni d'œuf, parce que c'était des produits animaux et ils se sentaient très, très bons et bien sur la voie de l'illumination spirituelle. Pas une seule réputation n'était en sûreté entre leurs mains. Je m'en suis étonnée et j'en suis venue à la conclusion qu'il vaut mieux manger du beefsteack et avoir une langue aimable, que d'être strictement végétarien et regarder dédaigneusement le monde du haut de son piédestal.

De nouveau, je précise que toute généralisation est inexacte : j'ai connu beaucoup de végétariens adorables, doux, aimables et bons. **[24@155]**

C'est au cours de cette année, 1918, que je découvris, pour la première fois, qui était venu me voir en Ecosse, quand j'étais une adolescente de quinze ans. J'avais été admise dans la Section ésotérique de la Société théosophique et j'assistais à ces réunions. La première fois que j'entrai dans la chapelle, je vis les habituelles images du Christ et des Maîtres de la Sagesse, comme les nomment les théosophes. A ma grande surprise, là, regardant droit vers moi, il y avait un portrait de mon visiteur. Il n'y avait pas d'erreur. C'était bien l'homme qui était entré dans le salon de ma tante, et ce n'était pas le Maître Jésus. J'étais alors dépourvue d'expérience ; je me précipitai vers l'une des personnes âgées de Krotona et je lui demandai le nom de ce Maître. Elle me répondit que c'était le Maître K.H. et alors je commis la faute essentielle que je payai si cher ensuite. Croyant faire plaisir et sans la moindre intention de me vanter, je dis en toute innocence : "Oh ! alors c'est lui, mon Maître, car j'ai parlé avec lui et j'ai été conduite par lui depuis lors." Cette personne me regarda et dit d'un ton de mépris : "Dois-je comprendre que vous croyez être un disciple ?" Pour la première fois de ma vie, je me heurtai à la technique compétitive de la Société théosophique. Ce fut, cependant, une bonne leçon pour moi et j'en tirai profit. Apprendre à tenir sa langue est essentiel dans le travail de groupe et c'est une des premières leçons qu'un affilié à la Hiérarchie doit apprendre.

Pendant ce temps, les enfants grandissaient, apprenaient et me donnaient de plus en plus de satisfaction. Il n'y avait rien dans les très brèves lettres occasionnelles de Walter Evans qui indiquât un changement de sentiment et je recommençai à considérer la nécessité d'obtenir le divorce. Comme la fin de la guerre approchait, je consultai un avocat et il m'avisa que je n'aurais aucune difficulté.

En janvier 1919, je rencontrai Forster Bailey et, plus tard, **[24@156]**

dès que j'eus obtenu mon divorce, nous nous fiançâmes. La procédure de divorce avait été entamée avant notre rencontre. J'avais craint et redouté le procès de divorce, mais rien n'aurait pu être plus simple. L'évidence était trop grande et les témoignages trop irréfutables. Une vieille amie à moi, Mme John Weatherhead, vint avec moi au procès. Je prêtai serment ; le juge me posa une ou deux questions sur la résidence et l'âge des enfants, puis il dit : "J'ai lu les dépositions de vos témoins, Mme Evans, voici votre jugement, vous avez la garde de vos enfants. Bonjour. Cas suivant." Ainsi, ce cycle s'acheva. J'étais libre et je savais que j'avais fait pour le mieux pour les enfants. La Californie est l'un des Etats où il est le plus difficile d'obtenir le divorce et la promptitude du mien attesta de la justice de mon cas et de la rectitude de mes preuves. Walter Evans ne le contesta pas.

Durant l'année 1919, Foster Bailey et moi devînmes de plus en plus actifs dans le travail de la théosophie ; étroitement associé à nous, il y avait le Dr Woodruff Shepherd. Je vivais alors à Beechwood Drive avec les trois enfants et Foster vivait sous une tente à Krotona. Il avait été démobilisé après l'armistice, mais il avait été en permission de maladie pendant des mois, car l'avion qu'il pilotait avait été abattu entraînant des observateurs de l'armée. Je lui avais été présentée, après ma conférence à Krotona, par Dot Weatherhead qui non seulement me le fit connaître, mais fut aussi l'agent qui m'introduisit à la vérité occulte et à Krotona. Le souvenir de cette présentation conservé par Foster se résume par ces mots : "Tout ce que je vis, ce fut une boule de cheveux et un paquet d'os du sexe féminin." J'ai toujours eu beaucoup de cheveux. C'est un héritage familial et mes trois filles ont de beaux cheveux et beaucoup. Je n'oublierai jamais une remarque de ma fille aimée, Dorothée (qui est [24@157] célèbre pour ses remarques à double sens). Je m'étais lavé les cheveux, un jour en Angleterre et j'étais assise dehors, dans le jardin, à Ospringe Place, Faversham, pour les sécher. Dorothée me regardait par la fenêtre ; elle m'appela : "Oh ! mère, si seulement vous tourniez le dos aux gens et qu'ils ne voient que vos ravissants cheveux, jamais ils ne devineraient votre âge."

Vers la fin de 1919, Foster Bailey fut nommé secrétaire national de la Société théosophique. Le Dr Shepherd fut nommé directeur de la Publicité, je devins rédacteur en chef du journal régional, Le Messenger, et présidente du comité qui gérait Krotona. Tous les secteurs du travail, les programmes et les divers principes qui gouvernaient l'administration nous étaient donc accessibles. Le secrétaire général, M.A.P. Warrington, était un ami intime

et tous les aînés dans le travail étaient des amis ; là semblaient régner une grande harmonie et un esprit de véritable coopération. Peu à peu, cependant, nous découvrîmes combien superficielle était cette harmonie. Peu à peu, nous entrions dans une période difficile et angoissante. Notre affection et notre fidélité personnelles étaient acquises à nos amis et collaborateurs, mais notre sens de la justice et notre adhésion aux principes gouvernants étaient constamment outragés. La vérité était que la direction de la Société théosophique aux Etats-Unis et, plus encore à Adyar (le centre international) était, à cette époque, réactionnaire et hors du temps, alors qu'une nouvelle approche de la vie, de la vérité, de la liberté d'interprétation et l'impersonnalité auraient dû être les caractéristiques gouvernant les lignes de conduite et les méthodes. Ce n'était pas ainsi dans les faits.

La Société avait été fondée pour établir la fraternité universelle, mais cela avait dégénéré en un groupe sectaire, plus intéressé par la création et le maintien de loges et par l'accroissement d'adhésions que par le travail consistant à transmettre les vérités de la Sagesse Eternelle au grand public. Sa politique de n'admettre dans la Section ésotérique, pour l'enseignement spirituel, [24@158] aucune personne qui n'ait été, pendant deux ans, membre de la Société théosophique en est la preuve. Pourquoi l'enseignement spirituel ne peut-il être donné avant que la personne n'ait démontré, pendant deux ans, sa fidélité à une organisation ? Pourquoi doit-on cesser ses relations avec d'autres groupes ou d'autres organisations et donner des gages de sa fidélité à celui qui est appelé "Chef Visible" de la S.E., alors que l'unique fidélité requise est la fidélité au service de son prochain, à la Hiérarchie spirituelle et, par-dessus tout, à sa propre âme ? Aucune personnalité n'est en droit de demander des gages spirituels à d'autres personnalités. Le seul gage que tout être humain doit donner est, avant tout, à sa propre divinité intérieure, l'âme, et plus tard au Maître sous la conduite duquel il est à même de servir le plus efficacement ses compagnons.

Je me souviens qu'à l'une des premières réunions de la S.E. auxquelles j'assistais, Mlle Poutz, secrétaire de la S.E. à cette époque, énonça à notre grande stupéfaction que personne au monde ne peut être disciple d'un Maître de la Sagesse à moins d'avoir été reconnu tel par Mme Besant. Cette remarque dissipa le mirage en moi, quoique je n'en aie dit mot à personne sur le moment, sauf à Foster. Je savais que j'étais un disciple du

Maître K.H. et que je l'avais été d'aussi loin que je puisse me souvenir. Madame Besant m'avait oubliée évidemment. Je ne pouvais pas comprendre pourquoi les Maîtres, qui sont censés avoir une conscience universelle, s'occuperaient uniquement des disciples qu'ils ont dans les rangs de la S.T. Je savais qu'ils ne pouvaient pas être ainsi limités dans leur conscience ; plus tard, je rencontrai beaucoup de gens qui étaient disciples de Maîtres et qui n'avaient jamais eu de contact avec la S.T. ni même jamais entendu parler d'elle. Au moment où je pensais avoir trouvé un centre de lumière spirituelle et de compréhension, je découvrais que je m'étais égarée dans une autre secte.

Nous découvriâmes alors que la S.E. dominait complètement la S.T. Les membres n'étaient de bons membres que s'ils [24@159] acceptaient l'autorité de la S.E., s'ils donnaient leur agrément à toutes les déclarations du Chef Visible et s'ils étaient fidèles aux gens que les dirigeants de la S.E. approuvaient dans tous les autres pays. Certaines de ces approbations paraissaient ridicules. Beaucoup de gens acceptés étaient médiocres jusqu'au énième degré. Un certain nombre de ceux qui étaient considérés comme des initiés n'étaient ni particulièrement intelligents, ni aimants, et l'amour et l'intelligence sont, en grande partie, les signes distinctifs de l'initié. Parmi le groupe des membres avancés, il y avait compétition et revendication, donc lutte constante entre les personnalités, lutte qui ne se bornait pas seulement à des joutes oratoires, mais qui trouvait aussi son expression dans des articles du journal. Je n'oublierai jamais mon horreur, un jour, quand un homme à Los Angeles me dit : "Si vous voulez savoir ce que n'est pas la fraternité, allez vivre à Krotona." Il ne savait pas que j'y vivais.

L'ensemble de la situation était si sérieux et la division dans la section si grande entre ceux qui se réclamaient de la fraternité, de l'impersonnalité, de la simplicité et du dévouement au service de l'humanité, que Foster télégraphia à Mme Besant pour lui dire que si la S.E. ne cessait pas de dominer la S.T., elle serait bientôt l'objet de sérieuses attaques. A ce moment, Mme Besant envoya B.P. Wadia aux Etats-Unis pour examiner la situation et des réunions officielles furent tenues, avec Wadia comme arbitre ; Foster, le Dr Shepherd et moi-même, nous représentions le côté démocrate ; M. Warrington, Mlle Poutz et ceux qui se rangeaient derrière eux représentaient la partie de l'autorité et de la domination par la S.E. Jamais de ma vie auparavant, je n'avais été mêlée à la lutte dans une

organisation et je n'appréciais pas du tout cette période. J'aimais beaucoup certaines personnes qui se trouvaient de l'autre côté et j'en étais désolée. Le trouble s'étendit à la longue à toute la Section, et des membres continuèrent à donner leur démission. [24@160]

Entre temps, nous avons travaillé dur dans nos bureaux de la S.T. ; les enfants allaient bien ; nous faisons des projets pour nous marier aussitôt que les choses s'arrangeraient un peu. Nos propres ressources étaient très sérieusement réduites. Les salaires de Krotona étaient de 10 dollars par semaine. L'argent de Walter Evans avait cessé de parvenir depuis le divorce. Foster n'avait rien à cette époque. Il avait renoncé à sa clientèle d'avocat au moment de la guerre, tout en ayant l'intention de la reprendre. C'était une clientèle ancienne, familiale et, alors qu'il avait à peine vingt-huit ans, il gagnait de grosses sommes par an. Il y renonça définitivement afin de m'aider dans le travail qui, progressivement, prenait forme pour nous, et c'est une des choses qu'il sacrifia quand il choisit de lier son sort au mien. Les enfants l'adoraient et l'adorent encore et la relation entre eux a toujours été d'une grande affection et, de sa part, de sacrifice.

Elles l'adoptèrent du fond du cœur. Il fit la connaissance de Dorothee, l'aînée, quand elle avait environ neuf ans, un jour qu'il remontait Beechwood Drive pour venir me voir. Il entendit des cris et des sanglots venant d'un arbre devant lui. Comme il se hâtait vers l'arbre, il vit une petite fille qui pendait à une branche par les genoux. Il la regarda et dit seulement : "Saute" et elle sauta dans ses bras, et, comme il le dit souvent symboliquement, elle y est toujours restée. Mildred était terriblement malade quand il la vit pour la première fois. Elle présentait un cas d'oreillons rentrés avec une température de plus de quarante ; à ce moment-là, nous ne savions pas ce que c'était. Elle est fondamentalement introvertie et c'était bien d'elle d'avoir des oreillons "rentrés". Nous étions en train d'essayer d'obtenir un spécialiste et, en attendant, mon amie, Mme Copley Enos, et moi nous passions notre temps à l'enrouler dans des linges froids pour tenter de faire tomber la fièvre. Foster arriva et se mit à nous aider. Mildred lui jeta un [24@161] coup d'œil et depuis ils ont été extrêmement proches. Il se fit admettre par Ellison en devenant ami avec un gros enfant très sale qui faisait des pâtés de boue dans la cour.

La vie de Foster et la mienne s'acheminaient vers une ligne de travail public et nous faisons des projets et des arrangements pour l'avenir. La situation de la S.T. devenait de plus en plus difficile et l'on faisait déjà des

plans pour la convention de 1920, quand l'ensemble de la situation explosa. Par mon expérience intérieure, j'en étais arrivée à être aussi désillusionnée de la S.T. que je l'avais été du christianisme traditionnel, mais mon état n'était pas aussi aigu, car de grandes vérités de base avaient, à présent, une signification pour moi et je n'étais pas seule puisque Foster et moi projetions de nous marier.

J'en viens à un événement de ma vie dont j'hésite à parler. Il concerne le travail que j'ai fait au cours des vingt sept années écoulées. Ce travail a reçu une large reconnaissance mondiale et a suscité beaucoup de curiosité. Il m'a valu aussi une certaine dérision et une certaine suspicion, mais moins qu'on n'aurait pu s'y attendre ; j'ai été très capable de le comprendre, car j'ai commencé par être très suspicieuse moi-même. Je me demande pourquoi je tente de traiter ce sujet et pourquoi je ne continue pas à suivre la politique que je me suis fixée jusqu'ici : laisser mon travail et mes livres parler d'eux-mêmes et prouver qu'ils sont en eux-mêmes leur meilleure défense. Je crois qu'il y a deux raisons à cela.

Je désire souligner, avant tout, l'étroitesse du lien que la Hiérarchie intérieure des Maîtres établit avec les hommes et je désire rendre plus facile, à d'autres gens, un travail de la même sorte, pourvu que ce soit de la même sorte. Il y a tant d'aspects d'écrits soi-disant psychiques. Les gens sont incapables de faire la différence entre ce qui est l'expression d'un désir, ou l'émergence d'un subconscient très gentil, doux, bien intentionné, chrétien, ou encore l'écriture automatique, branchée sur la pensée [24@162] quotidienne (ce que tout le monde fait continuellement) ou une pure tromperie, et, d'autre part, les écrits qui sont le résultat d'un rapport fort, subjectif, de télépathie, en réponse à une impression provenant de certaines sources spirituelles élevées. Dans la Bible reviennent sans cesse les mots : "Et le Seigneur dit...", sur quoi quelque prophète ou voyant met par écrit ce qui a été dit, dont la majeure partie est belle et d'un apport spirituel. Cependant, une grande part porte la signature de la fragilité humaine, exprimant ses idées sur Dieu, Sa jalousie, Son esprit de revanche et Sa grande soif de cruauté. Il est dit que les grands musiciens entendent leurs symphonies et leur chorals avec l'oreille intérieure ; ils les transcrivent ensuite en notation musicale. D'où les grands poètes et les grands artistes reçoivent-ils leur inspiration à travers les âges ? Tous de quelque source intérieure de beauté.

Toute cette manière a été rendue difficile à aborder, à cause de bien

des écrits métaphysiques et spirites qui sont si bas dans l'ordre de l'intelligence, et si ordinaires et si médiocres par leur contenu que les gens évolués en rient et ne veulent pas les lire. Je désire montrer qu'il y a cependant une autre sorte d'impression, qui peut donner naissance à des écrits très au-dessus de la moyenne, capables de transmettre l'enseignement nécessaire aux générations suivantes. Je le dis en toute humilité, car je suis seulement une plume, un crayon, un sténographe et un transmetteur d'enseignement, au service de quelqu'un que je révère et honore et que j'ai été heureuse de servir.

C'est en novembre 1919 que j'ai eu mon premier contact avec le Tibétain. J'avais envoyé les enfants à l'école, je pensais avoir quelques minutes à moi et je montai sur la colline près de la maison. Je m'assis et commençai à penser, quand, soudain, je restai figée et attentive. J'entendis ce que je crus être une claire note de musique qui résonnait du ciel à travers la colline et en moi. Puis, j'entendis une voix qui disait : "Il y a des **[24@163]** livres qu'on désire voir écrire pour le public. Vous pouvez les écrire ; voulez-vous le faire ? Sans un instant d'hésitation, je dis : "Certainement pas. Je ne suis pas une de ces damnées psychiques et je ne veux être entraînée à rien de ce genre." J'étais sidérée de m'entendre moi-même parler à haute voix. La voix poursuivit, disant que les gens sages ne profèrent pas de jugements hâtifs, que j'avais un don particulier pour la télépathie supérieure et que ce qui m'était demandé ne revêtait aucun aspect de psychisme inférieur. Je répliquai que peu m'importait, que je ne m'intéressais à aucun travail de nature psychique. La personne invisible qui me parlait si clairement et si directement dit alors qu'elle me donnait le temps de réfléchir, qu'elle n'attendait pas ma réponse maintenant, qu'elle reviendrait dans trois semaines exactement pour savoir ce que j'avais décidé.

Alors, je me secouai comme si je m'éveillais d'un rêve, je rentrai à la maison et j'oubliai entièrement tout de cette affaire. Je ne lui donnai plus une seule pensée et je n'en parlai même pas à Foster. Je n'y pensai jamais, mais bien sûr, à la fin des trois semaines, j'entendis de nouveau la voix un soir, tandis que j'étais assise dans mon salon après avoir envoyé les enfants au lit. De nouveau, je refusai, mais celui qui parlait me pria de reconsidérer la chose pendant deux semaines et de voir, alors ce que je pouvais faire. Cette fois, je me sentais curieuse, mais pas le moins du monde convaincue. Je voulais bien essayer pendant deux semaines ou un mois et décider

ensuite de ce que je ressentais à ce sujet. Ce fut pendant ces quelques semaines que je reçus les premiers chapitres de *Initiation Humaine et Solaire*.

Je voudrais qu'il soit bien clair que mon travail n'est, en aucune manière, relié à l'écriture automatique. L'écriture automatique, sauf dans de rares cas (et malheureusement la plupart des gens pensent que leur cas est parmi les rares) est très dangereuse. L'aspirant ou le disciple ne doit jamais être un automate. [24@164] Il est censé ne jamais laisser aucune partie de lui-même en dehors de son contrôle conscient. S'il le fait, il entre dans un état de dangereuse négativité. Le matériel ainsi reçu est médiocre. Il ne contient rien de neuf et, fréquemment, il se détériore avec le temps. Bien souvent, la négativité du sujet permet l'entrée d'une seconde force qui, pour quelque raison particulière, n'est jamais d'un niveau aussi élevé que la première. Apparaît alors le danger d'obsession. Nous avons eu affaire à beaucoup de cas d'obsessions à la suite de l'écriture automatique.

Dans mon travail, il n'y a pas de négativité ; au contraire, je maintiens une attitude d'attention intense et positive. Je garde le plein contrôle de tous mes moyens de perception et il n'y a rien d'automatique dans ce que je fais. Simplement, j'écoute et j'écris les mots que j'entends ; j'enregistre les pensées qui sont déposées, une à une dans mon cerveau. Je ne fais aucun changement entre ce que je donne au public et ce qui m'a été donné, si ce n'est que j'adoucis l'anglais et je remplace un mot peu usité par un autre plus clair, prenant toujours soin de conserver le sens tel qu'il est donné. Je n'ai jamais rien changé à ce que le Tibétain m'a donné. Si je l'avais fait, ne serait-ce qu'une fois, Il ne m'aurait plus rien dicté. Je veux que cela soit très clair. Je ne comprends pas toujours, ce qui est donné. Je n'y adhère pas toujours. Mais je transmets tout honnêtement et, alors, je découvre que cela a un sens et évoque une réponse intuitive.

Partout, ce travail du Tibétain a grandement intrigué les gens et les psychologues. Ils contestent ce qui est la cause du phénomène et ils déduisent que ce que j'écris provient probablement de mon subconscient. Selon Jung, m'a-t-on dit, le Tibétain est mon soi supérieur personnifié et A. A. Bailey en est le soi inférieur. Un de ces jours (si j'ai jamais le plaisir de le rencontrer) je lui demanderai comment mon soi supérieur personnalisé peut m'envoyer des colis de divers endroits de l'Inde, car c'est ce qu'il a fait. [24@165]

Il y a quelques années, un très cher ami, un homme qui avait été très proche de Foster et de moi depuis le début de notre travail – Henry Carpenter – alla en Inde pour essayer de voir les Maîtres à Shigatzé, petite ville, indigène de l'Himalaya, juste à la frontière du Tibet. Il fit cet effort trois fois, quoique je lui ai dit qu'il pouvait trouver le Maître ici-même, à New York, s'il s'y prenait bien et si le moment était propice. Il ressentait le désir de dire aux Maîtres, à mon grand amusement, que parfois c'était trop dur pour moi et qu'ils devraient faire quelque chose. Etant un ami personnel de Lord Reading, l'un des vice-rois des Indes, il lui fut accordé toute facilité pour atteindre sa destination, mais le dalaï-lama lui refusa la permission de traverser la frontière. Au cours de son deuxième voyage en Inde, alors qu'il se trouvait à Gyantsé (point le plus avancé qu'il pouvait atteindre sans franchir la frontière), il entendit un grand *brouhaha* dans l'enceinte du bungalow. Il sortit pour voir ce que c'était et vit un lama, assis sur un âne, qui entra juste dans l'enceinte. Il était accompagné de quatre lamas et tous les indigènes dans l'enceinte les entouraient en s'inclinant. Par l'entremise de son interprète, M. Carpenter s'informa et on lui dit que le lama était l'abbé du monastère de l'autre côté de la frontière du Tibet et qu'il était venu spécialement pour parler à M. Carpenter.

L'abbé lui dit qu'il s'intéressait à notre travail et lui demanda de mes nouvelles. Il s'enquit de l'Ecole Arcane et lui donna deux grands paquets d'encens pour moi. Plus tard, M. Carpenter rencontra le général Laden Lha à Darjeeling. Le général est un Tibétain qui a suivi l'école et l'Université en Grande-Bretagne et il était en mission pour les services secrets sur la frontière tibétaine. Il est mort, à présent, mais il fut un homme d'une grande bonté. M. Carpenter lui raconta son expérience [24@166] avec le lama disant qu'il était l'abbé d'une certaine lamaserie. Le général nia carrément la possibilité que la rencontre ait eu lieu. Il dit que l'abbé était un grand homme très saint et qu'on ne l'avait jamais vu traverser la frontière pour rendre visite à un Occidental. Cependant, quand M. Carpenter revint l'année suivante, le général Laden Lha admit qu'il s'était trompé, que l'abbé était bien descendu pour le voir.

Après avoir écrit pour le Tibétain pendant près d'un mois, j'étais complètement affolée et je refusai absolument de continuer le travail. Je dis au Tibétain que les trois petites filles n'avaient que moi pour veiller sur elles et que, si je tombais malade ou devenais folle (comme il semble que cela arrive à tant de gens psychiques), elles seraient seules et que je n'osais

pas prendre ce risque. Il accepta ma décision mais me dit d'essayer de prendre contact avec mon Maître K.H. et de parler de tout cela avec lui. Après y avoir réfléchi environ une semaine, je décidai de prendre contact avec K.H. et je me mis en mesure de le faire, suivant la technique bien définie qu'Il m'avait apprise. Quand j'eus l'occasion d'un entretien avec K.H., nous en parlâmes. Il m'assura que je n'étais pas en danger, ni physiquement, ni mentalement, et que j'avais l'opportunité de faire un travail d'une réelle valeur. Il me dit que c'était lui qui avait suggéré que j'aide le Tibétain ; qu'Il n'était pas en train de me transférer dans l'ashram (ou groupe spirituel) du Tibétain, mais qu'Il souhaitait que je continue à travailler avec lui. J'acquiesçai donc au désir de K.H. et dis au Tibétain que je travaillerai avec lui. Je n'ai été strictement que sa secrétaire rédactrice et je ne suis pas membre de son groupe. Il n'a jamais interféré dans mon travail ni dans mon entraînement personnel. Au printemps de 1920, commença pour moi un temps très heureux de collaboration avec lui, tout en continuant mon travail de disciple avancé dans l'ashram de mon propre Maître.

Depuis lors, j'ai écrit beaucoup de livres pour le Tibétain. [24@167] Peu après avoir terminé les premiers chapitres de *Initiation Humaine et Solaire*, je montrai le manuscrit à B.P. Wadia. Il fut très excité et me dit qu'il publierait tout ce qui "venait de cette source" ; il imprima les premiers chapitres dans "The Theosophist" (le Théosophe), édité à Adyar, en Inde. Alors, se montra la jalousie des théosophes et leur attitude réactionnaire habituelle et rien de plus ne fut imprimé.

Le style du Tibétain s'est amélioré au fil des ans. Au début, il dictait en un anglais maladroit, pauvre ; puis nous nous sommes mis d'accord pour mettre au point un style et une présentation qui conviennent aux grandes vérités qu'Il a charge de révéler et que mon mari et moi-même devons porter à l'attention du public.

Au début de mon travail pour le Tibétain, je devais écrire à des heures régulières et c'était une dictée claire et concise. C'était donné mot à mot, de telle sorte que je puisse affirmer qu'indubitablement j'entendais une voix. On peut donc dire que j'ai commencé par une technique de clairaudience ; mais très vite je découvris que comme nos pensées étaient en harmonie, cette technique n'était pas nécessaire et que, si je me concentrais assez, si mon attention était concentrée adéquatement, je pouvais enregistrer et écrire les pensées du Tibétain – qu'Il exprimait et formulait soigneusement

– telles qu'il les introduisait dans mon mental. Ceci exige que soit atteint et conservé un point d'attention intense et concentré. C'est presque semblable à la capacité que l'étudiant avancé en méditation peut démontrer pour maintenir son point extrême d'attention spirituelle au degré le plus élevé possible. Cela peut être fatigant dans les premiers temps, quand on essaie probablement trop fort de bien faire, mais après c'est sans effort, et le résultat est la clarté de la pensée et la stimulation qui a un bon effet physique.

Aujourd'hui, comme résultat de vingt-sept ans de travail avec le Tibétain, je peux entrer en relation télépathique avec lui [24@168] sans la moindre difficulté. Je peux et dois préserver mon intégrité mentale tout le temps ; je peux toujours discuter avec lui s'il me semble – en tant qu'Occidentale – que j'en sais plus que lui sur certains points de présentation. Quand nous avons une discussion sur quelque donnée, invariablement, j'écris comme Il veut que le texte soit écrit, bien qu'Il soit capable de le modifier après en avoir parlé avec moi. S'Il ne change pas sa rédaction, ni son point de vue, je ne change pas ce qu'Il a dit.

Après tout, ces livres sont les siens, non les miens et, fondamentalement, la responsabilité est sienne. Il ne me passe aucune erreur et Il surveille la version finale avec grand soin. Il n'est pas seulement question de prendre sous sa dictée et ensuite de lui soumettre le texte, après l'avoir tapé. Il est question de sa supervision attentive sur la version finale. Je le mentionne avec force, car beaucoup de gens, quand le Tibétain dit quelque chose qui ne leur convient pas personnellement, sont capables de considérer ce point de désaccord comme étant dû à une interpolation de ma part. Cela n'est jamais arrivé, même si je ne suis pas toujours d'accord ou si je ne comprends pas ; je veux le répéter. J'ai publié exactement ce que le Tibétain a dit. Sur ce point précis, je maintiens fermement ma position. Quelques étudiants aussi, qui ne comprennent pas ce que le Tibétain veut dire, affirment que ses prétendues ambiguïtés sont dues à ce que j'ai mal interprété ce qu'il disait. Là où il y a des ambiguïtés, et il y en a beaucoup dans ses livres, elles sont dues au fait qu'il lui était absolument impossible d'être plus clair, à cause de la limitation de ses lecteurs et de la difficulté de trouver les mots pouvant exprimer des vérités plus nouvelles et les perceptions intuitives qui planent encore aux frontières du développement de la conscience de l'homme.

Les Instructeurs, responsables de la révélation des vérités [24@169]

nouvelles dont l'humanité a besoin, estiment que les livres écrits par le Tibétain sont très importants. Le nouvel enseignement, selon la ligne d'entraînement spirituel et la préparation des aspirants au discipulat, a aussi été donné. De grands changements sont en cours dans les méthodes et les techniques et, à cause de cela, le Tibétain a été particulièrement attentif à ce que je ne fasse pas d'erreur.

A l'époque de la seconde phase de la guerre mondiale, qui débuta en 1939, beaucoup de pacifistes et de gens bien intentionnés, mais irréfléchis, parmi les étudiants de l'Ecole Arcane ou parmi les personnes que nous avons pu toucher, dirent que j'avais écrit des brochures et des articles soutenant les Nations Unies et la nécessité de la défaite des forces de l'Axe et que le Tibétain n'était pas responsable du point de vue anti-nazi de ces articles. Cela de nouveau n'était pas vrai. Les pacifistes adoptèrent l'attitude orthodoxe et idéaliste ; puisque Dieu est Amour, il lui est impossible d'être anti-allemand ou anti-japonais. Parce que Dieu est Amour, Il n'a pas d'autre choix, tout comme la Hiérarchie qui travaille avec le Christ, que de se tenir fermement aux côtés de ceux qui cherchent une humanité libérée de l'esclavage, du mal, de l'agression et de la corruption. Les mots du Christ n'ont jamais été plus vrais : "Celui qui n'est pas avec moi est contre moi." Le Tibétain, dans ses écrits de cette époque, prit une position ferme et inébranlable et, aujourd'hui (1945), en constatant les indicibles cruautés, les atrocités et la politique esclavagiste des nations de l'Axe, sa position est justifiée.

Pendant ce temps, la situation à Krotona devenait plus aiguë. Wadia était arrivé à Krotona comme représentant de Mme Besant ; il soulevait les problèmes et nous collaborions pleinement avec lui, afin de ramener la S.T. à son impulsion d'origine, la fraternité universelle. Nous collaborions, parce [24@170] qu'à cette époque Wadia paraissait sincère et qu'il prenait vraiment à cœur les intérêts de la Société. La séparation dans la Société allait s'élargissant progressivement et la ligne de démarcation entre ceux qui soutenaient le point de vue démocrate et ceux qui tenaient à l'autorité spirituelle et à la domination de la S.T. par la S.E., grandissait rapidement.

A l'origine, le plan d'établissement de la S.T. avait été fondé sur l'autonomie des loges, à l'intérieur des diverses sections nationales. Mais, à l'époque où Foster Bailey et moi commençâmes à travailler, la situation avait été fondamentalement changée. Les gens à qui avaient été confiées toutes les loges étaient des membres de la S.E. et, à travers eux, Mme

Besant et les directeurs de Adyar avaient la haute main sur tous les secteurs et toutes les loges. A moins d'accepter les ordres des membres de la S.E. dans toutes les loges, on était en disgrâce, et il était presque impossible, en conséquence, de travailler dans une loge. Le journal régional et le journal international, intitulé "The Theosophist", s'occupaient de querelles personnelles. Des articles furent consacrés à l'attaque ou la défense de certains individus. Une grande période de psychisme envahissait la Société, due aux déclarations psychiques de Leadbeater et à son extraordinaire influence sur Mme Besant. Les suites du scandale Leadbeater faisaient encore beaucoup parler. Les déclarations de Mme Besant à propos de Krishnamurti divisaient la Société. En provenance de Adyar venaient des ordres qui auraient été donnés au Chef Visible par l'un des Maîtres, comme quoi tout membre de la Société Théosophique était tenu de mettre tout son intérêt dans l'un des trois modes de travail, ou dans les trois ensemble : l'Ordre co-maçonnique, l'Ordre de Service, et le Mouvement pour l'Education. S'il ne le faisait pas, il était considéré comme déloyal, indifférent aux demandes des Maîtres et mauvais théosophe. [24@171]

Leadbeater, à Adyar, publiait des livres qui étaient psychiques par leurs implications, invérifiables et qui transmettaient une forte dose d'astralisme. L'un de ses ouvrages majeurs "*L'Homme, d'où il vient, où il va*" était un livre qui, pour moi, fournissait la preuve de la fausseté fondamentale de ce qu'il écrivait. Ce livre trace les lignes du futur et le travail de la Hiérarchie du futur et, chose curieuse et frappante pour moi, la majorité des personnes désignées pour occuper de hauts grades dans la Hiérarchie et dans la future civilisation, étaient tous des amis personnels de Leadbeater. J'en connaissais quelques-uns, bien gentils et médiocres ; aucun n'était un géant intellectuel, la plupart était complètement sans importance. J'ai tant voyagé et j'ai rencontré tant de gens que je savais être plus effectifs au service du monde, plus intelligents au service du Christ et plus véritablement représentatifs de la fraternité, que mes yeux se dessillèrent quant à la futilité et l'inutilité de ce genre de littérature.

A cause de ces différentes raisons, beaucoup de gens quittaient la Société théosophique, dégoûtés et découragés. Je me suis souvent demandé ce qu'aurait été le sort de la S.T. si ces gens avaient eu l'endurance d'y rester, s'ils avaient refusé de se laisser évincer, et s'ils avaient combattu pour les fondements spirituels du mouvement. Mais ils ne le firent pas et,

en grand nombre, des gens de valeur s'en allèrent, se sentant frustrés, désavantagés et incapables de travailler. Moi, personnellement, je ne me suis jamais retirée de la Société et c'est seulement au cours de ces dernières années que j'ai manqué à verser mes cotisations annuelles. J'écris un peu longuement sur ce sujet parce que cette situation et cet état de fait rendirent nécessaires des changements ; de cela, notre travail des vingt années suivantes prenait forme.

Les disciples de tous les Maîtres se trouvent partout dans le monde, travaillant sur des lignes différentes, pour conduire l'humanité vers la lumière et pour établir le royaume de Dieu [24@172] sur la terre. L'attitude prise par la Société théosophique en se considérant comme l'unique canal, son refus de reconnaître les autres groupes ou organisations comme des parties également intégrantes et importantes du mouvement théosophique (pas de la Société théosophique) sont grandement responsables de la perte de son prestige. Il semble qu'il est un peu tard à présent pour que la Société théosophique s'amende et sorte de l'isolement et de la séparativité et devienne une partie du grand mouvement théosophique qui s'étend aujourd'hui dans le monde. Ce mouvement s'exprime, non seulement par les formations occultes et ésotériques, mais aussi par les syndicats, les projets d'unité mondiale et de rétablissement d'après-guerre, par une nouvelle vision dans le domaine politique, et par la reconnaissance générale des besoins de l'humanité. La dégénérescence de la belle impulsion initiale brise le cœur de ceux d'entre nous qui aimaient les principes et les vérités sur lesquels la théosophie, à l'origine, fut fondée.

Ne nous y trompons pas ; le mouvement lancé par Helena Petrovna Blavatsky faisait partie intégrante d'un plan hiérarchique. Il y a toujours eu des sociétés théosophiques à travers les âges ; le nom du mouvement n'est pas nouveau, mais H.P.B. lui apporta une lumière et une diffusion qui lui donnèrent une nouvelle importance et amenèrent un groupe jusque là un peu secret, à devenir plus ouvert. Elles donnèrent aussi la possibilité au public de partout de répondre à cet enseignement très ancien. La dette du monde à l'égard de Mme Besant pour son travail, faisant des doctrines de base de la S.T. un enseignement accessible à la masse des hommes, ne pourra jamais être acquittée. Il n'y a absolument aucune raison pour que nous passions sous silence le stupéfiant et magnifique travail qu'elle accomplit pour les Maîtres et pour l'humanité. Ceux qui, au cours des cinq dernières années, l'ont si violemment attaquée, me paraissent avoir une

importance égale à celle qu'ont les mouches attaquant un éléphant.
[24@173]

En 1920, la situation était à son comble. La séparation entre les esprits autoritaires de la S.E. et les esprits plus démocrates de la S.T. s'élargissait sans cesse. En Amérique, M. Warrington, les conservateurs et les chefs de la S.E. de partout, représentaient un groupe et l'autre groupe était mené, à ce moment, par Foster Bailey et B.P. Wadia. Telle était la situation quand la fameuse assemblée de 1920 se tint à Chicago, pendant l'été. Jamais de ma vie je n'avais assisté à une assemblée et dire que j'ai été déçue et outrée, c'est parler modérément. Il y avait là, réunis, des hommes et des femmes venant de toutes les parties des Etats-Unis, dont on pouvait croire qu'ils s'occupaient d'enseigner et de répandre la fraternité. La haine, la rancœur, l'hostilité personnelle et la manipulation politique étaient si outrageusement choquantes que je fis le vœu de ne plus jamais, de ma vie, assister à une assemblée théosophique. Autour de M. Warrington, nous étions les membres officiels de la S.T. mais nous représentions une petite minorité. Il fut évident, dès le début, que la S.E. dirigeait tout et que ceux qui soutenaient la fraternité et la démocratie étaient désespérément dépassés et, par conséquent, vaincus.

Il y avait, du côté de l'autoritarisme, des théosophes qui étaient désolés. Ils étaient dominés par la S.E., mais ils sentaient que les méthodes utilisées étaient choquantes. Beaucoup d'entre eux firent ce qu'ils purent pour nous manifester un esprit amical, en tant qu'individus. Certains d'entre eux, vers la fin de l'assemblée, étaient convaincus de la justesse de notre position et nous le dirent. D'autres, qui étaient venus à l'assemblée avec un esprit ouvert, penchèrent de notre côté et nous apportèrent le poids de leur intérêt. En dépit de tout cela, pourtant, nous fûmes battus sans espoir et la S.E. fut agressivement triomphante. Nous n'avions rien d'autre à faire que de revenir à Krotona où la situation était telle que, finalement, M. Warrington [24@174] fut forcé de démissionner, en tant que chef de la S.T. d'Amérique, tout en conservant sa position dans la S.E. Il fut remplacé par M. Rogers, qui était implacablement opposé à nous et beaucoup plus personnel dans son opposition que M. Warrington. Ce dernier reconnaissait notre sincérité et, mis à part quelques différences à propos d'organisation, il y avait une solide affection entre lui, Foster et moi. M. Rogers était d'une toute autre envergure ; il nous jeta hors de nos places, aussitôt qu'il eut pris le pouvoir. Ainsi se terminèrent notre carrière à

Krotona et nos efforts très réels pour être au service de la Société théosophique.

[24@175]

CHAPITRE V

Ce chapitre marque une complète ligne de démarcation entre le monde auquel j'avais eu affaire et celui auquel j'ai affaire maintenant (1947). Un cycle entièrement nouveau s'instaura. Jusque-là, j'avais été Alice Bailey, mère, assistante sociale, aide de paroisse ; mon temps m'appartenait ; j'étais en mesure d'organiser mes journées à ma convenance, n'était ce qui concernait les enfants. Personne ne me réclamait de rendez-vous ; il n'y avait pas d'épreuves à corriger ; pas de conférences publiques à tenir ; et, par-dessus tout, pas de correspondance interminable, ni de lettres à écrire réclamant toute mon attention. Je me demande si le grand public a la plus faible idée du nombre littéralement effrayant de lettres que j'ai pu dicter et recevoir. Je n'exagère pas en disant que, certaines années, j'ai dicté plus de dix mille lettres ; une fois, j'ai minuté ma correspondance quotidienne : il m'a fallu quarante-huit minutes uniquement pour ouvrir les enveloppes avant d'en retirer les lettres. Quand je dois alors y ajouter des milliers de lettres de formalités à signer, et les lettres à l'ensemble des groupes nationaux (sur lesquelles je n'ai pas à apposer ma signature), vous comprendrez que j'aie dit un jour à mon mari qu'il faudrait graver ces mots sur ma pierre tombale : "Elle mourut, étouffée sous les papiers." Aujourd'hui, mon record est d'environ 6 000 lettres par an, car je laisse, à présent, beaucoup de ma correspondance à des hommes et des femmes qui peuvent donner plus de pensée, de temps et de considération à répondre que moi. Quelquefois, je signe ces lettres. J'aimerais offrir mes remerciements [24@176] reconnaissants, sur ce point particulier, à M. Victor Fox et à une ou deux autres personnes qui ont écrit parfaitement à ma place de merveilleuses lettres à mes correspondants (lettres qui ont valu des remerciements reconnaissants) et qui n'en ont retiré aucun honneur. Voilà ce que j'appelle un service désintéressé : écrire une lettre que l'on ne signe pas et pour laquelle quelqu'un d'autre reçoit les remerciements.

Toute cette partie de ma vie, 1921-1931, est en apparence relativement terne. Je trouve difficilement à y mettre quelque chose d'amusant ou quelque chose qui puisse servir à relever la monotonie du train-train dans

lequel j'entrais pendant ces années-là. Ni Foster, ni moi n'avions projeté une telle vie et nous nous sommes souvent dit que, si nous avions su ce que le futur contenait, nous n'aurions jamais mis en train les choses que nous entreprîmes. C'est un exemple éclatant de la vérité du proverbe : "Le bonheur est dans l'ignorance."

Après cette assemblée complètement traumatisante de la S.T. à Chicago, Foster et moi retournâmes à Krotona très déçus, profondément convaincus que la S.T. était conduite selon des lignes strictement personnelles, avec l'insistance mise sur les positions personnelles, la dévotion à des personnalités, les sympathies ou les antipathies personnelles et l'imposition de décisions personnelles à une masse de partisans. Nous ne savions tout simplement plus que faire, ni selon quelle ligne travailler. M. Warrington n'était plus président de la Société et M. Rogers lui avait succédé. Mon mari était toujours secrétaire national et j'étais toujours rédactrice en chef du magazine national et présidente du comité de Krotona.

Je n'oublierai jamais le matin où, à la suite de sa nomination, M. Rogers prit possession de son poste, et où nous allâmes à son bureau pour lui exposer notre désir de continuer à servir la S.T. M. Rogers nous regarda et posa la question : "Vous est-il possible de penser de telle manière que vous soyez à même de me rendre service ?" Nous étions là, donc, sans travail, [24@177] sans argent, sans avenir, avec trois enfants, très incertains quant à ce que nous voulions faire. Un mouvement s'amorça pour nous expulser des terres de Krotona, mais Foster câbla à Mme Besant et elle le stoppa immédiatement. C'était un peu trop brutal.

Ce fut un temps très difficile. Nous n'étions pas mariés. Foster vivait sous une tente sur les terres de Krotona. Etant une Anglaise très circonspecte, j'avais une femme qui vivait avec moi pour me servir de chaperon et prévenir les commérages. Une des choses que j'ai tenté de faire, et avec succès je crois, c'est de sauver l'occultisme de la diffamation. J'ai essayé de rendre respectable la vocation des occultistes et j'y ai étonnamment bien réussi. Tant que je n'étais pas remariée et que les enfants étaient petites, j'ai toujours eu une amie plus âgée avec moi. Après le mariage, mon mari et les enfants constituèrent une protection adéquate. D'une part je n'ai jamais été intéressée par aucun homme, sauf par mon mari, Foster Bailey ; d'autre part aucune femme décente et ayant le respect d'elle-même ne voudrait vivre de telle sorte que ses enfants, en grandissant,

puissent la critiquer. Ce fut très bon pour le mouvement occulte, car aujourd'hui le mot occultisme a obtenu le respect et beaucoup de gens de valeur sont parfaitement désireux d'être reconnus par le reste du monde comme étudiants de l'occultisme. Je sens que c'est une des choses qu'il était dans mon destin d'aider à établir et je ne crois pas que le domaine de la pensée occulte tombe de nouveau dans le même discrédit qui l'entourait depuis 1850.

On écrit encore des livres pour diffamer H.P.B. et Mme Besant ; on se demande ce que veulent prouver leurs auteurs. Pour autant que je puisse l'affirmer, la génération moderne des étudiants chercheurs n'est pas le moins du monde intéressée par les aspects, bons ou mauvais, de leurs caractères. Il ne lui importe pas du tout que tel ou tel approuve ou désapprouve [24@178] l'une ou l'autre de ces personnes. Ce qui l'intéresse, c'est l'enseignement et la vérité. Ceci est clair et juste. J'espère que les écrivains modernes, qui perdent des mois à remuer la boue et s'efforcent de prouver combien quelqu'un est vil, réaliseront la stupidité de leur activité. Ils ne sont pas dans le vrai ; ils ne détourneront pas la fidélité de ceux qui savent ; ils ne dévieront pas la tendance vers la réalisation de l'occultisme et ils ne blessent personne qu'eux-mêmes.

La vie, dans ce monde d'après-guerre, est trop importante pour tout homme et toute femme pour qu'on s'occupe de dénigrer des gens qui sont morts depuis des décennies. Il y a du travail à faire dans le monde d'aujourd'hui ; il y a des vérités à reconnaître, à proclamer et il n'y a pas de place pour la fange et les calomnies de ceux qui veulent tirer quelques centaines de dollars des ennemis d'un enseignement. C'est la raison pour laquelle j'écris cette autobiographie. Les faits sont là.

Dans ces premiers jours, personne n'aurait pu croire que le temps viendrait où l'enseignement que je commençais à donner et le travail auquel Foster et moi nous nous dédions, prendraient de telles proportions, que ces diverses branches seraient, à présent, mondialement reconnues et que l'enseignement aiderait des milliers de gens. Nous étions seuls, avec peut-être quelques adeptes inconnus, contre l'un des plus puissants des corps constitués, prétendus occultes. Nous n'avions pas d'argent et nous ne voyions pas d'avenir devant nous. Nos finances réunies, le jour où nous nous assîmes pour examiner la situation et faire des plans pour l'avenir, se montaient exactement à 1,85 dollar. C'était la fin du mois, on devait le loyer ; la note de l'épicier pour le mois écoulé n'était pas payée, ni la note

du gaz, ni celle de l'électricité, ni le lait. Comme nous n'étions pas mariés, rien de tout cela n'incombait à Foster mais, même [24@179] ainsi, il prit sa part de tout. Nous ne retirions aucun salaire de la S.T. et mes petites rentes n'étaient pas disponibles. Il me semblait qu'il n'y avait rien à faire.

Bien qu'étant reconnue dans le monde entier comme enseignante de méditation, personnellement j'ai toujours conservé en même temps mon habitude de la prière. Je crois que, pour le véritable occultiste, la prière et la méditation sont interchangeable selon le besoin et que les deux sont également importantes pour la vie spirituelle. L'erreur, dans la prière, est que les êtres humains en général en font quelque chose d'égoïste et un moyen d'acquérir des choses pour le soi séparé. La vraie prière ne demande rien pour le soi séparé, mais elle peut toujours être utilisée par ceux qui cherchent à aider les autres. Beaucoup de gens sont trop supérieurs pour prier et considèrent la méditation comme étant de loin plus exaltante et mieux ajustée à leur haut niveau de développement. Pour moi, il m'a toujours paru bien suffisant que le Christ non seulement ait prié, mais qu'Il nous ait appris le Notre Père. Pour moi, également, la méditation est un processus mental par lequel on peut acquérir une claire connaissance de la divinité et l'éveil au royaume des âmes ou au royaume de Dieu. C'est le mode de la tête et du mental et il est nécessaire aux gens qui ne réfléchissent pas. La prière est de nature émotionnelle ; elle vient du cœur et elle est universellement utilisée pour la satisfaction du désir. Les deux peuvent être utilisées par les aspirants disciples. Plus loin, je parlerai de l'Invocation qui est une synthèse des deux.

Quoi qu'il en soit, en ces temps de pauvreté matérielle, je restai fidèle à la prière, selon mon habitude, et cette nuit-là je priai. Le matin suivant, quand j'allai sous le porche j'y trouvai le numéraire nécessaire et, au bout de deux jours, Foster reçut une lettre de M. Ernest Suffern, qui lui offrait une situation à New York en rapport avec la Société théosophique de cette ville, avec un salaire de 300 dollars par mois. Il proposait également d'acquérir une maison pour nous, dans une petite ville de banlieue, sur l'Hudson. Foster accepta l'offre et partit pour New York, tandis que je restais là en attendant de voir comment [24@180] les choses se présenteraient là-bas et pour m'occuper des enfants.

Augusta Craig, familièrement surnommée "Craigie" par tous ceux qui la connaissaient et l'aimaient, vivait alors avec moi. Elle vécut avec nous périodiquement pendant plusieurs années et elle était très aimée de moi et

des enfants. C'était une personne exceptionnelle, pleine d'esprit et d'intelligence. Elle n'abordait jamais un problème de la manière ordinaire. Peut-être cela était-il dû à ce qu'elle avait été mariée quatre fois et qu'elle avait une grande expérience des hommes et des choses. Elle était une des rares personnes à qui je pouvais demander conseil, car nous nous comprenions parfaitement. Elle avait une langue assez caustique, mais elle était pourtant si attirante que, où que nous soyons, le postier, le laitier, le pâtissier-glacier, s'ils étaient célibataires, tous essayaient de la séduire et de me l'enlever. Mais elle ne voulait aucun d'eux. Elle estimait que sa vie avec moi était assez intéressante et elle me fut fidèle le plus longtemps possible, jusqu'aux dernières années avant sa mort, années qu'elle passa dans une maison pour dames âgées, en Californie. Elle disait qu'elle n'avait rien à faire avec des vieilles dames. Cependant, quand elle fut une vieille dame de plus de soixante-dix ans, elle me laissa, disant que les autres vieilles dames pourraient profiter de quelques-unes de ses expériences. Je ne pense pas qu'elle ait été enchantée par elles, mais elle se sentait là très utile, et je peux garantir qu'elle le fut. Elle fut toujours très bonne pour moi.

Vint le moment où, vers la fin de 1920, Foster m'écrivit de le rejoindre à New York et je laissai les enfants aux soins de Craigie, la sachant sûre et aimée. Je fis le voyage de New York où Foster me retrouva et me conduisit à un appartement dans Yonkers, non loin de son logement. Nous nous mariâmes peu après, en allant à City Hall un matin pour nous procurer une licence, demander à l'employé du bureau de nous indiquer un [24@181] clergyman pour la cérémonie du mariage et nous faire bénir sur le champ. Nous retournâmes immédiatement après au bureau assurer le travail de l'après-midi et, depuis, nous avons continué jusqu'à ce jour, ensemble pendant vingt-six ans.

Le pas que nous avons à faire ensuite consistait à meubler la maison que M. Suffern avait achetée pour nous dans Ridgfield Park, N.J. ; puis Foster partit pour l'Ouest chercher les enfants. Je restai pour que tout soit prêt, pour faire les rideaux, pourvoir la maison du nécessaire (M. Suffern me le procura en grande partie) et j'attendis anxieusement le retour de mon mari et des trois enfants. Craigie ne vint pas avec eux ; elle suivit plus tard.

Jamais je n'oublierai leur arrivée au Grand Terminus Central. Jamais je n'avais vu un homme aussi fatigué, épuisé que Foster. Ils apparurent tous quatre en haut de la rampe, Foster avec Ellison dans les bras, Dorothee et Mildred suspendues à ses basques ; combien nous fûmes heureux de nous

installer dans la nouvelle maison ! C'était la première fois que les enfants venaient dans l'Est. Elles n'avaient jamais vu la neige et rarement porté des chaussures et c'était pour elles l'expérience d'une civilisation nouvelle. Comment Foster s'y prit, je ne sais, mais je pense qu'il y a lieu de souligner ici quel beau-père merveilleux il fut pour les enfants. Tant qu'elles furent enfants, il ne leur donna jamais l'occasion de réaliser qu'elles n'étaient pas les siennes, et leur dette vis-à-vis de lui est très grande. Je pense qu'elles ont une dévotion pour lui et elles ont raison.

Ce cycle de vie tout nouveau signifiait pour nous un ajustement à divers changements. Pour la première fois, il y avait non seulement l'intense pression du travail à accomplir pour les autres et pour les Maîtres, mais il fallait le combiner avec les soins familiaux, la tenue de la maison, l'éducation des enfants et – ce que je trouvais le plus difficile – une renommée grandissante. Je n'ai jamais été éprise de renommée. Je n'ai jamais [24@182] aimé la curiosité indiscreète du grand public, ni le sentiment que, puisque vous écrivez des livres ou tenez des conférences publiques, vous ne devez plus avoir de vie privée. Le grand public semble croire que tout ce que vous faites le regarde et qu'il vous faut dire ce qu'il veut que vous disiez et lui donner de vous-même une image telle qu'il pense qu'elle doit être.

Je n'oublierai jamais avoir dit un jour, à un auditoire de près de huit cents personnes à New York, que tous, tels qu'ils étaient, pouvaient atteindre un certain degré de réalisation spirituelle, mais que cela entraînerait le sacrifice, comme cela avait été le cas dans ma propre vie. Je leur racontai que j'avais appris à repasser les vêtements des enfants, etc. tout en lisant un livre sur des sujets spirituels ou occultes et sans que je brûle les vêtements. Je leur dis qu'ils pouvaient diriger leur pensée et apprendre la concentration mentale et l'orientation spirituelle tout en pelant les pommes de terre et en écossant les pois, car c'était ce que j'avais été obligée de faire, puisque je n'avais pas cru devoir sacrifier la famille et son bien-être à ma propre impulsion spirituelle. A la fin de la conférence, une femme vint devant l'auditoire et me réprimanda pour m'être laissé aller devant tant de gens à parler de choses aussi insignifiantes. Je lui répondis que je ne croyais pas que le confort de sa propre famille soit un sujet sans importance et que j'avais toujours présent à l'esprit le travail d'une certaine femme, institutrice et conférencière bien connue, mais que ses six enfants ne voyaient jamais et étaient laissés sous la responsabilité de n'importe

quelle personne qui puisse en prendre soin.

Personnellement, je n'apprécie pas du tout les gens qui poursuivent leur réalisation spirituelle aux dépens de leur famille ou de leurs amis. Ils sont beaucoup trop nombreux dans les différents groupes d'occultistes. Quand des personnes viennent me dire que leur famille n'a pas de sympathie pour leur aspiration spirituelle, je leur pose la question suivante : "Laissez-vous vos livres d'occultisme étalés partout au grand [24@183] déplaisir de tous ? Demandez-vous le silence complet dans la maison pendant votre méditation du matin ? Laissez-vous les membres de votre famille faire eux-mêmes leur dîner pendant que vous assistez à une réunion ?" C'est ainsi que les étudiants de l'occultisme se comportent comme des idiots et font peser un discrédit sur toute la question de l'occultisme. La vie spirituelle ne doit pas être vécue aux dépens des autres et si des gens souffrent parce que vous voulez aller au paradis, c'est très mal. S'il est au monde quelqu'un qui me rende triste, lasse et malade, c'est bien cet occultiste compassé et technicien. Le second type qui me fatigue, c'est celui du farfelu, qui pense qu'il est en contact avec les Maîtres et qui parle mystérieusement des communications qu'il a reçues des Maîtres. Mon attitude, en face de toutes ces communications est : "Je crois que c'est ce que le Maître a dit ; je crois que c'est cela, l'enseignement ; mais utilisez votre intuition ; peut-être que ce n'est pas cela." Je peux être considérée, par certains, comme aussi fuyante qu'une anguille, mais je laisse les gens libres.

Ce fut ce contact avec le grand public qui commença lentement à s'établir en 1921 et inaugura une période très difficile de ma vie. J'avais toujours senti que, du point de vue astrologique, je devais avoir le Cancer à l'ascendant, car j'aime à me cacher, à ne pas être vue et le verset de la Bible qui m'a toujours paru si important se réfère à "l'ombre d'un grand rocher sur une terre assoiffée."

Bien des grands astrologues se sont amusés à tenter d'établir mon horoscope. La plupart d'entre eux me donnaient le Lion pour ascendant, car ils me considéraient comme très individualiste. Un seul me donna le Cancer et, comme il avait de mon problème avec la publicité une vision intime et de la sympathie, je pense que c'est ce qui l'inclinait à penser que j'avais le Cancer comme signe ascendant. Cependant, je crois que mon signe ascendant est les Poissons. J'ai un mari dans les Poissons, une fille de même, et le signe des Poissons est celui [24@184] du médium ou du

médiateur. Je ne suis pas médium, mais j'ai été une sorte "d'intermédiaire humain" entre la Hiérarchie et le grand public. Je voudrais que vous ayez noté que je dis le grand public, et non les groupes d'occultistes. Je sais et je crois que le grand public est plus prêt pour une saine connaissance des Maîtres et plus préparé à une interprétation normale et sensible de la vérité occulte que ne le sont en général les membres des groupes d'occultistes.

Les enfants atteignaient alors l'âge où les soins physiques normaux qui retiennent l'attention d'une mère moyenne se transforment en demande émotionnelle. Ce cycle, qui dure jusqu'à ce qu'ils soient adolescents, est très difficile, difficile pour les enfants et terriblement difficile pour les mères. Je ne suis pas du tout sûre d'avoir bien réagi, ni d'avoir agi sagement et c'est peut-être simplement grâce à ma chance que mes filles, aujourd'hui, semblent m'aimer. Le temps de leur éducation a été beaucoup plus normal pour elles trois, qu'il ne l'avait été pour moi, laissée à des étrangères, gouvernantes et institutrices et cela a peut-être rendu plus difficile, pour moi, de les comprendre. J'avais une idée très exaltée de ce que devait être la relation entre une mère et ses enfants. Elles, elles n'avaient pas une idée aussi exaltée. J'étais une personne dont elles pouvaient attendre qu'elle prenne soin d'elles, mais dont elle pouvait aussi attendre qu'elle refrène leurs désirs. J'appris beaucoup pendant ce cycle de quelques années et j'en compris mieux la valeur quand je me suis trouvée dans la situation d'aider d'autres mères à résoudre leurs problèmes. En regardant en arrière, honnêtement, je ne pense pas que mes enfants aient eu beaucoup de raison de désagréments avec moi, car j'essayais, sincèrement, d'être compréhensive. Toutefois je suis quelque peu déçue par des parents de ce pays et de Grande-Bretagne.

Ici, aux Etats-Unis, nous sommes si faibles et si indulgents avec nos enfants qu'ils n'ont que très peu le sens de la responsabilité ou de l'autodiscipline, tandis qu'en Grande-Bretagne, [24@185] la discipline, les exigences des parents et le contrôle sont suffisants pour faire, de n'importe quel enfant, un révolté. Dans les deux pays, le résultat est le même – la révolte. Aujourd'hui, la jeune génération britannique me semble, autant que j'en puisse juger, dans un état de totale confusion quant à ce qu'elle veut faire, et la conduite des soldats américains en Europe ou ailleurs a été tellement choquante qu'elle a sérieusement nui au prestige des Etats-Unis dans le monde. Je ne blâme pas les soldats américains, je blâme leurs mères, leurs pères, leurs maîtres d'école et leurs officiers, qui ne leur ont

pas donné le sens de la responsabilité, ni d'aucune valeur de vie. Ce n'est certes pas entièrement la faute des soldats si tant d'eux ont perdu leur bon sens pendant la guerre et pendant qu'ils étaient outre-mer.

Quand j'étais en Europe et en Grande-Bretagne, pendant l'été 1946, j'ai reçu, de première main, des informations de plusieurs pays sur leur comportement : dizaines de milliers d'enfants illégitimes qu'ils ont laissés derrière eux, abandonnés et non reconnus, et centaines de jeunes filles qu'ils épousèrent et laissèrent ensuite. Une des choses les plus intéressantes que je découvris fut la grande estime dans laquelle étaient tenues les troupes noires, due à leur courtoisie et à leur politesse envers les jeunes filles et à ce qu'ils ne tiraient pas avantage d'elles, à moins qu'elles-mêmes ne le veuillent. Tout en faisant cette critique aux soldats américains, et elle est assez vraie aussi pour les troupes plus disciplinées des Britanniques, je reconnais, comme je l'ai souvent dit en Angleterre à ceux qui critiquaient les soldats américains : "Tout cela est très bien, je suis tout à fait prête à croire qu'ils sont ce que vous dites, mais que penser des vilaines petites Anglaises, Françaises, Hollandaises, car il faut être deux pour jouer à ce jeu." S'il est vrai que nos soldats [24@186] aient eu trop d'argent et que leurs officiers leur aient dit d'en "profiter au maximum", pendant qu'ils étaient en service actif, les femmes des pays étrangers doivent aussi être tenues pour responsables. C'est assez compréhensible que ces jeunes filles affamées, sous-alimentées aient préféré aller avec les soldats américains, puisque cela signifiait du poulet et du pain pour leur famille. Je ne dis pas cela pour les excuser, mais je dois le dire parce que c'est un fait pleinement reconnu.

Le problème du sexe et de la relation entre les sexes est peut-être l'un des problèmes mondiaux qu'il faudra résoudre au cours du prochain siècle. Comment on le résoudra, il ne m'appartient pas de le dire. Je suppose qu'il s'agit surtout d'éducation correctrice, et d'inculquer aux jeunes, pendant les dernières années de l'adolescence, que le salaire du péché est la mort. L'un des hommes les plus propres moralement que j'aie jamais connus, qui jamais de sa vie ne s'était mal conduit, comme disent les puritains, me dit que la raison en était que, lorsqu'il eut ses dix-neuf ans, son père l'avait conduit dans un musée de médecine et lui avait montré les résultats de l'inconduite. Je ne suis pas de ceux qui croient à l'utilisation de la crainte comme correctif de la conduite et de la faiblesse, mais il est possible que l'évidence d'une mauvaise conduite ait sa valeur.

Je n'ai pas l'intention de m'étendre longuement sur ce sujet, mais il eut sa portée sur le problème auquel je fus confrontée, quand nous nous installâmes dans la maison de Ridgefield Park. Je devais envoyer mes enfants à l'école publique de New Jersey. Je m'étais accoutumée à l'idée de l'éducation mixte, mais seulement dans un milieu fait exclusivement d'enfants au-dessous de dix ans. Moi-même, je n'étais pas un produit du système d'éducation mixte et je n'étais pas du tout sûre que je l'aimais pour mes enfants qui approchaient de l'adolescence, mais je n'avais pas de solution de remplacement et il me fallait envisager les résultats.

Si le foyer est de la bonne sorte, si les parents ont une bonne influence, je ne connais pas de meilleur système que celui [24@187] de l'éducation mixte. L'étonnement de mes filles, quand elles arrivèrent pour la première fois en Angleterre et virent comment les jeunes Anglaises considéraient les jeunes Anglais, était presque comique. Elles trouvèrent les jeunes Anglaises surestimant les jeunes Anglais, pleines de l'idée du mystère sexuel et ne sachant pas du tout comment traiter les garçons ; tandis que la jeune fille américaine, élevée quotidiennement avec des garçons, assise en classe près d'eux, partageant les repas avec eux, entrant et sortant de l'école avec eux, jouant avec eux sur le terrain de sport, avait une attitude plus saine et plus naturelle. J'espère qu'avant peu nous verrons ce système d'éducation mixte dans tous les pays. Mais, derrière ce système, doit se maintenir le foyer, pour compléter et compenser les manques du système scolaire. Apprendre aux garçons et aux filles de justes relations et leur responsabilité envers les autres, leur donner beaucoup de liberté, à l'intérieur des limites d'une compréhension certaine et mutuelle – liberté basée sur la confiance – est l'essentiel.

Mes trois filles allèrent à l'école publique. Je ne peux pas dire qu'elles se soient jamais distinguées. Chaque année, elles passaient leurs examens, mais je ne me souviens pas qu'elles aient jamais été en tête de classe. Je ne considère pas cela comme une réflexion désobligeante pour elles. Elles avaient une bonne intelligence et elles se sont montrées des citoyennes très intelligentes ; mais, simplement, elles n'étaient pas particulièrement intéressées. Je me souviens que Dorothee m'apporta un éditorial du New York Times, quand elle allait à l'école secondaire. Cet éditorial traitait du système d'éducation moderne et soulignait son utilité pour les masses. Il soulignait que le système faisait faillite quand il s'agissait de l'enfant doué, créateur et hautement intelligent. "Et ça, dit ma fille, c'est nous, et c'est

pourquoi nous ne faisons pas plus d'étincelles à l'école." Elle avait probablement raison, mais je pris soin de ne pas le lui laisser voir. L'ennui, avec l'éducation mixte, est que les professeurs ont de trop grandes classes et qu'aucun enfant ne peut recevoir l'attention voulue. Je me souviens d'avoir demandé, un jour, à Milfred pourquoi elle ne faisait pas ses devoirs à la [24@188] maison. "Eh ! bien, maman" dit-elle, "j'ai calculé que, comme il y a 60 enfants dans ma classe, il se passera trois semaines avant que le professeur arrive à moi et je n'ai pas besoin de faire quelque chose en ce moment. Quoi qu'il en soit, elles progressèrent à l'école, franchirent toutes les étapes, eurent leurs diplômes normalement et cela suffit. Elles étaient, il est vrai, de grandes lectrices. Elles rencontraient constamment des gens intéressants, écoutaient des conversations intéressantes et étaient en contact, par Foster et par moi, avec des gens du monde entier ; leur éducation fut, par conséquent, réellement très large.

Pendant tout ce temps, Foster travaillait comme secrétaire de l'Association théosophique de New York – organisation indépendante, non officialisée – et moi je cuisinais, je raccommodais, je tenais la maison et j'écrivais des livres chez moi. Tous les dimanches matin, Foster et moi, nous nous levions à 5 heures et nous faisons la lessive de la semaine, y compris les draps, car il rentrait peu d'argent et c'est seulement au cours de la dernière année que je me suis trouvée libérée de certaines de mes tâches ménagères.

Foster, à cette époque, organisa le Comité des 1400 – comité chargé de reconduire la Société théosophique à ses principes d'origine. Ce comité était, en miniature, une réplique du clivage mondial majeur qui atteint son apogée en 1939 dans la Guerre mondiale. C'était essentiellement une lutte entre les forces réactionnaires conservatrices de la Société et les nouvelles forces libérales qui travaillaient à restaurer les principes d'origine de la société. C'était une lutte entre un groupe sélectif, isolationniste, supérieur, qui se considérait lui-même comme plus sage et plus spiritualisé que l'ensemble des autres membres, et ceux qui aimaient leurs compagnons, qui croyaient au progrès et à l'universalité de la vérité. C'était une lutte entre une fraction exclusive et un groupe inclusif. Ce n'était pas une lutte de doctrine ; c'était une lutte de principes et Foster passa beaucoup de temps à organiser la lutte. [24@189]

B.P. Wadia revint des Indes et nous eûmes tout d'abord l'espoir qu'il donnerait de la force à ce que nous étions en train d'essayer de faire. Nous

nous aperçûmes cependant qu'il projetait d'obtenir, si possible, la présidence de la S.T. dans le pays, et comptait sur l'aide de Foster et du Comité des 1400. Foster, pourtant, n'avait pas mis sur pied cette organisation dans le but de mettre au pouvoir un homme qui représenterait le Comité. Le Comité était organisé pour présenter les décisions pendantes et les principes en jeu aux membres de la Société théosophique. Quand Wadia découvrit que c'était cela, il menaça de porter son intérêt et son poids du côté de la Loge unie des théosophes, organisation rivale et très sectaire. Ces théosophes représentaient l'attitude fondamentaliste dans la S.T. avec, en plus, un ou deux groupes qui représentaient le point de vue de la théosophie orthodoxe, soutenant que le dernier mot avait été dit par H.P.B. ; il n'y avait donc rien de plus à ajouter et, à moins d'accepter leur interprétation de ce que H.P.B. avait dit et avait voulu signifier, on ne pouvait être un bon théosophe. C'est peut-être pour cette raison que tous ces groupes fondamentalistes sont restés très petits.

Le Comité des 1400 continua son travail. On procéda à une élection, les membres firent leur choix (ou plutôt la S.E. dicta leur choix) et le travail du Comité fut donc terminé. Wadia donna son appui, comme il avait dit qu'il le ferait, à la Loge unie des théosophes et, finalement, retourna aux Indes où il fonda l'un des meilleurs magazines traitant d'occultisme qui s'éditent aujourd'hui. Il est intitulé "Le Sentier Aryen" et il est très beau. Le mot aryen, ici, n'a rien à voir avec l'usage qu'en fit Hitler. Il a trait à la méthode aryenne d'évaluation spirituelle et à la manière dont ceux qui appartiennent à la cinquième race-racine opèrent leur approche de la réalité.

Moi, pendant ce temps, j'avais commencé un cours sur la Doctrine Secrète et j'avais loué une salle à Madison Avenue, où [24@190] nous pouvions tenir des classes et recevoir les gens sur rendez-vous. Ce cours sur la *Doctrine Secrète* commença en 1921 et fut très bien suivi. Des gens de diverses sociétés théosophiques et de groupes d'occultisme venaient régulièrement. M. Richard Prater, vieil associé de W.Q. Judge et élève de H.P. Blavatsky, vint un jour à mon cours et la semaine suivante, il m'amena tous les étudiants de son cours sur la Doctrine Secrète.

Je mentionne ceci à l'intention de la Loge unie des théosophes et pour ceux qui prétendent que la véritable filiation théosophique descend de H.P.B. via W.Q. Judge. Tout ce que sais de théosophie m'a été appris par des amis et des élèves personnels de H.P.B. et cela, M. Prater le reconnut.

Plus tard, il me donna des instructions sur les sections ésotériques, telles que H.P.B. les lui avait transmises. Elles sont identiques à ce que j'avais vu quand j'étais dans la section ésotérique, et elles m'étaient données sans aucune restriction. J'avais donc la liberté de les utiliser à n'importe quel moment, ce que je fis. Quand il mourut, il y a bien des années, sa bibliothèque théosophique fut remise entre nos mains, avec tous les vieux "Lucifers", toutes les anciennes éditions du magazine théosophique, et encore des écrits sur l'ésotérisme qu'il avait reçus de H.P.B.

Parmi ces écrits, il y en avait un dans lequel H.P.B. exprimait son désir que la section ésotérique soit appelée Ecole Arcane. Cela n'avait jamais été fait et je me mis en tête que la vieille dame serait exaucée ; c'est ainsi que l'Ecole reçut ce nom. J'ai considéré comme un grand privilège et un grand honneur le fait de connaître M. Prater.

Une autre vieille élève de Mme Blavatsky et du Colonel Olcott, Miss Sarah Jacobs, me remit les clichés des portraits des Maîtres que le Colonel Olcott lui avait donnés, si bien que j'eus plus que l'heureuse impression de recevoir l'approbation des élèves et des amis personnels de H.P. Blavatsky pour ce que j'étais en train d'essayer de faire. J'eus leur acquiescement et [24@191] leur aide jusqu'à ce qu'ils passent de l'autre côté. Ils étaient déjà tous âgés quand je les rencontrai la première fois. L'attitude des chefs théosophes actuels et des adhérents m'a toujours amusée. Ils n'ont jamais approuvé ce que j'enseignais et, cependant, ce que j'enseignais venait directement des élèves entraînés personnellement par H.P.B. et était, apparemment, plus correct que ce qui est venu par ceux qui ne l'ont jamais connue. Je le mentionne parce que, à cause du travail, je voudrais voir ces sources reconnues.

A partir de cette classe sur la *Doctrine Secrète*, se formèrent des groupes d'étudiants, partout dans le pays ; ils recevaient les grandes lignes des leçons que je donnais à la classe de Madison Avenue. Ces classes grandirent et prospérèrent, au point qu'elles suscitèrent un véritable antagonisme de la part des théosophes, et je fus avertie, par le Dr Jacob Bonggren, que les classes étaient sur le point d'être attaquées. Il est un ancien élève de H.P.B. et on peut lire ses écrits dans les premières revues ; je suis très fière qu'il m'ait soutenue pendant ces premières années.

En 1921, nous formâmes un petit groupe de méditation de cinq hommes, plus mon mari et moi-même, et nous avons l'habitude de nous

retrouver, tous les mardis après-midi après les heures de travail, pour parler de choses importantes, discuter du Plan des Maîtres de la Sagesse et méditer sur la part que nous pouvions y prendre. Ce groupe se tint régulièrement de l'été 1922 à l'été 1923. En même temps, je continuais à écrire pour le Tibétain et *Initiation Humaine et Solaire*, *Lettres sur la Méditation Occulte*, et *La Conscience de l'Atome* avaient été édités.

Les gens sont prêts à croire que si l'on écrit un livre sur la méditation, c'est que l'on sait tout sur le sujet. Je commençais à recevoir des lettres du monde entier, de gens qui me demandaient de leur apprendre à méditer ou de les mettre en contact avec les Maîtres de la Sagesse. Ces dernières requêtes m'ont toujours amusée. Je ne suis pas un de ces instructeurs en occultisme [24@192] qui prétendent savoir exactement ce que les Maîtres veulent qu'on fasse, ou être en droit d'introduire des curieux et des sots auprès des Maîtres. Les Maîtres ne peuvent pas être contactés ainsi. Ils ne sont pas des proies pour les chercheurs de curiosité, les dupes ou les débiles intellectuels. Ils ne peuvent être trouvés que par le serviteur de la race humaine dépourvu d'égoïsme, par l'interprète intelligent de la vérité et par personne d'autre.

J'ai donné l'enseignement tel qu'il m'a été donné par le Tibétain, et c'est sa responsabilité. En tant que Maître de la Sagesse, il sait ce que j'ignore et il a accès à des archives et à des vérités qui sont scellées pour moi. Présumer que je connais tout ce qui est donné dans ses livres est erroné. En tant que disciple entraîné, je peux savoir plus qu'un lecteur moyen, mais je n'ai pas une connaissance comme celle du Tibétain. Il a une vaste connaissance et j'ai souvent ri sous cape en m'entendant décrire, par quelque théosophe antagoniste (je pourrais citer des noms, mais je ne le ferai pas), comme "une dame spéciale qui a l'oreille collée au trou de la serrure de Shamballa". Il s'écoulera longtemps avant que j'aie le droit "d'entrer là où la volonté de Dieu est connue" et quand je l'aurai, je n'aurai pas besoin du trou de la serrure.

Dans l'été de 1922, je partis avec ma famille, pour trois mois, à Amagansett, Long Island, et je m'imposai d'écrire une lettre, une fois par semaine, au groupe d'étudiants pour qu'ils étudient et lisent pendant notre absence. Souvent, cette lettre semblait propre à être envoyée à ceux qui s'informaient sur la méditation ou sur le chemin vers Dieu, sur le plan spirituel prévu pour l'humanité ; donc nous faisons des copies de ces lettres. En septembre 1922, au moment où nous devions retourner à New

York, il était nécessaire d'examiner comment organiser la correspondance qui s'accumulait, résultat de l'accroissement de la vente des livres, comment répondre à la demande de cours sur la Doctrine Secrète et comment faire face à tous les [24@193] appels à l'aide selon la voie spirituelle, auxquels nous étions confrontés. En conséquence, en avril 1923, nous organisâmes l'Ecole Arcane.

Les quatre ou cinq personnes associées à mon mari et à moi-même pour la classe du mardi après-midi s'assemblèrent autour de nous. Deux d'entre elles travaillent toujours avec nous depuis vingt-quatre ans et deux autres sont passées de l'autre côté. Nous n'avions pas la moindre idée de la façon d'aborder un tel travail. Aucun de nous – à une exception près – n'avait jamais appartenu à une école par correspondance et ne savait rien sur la manière de toucher les gens par cette voie. Nous avions, en tout et pour tout, de bonnes intentions, un désir ardent d'aider et trois livres sur des sujets occultes. Depuis cette époque, 30 000 personnes sont passées par l'Ecole. Plusieurs centaines, qui se joignirent à l'Ecole, il y a dix, douze ou dix-huit ans, sont toujours avec nous et le travail de l'Ecole Arcane est connu et apprécié dans presque tous les pays, excepté la Russie et environ quatre autres pays.

Si nous avions eu la moindre indication sur le travail immense et absorbant qui s'étendait devant nous, je me demande si, vraiment, nous aurions eu le courage de le tenter. Si j'avais pu évaluer les migraines et l'anxiété qu'il entraînerait et les responsabilités que toute école ésotérique doit supporter, je sais que je n'aurais pas commencé ce travail ; mais les innocents se précipitent là où même les anges craignent de mettre un pied et je me précipitai.

Je n'aurais rien pu faire sans le soutien et la sagesse de mon mari. Je frissonne en pensant aux fautes que j'aurais commises, aux erreurs de jugement dont j'aurais été capable et aux complications légales dans lesquelles je me serais trouvée embarquée. Sa clarté d'esprit sur la légalité, son impersonnalité et son constant refus de s'exciter alors que je trouvais qu'il aurait dû le faire m'ont sans cesse sauvée de moi-même.

Ce n'est pas chose aisée que de soutenir une école ésotérique. [24@194] Il est même loin d'être facile de prendre la responsabilité d'enseigner aux gens la vraie méditation. C'est difficile de fouler le sentier étroit comme le fil du rasoir, qui va du psychisme supérieur, ou perception

spirituelle, au psychisme inférieur que beaucoup de gens partagent avec les chiens et les chats. Ce n'est pas facile de discerner entre une perception psychique et une perception intuitive et donc de soutenir la vie spirituelle des gens, quand ils se mettent eux-mêmes, volontairement, entre vos mains, pour que vous les entraîniez et leur donniez le nécessaire. Rien de tout cela n'aurait été possible pour moi à cette échelle s'il n'y avait eu l'aide merveilleuse apportée par ceux qui travaillaient au Siège central et par les secrétaires pour les étudiants. Nous avons commencé par une seule salle. Nous avons à présent (1947) deux étages au 11 West 42^{ème} rue, avec beaucoup de personnes qui y travaillent, des sièges en Angleterre également, en Hollande, en Suisse et en Italie. Aujourd'hui, mis à part le personnel des sièges, nous avons un groupe de 140 secrétaires, étudiants avancés qui aident à instruire d'autres étudiants. Ces secrétaires se trouvent partout et c'est grâce à l'aide désintéressée et volontaire qu'ils donnent constamment, au long des années, que nous sommes en mesure de faire avancer le travail.

Quand le travail débuta, il y avait certains principes de base que nous étions déterminés à faire appliquer dans toutes les activités de ce groupe. Je suis désireuse de les mettre en évidence parce que je pense qu'ils sont fondamentaux et devraient gouverner toutes les écoles ésotériques, et parce que après ma mort, je veux sentir que ces principes continueront à déterminer les modes d'action. L'entraînement de base donné à l'Ecole Arcane est celui qui a été donné aux disciples à travers les âges. L'Ecole Arcane, si elle réussit, n'aura donc pas, du moins dans ce siècle, un très grand nombre de membres. Ceux qui sont prêts à être entraînés selon les lois spirituelles qui gouvernent tous les disciples sont rares, quoique nous constatons un accroissement de leur nombre. L'Ecole Arcane n'est pas une [24@195] école pour les disciples en probation. Elle est prévue pour être l'école de ceux qui peuvent être entraînés à agir directement et consciemment sous la conduite des Maîtres de la Sagesse. Il y a, aujourd'hui, beaucoup d'écoles pour les disciples en probation et elles font un grand, noble et nécessaire travail.

Pendant longtemps, j'ai été très troublée lorsque je me demandais pourquoi la S.T. et particulièrement les membres de la S.E. étaient si fortement opposés au travail que j'essayais de faire. Je savais que ce n'était pas dû à nos premières activités dans la Société et que c'était fondé sur quelque chose d'autre ; cela me troublait. Il me semblait et il me semble

toujours qu'il y a de la place dans le monde d'aujourd'hui pour des centaines de vraies écoles ésotériques et qu'elles devraient être toutes capables de collaborer les unes avec les autres, complémentaires les unes des autres, et s'aidant les unes les autres.

Je me cassai la tête là-dessus pendant longtemps et, lors d'un voyage à Paris, au début des années 30, je demandai à M. Marcault, alors dirigeant de la S.T. en France, ce qu'il en était. Il me regarda avec un complet étonnement et me dit qu'on me reprochait, naturellement, de ne pas amener les gens à la S. E. au lieu de les garder dans mon propre groupe. Je le regardai avec un égal étonnement et lui dis qu'à l'Ecole Arcane, nous avions quatre sortes de théosophes, quatre sortes de rosicruciens et que, pas un seul d'entre eux ne voulait rejoindre la S.T. de laquelle nous étions membres, lui et moi. Je lui rappelai que personne n'était admis dans la S.E. à moins d'avoir été, pendant deux ans, membre de la S.T. et je lui demandai pourquoi des gens, qui sont prêts pour l'entraînement ésotérique, devraient rester en attente pendant deux ans, dans un groupe purement exotérique. Il n'avait rien à répondre à cela et j'ajoutai à son embarras en soulignant (ce qui, je le vois à présent, manquait un peu de tact de ma part) qu'il était bien dommage que l'Ecole Arcane et la Section Esotérique ne travaillent pas ensemble harmonieusement. Je soulignai que la S.E. était la meilleure école du monde pour ceux qui sont en probation, car elle entretenait le feu de l'aspiration et nourrissait la dévotion de ses membres, mais que, nous, nous étions une école pour [24@196] entraîner les gens à être des "disciples acceptés", c'est-à-dire ceux qui sont au dernier stade du sentier de probation, et que nous mettions l'accent sur l'impersonnalité et le développement mental. J'ajoutai que nous avions délibérément rendu notre travail éliminatoire, ne gardant que ceux qui, vraiment, travailleraient dur et offriraient les signes d'une réelle culture mentale. Je lui dis que nous laissions tomber des centaines de gens du type émotionnel et dévotionnel et que, si nous avions pu travailler ensemble, j'aurais passé beaucoup de ces gens à la S.E. Il ne fut ni impressionné, ni satisfait et je ne peux pas dire que je l'en blâme. Je n'avais pas l'intention d'être critique, car, dans mon esprit, les deux groupes étaient également utiles ; les deux pouvaient servir un but spirituel et, que l'on soit en probation ou disciple, on n'en est pas moins un être humain orienté spirituellement et qui demande un entraînement et une discipline.

Cette idée de grades et de place a toujours été la malédiction de la S.T.

et de beaucoup de groupes d'occultistes. Que de fois n'ai-je dit aux secrétaires de l'Ecole que le fait d'être des aînés dans l'Ecole Arcane n'indiquait pas nécessairement un développement spirituel et qu'ils pouvaient avoir, dans leur groupe d'étudiants, un débutant qui soit plus avancé qu'eux sur le Sentier du Disciple. Croire qu'une personne émotionnelle, très sensible, sentimentale est moins importante qu'une autre de type mental, voilà encore une chose qui me sidérait. Personne ne peut vivre sans son cœur ou sa tête et le véritable étudiant en occultisme réunit les deux. Aucun membre de l'Ecole Arcane n'est autorisé, par les dirigeants de la S.T., à appartenir à la S.E., à moins de rompre son affiliation avec nous. Ceci est erroné et procède de la grande hérésie de la séparativité.

Nous ne requerrons pas de telles séparations et nous disons aux étudiants que, s'ils réussissent à approfondir leur vie spirituelle, en élargissant leur horizon et en accroissant leur perception mentale, il leur appartient de travailler en dehors, dans [24@197] l'Eglise, la société, le foyer ou la communauté à laquelle leur sort est lié. Nous avons donc des étudiants actifs qui sont membres de diverses organisations théosophiques, chacune d'elles se considérant comme détentrice de l'unique vérité. Nous avons des étudiants qui appartiennent à quatre groupes différents de rosicruciens. Nous avons des membres de l'Eglise, catholiques et protestants, des gens de la Science Chrétienne, de l'"Unité" et des membres de presque toutes les organisations ayant une base spirituelle ou religieuse. Nous prenons des gens qui sont sans croyance, mais qui sont prêts à accepter une hypothèse et à essayer d'en éprouver la valeur. Donc, l'Ecole Arcane est éclectique, apolitique et de pensée profondément internationale. Le service est sa note-clé. Ses membres peuvent travailler dans n'importe quelle secte ou parti politique, pourvu qu'ils se souviennent que tous les Sentiers mènent à Dieu et que le bien de l'humanité gouverne toutes leur pensées. Par-dessus tout autre chose, c'est une école où l'on enseigne à l'étudiant que l'âme des hommes est une.

J'aimerais ajouter aussi que c'est une école où la foi dans la Hiérarchie spirituelle de notre planète est enseignée scientifiquement, non en tant que doctrine, mais en tant que règne de la nature qui peut être prouvé. Il y a eu beaucoup d'enseignements donnés par les Eglises sur le royaume de Dieu et sur celui des âmes. Ce ne sont que diverses expressions de la phrase ci-dessus, expression de la Hiérarchie spirituelle de notre Planète.

C'est une école où l'obéissance vraie, occulte, est développée. Cette

obéissance occulte n'implique aucune obéissance à moi, ni à aucun autre dirigeant de l'Ecole, ni à aucun autre être humain. Aucun serment de fidélité ni aucun gage personnel n'est requis vis-à-vis de qui que ce soit, ni exigé des étudiants de l'Ecole Arcane. Il est enseigné à ces étudiants une prompte obéissance aux demandes de leur propre âme. A mesure que la voix de cette âme devient plus familière, elle peut finalement faire d'eux des membres du royaume de Dieu et les conduire face à face avec le Christ.

Ainsi, en 1923, nous commençâmes une école qui n'était ni [24@198] doctrinale, ni sectaire, mais fondée sur la Sagesse Eternelle qui nous est parvenue de la nuit des temps. Nous commençâmes une école qui avait un but défini et un objectif spécifique, une école qui était inclusive et non exclusive et qui orientait ses étudiants vers une vie de service, en tant que voie d'approche vers la Hiérarchie et non en tant que voie vers une culture spirituelle égoïste. Nous déterminâmes que le travail serait pénible et difficile afin que les gens dépourvus d'intelligence soient éliminés. Une des choses du monde les plus faciles à faire est d'ouvrir une école d'occultisme d'intérêt personnel et on en crée tout le temps, mais nous ne voulions rien de semblable.

Peu à peu, nous apprîmes comment organiser le travail, comment former le personnel, comment systématiser les dossiers et adapter des méthodes du monde des affaires qui assureraient aux étudiants un prompt service. Nous avons conservé l'Ecole sur la base d'un financement volontaire et nous ne demandons pas de rétribution. De cette façon, nous n'avons pas d'obligations, financièrement, envers les étudiants et je me sens libre de laisser tomber un étudiant à n'importe quel moment s'il ne profite pas de ce que nous faisons. Nous n'avons pas d'"ange" philanthrope derrière nous, ni aucune sorte de généreux donateur. Le travail est supporté par de petites mais nombreuses souscriptions, ce qui est beaucoup plus sain et plus sûr.

Je crois que c'est tout ce que j'ai à dire sur le début de l'Ecole et sur son fonctionnement. C'est le noyau même de tout ce que nous faisons. A présent, nous avons une section en Angleterre, une section en Hollande, une section en Italie, une section en Suisse, une section en Amérique du Sud, avec un travail organisé en Turquie et en Afrique de l'Ouest et des membres dans beaucoup d'autres pays. Les papiers de l'Ecole circulent en plusieurs langues et les étudiants de ces pays sont en relation avec des

secrétaires qui parlent leur langue. Les activités de service s'étendent sur un champ toujours plus vaste et je n'essaierais pas d'en faire le compte.

Les six années suivantes, de 1924 à 1930, sont quelque peu monotones. Quand je les considère, je suis profondément [24@199] consciente d'un cycle dans lequel, jour après jour, semaine après semaine, mois après mois, je fis la même chose, tandis que je continuais à développer l'Ecole Arcane. J'étais continuellement en train d'écrire des papiers et des articles pour l'Ecole. J'étais éternellement en train de recevoir des gens sur rendez-vous ; en 1928, j'ai souvent reçu des gens toutes les vingt minutes, toute la journée. Je ne me suis jamais imaginé que c'était ainsi parce que je suis une personne tellement remarquable. C'était ainsi parce que je ne demandais pas de rétribution.

Ces années furent celles où toutes sortes de psychologues donnèrent des conférences dans tout le pays. Tous les types possibles de psychanalystes donnaient des rendez-vous, demandant de gros honoraires ; je n'en demandais jamais et mes journées étaient bien remplies ; il y avait toujours des gens qui avaient quelque problème et espéraient que je pourrais le résoudre. Il y eut, à New York, à l'époque, une femme qui prenait 500 dollars pour un rendez-vous d'une demi-heure et elle avait une liste d'attente. Je vous garantis qu'elle ne donna jamais de conseils aussi utiles que ceux que je donnais pour rien.

L'un des mystères de la nature humaine apparut dans ma conscience à cette époque. Je découvris que les gens sont désireux de parler des affaires les plus intimes de leur vie quotidienne, révélant leurs relations sexuelles avec leur mari ou leur femme, à moi, une parfaite inconnue. Je suppose que ma réaction contre cela était fondée sur mon éducation britannique, car, nous ici, en Amérique, nous avons toujours parlé plus librement à des étrangers que cela n'a jamais été l'habitude pour l'autre moitié de la race anglo-saxonne. Franchement, je n'ai jamais aimé cela. Il y a une certaine réticence utile et juste et j'ai toujours constaté que, quand on a été trop franc avec quelqu'un, ou qu'on s'est laissé aller à une conversation intime, cela finit généralement par de la haine – une sorte de haine qui n'est jamais légitime, ni méritée pour la personne à laquelle on s'est confié. Je n'ai jamais été intéressée par les relations sexuelles des gens, mais je réalise que c'est un facteur majeur d'harmonie de l'individu. [24@200]

Toute cette question du sexe est aujourd'hui flottante. Je suis moi-

même une Britannique conservatrice qui a horreur du divorce, qui déteste les discussions sur le sexe, mais je sais cependant que la jeune génération n'a pas entièrement tort. Je sais que l'attitude victorienne était pernicieuse. Les secrets et les mystères dont elle entourait le problème du sexe étaient dangereux pour les jeunes encore innocents qui ont une vie naturelle et créatrice. Les murmures, les secrets, les communications derrière les portes fermées, provoquaient des questions chez les jeunes et avaient pour résultat des choses sales dans leur pensée ; c'est quelque chose de difficile à pardonner aux parents de l'époque victorienne. Aujourd'hui, nous souffrons de la réaction à cette attitude. Il est possible que les jeunes en sachent presque trop mais, personnellement, je crois que c'est une condition beaucoup plus saine que celle dans laquelle j'ai été élevée.

Ce qu'est au juste la solution au problème du sexe, je ne le sais pas. Je sais que, dans des pays étrangers, selon la loi britannique, sans doute selon la loi hollandaise et selon quelques autres lois, un mahométan peut avoir plusieurs femmes. Les hommes de toutes les nations, Américains, Britanniques ou autres, ont toujours eu des relations amoureuses multiples. Au-delà de toute cette promiscuité, au-delà de toute recherche d'une réponse, une solution vraie finira par émerger. Les Français ne l'ont pas trouvée, car la nation française démontre que "le mental est le meurtrier du réel". Ils sont si réalistes que ce qui est subjectif, beau, spirituel est souvent oublié. Cela indique un grand défaut dans les caractéristiques des Français. Leur Sénat s'assemble sans reconnaître aucunement la divinité ; leurs ordres maçonniques sont mis hors la loi par la Grande Loge des autres pays parce qu'ils ne reconnaissent pas le Grand Architecte de l'Univers et leur plan pour les relations sexuelles est [24@201] fondé sur un concept purement utilitaire, qui est essentiellement sain pourvu qu'il n'y ait rien sur terre que la vie matérielle.

Aujourd'hui, en 1947, le monde est fou sexuellement. La Grande-Bretagne, les Etats-Unis et tous les autres pays sont débordés par les procédures de divorce ; les jeunes se marient sur la base que, si l'union n'est pas heureuse, elle peut être dissoute ; qui peut dire qu'ils ont tort ? Les enfants illégitimes issus de la psychose de guerre, dans tous les pays, sont presque la norme et non plus l'exception. Partout où les armées en marche avancent, des milliers d'enfants illégitimes en sont le résultat. L'Eglise fulmine contre la vision moderne du mariage et ses désillusions, mais n'offre pas de solution et les Eglises catholiques et épiscopales des Etats-

Unis et de Grande-Bretagne soutiennent l'idée que, dès que le divorce est obtenu, tout mariage postérieur est adultère.

A ce propos, je me souviens parfaitement de m'être trouvée, de très bonne heure un matin, dans une petite église de Turnbridge Wells, toute proche de nos bureaux dans cette ville, désireuse d'assister à un service de communion. J'allai trouver le recteur et lui en demandai la permission, car l'Angleterre est un très petit pays et mes parents y sont très connus. Le recteur dit qu'il devait obtenir la permission de l'évêque ; cette permission fut refusée et le recteur vint me dire que je ne pouvais pas recevoir la communion. Je regardai le recteur un instant, puis je lui dis : "J'aurais pu être dans cette ville venant d'Amérique et être une femme buveuse de cocktails, joueuse de cartes et pourvue d'une douzaine d'amants et j'aurais pu recevoir la communion parce que je n'étais pas divorcée. Il y a vingt ans, j'ai divorcé avec la pleine approbation de l'évêque et du clergé de son diocèse, parce qu'ils connaissaient les faits, et je ne peux pas me présenter à la communion, moi qui ai cherché à servir le Christ depuis que j'ai quinze ans." Il y a quelque chose de fondamentalement faux dans l'Eglise épiscopale d'ici, car un évêque [24@202] de cette Eglise me dit une fois ; "Ne me dites jamais qu'une personne est divorcée, car ce qu'on ne sait pas n'existe pas ; mais si je sais, alors je suis obligé de refuser la communion." Sans commentaires.

Nous sommes en route vers la solution du problème du sexe. Ce qu'elle sera, je ne le sais pas. Mais j'ai confiance dans la droiture inhérente à l'humanité et dans le développement du dessein de Dieu. Peut-être que la solution viendra d'une juste éducation dans les écoles et d'une juste attitude des parents envers les adolescents, garçons et filles. L'attitude actuelle est basée sur la peur, l'ignorance et la réticence. Le temps doit venir où les éducateurs et les parents parleront ouvertement avec les jeunes des faits de la vie et de la régulation à propos du sexe ; je vois ce temps s'approcher très rapidement. Les jeunes sont très sains, mais leur ignorance leur vaut souvent des difficultés. S'ils connaissent les faits tels qu'ils sont, ils savent ce qu'ils doivent faire. Toutes ces histoires stupides à propos de petites fleurs, de cosse de pois et de bébés amenés par des cigognes et autres histoires du même genre sur le problème du sexe – elles sont nombreuses – sont insultantes pour l'intelligence humaine et nos jeunes sont très intelligents.

Personnellement, j'aimerais voir conduire chaque adolescent, fille ou

garçon, chez un médecin compréhensif qui lui parlerait des choses telles qu'elles sont. J'aimerais avoir engendré, dans la plus jeune génération, un respect de sa fonction en tant que parents de la génération suivante et j'aimerais voir un père et une mère d'aujourd'hui (et ici je généralise) laisser les jeunes plus libres de régler leurs problèmes par eux-mêmes. Mon expérience m'a appris qu'on peut se fier à eux quand ils savent. En général, les garçons et les filles ne sont pas naturellement dégénérés et ne vont pas prendre des risques quand ils savent que les risques existent. J'aimerais voir le problème du sexe abordé par le médecin, pour qu'il parle aux garçons et aux filles qui lui [24@203] sont amenés de ce que c'est que d'être des parents, de ce que sont les dangers de la promiscuité, et qu'il ajoute un avertissement quant à l'homosexualité qui est une des plus grandes menaces qui pèsent sur les garçons et les filles d'aujourd'hui. Devant les faits, devant un clair exposé, en règle générale, on peut faire confiance à nos jeunes mais, franchement, c'est dans les parents que je n'ai pas confiance parce qu'ils ont peur et ne se fient pas à leurs enfants.

Tout ceci n'est encore qu'un petit "galop d'essai" préliminaire car, au cours des quelques années qui suivirent, j'eus naturellement à faire face au problème du garçon et de la fille. J'ai trois filles, très attirantes, et les garçons commencèrent à tourner autour d'elles, si bien qu'il y avait toujours à la maison, non seulement des gens, des gens et encore des gens, mais aussi des garçons, des garçons et encore des garçons et c'est ainsi que j'appris à comprendre et à aimer les deux groupes. Je respecte, j'aime et je me fie à la jeune génération.

Vers cette époque, nous quittâmes Ridgefield Park pour Stamford, Connecticut. Un ami à nous, Graham Phelps Stokes, avait une maison vacante à Long Island Sound et nous la laissa, sans loyer, pour plusieurs années. Elle était beaucoup plus grande et plus belle que celle de Ridgefield Park et, personnellement, je l'aimais. Je me rappellerai toujours les matinées de là-bas. A l'étage, il y avait une aile de la maison qui était constituée d'une grande chambre, située au-dessus des chambres de domestiques du rez-de-chaussée. Il y avait des fenêtres sur trois côtés et c'est là que je vivais et travaillais. Craigie était avec nous ; l'entretien de la maison était terriblement lourd, mais mes filles grandissaient et devenaient beaucoup plus utiles dans la maison. Foster et moi faisons le voyage de New York, régulièrement, plusieurs fois par semaine, Craigie étant là pour s'occuper de mes filles. Elles étaient toutes trois adolescentes et très jolies

et nous trouvions impossible de les mettre dans une école publique. La population de Stamford, à cette époque, [24@204] était en grande partie composée d'étrangers et trois belles filles blondes avaient un charme presque irrésistible pour de jeunes Italiens, si bien qu'elles étaient suivies partout où elles allaient. J'exposai le problème à une amie riche et elle paya leur instruction à Hayward dans une école de jeunes filles, privée et de très grande tenue, et elles y allèrent tous les jours jusqu'au moment où nous quittâmes Stamford.

Je ne peux me rappeler tous les garçons qui se réunissaient chez nous. Deux d'entre eux sont toujours nos amis et viennent nous voir de temps en temps, bien qu'ils soient mariés tous deux et chargés de famille. Ils débarquent par intervalle et, d'une manière ou d'une autre, on retrouve cette atmosphère heureuse et profonde qui exclut toute contrainte et nous permet de renouer les fils d'une amitié intime, quel que soit le laps de temps qui s'est écoulé depuis la dernière entrevue. J'ai oublié les autres. Ils vinrent et repartirent. Innombrables sont les souvenirs de nuits passées, assise dans ma chambre aux trois côtés de verre, guettant les lumières d'une voiture qui signifieraient qu'un garçon ramène une fille à la maison. Cela ennuyait beaucoup mes filles, mais j'ai toujours senti que c'était bon psychologiquement. Mère savait toujours où étaient ses filles, avec qui elles étaient et quand elles rentraient à la maison ; et je n'ai jamais regretté mon obstination sur ce point, mais j'ai souvent regretté les heures perdues pour le sommeil. Mes trois filles ne m'ont jamais causé de réelle anxiété, pas plus qu'elles ne m'ont donné de raisons de perdre ma confiance en elles ; mais, maintenant qu'elles sont toutes les trois mariées et qu'elles vivent leur propre vie, je me plais à saisir l'occasion de dire combien elles étaient gentilles, combien saines, combien sensibles, combien parfaitement décentes.

Ainsi les années s'écoulaient. De 1925 à 1930, ce furent des années d'ajustement, de difficultés, de joies et de croissance. Il y a peu à raconter. Ce ne furent que des années ordinaires, des années de travail, l'établissement et la stabilisation de l'Ecole Arcane, la publication des livres du Tibétain et la réunion autour de nous d'un groupe d'hommes et de femmes qui n'étaient pas seulement nos vrais amis, qui travaillaient avec nous, mais qui étaient, en plus, loyalement dédiés au service de l'humanité. [24@205]

Nous partions rarement, en été, car cette maison était sur le Sound et

avait sa propre plage ; mes filles pouvaient nager et pêcher la palourde autant qu'elles le voulaient. Je suis réellement douée pour accommoder les palourdes. Grâce à l'amabilité d'un ami, nous avions une voiture et nous pouvions aller à New York ou n'importe où ailleurs. Chaque dimanche, pratiquement, nous recevions des amis et des invités et, fréquemment, il y avait 20 à 30 personnes à la maison. Nous les mélangions tous, pêle-mêle, les jeunes et les vieux, les gens qui avaient de bonnes positions sociales et ceux qui en étaient dépourvus et je crois qu'ils passèrent tous de bons moments. Nous servions des gâteaux et du punch, du thé et du café et peu importe ce qu'ils étaient, tous devaient donner un coup de main, laver la vaisselle et ranger le salon quand la journée était finie.

Nous avions un chat et un chien qui étaient très individualistes. Le chien était un chien policier, petit-fils de Rin Tin Tin, de très grande valeur. Il était censé être notre protecteur et écarter les vagabonds, mais il n'était en fait d'aucune garde. Il aimait tout le monde et faisait bon accueil à tous les traînards. Il était fin de race, beaucoup trop sensible, trop tendu et on devait lui donner du bromure constamment pour qu'il conserve des nerfs en bon état. Il n'y avait pas l'ombre de vice en lui et nous l'adorions tous. Le chat, personne ne l'adorait, car il n'adorait que moi. C'était un formidable et magnifique chat de gouttière que nous avons recueilli errant, alors qu'il n'était qu'un petit chaton. Il ne voulait parler à personne qu'à moi. Il n'acceptait de nourriture de personne d'autre que de moi. Il refusait de rentrer dans la maison si je n'étais pas en bas, si bien qu'à la fin, Foster construisit une échelle, entre le jardin et la fenêtre de ma chambre et fit un trou dans le store afin qu'il puisse entrer dans ma chambre ; dès lors, il fut complètement heureux, il n'utilisa plus jamais aucune porte, mais bondissait de l'échelle sur mon lit.

Le travail progressait rapidement pendant ces années. Mon mari avait mis en train le Magazine "The Beacon" qui répondait à un réel besoin, comme c'est encore le cas aujourd'hui. Je [24@206] donnai six ou huit conférences publiques par an et tant qu'on ne fit pas payer l'entrée, il m'arrivait facilement d'avoir un auditoire de 1 000 personnes. Un jour, cependant, nous décidâmes que beaucoup de ces gens qui occupaient des chaises dans mon auditoire n'étaient que ce qu'on appelle à New York tout simplement des badauds. Ils naviguaient entre toutes les conférences gratuites, peu importait le sujet traité, sans jamais tirer de bénéfice de rien de ce qu'ils entendaient. Donc, le moment arriva où nous décidâmes de

faire payer l'entrée à mes conférences, même si ce n'était que 25 centimes. Les auditeurs diminuèrent à peu près de moitié et cela nous fit grand plaisir. Ceux qui venaient le faisaient parce qu'ils voulaient entendre et apprendre et cela valait la peine de leur parler.

J'ai toujours aimé faire des conférences et, pendant les vingt dernières années, je n'ai jamais su ce que c'était que de me sentir nerveuse sur l'estrade. J'aime les gens, je leur fais confiance et un auditoire est comme une seule personne aimable. Je crois que faire une conférence est la chose qui me fait le plus de plaisir au monde et, aujourd'hui, en être empêchée par ma santé est l'une de mes plus grandes privations. Mon médecin ne m'y autorise pas complètement et mon mari s'inquiète terriblement, si bien qu'à présent, je ne parle plus qu'à la conférence annuelle.

Ce fut au début de cette période que j'établis une amitié qui eut plus de signification pour moi que tout autre chose au monde, sauf mon mariage avec Foster Bailey. Cette amie était la simplicité, la douceur et l'altruisme réunis et elle apporta dans ma vie une richesse et une beauté dont je n'avais jamais rêvé. Pendant dix-sept longues années, nous suivîmes la voie spirituelle ensemble. Je lui donnais tout le temps libre que je pouvais et j'étais constamment chez elle. Les mêmes choses nous amusaient, les mêmes qualités et les mêmes idées nous intéressaient. Nous n'avions pas de secrets l'une pour l'autre et je savais tout ce qu'elle ressentait sur les gens, les circonstances et sur son entourage. J'aime à penser que les dix-sept dernières années de sa vie solitaire, elle ne fut pas entièrement seule. La comprendre, être auprès d'elle, lui donner la liberté de parler [24@207] avec le sentiment d'être en sécurité, voilà la seule compensation que je pouvais lui offrir de sa bonté infinie envers moi. Pendant dix-sept ans, elle m'habilla et, jusqu'à sa mort en 1940, je n'ai jamais acheté un seul vêtement pour moi-même. Je porte encore les vêtements qu'elle m'a donnés. Tous les bijoux que j'ai me viennent d'elle. J'avais apporté de belles dentelles et des bijoux dans ce pays, quand j'y vins, mais j'avais dû vendre tout pour payer les notes d'épicier et elle prit soin que quelques-unes de ces choses soient remplacées. Elle mit mes filles à l'école et paya toujours nos passages pour l'Europe et la Grande-Bretagne, aller et retour. Nous étions tellement proches que, si j'étais malade, elle le savait automatiquement. Je me souviens avoir été malade en Angleterre, il y a quelques années et, presque immédiatement, elle me câbla 500 livres sterling, car elle savait que j'étais malade et que je pouvais en avoir besoin.

Notre relation télépathique a été extraordinaire et s'est prolongée même après sa mort. Quand quelque chose arrivait dans sa famille, après qu'elle fut passée dans l'au-delà, elle en discutait avec moi télépathiquement. Bien que n'ayant aucun moyen d'avoir des nouvelles de sa famille, je découvrais ensuite ce qui s'était passé et, même aujourd'hui, je suis fréquemment en contact avec elle. Elle avait une connaissance très profonde et très vaste de la Sagesse Eternelle, mais les gens lui faisaient peur ; elle craignait de ne pas être comprise ; elle craignait qu'on l'aime pour son argent et elle était profondément effrayée par la vie. Je crois lui avoir rendu service sur ce plan, car elle respectait mon jugement et trouvait qu'il coïncidait souvent avec le sien. Je jouais le rôle de soupape de sûreté. Elle savait qu'elle pouvait tout me dire, que cela n'irait pas plus loin. Même quand elle fut sur le point de mourir, elle me garda dans son esprit et, peu de jours avant sa mort, je reçus une lettre d'elle que je pus à peine lire, où elle me parlait d'elle. La lettre avait été postée à sa place par quelqu'un. L'une des choses que j'espère, lors de mon passage de l'autre côté, c'est la trouver, m'attendant, car elle me l'a promis. Nous avons eu de bons moments ensemble pendant qu'elle était sur la terre. Nous [24@208] avons ri sous cape et ri ouvertement de mêmes choses. Nous aimions les mêmes couleurs et je me suis souvent demandé ce que j'avais pu faire dans le passé pour être digne d'une telle amitié dans le présent.

Deux fois par an, elle allait dans une boutique et m'achetait huit ou neuf robes, sachant exactement le genre de choses que j'aimais et les couleurs qui m'alliaient et, deux fois par an, à l'arrivée de ces boîtes pleines de beaux vêtements, j'allais à mon placard, en sortais un nombre équivalent de robes de l'année précédente et les envoyais à des amies personnelles dont je connaissais la vie difficile. Je ne suis pas partisane d'entasser des choses pour soi et je savais ce que c'était que d'avoir besoin d'un certain genre de robe ou de manteau et de ne pas pouvoir se les offrir. La pauvreté, parmi les meilleures classes de la société qui doivent garder une certaine apparence, constitue une expérience plus amère que bien d'autres genres de pauvreté. Les personnes sans ressources n'aiment pas accepter la charité et ne peuvent pas aller mendier, mais elles peuvent se laisser convaincre d'accepter ce dont elles ont besoin de la part de quelqu'un qui, par exemple, peut écrire en disant ce que j'écrivais et disais : "Je viens de recevoir en cadeau un tas de nouvelles robes, et je ne peux simplement pas porter tout ce que j'ai. Je me sentirais avare si je gardais tout, aussi je vous envoie deux robes et vous me rendez service en les acceptant." C'était donc mon

amie, et non moi, qui était à l'origine de tout ce bonheur qu'apportaient, chaque année, tous ces jolis habits.

Je trouve difficile de parler comme je le voudrais des gens qui ont compté le plus pour moi. Je le ressens particulièrement dans ce cas et, surtout, dans le cas de Foster Bailey, mon mari. Lui et moi, nous en avons parlé ensemble et nous avons décidé qu'il n'était pas possible de mettre dans une autobiographie ce que j'aurais aimé dire.

Une autre amitié intéressante se trouva aussi sur notre chemin et elle comporta beaucoup d'implications très significatives, implications qui seront plus à même de trouver leur développement dans la prochaine vie que dans celle-ci. Il y a, dans la ville [24@209] de New York, un club appelé "Nobility Club". Un jour, un membre de ce club me demanda de venir entendre parler le grand-duc Alexandre. Il était le fils de l'un des tsars de Russie et beau-frère du dernier tsar Nicolas. J'y allai, plus par curiosité qu'autre chose, et je trouvai une salle comble, remplie par toute l'élite de la noblesse, et par toutes les altesses royales qu'on pouvait réunir à New York à cette époque. Bientôt, tout le monde se leva, car le Grand-Duc entra et s'asseyait dans un fauteuil, sur l'estrade. Quand nous fûmes de nouveau tous assis, il nous regarda à la ronde, très sérieusement, et dit : "Je me demande s'il est possible que, pour une minute, vous oubliiez que je suis un grand-duc, car je désire vous parler de votre âme." Je restai sidérée et enchantée et, à la fin de son allocution, je me tournai vers mon amie, la baronne... et lui dit : "Que j'aimerais mettre le Grand-Duc en contact avec des gens de ce pays pour qui il importerait peu qu'il soit grand-duc ou non, mais qui l'aimeraient seulement pour lui-même et pour son message." Ce fut tout et je n'y pensai plus.

Le matin suivant, à mon bureau, le téléphone sonna et une voix me dit : "Son Altesse Impériale serait heureuse que Mme Bailey soit au Ritz à 11 heures." Donc Mme Bailey se rendit au Ritz à 11 heures. Je fus reçue au salon par le secrétaire du Grand-Duc. Il me fit asseoir, me regarda solennellement et dit : "Qu'attendez-vous du Grand-Duc, Mme Bailey ?" Etonnée, je le regardai et dis : "Rien, je n'imagine même pas pourquoi je suis ici." "Mais, dit M. Roumanoff, le Grand-Duc a dit que vous vouliez le voir." Je lui dis alors que je n'avais fait aucune démarche pour voir le Grand-Duc et que je n'avais pas idée de ce qu'il voulait. Je lui dis que j'avais assisté à son allocution la veille et que j'avais exprimé à une amie le souhait qu'il puisse rencontrer certaines personnes. Alors M. Roumanoff

me fit monter jusqu'à l'appartement du Grand-Duc ; après que j'eus [24@210] fait ma révérence et me fus assise, il me demanda ce qu'il pouvait faire pour moi. Je lui dis : "Rien." Je me mis alors à lui raconter qu'il y avait des gens en Amérique, comme Mme du Pont d'Ortiz, qui pensaient comme lui, qui avaient de belles maisons, qui assistaient rarement à des conférences et que j'espérais qu'il pourrait peut-être désirer les rencontrer. Sur quoi, il m'assura qu'il ferait tout ce que je lui demanderais et ajouta : "Parlons à présent de ce qui est important." Nous passâmes environ une heure à parler des choses spirituelles et du besoin d'amour dans le monde. Il venait justement de publier un livre intitulé : "La religion de l'Amour" et il était anxieux de le voir lire davantage.

Quand je revins au bureau, j'appelais Alice Ortiz et lui dis de venir à New York et de donner un déjeuner pour le Grand-Duc à l'Hôtel Ambassador. Elle refusa vivement. Moi, tout aussi vivement, je l'enjôlai si bien qu'elle accepta. Elle vint et donna ce déjeuner. Au milieu de la réception, M. Roumanoff se tourna vers moi et dis : "Qui êtes-vous, Mme Bailey ? Nous ne trouvons rien à votre sujet." Je l'assurai que je n'en étais pas surprise, car je n'étais personne, seulement une citoyenne américaine d'origine britannique. Il secoua la tête et parut très troublé ; il me raconta que le Grand-Duc avait dit qu'il ferait tout ce que je voudrais qu'il fasse.

Ceci fut le commencement d'une amitié qui dura jusqu'à la mort du Grand-Duc et même après. Il vint régulièrement passer quelques jours à Valmy, avec Foster et moi. Nous eûmes ensemble des entretiens longs et intéressants. Ce que nous réalisions profondément ensemble, dans cette amitié, était que, malgré l'apparence, nous étions tous semblables et que, de sang royal ou du type d'être humain socialement le plus bas, nous avions les mêmes goûts et les mêmes dégoûts, les mêmes douleurs et les mêmes chagrins, les mêmes sources de bonheur et le même besoin de progrès spirituel. Le Grand-Duc était un spirite convaincu et nous avons eu des moments très divertissants, lors [24@211] de petites séances de spiritisme dans l'immense salon d'Alice.

Un après-midi, M. Roumanoff appela mon mari et lui demanda si, lui et moi, étions libres ce soir-là et si nous pouvions prendre la responsabilité d'emmener le Grand-Duc aux deux endroits où il avait à parler. Nous étions heureux de le faire et nous l'emmenâmes là où il devait aller et, à la fin de son allocution, nous le protégeâmes des chasseurs d'autographes. Sur le chemin du retour à l'hôtel, le Grand-Duc, soudain, se tourna vers

moi et dit : "Mme Bailey, si je vous disais que, moi aussi, je connais le Tibétain, est-ce que cela signifierait quelque chose pour vous ?" "Oui, dis-je, cela aurait une grande signification." "Eh bien !, répondit le Grand-Duc, vous comprenez le triangle, vous, Foster et moi." Ce fut, je crois, la dernière fois que je le vis. Il partit peu après pour le sud de la France et nous partîmes pour l'Angleterre.

Deux ans plus tard, je lisais assise dans mon lit, un matin vers 6 h 30, quand, à ma stupéfaction, entra le Grand-Duc, dans l'élégant pyjama d'intérieur bleu foncé qu'il portait si souvent. Il me regarda, sourit, agita la main et disparut. J'allai voir Foster et lui dis que le Grand-Duc était mort. Et c'était vrai. Je vis la chronique nécrologique dans le journal, le jour suivant. Avant de quitter New York, il m'avait donné une photo de lui, avec son autographe, bien sûr ; à peu près un an plus tard, la photo disparut, et, comme il n'était plus en vie, je la regrettais profondément ; j'étais certaine que quelque chasseur d'autographe l'avait volée. Plusieurs années plus tard, alors que je marchais dans la 43^{ème} rue à New York, je vis soudain le Grand-Duc venir vers moi. Il sourit et passa et, quand j'arrivai à mon bureau, je trouvai la photo perdue sur mon bureau. Il y avait évidemment, sur le plan spirituel, un lien étroit entre le Grand-Duc, Foster et moi-même. Dans une vie postérieure, nous connaissons la raison du contact qui se produisit dans cette vie, de l'amitié et de la compréhension qui s'établirent. **[24@212]**

Une vie ne doit pas être considérée comme un événement isolé, mais comme un épisode dans une série de vies. Ce qui se fait aujourd'hui, les amis, la famille à laquelle nous sommes liés, nos qualités, notre caractère, notre tempérament indiquent seulement la totalité du passé. Ce que nous serons dans la vie suivante résultera de ce que nous avons été et avons fait dans celle-ci.

Ces années-là, nous fûmes très occupés. Nos filles grandissaient et les garçons affluaient. L'Ecole croissait régulièrement et j'étais, en moi-même, sûre d'avoir découvert le travail dont K.H. m'avait parlé en 1895. Les doctrines de la Réincarnation et de la loi de Cause à Effet avaient résolu les problèmes de mon esprit interrogateur. La Hiérarchie m'était connue. J'avais eu le privilège de prendre contact avec K.H. quand je choisissais de le faire, car on pouvait, à présent, me faire confiance pour tenir mes affaires personnelles en dehors de son ashram ; j'entrais dans un service plus grand dans son ashram et, par conséquent, dans le monde. La

reconnaissance des livres du Tibétain dans le monde augmentait sans cesse. J'avais, moi-même, écrit plusieurs livres qui avaient reçu un bon accueil ; je les avais écrits pour prouver que l'on peut faire un travail psychique, tel que mon travail avec le Tibétain, et cependant avoir un cerveau qui fonctionne bien et être un être humain intelligent. A travers les livres et à travers l'ensemble grandissant des membres de l'Ecole Arcane, Foster et moi avons des contacts croissants avec des gens de partout. Des lettres parvenaient, débordantes de demandes, d'appels à l'aide, ou de requêtes pour que soit formé un groupe dans un pays ou un autre.

J'avais toujours soutenu la théorie selon laquelle les vérités les plus profondes et les plus ésotériques pourraient être criées au grand public, du haut des toits, et que, aucun dommage ne pourrait en découler. Donc, les engagements au secret sont vides de sens. Il n'y a pas de secrets. Il n'y a que la présentation [24@213] de la vérité et sa compréhension. Il s'est créé beaucoup de confusion dans l'esprit du public, entre l'ésotérisme et la magie. La magie est une manière de travailler sur le plan physique, en reliant substance et matière, énergie et force, afin de créer des formes par lesquelles la vie puisse s'exprimer. Ce travail, mettant en œuvre des forces élémentales, est dangereux et, même pour un cœur pur, il nécessite protection. L'ésotérisme est en réalité la science de l'âme. Il concerne le principe vivant, spirituel, qui se trouve en toute forme. Il établit l'unité à la fois dans le temps et l'espace. Il motive et exécute le Plan, sous l'angle de l'aspirant, et il est la science du Sentier ; il instruit l'homme des techniques du surhomme qui va venir et, ainsi, le rend capable de poser les pieds sur le Sentier de l'Evolution supérieure.

Le programme de l'Ecole se développait graduellement. Nous conservions le travail, et l'avons toujours conservé ainsi, souple, dans un effort pour répondre aux besoins changeants, et nous obtenions graduellement un groupe d'hommes entraînés à la supervision du travail. Il y a quinze ans (en 1928), nous emménagions dans nos installations actuelles et, aujourd'hui, les 31^{ème} et 32^{ème} étages constituent le siège central de l'Ecole Arcane, du Lucis Trust, de la Bonne Volonté et de la Société des Editions Lucis. Nous avons commencé avec une petite poignée d'étudiants ; nous avons maintenant beaucoup de projets spirituels, tous en vue du service pour l'humanité, tous désintéressés et à l'échelle mondiale et tous rendus réalisables par les étudiants de l'Ecole Arcane.

[24@214]

CHAPITRE VI

L'année 1930 fut la dernière de ce que j'appelle ma vie normale. Dès lors, je fus absorbée par mon travail, à la fois en Europe et en Grande-Bretagne, autant qu'aux Etats-Unis et, en plus, par les fiançailles et les mariages de mes filles qui, assez curieusement, me touchèrent beaucoup émotionnellement. Le rythme à peu près normal de ma vie, entre 1924 et 1930, fut nettement rompu en 1931.

Ces six années avaient été, de bien des façons, des années au rythme monotone : se lever le matin, travailler pour le Tibétain, voir si mes filles étaient debout et prêtes pour l'école, le petit déjeuner, commander l'épicerie, prendre le train pour New York afin d'être au bureau à 10 heures et, là, les rendez-vous qui se succédaient, le dépouillement du courrier, les lettres à dicter, les décisions à prendre pour le travail de l'Ecole, la discussion des problèmes avec Foster et le déjeuner. Souvent, tard dans l'après-midi, il y avait des classes et je me remémore le temps où j'enseignais les fondements de la Doctrine Secrète, comme l'un des plus profitables et des plus satisfaisants de ma vie.

Sous bien des aspects, le livre de H.P.B., *La Doctrine Secrète*, n'est plus d'actualité aujourd'hui et son approche de la Sagesse Eternelle a peu ou pas d'impact sur la génération moderne. Mais ceux d'entre nous qui l'étudièrent réellement, et parvinrent à une certaine compréhension de sa signification intérieure, ont une appréciation essentielle de la vérité qu'aucun autre livre ne semble donner. H.P.B. disait que la prochaine interprétation de la Sagesse Eternelle se ferait par une approche psychologique, et le *Traité sur le Feu Cosmique* que je publiai en 1925, est la clé psychologique de *La Doctrine Secrète*. Aucun de mes livres n'aurait été possible si je n'avais fait, à un certain [24@215] moment, une étude très serrée de *La Doctrine Secrète*.

En considérant les années de ma propre enfance et celles de mes filles, je sais à présent quelle époque difficile est l'adolescence. J'ai passé des moments beaucoup plus mauvais que mes filles, parce que personne ne me disait rien. Elles eurent des temps assez difficiles, mais Dieu sait que j'en ai eu de pires. Je devais me tenir là, les voir poursuivies, espérant qu'elles ne seraient pas dupes ; quelques fois, elles le furent. J'eus à souffrir, passagèrement, d'être tenue par elles pour une mère démodée. J'eus à me soumettre au fait que mes vues étaient considérées comme dépassées et

j'eus à essayer de me souvenir de mes propres jours de révolte. J'avais tellement vu et tellement appris quant au mal dans le monde, que je m'angoissais à leur sujet, angoisses qui se révélèrent toutes totalement inutiles, mais qui étaient assez pénibles sur le moment. J'eus à me soumettre à leur croyance juvénile selon laquelle je ne savais rien sur le sexe, je ne savais pas comment manier un homme, personne n'avait jamais été amoureux de moi, excepté les deux hommes que j'avais épousés. Mon expérience, naturellement, était celle de tous les parents qui ont à lancer des jeunes dans le monde, surtout s'il s'agit de filles. Les fils se libèrent eux-mêmes plus tôt et se taisent ; en général les mères ne savent rien de leurs affaires. Les sept ou huit années suivantes furent donc difficiles pour moi et je ne suis pas du tout sûre de les avoir assumées sagement. De toute façon et selon toute apparence, je n'ai pas causé grand dommage ; je m'en tiens là.

A la fin de 1930, il était évident que le travail de l'Ecole s'étendait en Europe et en Grande-Bretagne. Mes livres faisaient leur chemin autour du monde et, à travers eux, nous entrions en contact avec des gens de tous les pays. Beaucoup voulaient se joindre à l'Ecole Arcane et, en majorité, ils parlaient anglais. A cette époque, nos travaux n'existaient pas en langues étrangères [24@216] et nous n'avions pas de secrétaires parlant ces langues. La connaissance de ce que nous faisons et réalisons se répandait dans le monde surtout par les livres et par les gens qui nous écrivaient au sujet de la méditation ou d'un problème ou d'un autre.

Les membres de la Société théosophique, que l'étroitesse de la présentation mécontentait, prenaient aussi contact avec nous et beaucoup d'entre eux rejoignirent l'Ecole Arcane. Quand ils demandaient à y entrer, je soulignais toujours que, personnellement, je n'avais pas d'objections à leur affiliation, mais que les dirigeants de la section ésotérique de cette Société en avaient une. A tort ou à raison, j'ai toujours souligné que leur âme leur appartenait et qu'ils n'avaient à accepter l'autorité de personne, pas plus de moi que des dirigeants de la S.E. Le résultat a été que nous avons, aujourd'hui, à l'Ecole Arcane beaucoup des membres les plus anciens et les meilleurs de la section ésotérique, qui ne trouvent rien de contradictoire entre les deux voies d'approche.

La théorie ridicule, répandue par la S.E., selon laquelle il est dangereux de suivre deux lignes de méditation à la fois, ne m'a pas seulement divertie, mais s'est toujours révélée fausse. D'une part, la même

qualité et les mêmes vibrations passent à travers les deux approches et, d'autre part, le travail de méditation indiqué par la S.E. est si élémentaire qu'il a peu ou pas d'effet sur les centres. Il est néanmoins très bon pour ceux qui sont sur le Sentier de Probation.

L'Ecole Arcane suivait donc une croissance constante, mais restait encore relativement petite. Nous avons déménagé plusieurs fois suivant les vicissitudes des loyers à New York et ce fut en avril 1928 que nous nous installâmes dans notre actuel Siège central, 11 West 42^{ème} rue. Nous fûmes parmi les premiers qui s'installèrent dans ce nouveau bâtiment et qui occupèrent le dernier étage, le 32^{ème}. Aujourd'hui, nous occupons aussi le 31^{ème}, [24@217] mais nos bureaux sont trop petits et nous devons nous agrandir, d'une manière ou d'une autre, avant qu'il soit longtemps.

Nous avons été en correspondance, depuis peu, avec une dame suisse, qui avait une très grande connaissance et qui était très intéressée par ce que nous enseignions et par ce que nous faisons pour mettre le monde en contact avec la Sagesse Eternelle. Elle avait une belle maison sur le Lac Majeur, en Suisse, dans laquelle elle avait construit une salle de conférence et constitué une très bonne bibliothèque. Un jour, vers l'automne de 1930, elle arriva tard dans la nuit dans notre maison de Stamford, Connecticut, et passa quelque temps avec nous, parlant de beaucoup de choses, exposant ses diverses idées devant nous, découvrant ce qu'était notre point de vue et s'offrant elle-même à collaborer avec nous. Elle suggéra l'idée qu'avec notre aide elle pourrait ouvrir un centre spirituel à Ascona, près de Locarno, sur le Lac Majeur, et qu'il pourrait être sans dénomination, non sectaire, et ouvert aux ésotéristes et aux étudiants de l'occultisme de tous les groupes d'Europe et d'ailleurs. Elle avait cette belle maison, cette salle de conférence et ces belles terres qui seraient sa contribution. Foster et moi irions chez elle et mettrions en route le projet, ferions des conférences et enseignerions. Elle nous offrait l'hospitalité très largement et voulait que nos trois filles nous accompagnent si nous venions à Ascona ; elle offrait pension et logement pour nous tous, mais n'assumait pas les frais du voyage.

Naturellement, nous ne prîmes pas de décision immédiate, mais lui promîmes de réfléchir à la chose très soigneusement et de lui donner réponse au début de 1931.

Plusieurs problèmes étaient impliqués. Les frais de voyage pour cinq

personnes n'étaient pas légers et, de plus, nous n'étions pas sûrs du tout de vouloir nous lancer dans une telle entreprise dans ces conditions. J'étais restée vingt ans en Amérique, sans retourner en Europe. Je ne pouvais pas aller en [24@218] Europe sans me rendre dans mon propre pays et il fallait examiner beaucoup de choses avant de savoir ce qui était bien.

Mon amie, Alice Ortiz, vint me voir à ce moment-là avec une proposition qui pouvait influencer toute la situation. Sans rien savoir de la proposition d'Olga Frôbe, elle me dit un jour : "Que préférez-vous pour vos filles : que je les envoie au collège pour plusieurs années ou aimez-vous mieux qu'elles voyagent à l'étranger ? Je me chargerai de l'une ou l'autre de ces dépenses, mais vous devez réfléchir à ce qui est le mieux pour vos filles." J'en discutai très minutieusement avec Foster et nous décidâmes que les voyages à l'étranger seraient beaucoup plus utiles à nos filles que n'importe quel diplôme. Tout le monde peut obtenir un diplôme, mais peu de gens peuvent faire de grands voyages. Je suppose que j'étais influencée dans cette décision par le fait que j'ai tellement voyagé moi-même et que je n'ai pas non plus obtenu de diplômes.

Je ne regrettai que deux fois de ne pas avoir de diplômes. Ces diplômes sont terriblement surestimés dans ce pays ; je sais que, tout en n'ayant pas de diplômes, je suis aussi bien instruite que ceux qui en ont. Il y a peu d'années, on me demanda de donner une série de conférences au "Postgraduate College" de Washington. Je devais parler de l'intellect et de l'intuition. Les invitations étaient imprimées et envoyées par le collège, mais, quand on découvrit que je n'avais pas de titre à la suite de mon nom, on annula les conférences. Je reçus plus tard une lettre du directeur du collège, disant que la Faculté pensait avoir commis une erreur, mais qu'il était trop tard pour y remédier. Peu après, je fus demandée par l'Université de Cornell pour rencontrer des étudiants et leur parler de l'approche spirituelle moderne de la vérité et pour avoir des entretiens avec de petits groupes d'étudiants. Cela aussi fut annulé parce que je n'avais pas de diplômes.

Néanmoins, mon attitude à l'égard de ce problème fut que mes filles apprendraient à être des êtres humains plus utiles si [24@219] elles en savaient davantage sur les gens des autres continents, non pas en visitant les monuments et les galeries, mais en ayant une connaissance des peuples eux-mêmes ; donc nous abandonnâmes toute idée d'entraînement dans les collèges académiques pour nos filles et nous les lançâmes dans l'école de la

vie.

En reconsidérant notre décision, je n'ai jamais regretté que mes filles ne soient pas allées à l'Université. Elles apprirent à connaître les êtres humains et à réaliser que les Etats-Unis ne sont pas le seul et unique pays au monde. Elles découvrirent qu'il y a tout autant de gens bien, autant de gens intelligents, autant de mauvaises gens, autant de bonnes gens en Grande Bretagne, en Suisse, en France, etc., qu'il y en a aux Etats Unis.

Il nous faut développer dans le monde d'aujourd'hui la citoyenneté mondiale et en finir avec le nationalisme qui a été la source de tant de haines. Je ne connais rien de plus pernicieux que le slogan "L'Amérique aux Américains", ou l'habitude qu'ont les Anglais de considérer tous les autres comme des étrangers, ou la croyance qu'ont les Français selon laquelle ils sont en tête de tous les mouvements civilisés. Toutes ces choses doivent disparaître. J'ai rencontré les mêmes gens dans les nombreux pays où j'ai vécu. Certains pays peuvent offrir plus de confort physique que d'autres, mais l'humanité est la même.

Je crois qu'à mesure que j'ai vu ville après ville, aux Etats Unis, en Grande-Bretagne et sur le continent, que j'ai entendu ce que les gens disent les uns des autres et de quelle manière ils se désignent, se moquent les uns des autres et se méprisent, j'ai désiré que mes filles acquièrent le sens de l'unité. Je crois qu'elles ont un point de vue plus large que les personnes ordinaires qu'elles rencontrent, et elles le doivent à la manière dont elles ont voyagé ; je dois le mien aussi à la manière dont j'ai voyagé, non seulement "horizontalement" à travers les pays, mais aussi "verticalement", du haut en bas de l'échelle sociale. [24@220] C'est très éducatif d'aimer les gens et je suis née aimant les gens. L'un des hommes les meilleurs que je connus et considérai comme un ami, était fils d'empereur. La première et la plus chère des amies que j'ai eues, il y a trente-cinq ans en arrivant aux U.S.A., était une femme noire, et, dans ma conscience, l'un et l'autre gardent une importance égale et je pense à eux avec une égale affection.

Une chose que je constatais, c'est que mes filles étaient capables d'être elles-mêmes en toute circonstance ou toute situation, bien qu'elles ne soient que le produit de l'école publique américaine. A côté des possibilités qu'a un foyer dans lequel les choses intéressantes sont appréciées et où l'on insiste sur les valeurs humaines, je ne connais pas de meilleur terrain d'entraînement pour la jeunesse du monde entier que l'école publique,

selon la conception des Etats-Unis.

Au printemps 1931, nous fîmes nos plans pour accepter les propositions d'Olga Frôbe et pour nous rendre à sa maison, sur les lacs italiens, passer quelques mois. Vous pouvez imaginer l'excitation des projets, des achats de valises, des arrangements de vêtements et les spéculations de nos filles à tout propos. Jamais de leur vie elles n'avaient été nulle part, en dehors des Etats-Unis, à l'exception de ma fille aînée, Dorothee, qui avait été à Hawaii. Alice Ortiz intervint, avec son habituelle générosité, et veilla à ce que nous ayons tous les vêtements convenables, payant, en plus, toutes les dépenses du voyage.

Nous choisîmes l'un des plus petits bateaux qui allaient directement de New York à Anvers, en Belgique, et je crois admettre que la vie à bord avec trois filles pleines de vie et d'énergie était un peu épuisante. Les surveiller tout le temps n'était pas gai. Ce n'est pas amusant pour une jeune fille, en train de danser très joyeusement avec un officier, de voir l'un de ses parents au bord de la piste et de savoir parfaitement que c'est alors l'heure de se retirer. Elles étaient très gentilles, mais très excitées, très populaires à bord, connaissant le nom de chacun et d'où il venait. **[24@221]**

Il y a quelques années, je tombai sur un énorme baluchon qui, une fois déroulé, se trouva être fait de trois adorables robes de bal que j'avais faites pour mes filles, à bord du bateau. L'idée en était peu originale, car ces robes représentaient le drapeau américain : les jupes bleu foncé rayé de blanc et les corsages blancs parsemés d'étoiles rouges à cinq pointes. J'avais refusé de mettre quarante-huit étoiles sur chaque corsage, car cela m'aurait obligée à trop de couture, mais l'effet général était patriotique et gai.

Je n'oublierai jamais le jour où nous remontâmes la rivière Scheldt et abordâmes à Anvers. Nos filles, évidemment, n'avaient jamais vu de ville étrangère. Tout semblait nouveau et étrange pour elles, du fiacre qui nous mena à l'hôtel, aux édredons sur les lits. Nous descendîmes à l'Hôtel des Flandres et eûmes de bons moments pendant les quelques jours passés à Anvers. Les nappes à carreaux du "Van Viordinaire", la cuisine étrangère et le café au lait, tout était très excitant pour elles, et plein de réminiscences pour moi.

Une amie avait fait la traversée avec nous afin d'être avec nous à

Ascona, mais elle nous quitta après quelques jours à Anvers, car elle voulait descendre le Rhin avec sa fille. Sa conception de la manière d'apprécier un pays était très différente de celle de Foster et de la mienne. Elle descendait, dès le matin, avec sa fille à un bras et un Baedeker sous l'autre bras. "Alice, me disait-elle, qu'allez-vous voir ce matin ? Il y a une statue avec trois étoiles dans le guide, les Rubens à voir dans la cathédrale et une foule d'autres choses. Que projetez-vous de voir d'abord ?" A son grand étonnement, je lui dis que nous n'allions rien faire de tout cela, car nous ne nous intéressions pas aux statues de militaires morts depuis longtemps, ni à toutes les églises qu'on pouvait visiter.

Je lui dis que mon principal but était que nos filles s'imprègnent de l'atmosphère du pays où elles étaient, voient un peu ce peuple et observent comment il vit et comment la vie se [24@222] déroule aux différentes heures de la journée. Donc, nous allions flâner et nous asseoir dans les petits cafés, sous les auvents, boire du café et rester simplement là à observer les gens, à écouter et à parler. C'est ainsi que nous fîmes, tandis qu'elle se promenait dans toutes les directions. Jamais je n'emmenai mes filles visiter les galeries pour admirer des statues, discuter sur des églises, ni faire les choses que le touriste moyen fait tous les jours. Nous errions à travers les rues. Nous regardions les jardins, faisons un tour dans les faubourgs. Au bout de quelques jours, nos filles avaient absorbé une grande quantité de connaissances sur la ville et ses faubourgs, ses occupants et son histoire. Nous n'avons jamais acheté de souvenirs, mais nous avons pris des photographies, acheté des cartes postales et constaté que les gens, à l'étranger, étaient semblables à nous.

D'Anvers, nous allâmes à Locarno, en Suisse, l'endroit le plus loin que nous pouvions atteindre par le train et, là, Olga Frôbe nous accueillit et nous emmena dans sa ravissante villa, où nous restâmes plusieurs semaines. Ce voyage en train fut une chose merveilleuse pour nos filles, mais un déplacement exténuant pour moi. Nous primes le "train bleu", par le Simplon et la vallée des Centovalli.

Il est vain d'essayer de décrire la beauté des lacs italiens. A mes yeux, le Lac Majeur, au bord duquel était construite la villa d'Olga, est l'un des plus beaux et des plus grands d'Italie. Une partie du lac est sur le territoire suisse, dans le canton du Tessin, mais la plus grande partie est en Italie. Le lac est si beau, les petits villages, au flanc des collines et qui descendent jusqu'à l'eau, sont si pittoresques ! Je ne connais rien de plus [24@223]

beau que la vue que l'on a de Ronco, d'où l'on découvre tout le lac. Il est inutile pour moi de tenter de le décrire, car je ne trouverai pas les mots, mais aucun de nous n'oubliera jamais sa beauté. Elle est comme ces choses qu'on se représente à soi-même dans les moments de fatigue et de désillusion, et pourtant derrière toute cette beauté, il y avait la corruption et un mal très ancien.

Le secteur avait été, un temps, le centre des Messes Noires en Europe centrale, et des traces pouvaient s'apercevoir le long des routes du pays. Les petits villages des alentours avaient été désertés par leurs habitants, à cause des conditions économiques et parce qu'ils avaient été vidés, en masse, par l'Allemagne et la France dont les visées et les idées n'étaient pas du tout claires ou bonnes. Les quelques années qui avaient précédé la guerre, avaient été particulièrement vilaines, surtout en Allemagne. Toutes sortes de vices et de maux furent cultivés et beaucoup de ceux qui pratiquaient ces modes de vie indésirables, séjournèrent au bord des lacs italiens durant l'été. Un jour, l'endroit sera nettoyé et un réel travail spirituel opérera. Une des choses que nous eûmes à affronter fut l'esprit du mal qui imprégnait l'endroit et les gens particulièrement décadents et déplaisants qui vivaient sur les rives du lac.

Aussitôt que j'eus découvert quel genre de lieu c'était, et qu'en dépit de toute la beauté, là, gisait beaucoup de mal, je m'assis simplement et j'en parlai à mes filles. J'étais déterminée à ce qu'elles ne soient pas innocentes au point de tomber dans le danger et je leur désignai, au cours des promenades, le genre de gens qui étaient de la sorte indésirable. Je dis crûment et directement de quoi il était question au juste, y compris la dégénérescence et l'homosexualité, si bien qu'elles passèrent, sans dommage, à travers un grand nombre de choses qui auraient pu les abîmer. Voyez, il n'y eut pas de secret, il n'y eut pas de péché particulier ni d'action ignoble dont je ne leur aie appris l'existence. Je leur désignais les personnes qui se livraient à ce genre de choses et qui étaient d'une vulgarité si frappante que mes filles ne pouvaient avoir aucun doute. Je n'ai jamais été d'avis de tenir les jeunes en dehors de la connaissance de ce qui est indésirable.

Je leur ai permis de lire ce qu'elles voulaient, pourvu que [24@224] je puisse leur demander pourquoi elles désiraient lire tel livre. Ceci, s'il s'agissait d'un livre que je ne trouvais pas "propre". L'expérience m'apprit que, si j'étais parfaitement franche, et cependant parfaitement désireuse de

laisser lire même ce que je jugeais mauvais, leur propreté naturelle et leur délicatesse naturelle les protégeaient complètement. Nous n'avons pas connu les lectures sous les draps de lit, autant que je sache, parce qu'elles savaient qu'elles pouvaient lire ce qu'elles voulaient et que, moi-même, je m'exprimais librement. Quoi qu'il en soit, nos filles passèrent trois étés à Ascona et surent tout ce qui s'y passait, sans en subir aucun mal.

Le premier été à Ascona, nous logions chez Olga, dans sa maison, mais ensuite nous occupions un petit cottage en surplomb sur le lac qu'elle avait construit dans sa propriété. Près de notre maison, elle avait bâti une très belle salle de conférence, où des réunions se tenaient matin et soir ; le parc était très beau. C'était l'idéal pour nager et faire du bateau et la situation, telle qu'elle se présentait au début, nous parut le paradis et la promesse d'une vaste opportunité d'expansion future. La première année, le groupe était un peu restreint, mais les deux années suivantes il grandit constamment et je pense qu'on peut dire que le travail fut un grand succès. Les gens de toutes les nationalités se rencontraient là ; nous vivions ensemble pendant des semaines et nous arrivions à nous connaître très bien les uns les autres. Les barrières nationales paraissaient ne plus exister et nous parlions tous le même langage spirituel.

C'est là que nous avons rencontré pour la première fois le docteur Roberto Assagioli qui a été notre représentant en Italie pendant plusieurs années ; notre contact avec lui, les nombreuses années de travail avec lui constituent l'un des facteurs très heureux de notre vie. Quand nous l'avons rencontré pour la première fois, il était un grand spécialiste du cerveau à Rome et il était considéré comme un psychologue de réputation européenne. C'est un homme d'une rare beauté de caractère. Il ne peut pas entrer dans une pièce sans que ses qualités spirituelles [24@225] essentielles fassent connaître sa présence. Frank D. Vanderlip, dans son livre *What next in Europe* ("Quel est l'avenir de l'Europe"), fait un commentaire saisissant à son sujet. Il l'appelle le saint François d'Assise moderne et dit que la matinée, qu'il passa avec lui, fut l'un des points culminants de son voyage en Europe. Le docteur Assagioli est juif. A l'époque où nous l'avons rencontré à Ascona et quand, plus tard, nous lui avons rendu visite en Italie, les Juifs étaient bien traités dans ce pays. Les 30 000 Juifs environ qu'il y avait en Italie étaient estimés tout autant que les citoyens italiens et n'étaient l'objet d'aucune persécution, ni d'aucune restriction.

Les allocutions du docteur Assagioli étaient les meilleurs moments des conférences d'Ascona. Il pouvait s'entretenir en français, en italien et en anglais, et le pouvoir spirituel qui jaillissait de lui, a stimulé, chez beaucoup de gens, le désir de renouveler la consécration de leur vie.

Pendant les deux premières années, nous assumâmes l'ensemble du travail des conférences bien qu'il y eut d'autres conférenciers capables et intéressants. La dernière année, il y avait surtout là des professeurs allemands et le ton général et la qualité étaient altérés. Certains d'entre eux étaient indésirables et l'enseignement donné avait glissé d'un plan relativement élevé spirituellement à celui d'une philosophie académique et d'un faux ésotérisme. 1933 fut la dernière année où nous allâmes à Ascona.

La deuxième année à Ascona fut d'un très réel intérêt. Le grand-duc Alexandre s'était joint à nous et il tint quelques entretiens très intéressants ; pourtant plus importante encore pour moi fut l'arrivée de Violette Tweedale. Ce jour fut pour moi à marquer d'une pierre blanche, et je la revois encore, descendant la colline avec son mari et, immédiatement, par le pouvoir de sa personnalité spirituelle, dominant tout le centre. Elle était si belle, si gracieuse et si noble ! Son arrivée marqua le début d'une très réelle amitié entre son mari, elle-même, Foster et moi. Plus tard, nous fîmes de fréquents séjours dans leur belle maison de Torquay, South Devon, et, quand je me sentais [24@226] fatiguée ou soucieuse, j'allais chez Violette pour parler avec elle. C'était un écrivain fécond. Elle écrivit de nombreuses nouvelles populaires et ses livres sur le psychisme, à partir de sa propre expérience, sont profonds et donnent à penser ; l'un des derniers, *Le Christ Cosmique*, a connu une très vaste et très utile diffusion. Elle était une des rares psychiques en qui il était absolument possible de croire, hautement intelligente, avec un solide sens de l'humour et un esprit d'investigation bien développé. Elle était une étudiante sérieuse des livres du Tibétain et je lui communiquais tout ce qu'il écrivait à mesure qu'il l'écrivait. Elle était l'amie des grands et des petits et, quand elle mourut, il y a peu de temps, il y eut des centaines de gens, en plus de mon mari et de moi-même, qui eurent l'impression d'une très grande perte. La broche qu'elle portait constamment, me fut donnée par son mari et je la porte tout le temps ; je pense toujours à elle, avec l'affection et l'amour les plus profonds.

Chaque année, après notre voyage, nous revenions aux Etats-Unis pour quelques mois, laissant généralement nos filles en Angleterre où nous

louions une maison, si c'était nécessaire ; une maison à Ospringe Place à Kent fut aimablement mise à notre disposition pour deux ans par un ami, étudiant de l'Ecole Arcane.

C'est au cours de ces années que mes trois filles se marièrent. Comme je l'ai raconté, Dorothee épousa le capitaine Morton, de six mois son aîné et qui lui convenait admirablement. C'est l'un de ces mariages qui font plaisir à voir. Je crois qu'ils sont tous deux heureux. Je sais que Terence est pour Dorothee l'unique, tranquille, intelligent, ferme quand il le faut, et que Dorothee est spirituelle, brillante, très réfléchie, bonne psychologue, de bonne humeur, très artiste et dévouée à son mari. Plus tard, Ellison épousa un officier, camarade de Terence, Arthur Leahy. Arthur et Terence étaient tous deux, à l'époque, colonels en service actif à l'étranger. [24@227]

Une année, ma seconde fille, Mildred, revint avec nous aux Etats-Unis et s'y maria avec Meredith Pugh ; ce fut un mariage très malheureux, quoique les indications eussent pu faire penser qu'il n'aurait pas dû l'être. Les circonstances se déroulèrent si brutalement qu'en quatre mois Mildred fut fiancée, mariée et divorcée avec un petit garçon en route. Ce même petit garçon fut pour elle plus qu'une compensation, quand elle se sépara. Il n'y a pas de raison pour que je donne plus de détails sur cette affaire. En fin de compte, Mildred assumait une situation très difficile avec équilibre, sérénité et sagesse. Quand elle me revint en Angleterre, je fus étonnée de son absence de rancœur, d'esprit de vengeance ou de revanche, mais je fus aussi étonnée que quelqu'un qui paraissait aussi désespérément malade, puisse continuer à vivre.

Pendant les années où mon mari et moi étions cinq mois en Grande-Bretagne et en Europe, et sept mois aux Etats-Unis, le travail de l'Ecole continuait à se développer régulièrement. Le travail accompli à Ascona pendant trois ans avait amené à l'Ecole un grand nombre de personnes de nationalités différentes, et, avec ceux qui avaient déjà rejoint l'Ecole, grâce à la lecture des livres, ils avaient constitué un noyau dans plusieurs pays d'Europe, à partir duquel nous pouvions construire le travail futur. Le travail en Espagne, conduit par Francisco Brualla, avançait très bien et nous avions déjà plusieurs centaines d'étudiants espagnols, des hommes pour la plupart. De petits groupes, éparpillés à travers le monde, commençaient à se joindre à l'Ecole, en tant que groupe.

Un de ces groupes, en Inde, m'intéressait beaucoup. C'était une

organisation indienne appelée Suddha Dharma Mandala. Elle avait été fondée par Sir Subra Maniyer. C'était un ordre occulte, apparemment d'une sorte avancée. J'avais eu entre les [24@228] mains un de leurs livres et j'avais découvert que plusieurs des dirigeants de la Société théosophique travaillaient dans cet ordre, ayant laissé tomber la section ésotérique. Je ne suis pas très douée pour me joindre à des organisations, mais j'écrivis au dirigeant de cet ordre pour lui demander la permission de me joindre à ses membres ; je ne reçus pas de réponse. L'année suivante, comme je n'avais pas de nouvelles, j'écrivis de nouveau et commandai quelques-uns des livres, en joignant un chèque pour le règlement. Je ne reçus pas de réponse et aucun livre ne me fut envoyé bien que le chèque ait été touché. Quelques mois plus tard, j'envoyai une copie de ma précédente lettre au dirigeant de l'ordre, mais je ne reçus toujours aucune réponse. J'abandonnai la tentative et décidai que c'était une des ces organisations spéciales, truquées, qui escroquaient l'Occidental crédule.

Trois ans plus tard, j'allai à Washington pour donner un cours de conférences à l'hôtel New Willard. A la fin d'un cours, un homme vint à moi, une petite valise à la main, et dit : "J'ai reçu l'ordre de Suddha Dharma Mandala de vous remettre ces livres." Il y avait là tous les livres que j'avais commandés, aussi je retrouvai ma foi dans la rectitude de l'organisation. Je n'eus plus d'autres nouvelles pendant un certain temps, puis je reçus une lettre de l'un des membres du groupe, disant que Sir Subra Maniyer était mort, que mon livre, le *Traité sur le Feu Cosmique*, l'avait accompagné constamment et que, sur son lit de mort, il avait prié les sept membres les plus avancés de son organisation de se joindre à l'Ecole Arcane et de suivre mon enseignement. C'est ce qu'ils firent et, pendant des années, ce groupe très intéressant de vieux étudiants hindous a travaillé avec nous. Tous ces hommes sont morts peu à peu ; aujourd'hui, il ne me semble plus être en contact avec eux. Ils avaient un grand respect pour H.P. Blavatsky et je trouvais mon contact avec eux très intéressant.

Un autre lien avec H.P.B. se forma quand un petit groupe de personnes de Sinnett s'affilia à l'Ecole Arcane, la première [24@229] personne étant mon amie Lena Rowan-Hamilton ; elles apportèrent à la vie de l'Ecole un peu de la vieille tradition et du sens solide de la relation à la Source de la Sagesse Eternelle dont le courant lumineux traversa l'Occident au XIX^{ème} siècle.

L'un des développements intéressants de l'Ecole a été l'exigence

croissante en face des demandes d'affiliation. De plus en plus, nous nous trouvons obligés de renvoyer des étudiants qui étaient uniquement sur le niveau émotionnel, et d'insister sur la nécessité d'une certaine focalisation et du développement mental si l'entraînement plus avancé de nos degrés supérieurs devait être donné. A mesure que les années passent et que le besoin du monde devient plus pressant, la nécessité d'avoir des disciples entraînés devient aussi d'une évidence croissante. Le monde devra être sauvé par ceux qui ont à la fois l'intelligence et l'amour ; l'aspiration et les bonnes intentions ne sont pas suffisantes.

Durant ces années de voyages, nous avons rencontré bien des types d'occultisme dans les différents pays d'Europe. Partout, on pouvait prendre contact avec de petits groupes qui mettaient l'accent sur quelque aspect de la Sagesse Eternelle et sur une présentation de la vérité ésotérique. Les premières indications de l'apparition d'un courant spirituel se remarquaient partout, aussi bien en Pologne et en Roumanie qu'en Grande Bretagne et en Amérique. C'était presque comme si la porte d'une nouvelle vie spirituelle s'était ouverte pour l'humanité et cela évoquait une apparition correspondante des forces du mal qui culminèrent dans la Guerre Mondiale. Que ce courant ascendant ait été interrompu par la guerre, je ne le crois pas. Je crois avec confiance qu'il a mené à une intensification du besoin spirituel et que ceux d'entre nous qui travaillent dans les vignes des Maîtres, auront beaucoup à faire dans les années futures pour organiser, encourager, instruire ceux qui sont éveillés spirituellement.

Une des raisons qui m'ont encouragée à écrire cette autobiographie a été que moi, et le groupe qui nous est associé, [24@230] nous avons été en mesure d'observer et de reconnaître certains développements qui, sous la direction et l'influence de la Hiérarchie, se sont révélés sur terre. Nous avons été appelés pour commencer une partie du travail qui inaugurerait le nouvel âge et la future civilisation, particulièrement du point de vue spirituel. En regardant en arrière, vers ces années-là, nous voyons clairement ce que la Hiérarchie a accompli à travers nous, en tant qu'instruments.

Quand je dis cela, ce n'est pas pour nous vanter ou nous délivrer un certificat d'autosatisfaction. Nous sommes seulement l'un des nombreux groupes au moyen desquels les Maîtres de la Sagesse travaillent, et tout groupe qui l'oublie, risque de devenir un isolationniste satisfait ; dès lors, il est en grand danger de disparaître. Il nous a été permis de faire certaines

choses. D'autres disciples et d'autres groupes ont été responsables du lancement d'autres projets, sous la conduite de leur propre Maître. Tous ces projets, s'ils sont exécutés sous l'inspiration hiérarchique et dans un esprit de réelle humilité et de compréhension, sont des facteurs de contribution à la grande entreprise spirituelle que la Hiérarchie mit en route en 1925. C'est de l'une de ces expressions dramatiques du dessein de la Hiérarchie que je veux parler à présent.

En 1932, alors que nous étions à Ascona, je reçus une communication du Tibétain qui fut publiée à l'automne dans une brochure intitulée : *Le Nouveau Groupe des Serviteurs du Monde*. Elle marqua une date par sa signification, bien que peu de gens, alors, aient été à même de réaliser son véritable contenu.

La position prise par la Hiérarchie spirituelle, sur notre planète, fut qu'un groupe était en processus de formation ; il inclurait le noyau de la civilisation mondiale future et se caractériserait par la qualité distinctive de cette civilisation durant les 2 500 années suivantes. Ces qualités sont avant tout l'esprit inclusif, le désir puissant et non égoïste de servir ses compagnons, [24@231] et le sens précis de direction spirituelle émanant du côté intérieur de la vie. Ce nouveau groupe de serviteurs du monde comprend deux secteurs. Le premier a une relation étroite avec la Hiérarchie spirituelle. Il est composé d'aspirants qui travaillent en vue du discipulat, sous la conduite de certains des disciples du Maître, lesquels sont à leur tour dirigés et guidés par quelque disciple du monde dont le travail est sur une échelle si vaste qu'il est de portée internationale. Ce groupe œuvre en tant qu'intermédiaire entre la Hiérarchie spirituelle et l'ensemble des hommes. A travers eux, les Maîtres de la Sagesse, sous la direction du Christ, mettent en œuvre un gigantesque plan pour le salut du monde.

Cette tentative pour conduire l'humanité en avant le long de lignes nouvelles et plus précises, sur une beaucoup plus vaste échelle que par le passé, est rendue possible par l'arrivée de l'ère du Verseau. Cette ère est de portée à la fois astronomique et astrologique.

Il y a un très fort préjugé dans le monde d'aujourd'hui contre l'astrologie et c'est compréhensible ; il protège les crédules et les sots. La prédiction astrologique est, de mon point de vue personnel, à la fois une menace et un handicap. Si une personne est hautement développée, elle

commencera à dominer ses étoiles. Elle accomplira l'imprévisible et son horoscope se révélera inexact et dépourvu de signification. Si une personne est peu développée, alors il est probable que ses étoiles la conditionnent complètement et son horoscope sera donc exact sous l'angle de la prédiction. Quand il en est ainsi et que la personne accepte les prédictions de son horoscope, son libre arbitre est complètement annulé ; elle vivra dans les limites de son horoscope et ne fera donc plus aucun effort personnel pour se libérer des éventuels facteurs déterminants.

J'ai souvent souri en moi-même quand des gens se vantaient [24@232] que leur horoscope était exact et que tout arrivait dans leur vie comme l'horoscope l'indiquait. Ce qu'ils disaient, revenait, en réalité, à énoncer : "Je suis médiocre ; je n'ai pas mon libre-arbitre ; je suis entièrement conditionné par mes étoiles et, donc, je n'ai pas la moindre intention de faire le plus petit progrès dans cette vie." Ce type d'horoscope est un de ceux que les meilleurs astrologues évitent. Les meilleurs, dans ce domaine, sont avant tout intéressés par la description du caractère, ce qui est beaucoup plus utile, et par des tentatives en vue de découvrir de quelle manière l'horoscope de l'âme peut être établi, afin que le but de la vie de l'individu en incarnation puisse être précisé et que, par conséquent, une nette distinction puisse être faite entre les tendances de la personnalité, constituée par de multiples incarnations, et le dessein émergent et la volonté de l'âme.

Quand, cependant, on en vient à la considération des implications astrologiques des événements astronomiques, c'est une toute autre histoire. On entend déclarer que nous sommes en train de passer actuellement dans le signe du Verseau, ce qui signifie que, sous l'angle du zodiaque, qui est le passage imaginaire du soleil dans le ciel, le soleil apparaît comme entrant dans la constellation du Verseau. C'est un fait astronomique en ce moment, et cela n'a pas affaire avec l'astrologie. Cependant l'influence du signe, à travers lequel le soleil passe à chaque période mondiale, est indéniable et je peux vous le prouver ici et tout de suite.

Antérieurement à la dispensation juive, quand Moïse conduisit les enfants d'Israël hors de l'Égypte, le soleil était dans le signe du Taureau. Nous avons alors, sur la terre, les formes des Mystères de Mithra qui se déroulaient autour du sacrifice du taureau sacré. Le péché des enfants d'Israël dans le désert, qui suscita si fortement la colère de Moïse quand il redescendit [24@233] de la montagne du Seigneur et les trouva se

prosternant devant le Veau d'or, fut qu'ils avaient régressé vers une antique et désuète religion qu'ils auraient dû avoir abandonnée. La dispensation juive en elle-même était régie par le signe du Bélier à travers lequel le soleil allait passer pendant 2 000 ans. Alors, nous avons l'image du bouc émissaire dans l'histoire juive. Nous avons le récit biblique du bélier dans le buisson ; tout cela a été dû au passage du soleil à travers le signe du Taureau et le signe du Bélier.

Mises à part les découvertes de l'astrologie académique, qui même à présent ne peuvent concerner que très peu de gens, quelque chose produisit ces réactions naturelles. Une certaine influence émanant du signe du Taureau et du signe du Bélier produisit le symbolisme qui conditionna la vie religieuse des peuples de cette ère. Cela devint encore plus évident quand le soleil passa par la constellation suivante, les Poissons. Alors, nous avons l'image du Christ et le symbolisme du poisson si caractéristique tout au long des Evangiles. Les disciples du Christ étaient, pour la plupart, des pêcheurs. Le Christ accomplit le miracle des poissons et envoya ses apôtres après sa mort, prêcher sous la conduite de saint Pierre, avec l'injonction d'être des pêcheurs d'hommes. C'est pour cette raison que la mitre du Pape représente la bouche d'un poisson.

Maintenant, selon l'astronomie, nous entrons dans l'ère du Verseau, le signe du porteur d'eau, le signe de l'universalité, car l'eau est un symbole universel. Avant sa mort, le Christ envoya ses disciples à la recherche du "porteur d'eau" qui les conduisit à une chambre haute prête pour le service de la Communion. Tout cela était l'indice de la reconnaissance, par le Christ, de la nouvelle ère qui succéderait à la sienne et à laquelle nous arrivons en ce moment. La grande peinture de Léonard de Vinci [24@234] qui représente la Communion dans la chambre haute, est le grand symbole de l'ère du Verseau, car nous nous assiérons tous ensemble, sous la direction aimante du Christ, quand la fraternité sera établie et que les hommes seront unis par les liens de la relation divine. Les vieilles barrières entre homme et homme, entre nation et nation, vont, au cours des 2 000 prochaines années, lentement disparaître.

C'était pour instaurer ce travail que la Hiérarchie annonça l'émergence sur la terre du nouveau groupe des serviteurs du monde, conduit et guidé par des disciples et des aspirants spirituels qui ne connaissent pas le sens de la séparativité, qui voient tous les hommes semblables, sans souci de couleur ou de foi, et qui ont fait vœu de travailler sans relâche à

promouvoir la compréhension universelle, le partage économique et l'unité religieuse.

Le deuxième secteur, dans l'organisation du nouveau groupe des serviteurs du monde, est composé d'hommes et de femmes de bonne volonté. Ce ne sont pas, à proprement parler, des aspirants spirituels. Ils ne sont pas particulièrement intéressés par le Plan et n'ont que peu, ou pas du tout, de connaissance de la Hiérarchie planétaire. Cependant, ils veulent voir s'établir de justes relations entre les hommes. Ils veulent voir la justice et la bonté prévaloir sur la terre. Sous la direction des disciples du monde, et les aidant, ces gens peuvent être entraînés à exprimer la bonne volonté d'une manière pratique et effective. Ainsi ils peuvent faire un travail de base, en préparant le monde à une plus complète expression du dessein spirituel. Ils peuvent familiariser l'humanité avec la nécessité de justes relations humaines, dans toutes les communautés, toutes les nations, et, finalement, à l'échelle internationale.

La cessation de l'actuelle guerre mondiale a en effet éclairci la situation. Le mal des mauvaises relations humaines, la perversion de l'agression et la discrimination raciale sont devenus si apparents que seuls les sots pourraient ne pas voir la nécessité [24@235] d'une bonne volonté active. Trop de gens, pleins de bonnes intentions, acceptent théoriquement le fait que Dieu est amour et ils espèrent, béatement, qu'Il rendra l'amour évident dans l'humanité.

Ainsi le nouveau groupe des serviteurs du monde fut lancé dans la conscience de l'humanité moderne. La brochure traçant cet idéal connut une large diffusion et fut suivie d'autres brochures sur le même sujet, écrites par le Tibétain et s'étendant sur le thème de base du dessein spirituel et de la bonne volonté. Le Tibétain, dans ces brochures, traçait une ligne précise que nous pouvons suivre. Il préconisait l'établissement d'une liste de correspondants, hommes et femmes de bonne volonté, dans les divers pays du monde entier. Il suggérait que nous organisions ce qu'Il appelait les Unités de Service dans le plus de pays possible. Il traçait, pour nous, la nature de l'enseignement à dispenser et nous procédâmes immédiatement à la mise en œuvre de ces suggestions et de ces injonctions.

De 1933 à 1939, nous fûmes occupés à répandre la doctrine de la bonne volonté, en organisant les Unités de Service dans dix-neuf pays

différents et en trouvant les hommes et les femmes qui correspondaient à la vision du Tibétain, et qui étaient désireux de faire ce qu'ils pourraient pour établir de justes relations humaines et répandre l'idée de la bonne volonté parmi les hommes.

Foster et moi avons toujours été mécontents de l'accent mis sur la paix. Depuis des années, les groupes pacifistes du monde ont été occupés à répandre l'idée de la paix, dressant les listes de ceux qui soutenaient l'idée de la paix et de ceux qui ne la soutenaient pas, et ils ont adressé partout des appels pour que la paix devienne quelque chose d'obligatoire. Nous avons ressenti fortement que c'était mettre la charrue avant les bœufs.

Dans ces jours de violente propagande pour la paix, entre la première guerre mondiale et la deuxième guerre mondiale, [24@236] l'idée de paix a fait de grands progrès. Des millions de noms apparurent sur les listes demandant la paix. Les nations de l'Axe accueillirent favorablement la propagande pour la paix, car elle constituait un excellent soporifique qui empêchait qu'une action ne soit entreprise pour armer les nations contre d'éventuels agresseurs. Le fait que la guerre fut l'effet de mauvaises conditions économiques, n'entraînait pas la moindre activité en vue de rendre ces conditions justes. Les gens continuaient à être affamés ; beaucoup continuaient à être mal rétribués dans toutes les parties du monde. Le travail des enfants n'était pas aboli partout quoique l'on ait fait de grands progrès dans ce sens. La surpopulation augmentait régulièrement les difficultés. Toutes les conditions qui pouvaient inciter à la guerre étaient présentes partout, même si s'élevait le cri : "Règne la paix sur la terre !"

Quand des anges chantaient à Bethléem, ils disaient : "Gloire à Dieu au plus haut des cieux", but final. Alors, "Paix sur la terre", où l'humanité en tant que tout est concernée, et, comme pas initial et absolument nécessaire : "Bonne volonté parmi les hommes." La bonne volonté doit venir avant, si jamais la paix peut s'établir, et elle a été oubliée. On a tenté d'introduire une période de paix avant qu'il n'y ait eu la démonstration de bonne volonté. Il ne peut pas y avoir de paix tant que la bonne volonté ne sera pas un facteur qui conditionne toutes les relations humaines.

Une autre chose révolutionnaire que fit le Tibétain fut de dicter le contenu du *Traité sur le Feu Cosmique*. Dans ce livre, Il donna ce que H.P.B. avait prophétisé qu'Il donnerait, à savoir la clé psychologique de la

création cosmique. H.P.B. avait affirmé qu'au XX^{ème} siècle un disciple viendrait qui donnerait des informations concernant les trois feux dont traite la *Doctrine Secrète* : le feu électrique, le feu solaire et le feu par friction. Cette prédiction fut réalisée quand le *Traité sur le Feu Cosmique* fut donné au public. Ce livre concerne le feu du pur [24@237] esprit ou de la vie, le feu du mental qui vitalise chaque atome du système solaire et crée le moyen à travers lequel les Fils de Dieu se développent. Il concerne aussi le feu de la matière qui produit l'attraction et la répulsion, qui sont les lois de base de l'évolution et qui tiennent les formes assemblées afin de fournir des véhicules à la vie qui évolue et, plus tard, quand elles ont servi ses desseins, repoussent ces formes afin que la vie puisse poursuivre sa voie vers une plus haute évolution. La vraie signification de ce livre ne sera appréciée que vers la fin de ce siècle. Il est d'une profondeur et d'une vigueur de connaissance technique qui dépassent la compréhension du lecteur ordinaire. C'est aussi un livre qui sert de pont, car il prend certaines idées de base orientales et les amène à l'étudiant occidental, tandis que, dans le même temps, il rend pratiques les concepts métaphysiques, parfois un peu vagues, de l'Orient.

Une troisième chose exceptionnelle que le Tibétain a accomplie, ces derniers mois, a été de présenter un tableau et certaines indications au sujet du rituel sur lequel peut être fondée la nouvelle religion mondiale.

Le besoin s'est longtemps fait sentir de certains points de contact entre les religions exotériques de l'Ouest et la foi ésotérique de l'Est. Au niveau de l'approche ésotérique ou spirituelle du divin, il y a toujours eu une uniformité entre l'Est et l'Ouest. Les techniques pratiquées par les chercheurs mystiques de Dieu en Occident sont identiques à celles des chercheurs de l'Orient. A un certain point du Sentier du retour à Dieu, toutes les voies se rencontrent et, alors, le procédé est unique pour tous les degrés d'approche qui suivent. Les démarches dans la méditation sont identiques, ce qui est évident pour quiconque étudie les textes de Maître Eckhart et les Yoga Sutrash de Patanjali. Toutes les grandes expansions de conscience sont décrites dans la philosophie hindoue et les cinq grandes expansions [24@238] représentées par les cinq grandes crises de la vie du Christ, que rapporte le Nouveau Testament, sont encore les mêmes. Quand l'homme commence, consciemment, à chercher Dieu et à se prendre en main pour obtenir discipline et endurance, il se trouve lui-même en conformité avec les chercheurs de l'Est et de l'Ouest, avec ceux qui

vivaient avant la venue du Christ et avec ceux qui cherchent aujourd'hui.

Ce fut par un effort pour rendre claire la relation entre l'Orient et l'Occident que j'ai écrit le livre *La Lumière de l'Ame*. C'est un commentaire sur les Yoga Sutras de Patanjali, qui vécut et enseigna probablement 9000 ans avant le Christ. Le Tibétain me donna la paraphrase des anciennes phrases sanscrites, car je ne connais pas le sanscrit, mais j'écrivis moi-même le commentaire ; j'étais soucieuse de présenter une interprétation des Sutras qui soit plus adaptée au type de pensée et à la conscience de l'Occidental que la présentation orientale habituelle. J'écrivis aussi *De Bethléem au Calvaire*, afin de tracer la signification des cinq épisodes majeurs de la vie du Christ – naissance, baptême, transfiguration, crucifixion et résurrection – et de leur relation aux cinq initiations telles qu'elles sont définies pour le disciple oriental. Ces livres ont, l'un et l'autre, une portée précise sur la nouvelle religion mondiale.

Le temps doit venir où le travail du grand Maître oriental, Bouddha, qui vint sur terre, atteignit l'illumination, devint le guide et l'instructeur de millions d'Orientaux, et le travail du Christ, qui vint comme l'instructeur et le sauveur reconnu d'abord par l'Occident, fusionneront. Il n'y a pas de divergence ni de conflit entre leurs enseignements. Il n'y a pas de compétition entre eux. Ils s'imposent comme les deux plus grands instructeurs et sauveurs mondiaux. L'un a guidé l'Orient, l'autre a guidé l'Occident, plus près de Dieu.

C'est le thème que le Tibétain a exposé dans sa brochure [24@239] *La Nouvelle Religion Mondiale*. Il indique que le travail du Bouddha a préparé les gens au Sentier du Disciple, tandis que le travail du Christ a préparé les gens à l'Initiation. Il indique le rituel selon lequel le grand jour du Bouddha, la fête de Wesak (à la pleine lune de mai) et le dimanche de Pâques (déterminé par la pleine lune d'avril) sont les signes du Bouddha illuminé et du Christ naissant, tandis que la pleine lune de juin est la fête de l'humanité accomplissant son approche annuelle majeure vers Dieu, sous la conduite du Christ. Les autres pleines lunes, chaque mois, sont des fêtes mineures au cours desquelles certaines qualités spirituelles, nécessaires à l'expression du discipulat et à l'initiation, sont mises en évidence.

Une autre activité révolutionnaire, portée à l'attention de l'humanité par le Tibétain, indique les premiers pas nécessaires à la Hiérarchie pour

approcher de plus près l'humanité, afin de restaurer les anciens Mystères et extérioriser, rendre possible la manifestation sur le plan physique des Maîtres et de leurs groupes de disciples réunis, appelés techniquement des ashrams.

Il est implicite que dans cet effort se tient la signification du deuxième avènement du Christ. Il viendra amenant avec lui ses disciples. Les Maîtres seront de nouveau présents sur la terre ainsi qu'ils le furent il y a quelques millions d'années, pendant l'enfance de l'humanité. Ils nous laissèrent alors momentanément et disparurent derrière le voile qui sépare le visible de l'invisible. Ils agirent ainsi pour donner à l'homme le temps de développer le libre arbitre, de devenir un adulte qui utilise son mental, prend ses propres décisions et s'oriente finalement vers le royaume de Dieu, entreprenant consciemment l'effort de fouler le chemin du Retour. Cela sur une si large échelle qu'il est à présent possible que, dans le cours du prochain siècle, les Maîtres [24@240] puissent sortir de leur silence et être de nouveau connus des hommes. A cette fin, le Tibétain a travaillé et beaucoup d'entre nous ont collaboré avec lui.

Il institua aussi les nouvelles règles pour les disciples, règles qui leur laissent une beaucoup plus grande liberté que ne le faisaient celles, si bien connues, du passé. Aucune obéissance n'est exigée aujourd'hui. Le disciple est considéré comme un être intelligent et il est laissé libre de répondre au mieux aux nécessités. Aucun secret n'est demandé, car aucun disciple n'est admis dans un ashram ou dans un lieu d'initiation tant qu'il y a le plus petit risque qu'il parle. Les disciples sont à présent entraînés télépathiquement et la présence physique du Maître n'est plus nécessaire. L'ancien développement personnel n'est plus de rigueur. Le besoin de l'humanité est présenté comme le stimulant majeur pour le développement spirituel. Aujourd'hui il est enseigné aux disciples à travailler ensemble, en groupe, avec la possibilité de l'initiation de groupe ouverte devant eux ; idée et vision entièrement neuves. Les disciplines physiques ne sont plus obligatoires. Le disciple moderne, intelligent, aimant et servant, est considéré comme n'en ayant plus besoin. Il doit aussi avoir dépassé ses appétits physiques et être libre, maintenant, de servir. Beaucoup de cet enseignement est donné dans un livre nouvellement publié, *L'Etat de Disciple dans le Nouvel Age*, qui contient les instructions que le Tibétain donna à un groupe de ses disciples du monde ; j'en connaissais quelques-uns. C'est la première fois, dans l'histoire de la Hiérarchie, pour autant

qu'on le sache, que des instructions détaillées, données par un Maître à son groupe de disciples, sont publiées et donc mises entre les mains du grand public.

Dans les paragraphes ci-dessus, j'ai tenté, très brièvement, de décrire quelques-unes des activités du Tibétain avec d'autres membres de la Hiérarchie, afin de faire retentir la note-clé du [24@241] nouvel âge ; c'est sur cela que, dans les degrés supérieurs de l'Ecole Arcane, nous cherchons à mettre l'accent.

Quelques étudiants ont été avec nous pendant vingt ans ou plus. Ils ont loyalement fait leur travail et ont obtenu réellement des résultats. Plus tard, nous espérons développer certains groupes qui utiliseront quelques-unes des techniques que le Tibétain a exposées dans ce qui est probablement son ouvrage le plus éminent : le *Traité sur les Sept Rayons*. Là, Il élabore une nouvelle école de guérison. Il donne la technique pour construire le Sentier de Lumière entre l'âme et l'esprit, tout comme l'homme a créé un lien entre lui-même et l'âme. Il met aussi l'accent sur la nouvelle astrologie ésotérique qui traite du dessein de l'âme et de la manière dont le disciple doit fouler le Sentier. Il donne aussi les quatorze règles que les Initiés doivent suivre et ce Traité, en cinq volumes, est donc un travail complet de la vie spirituelle ; il présente une nouvelle formulation des anciennes vérités qui, pendant l'ère du Verseau, guideront l'humanité.

Vers 1934, nous commençâmes à visiter d'autres parties de l'Europe. Pendant les cinq années qui suivirent, nous allâmes à plusieurs reprises en Hollande, en Belgique, en France et en Italie, et, habituellement, quand nous étions en Europe, nous allions à Genève, ou Lausanne, ou Zurich, et nous y passions un moment. Des gens de différentes parties de l'Europe nous rencontraient là. C'était très révélateur pour nous, après tant d'années de travail, de nous trouver en face d'un auditoire à Rotterdam, à Milan, à Genève ou à Anvers, et de constater la même qualité chez les gens qu'en Grande-Bretagne ou aux Etats-Unis. On pouvait leur dire les mêmes choses, leur présenter la même vision de la fraternité ou du discipulat. Leurs réactions étaient les mêmes. Ils comprenaient et soupiraient après la même libération et les mêmes expériences spirituelles.

Je suis tout à fait en mesure de parler par le truchement d'un interprète. Quand je faisais des conférences en Italie, le [24@242] docteur Assagioli me servait d'interprète et, en Hollande, le chef de notre travail là-bas,

Gerhard Jansen (généralement appelé Gerry par ceux d'entre nous qui l'aiment), traduisait pour moi. Je l'observais quelques fois dans une foule cosmopolite et je l'entendais passer avec une égale facilité d'une langue à une demi-douzaine d'autres. Avant la guerre, il fit un beau travail en Hollande. Pratiquement tous ses papiers pour l'Ecole furent traduits en hollandais et il s'occupa lui-même de beaucoup d'étudiants sérieux. Le travail en Hollande et le travail en Espagne étaient deux points très lumineux et, si différents que soient ces deux pays par le tempérament, il n'y avait pas de différence dans leur ardeur.

Ici s'arrête le manuscrit.

[24@243]

APPENDICE

[24@245]

MON ŒUVRE

—

par le Maître Tibétain

En 1919, dans le courant du mois de novembre, je me mis en rapport avec Alice A. Bailey et lui demandai de rédiger pour moi certaines choses, et de s'occuper également de faire publier certains ouvrages qui, suivant l'ordre adopté pour faire connaître la vérité, devaient bientôt paraître. Elle refusa immédiatement, n'éprouvant aucune sympathie pour les soi-disant écrits sur l'occultisme que distribuaient au public les divers groupes d'occultistes ; elle n'avait aucune expérience dans l'art de s'adresser par écrit au public ; et elle entretenait également une profonde aversion à l'égard de toute forme d'écrits et de travail psychiques. Plus tard, elle changea d'idée, après que je lui eus expliqué que l'existence des rapports télépathiques était prouvée et qu'ils étaient l'objet de recherches scientifiques, qu'elle-même n'était ni clairvoyante ni clairaudiente, qu'elle ne le serait jamais et que, par-dessus tout, la meilleure preuve de vérité était la vérité elle-même. Je lui déclarai que si elle consentait à écrire pendant un mois, ce qu'elle transcrirait lui prouverait que la vérité s'y trouvait, soit en évoquant intuitivement la compréhension et la

reconnaissance, soit en montrant l'existence d'éléments de valeur pour la nouvelle ère spirituelle dont la venue était prochaine. Elle surmonta donc son aversion pour ce genre de travail et pour les nombreuses présentations occultes de la vérité ; elle stipula seulement que l'œuvre ne devrait être accompagnée d'aucune prétention quelle qu'elle soit et que les enseignements présentés devraient être jugés d'après leurs propres et seuls mérites.

Les Livres

Le premier ouvrage publié fut *Initiation humaine et solaire*, résultat de ses premiers efforts dans ce genre de travail ; c'est de là que partirent tous les livres qui allaient suivre ; dès lors, elle a écrit pour moi pendant près de vingt-cinq ans. Ces ouvrages s'inspiraient tous d'un dessein profond que vous serez sans doute intéressés à connaître ; dans le monde entier, ils ont retenu l'attention.

Initiation humaine et solaire était destiné à attirer l'attention du public sur *l'existence* de la Hiérarchie. H.P. Blavatsky l'avait fait par déduction et en affirmant cette existence, mais [24@246] elle ne l'avait pas présentée par un exposé suivi. La Société théosophique avait enseigné l'existence des Maîtres, quoique H.P.B., dans une communication adressée à la Section Esotérique, ait déclaré l'avoir amèrement regretté ; cet enseignement fut en effet déformé par la suite par les dirigeants du mouvement théosophique qui commirent certaines erreurs de base. Les Maîtres tels qu'ils les dépeignirent se caractérisaient par une impossible infailibilité, impossible en effet, parce que les Maîtres eux-mêmes évoluent. L'enseignement auquel ils souscrivaient absorbait l'intérêt pour le développement du soi et entraînait une intense focalisation sur la libération et le développement personnels. Les personnes désignées comme initiés ou disciples avancés étaient absolument médiocres et sans aucune influence en dehors de la Société théosophique elle-même. L'accent était mis sur une dévotion totale à l'égard des Maîtres et de leurs personnalités. On montrait également comment ces Maîtres intervenaient dans l'organisation et la vie des divers groupes d'occultistes qui prétendaient travailler sous leur direction. Ils étaient rendus responsables des erreurs commises par les dirigeants de ces groupes qui se réfugiaient derrière des déclarations telles que : le Maître m'a demandé de dire..., le Maître désire que les membres fassent telle ou telle chose. Ceux qui obéissaient étaient considérés comme des membres

de bon aloi ; ceux qui ne manifestaient pas d'intérêt et refusaient d'obéir étaient considérés comme des renégats. On empiétait constamment sur la liberté individuelle et on justifiait les faiblesses et les ambitions des dirigeants. Connaissant toutes ces choses, A.A.B. refusa de participer à des activités de ce genre qui se reproduisaient constamment ; telle est en effet l'histoire de tous les groupes d'occultistes connus qui attirent l'attention du public. Même si j'avais voulu travailler de cette manière, ce que ne fait personne affilié à la Hiérarchie, elle m'aurait refusé sa collaboration.

Les *Lettres sur la Méditation Occulte* suivirent. L'ouvrage indique une manière quelque peu nouvelle d'aborder la méditation, basée non pas sur la dévotion à l'égard des Maîtres, mais sur la reconnaissance de l'âme en chaque être. Il fut suivi du *Traité sur le Feu Cosmique*. Ce livre développe l'enseignement donné dans *La Doctrine Secrète* au sujet des trois feux, le feu électrique, le feu solaire et le feu par friction ; il est la suite attendue de cet enseignement. Il donne aussi la clé psychologique de la *Doctrine Secrète* et il est destiné à être étudié par les disciples et les initiés à la fin de ce siècle et au début du siècle prochain, jusqu'en 2025.

Par la suite, A.A.B. se rendit compte qu'elle me rendait service, ainsi qu'à l'œuvre, en écrivant certains livres qui [24@247] seraient utiles aux étudiants (en supplément à la transcription de mes écrits et à la reprise de mes notes) et qu'il s'agissait de les rendre en un langage particulier – composé ensemble – apte à provoquer une réflexion profonde sur les idées qu'il appartient à mon dharma de rendre publiques. Le psychique ordinaire et le médium ne sont pas toujours d'un haut degré d'intelligence ; A.A.B. voulait démontrer, en apportant son aide au travail futur, qu'on pouvait certainement accomplir un travail d'ordre psychique et avoir cependant une réelle intelligence. Elle écrivit donc quatre livres qui sont entièrement son œuvre personnelle :

La Conscience de l'Atome,

L'Ame et son Mécanisme,

De l'Intellect à l'Intuition,

De Bethléem au Calvaire.

En collaboration avec moi, elle a également rédigé un livre intitulé *La Lumière de l'Ame*. J'ai paraphrasé les Sutras de Patanjali écrits en sanscrit, et elle donna les commentaires, s'adressant à moi de temps à autre pour

s'assurer du sens exact des Sutras.

Puis, ce fut le *Traité sur la Magie blanche*. Il a été écrit il y a bien des années. Au fur et à mesure qu'il était rédigé, il était donné aux étudiants les plus avancés de l'Ecole Arcane, chapitre par chapitre, et seulement comme matériel de lecture. C'est le premier livre qui ait jamais été présenté sur l'entraînement et la maîtrise du corps astral ou émotionnel. De nombreux ouvrages d'occultisme ont été écrits sur le corps physique et sa purification, et sur le corps éthérique ou vital ; la plupart sont des compilations de livres anciens ou modernes. Mais mon livre a pour but d'entraîner l'aspirant moderne à la maîtrise de son corps astral, avec l'aide du mental, celui-ci étant à son tour illuminé par l'âme.

L'ouvrage entrepris ensuite fut le *Traité sur les sept Rayons*. C'est là un ouvrage assez long qui n'est pas encore terminé. Il prend la forme de quatre volumes, dont deux ont déjà été publiés, un autre est prêt à l'être et le dernier est en cours de rédaction. Les deux premiers volumes traitent des sept rayons et de leurs types psychologiques ; ils posent ainsi les bases d'une nouvelle psychologie dont le chemin a été préparé par la psychologie moderne, toute matérialiste qu'elle soit. Le troisième volume est entièrement consacré au sujet de l'astrologie ésotérique ; il offre donc un sujet à part. Son but est de faire connaître la nouvelle astrologie fondée sur l'âme et non sur la personnalité. L'astrologie traditionnelle établit un horoscope [24@248] indiquant le sort et la destinée de la personnalité ; lorsque la personnalité est peu évoluée ou que son développement est moyen, il peut être, et il est souvent, étonnamment exact. Il ne l'est pas autant cependant dans le cas de personnes hautement développées, d'aspirants, de disciples, d'initiés qui commencent à dominer leurs étoiles et par conséquent leurs actions. Les événements deviennent alors impossibles à prédire. La nouvelle et future astrologie s'efforce de donner la clé de l'horoscope de l'âme, conditionné par le rayon de l'âme et non par le rayon de la personnalité. Mon enseignement est suffisant pour permettre aux astrologues, intéressés et attirés par cette nouvelle méthode, de prévoir l'avenir sous l'angle de cette nouvelle approche. L'astrologie est une science fondamentale des plus nécessaires. A.A.B. a peu de connaissances en astrologie ; elle ne sait pas établir un horoscope et serait incapable de vous dire le nom des planètes et les maisons qu'elles gouvernent. Je suis donc entièrement responsable de tout ce qui est écrit dans ce livre ainsi que de tous mes autres livres, sauf, comme je l'ai expliqué, d'un seul, *La*

Lumière de l'âme.

Le quatrième volume traite du sujet de la guérison et de l'antahkarana, pont lancé au-dessus de la brèche entre la Monade et la personnalité ; il présente également les Quatorze Règles que doivent apprendre à suivre ceux qui reçoivent l'entraînement en vue de l'initiation¹. De nouveau, j'attire votre attention sur ce dernier point, vous rappelant que A.A.B. n'a jamais émis la moindre prétention, à titre privé ou public, d'être une initiée ; elle ne le fera jamais. Elle sait que c'est contraire à la loi occulte. Trop de gens n'étant en aucune façon spirituellement focalisé ou ne possédant pas une certaine capacité intellectuelle prétendent être des initiés. Ils causent ainsi un tort certain, car ils amoindrissent, aux yeux d'un public attentif, l'idée de la Hiérarchie et de la nature du discipulat. Je prends donc l'entière responsabilité des Quatorze Règles, de leur explication et de leur application. A.A.B. n'a jamais prétendu être plus qu'un disciple actif occupé à l'œuvre mondiale, ce que personne ne peut nier. Elle a répété bien des fois que le terme "disciple" est l'appellation légitime et non sujette à controverse ; c'est également le mot propre qu'il convient d'employer pour tous les degrés de travailleurs de la Hiérarchie, du disciple en probation, plus ou moins affilié à certains disciples de la Hiérarchie, jusque et y compris le Christ lui-même, Maître de tous les Maîtres et Instructeur aussi bien des anges [24@249] que des hommes. Elle s'est constamment élevée, avec mon entière approbation, contre la curiosité malsaine s'exerçant à l'égard de la position et des titres, ce qui est la plaie de si nombreux groupes d'occultistes. Cette curiosité alimente un vaste courant de compétitions, de jalousies, de critiques et de prétentions qui caractérisent la majorité des groupes d'occultistes, qui enlèvent tout sérieux à tant de leurs publications et qui empêchent le public en général de recevoir l'enseignement dans sa pureté et sa simplicité. Titre, rang et position personnelle ne comptent pour rien. *C'est l'enseignement qui compte*, sa vérité, son appel à l'intuition. Il faut que vous vous en souveniez.

Les disciples acceptés d'un Maître qui parviennent à le reconnaître intérieurement – reconnaissance pouvant être corroborée par leurs

¹ Il fut décidé par le Tibétain et Alice Bailey de publier ces Règles dans un livre séparé. Elles paraîtront comme volume V du *Traité sur les Sept Rayons*. (Foster Bailey).

condisciples et utilisée par le Maître comme une situation de fait – connaissent leur Maître, acceptent son enseignement, et, *entre eux, parlent de lui tel qu'Il est vis-à-vis d'eux*, mais ils n'en parlent pas au monde extérieur.

Les livres ont donc été publiés d'une manière continue pendant des années. Lorsque le *Traité sur les Sept Rayons* sera terminé, un ouvrage moins volumineux traitant du mirage sera prêt à être imprimé, et l'*Etat de Disciple dans le nouvel âge* se trouvera déjà à la disposition du public ; alors, en ce qui me concerne, A.A.B. aura terminé sa tâche ; elle pourra reprendre le travail dans l'ashram de son Maître : le travail d'un disciple.

L'Ecole

La tâche que je voudrais voir s'accomplir est maintenant en plein essor. Mon désir était, de même que celui de ceux qui sont affiliés à la Hiérarchie, de voir s'organiser une école ésotérique qui respecterait la liberté de ses membres, qui ne les lierait par aucun engagement ou serment et qui, tout en leur assignant des méditations et des études, et leur distribuant un enseignement ésotérique, les laisserait libres de procéder à leurs propres ajustements et d'interpréter la vérité de leur mieux. Elle leur présenterait les différents points de vue et, en même temps, leur communiquerait les vérités ésotériques les plus profondes qu'ils puissent reconnaître si la faculté de vibrer aux mystères est éveillée en eux, faculté qui, en aucune façon, ne leur ferait de mal s'il leur manquait la perception nécessaire pour reconnaître la vérité telle qu'elle est.

Une école de ce genre a été organisée en 1923 par Alice A. Bailey avec l'aide de Foster Bailey et d'un certain nombre d'étudiants ayant la vision et la compréhension spirituelles. Elle organisa l'Ecole Arcane à la condition que je ne m'en occupe [24@250] en aucune façon et que je n'intervienne pas dans sa direction et ses programmes. Même mes ouvrages ne furent pas adoptés comme livres de travail ; ce n'est que depuis trois ans que l'un d'eux, le *Traité sur la Magie blanche*, a été adopté comme cours d'étude, à la demande expresse de beaucoup d'étudiants. De même, une partie de l'enseignement relatif à l'antahkarana, qui fera partie du cinquième volume du *Traité sur les Sept Rayons*, a été utilisée depuis deux ans dans l'une des sections du quatrième degré appelé les Tisserands dans la Lumière. Dans une autre section, se trouve l'enseignement sur le mirage

comme sujet de lecture.

A l'Ecole Arcane, l'obéissance n'est pas exigée et il n'est pas demandé "d'obéir au Maître", car aucun Maître ne dirige l'Ecole. L'accent est mis sur le seul Maître dans le cœur, l'Ame, l'homme spirituel véritable en chaque être humain. Il n'y est enseigné aucune théologie ; rien n'oblige l'étudiant à accepter une certaine interprétation ou présentation de la vérité ; il est libre d'accepter ou de rejeter l'existence des Maîtres, de la Hiérarchie, de la réincarnation ou de l'âme, et néanmoins il demeure un membre estimé de l'Ecole. Il ne lui est pas demandé de rester fidèle, soit à l'Ecole, soit à A.A.B. Les étudiants peuvent faire partie de n'importe quel groupe occulte, ésotérique, métaphysique ou orthodoxe, et de n'importe quelle Eglise, et demeurer cependant des étudiants de l'Ecole. Il leur est demandé de considérer ces activités comme des champs de service où ils peuvent apporter l'expérience spirituelle qu'ils ont acquise grâce à leur travail dans l'Ecole. Des dirigeants et des membres anciens de nombreux groupes d'occultistes travaillent à l'Ecole Arcane, mais ils se sentent parfaitement libres de consacrer leur temps à leur propre groupe, d'y servir et de lui rester fidèles.

L'Ecole Arcane existe maintenant depuis vingt ans. Elle entre actuellement dans un nouveau cycle de croissance et d'utilité, de même que toute l'humanité, et elle s'y prépare avec soin. Le mot-clé de l'Ecole est le *service*, basé sur l'amour pour l'humanité. Le travail de méditation est accompagné et équilibré par l'étude et par l'effort en vue d'enseigner aux étudiants comment servir.

Le Nouveau Groupe des Serviteurs du Monde

Il y a environ une dizaine d'années, je suis entré dans une nouvelle phase de mon travail lorsque j'ai commencé à rédiger certaines brochures pour le grand public en attirant l'attention sur la situation du monde et sur le nouveau groupe des serviteurs du monde. Je m'efforçais ainsi d'ancrer sur terre, si je puis m'exprimer ainsi, une extériorisation, ou un symbole, du [24@251] travail de la Hiérarchie. Assembler subjectivement et, si possible, objectivement, tous ceux qui étaient spirituellement enclins et animés d'un amour profond pour l'humanité et qui travaillaient activement dans de nombreuses régions, exigeait certainement un effort. Ils sont très nombreux ; certains sont connus des membres de l'Ecole, de F.B. et de

A.A.B. ; j'en connais des milliers d'autres qu'ils ne connaissent pas ; dans leur travail, ils sont tous inspirés par la Hiérarchie et ils accomplissent, consciemment ou non, la tâche d'agents des Maîtres. Ils forment ensemble un groupement étroitement uni sur le plan intérieur par l'amour et l'intention spirituelle. Les uns sont des occultistes qui travaillent dans les divers groupes occultes ; certains sont des mystiques qui travaillent avec vision et amour ; d'autres appartiennent aux religions traditionnelles, d'autres enfin n'ont aucune affiliation spirituelle. Tous sont cependant animés d'un sentiment de responsabilité en ce qui concerne le bien-être des hommes ; ils se sont tous consacrés à aider leur prochain. Ce vaste groupe constitue actuellement le Sauveur du Monde ; il le sauvera et instaurera la nouvelle ère après la guerre. Les brochures que j'ai rédigées, dont la première s'intitule *Les trois prochaines années*¹, indiquent leurs plans et leurs desseins ; elles suggèrent certaines formes et méthodes de coopération avec le groupe de serviteurs du monde déjà existant et actif dans beaucoup de domaines.

Ceux qu'influence le nouveau groupe des serviteurs du monde, avec lesquels il cherche à travailler, et qui peuvent œuvrer comme agents de ce groupe, nous les appelons les hommes de bonne volonté. J'ai fait un effort pour les atteindre en 1936, alors que, si tardivement, il y avait encore la possibilité d'éviter la guerre. Beaucoup se souviennent de cette campagne et de son succès relatif. Des millions de personnes avaient été touchées, de vive voix, par écrit ou par la radio ; mais il n'y eut pas alors un assez grand nombre de personnes spirituellement intéressées et qui pouvaient prendre les mesures nécessaires pour arrêter la vague de haine, de mal et d'agression, qui menaçait de submerger le monde. La guerre éclata en 1939, malgré tous les efforts de la Hiérarchie et de ceux qui travaillaient avec elle, et l'œuvre inspirée par la bonne volonté dut être suspendue. Cette partie du travail où les membres de l'Ecole Arcane avaient cherché à servir et qui avait abouti à la création de dix-neuf centres de service dans un nombre égal de pays, avait dû être temporairement abandonnée ; mais temporairement seulement, mes frères, car la bonne volonté est la "force salvatrice" et l'expression de la volonté-de-bien qui anime le nouveau groupe des serviteurs du monde.

Je voudrais signaler ici que ce travail d'ancrer le nouveau groupe des

¹ Paru en 1932 sous le titre : *Le Nouveau Groupe des Serviteurs du Monde*.

serviteurs du monde et d'organiser le travail de [24@252] bonne volonté n'a absolument rien à voir avec l'Ecole Arcane, sauf dans la mesure où l'opportunité est ainsi offerte aux membres de l'Ecole de participer à ce mouvement. Ils étaient complètement libres de le faire ou non ; beaucoup d'entre eux se désintéressèrent de cet effort, démontrant ainsi la liberté dont ils jouissaient et dont ils usaient.

Lorsque la guerre éclata et que, par la suite, le monde entier fut plongé dans le chaos, l'horreur, le désastre, la mort et l'épouvante, beaucoup de gens enclins spirituellement préférèrent se tenir à l'écart de la lutte. Ils ne constituaient pas une majorité, mais une minorité puissante et bruyante. Ils considéraient toute attitude partisane comme une violation de la loi de fraternité ; ils étaient prêts à sacrifier le bien de l'humanité à une impulsion sentimentale d'aimer tous les hommes d'une manière qui leur imposait de s'abstenir de toute action et de toute décision. Au lieu de dire "mon pays, à tort ou à raison", ils disaient "l'humanité, à tort ou à raison". Lorsque je rédigeai la brochure intitulée *La Crise mondiale actuelle*, ainsi que celles qui suivirent, relativement à la situation mondiale, je déclarai que la Hiérarchie approuvait l'attitude des Nations Unies et les buts poursuivis par les nations qui combattaient pour la liberté de l'humanité tout entière et pour la libération des peuples qui souffraient. La Hiérarchie se trouvait donc ainsi dans une position où elle ne pouvait pas approuver l'Axe. Beaucoup de ceux qui travaillaient à l'œuvre de bonne volonté, ainsi qu'un certain nombre de personnes appartenant à l'Ecole, interprétèrent cette déclaration comme ayant une signification politique ; ils pensaient sans doute qu'une position de neutralité complète à l'égard du bien comme du mal était exigée des gens spirituellement enclins. Ces personnes ne voyaient pas les choses avec une clarté suffisante ; elles confondaient l'amour fraternel avec le refus de prendre parti ; elles oubliaient les paroles du Christ : "Celui qui n'est pas avec moi est contre moi." Je répète ici ce que j'ai déjà dit si souvent. La Hiérarchie et tous ses membres, moi-même y compris, aiment l'humanité, mais se refusent à soutenir le mal, l'agression, la cruauté, et l'emprisonnement de l'âme humaine. Ils croient en la liberté, en la chance donnée à tous d'avancer sur la voie de la lumière, en un bien-être donné à tous sans discrimination, en la bonté et au droit de tout homme de penser par lui-même, de s'exprimer et de travailler librement. Ils ne peuvent donc pas approuver les nations ou les individus de n'importe quelle nation qui sont opposés à la liberté et au bonheur des hommes. Dans leur amour et dans leur compréhension des circonstances, ils savent que,

dans une vie ou des vies à venir, la majorité de ceux qui sont actuellement les ennemis de la liberté humaine seront eux-mêmes libres et fouleront la Voie lumineuse. En attendant, la force tout entière de la Hiérarchie est placée du côté des nations qui luttent pour libérer l'humanité, du côté de ceux qui, dans n'importe quelle nation, travaillent dans ce sens. Si le fait de se [24@253] trouver du côté du bien et de la liberté est considéré préjudiciable spirituellement, alors la Hiérarchie fera en sorte de changer l'attitude des gens à l'égard de ce qui est spirituel.

Etant responsable de la transcription des brochures et, avec F.B., de leur publication et de leur diffusion, A.A.B. s'est trouvée dans une position difficile ; elle était la cible de critiques et d'attaques. Elle sait, cependant, que le temps ajuste toute chose et que le travail accompli, s'il est bien motivé, se justifie finalement de lui-même.

J'ai donc manifesté mon intérêt à trois aspects du travail les livres, l'Ecole Arcane et le nouveau groupe des serviteurs du monde. L'influence exercée sur le monde par ces trois aspects du travail a été nettement efficace et utile. La somme de travail utile accompli est ce qui compte, et non pas les critiques et l'incompréhension de ceux qui, fondamentalement, appartiennent à l'ordre ancien et à l'ère des Poissons. Ils ne peuvent donc pas voir l'apparition des nouvelles manières de vivre et des nouvelles approches de la vérité.

Pendant tout ce temps, je me suis tenu dans les coulisses. Je suis responsable des livres et des brochures qui ont l'autorité de la vérité, si vérité il y a, mais non l'autorité s'attachant à mon nom ou à une position que je pourrais revendiquer, ou encore que des curieux, des chercheurs et des dévots pourraient m'attribuer. Je n'ai en aucune façon participé à l'administration ou à la direction de l'Ecole Arcane ; je ne suis pas intervenu dans l'établissement de ses programmes ; A.A.B. en a pris toute la responsabilité. Mes livres et mes brochures ont été mis à la disposition des étudiants de l'Ecole comme ils ont été mis à la disposition du public en général.

J'ai cherché à faciliter le travail de la bonne volonté, dont la responsabilité repose sur Foster Bailey, en suggérant et en indiquant en quoi consiste le travail que s'efforce d'accomplir le nouveau groupe des serviteurs du monde, mais l'autorité attachée à mon nom n'a jamais été mise en jeu, ni ne le sera jamais.

L'ensemble de toutes ces activités a été satisfaisant ; il n'y a eu que peu d'incompréhension, et seulement à l'occasion de l'équipement individuel et de l'attitude critique. La critique est saine à condition de n'être pas destructive.

Entraînement Personnel

Parallèlement à ces activités importantes, j'ai formé, depuis 1931, un groupe d'hommes et de femmes, dispersés à travers le monde, aux techniques du discipulat accepté, tel qu'on le conçoit classiquement. Choisisant parmi de nombreux néophytes possibles, j'ai désigné à A.A.B. un groupe de 45 personnes [24@254] environ qui avaient manifesté un désir réel d'être formées ; les unes lui étaient connues personnellement, d'autres lui étaient tout à fait inconnues ; elles paraissaient pouvoir subir les épreuves devant révéler si elles étaient prêtes à faire le travail de groupe du nouvel état de disciple. Je leur ai envoyé directement des instructions personnelles, ainsi que des instructions générales où était incorporée une manière plus récente d'aborder la Hiérarchie et la vie spirituelle, basée toutefois bien entendu sur les anciennes règles. Certaines de ces instructions ont été mises à la disposition du public ; cependant, aucune indication n'a été donnée quant aux personnes ainsi formées et aucune ne sera donnée à l'avenir ; les instructions demeurent telles qu'elles ont été données, mais les noms, les dates et les lieux ont été modifiés ¹.

En raison de leurs contacts avec moi, ces personnes ont nécessairement découvert mon identité. Depuis des années, elles ont su qui j'étais. Mais elles ont préservé mon anonymat avec grand soin en dépit des circonstances réellement difficiles, des centaines de gens dans presque tous les pays s'interrogeant sur mon identité et beaucoup l'ayant devinée. Aujourd'hui, par conséquent, et malgré ce que A.A.B. et mes disciples ont pu faire, il est généralement admis que je suis un Maître, et un nom m'a été donné. Je l'ai confirmé aux aspirants de mon groupe que j'ai spécialement choisis, mais seulement lorsqu'eux-mêmes l'eurent découvert intérieurement. Il eût été à la fois puéril et erroné d'agir autrement ; dans ma correspondance avec eux et dans la rédaction de mes instructions

¹ A présent ces instructions forment le livre intitulé *l'Etat de Disciple dans le Nouvel Age*, vol. I et II.

relatives au nouvel état de disciple, j'ai assumé naturellement ma vraie position. Certaines de ces instructions avaient paru, à moi et à A.A.B., propres à être utilisées par un cercle plus large ; elles firent donc l'objet d'une série d'articles sur les *Stades du Discipulat*. Avant d'être publiés, ils avaient été soigneusement revus, sauf un seul, dans lequel, quelques mois plus tard et sous la pression d'un travail très absorbant, A.A.B. omit de supprimer un paragraphe où je m'exprimais en tant que Maître. Ce paragraphe, à son grand chagrin, parut dans le "Beacon" de juillet 1943. Après avoir préservé mon anonymat pendant des années, elle commettait ainsi cette faute d'inattention et le fait que je suis un Maître se trouvait rendu public.

Je voudrais à ce sujet attirer votre attention sur trois points.

Jadis, il y a de cela bien des années, j'ai déclaré dans le *Traité sur la Magie blanche* que j'étais un initié d'un certain rang, mais que mon anonymat devait être préservé. Des années plus tard, et à cause de [24@255] cette inadvertance, je me trouve dans une position où apparemment, je me contredis ou me rétracte, changeant ainsi mon attitude. En réalité il n'en est rien. L'extension prise par l'enseignement modifie les circonstances, et les besoins de l'humanité demandent parfois que soit modifiée la manière d'aborder les problèmes. Rien n'est statique dans l'évolution de la vérité. Depuis longtemps, mon intention était de faire tout ce qui était nécessaire pour porter à la connaissance du grand public, et d'une manière plus frappante, l'existence de la Hiérarchie et de ses membres.

Il y a quelques années, je disais à A.A.B., ainsi que l'avait fait son propre Maître, que, comme disciple, son devoir était de rendre plus familière au public la véritable nature des Maîtres de la Sagesse et ainsi d'effacer l'impression erronée reçue à leur sujet. Dans une certaine mesure seulement, elle a accompli cette tâche, mais elle reculait devant cette tâche en raison du discrédit jeté sur toute la question par les différents instructeurs, et les divers groupes d'occultistes qui ne l'avaient pas présentée sous son véritable jour. Il s'y ajoutait les prétentions ridicules émises à notre sujet par des ignorants. H.P.B. avait déjà déclaré, dans certaines instructions adressées à la section ésotérique de la Société théosophique, qu'elle regrettait amèrement d'avoir mentionné les Maîtres, leurs noms et leurs fonctions. A.A.B. partageait cette opinion. Tels que dépeints par la Société théosophique, les Maîtres ressemblent d'assez loin à

la réalité ; le témoignage de leur existence a été bénéfique, mais les détails absurdes donnés parfois ont fait beaucoup de mal. Les Maîtres *ne sont pas* tels qu'on les a dépeints. Ils ne donnent aucun ordre à ceux qui les suivent, ou plutôt à ceux qui leur sont tout dévoués, leur enjoignant de faire telle ou telle chose, de créer ceci ou d'organiser cela. Ils ne désignent aucun individu comme étant d'extrême importance ou ayant une certaine position hiérarchique. Ils savent parfaitement que les disciples, les initiés et les Maîtres se font connaître par leurs œuvres, leurs actions et leurs paroles, et qu'ils ont à prouver leur position par le travail accompli.

Dans maintes organisations, les Maîtres travaillent par l'intermédiaire de leurs disciples. Ils n'exigent pas l'obéissance absolue des membres de l'organisation. Ils ne refusent pas l'enseignement à ceux qui ne sont pas d'accord avec les lignes de conduite adoptées par l'organisation ou avec les interprétations données par les dirigeants. Ils ne manifestent aucune attitude séparative ou antagoniste à l'égard des groupes travaillant sous la direction d'autres disciples ou d'autres Maîtres, toute organisation à laquelle ils s'intéressent devant être inclusive et non exclusive. Il n'y a pas entre eux de rivalité au sujet de personnes, les uns soutenant celle-ci, les autres la rejetant parce qu'elle accepte, ou refuse d'accepter les décisions d'un chef d'organisation. Les Maîtres ne sont pas les personnages spectaculaires et mal élevés que dépeignent les médiocres dirigeants de beaucoup de groupes ; ils ne choisissent pas non plus comme [24@256] disciples consacrés et principaux collaborateurs, des hommes et des femmes qui, même du point de vue du monde, sont d'une infériorité manifeste, prétentieux et habiles à attirer l'attention sur eux-mêmes. Pour être un disciple en probation, il suffit d'être dévoué ; l'accent est alors mis sur la purification et sur l'acquisition d'une compréhension intelligente de la fraternité et des besoins des hommes ; pour être un disciple accepté, travaillant directement sous la direction des Maîtres, coopérant activement à l'œuvre mondiale et y exerçant une influence grandissante, il est demandé une polarisation mentale, le développement du cœur et le sens des valeurs véritables.

Les Maîtres présentés au grand public par des mouvements tels que "I Am", sont des travestissements de la réalité. Les Maîtres dépeints par les divers mouvements théosophes (depuis l'époque de H.P.B.) ne se distinguent pas par l'intelligence et montrent peu de jugement dans le choix de ceux que l'organisation prétend initiés ou membres importants de la

Hiérarchie.

Sachant cela et ayant observé les résultats déplorables de l'enseignement généralement donné au sujet des Maîtres, A.A.B. a poussé les choses à l'extrême en voulant montrer la véritable nature de la Hiérarchie, ses buts et ses membres ; elle a voulu mettre l'accent, comme le fait la Hiérarchie elle-même, sur l'humanité et sur le service du monde et non pas sur un groupe d'instructeurs qui, même s'ils ont transcendé les problèmes habituels de la personnalité et l'expérience des trois mondes, se trouvent cependant encore en voie d'entraînement et se préparent, grâce à l'enseignement du Christ, à fouler ce qu'on appelle "la Voie de l'Evolution Supérieure". Le nom que nous ont donné certains disciples au Tibet donne une indication relative à notre point de réalisation. Ils nomment la Hiérarchie la "société de ceux qui sont mentalement organisés et illuminés", illuminés par l'amour et la compréhension, par la compassion et l'inclusivité, illuminés par la connaissance du Plan et cherchant à comprendre son dessein, sacrifiant leur progrès immédiat afin d'aider l'humanité. Voilà un Maître.

Le deuxième point que je voudrais faire ressortir revêt la forme d'une question. Où est donc le mal si quelqu'un désigne un Maître du doigt, s'il le reconnaît comme tel ? Pourvu, bien entendu, que cette reconnaissance concorde avec ce que celui-ci a pu accomplir par une influence s'exerçant dans le monde. Si, dans un moment d'inattention, A.A.B. a fait savoir que j'étais un Maître, quel mal en est-il résulté ? Mes livres, qui ont permis à mon influence de s'exercer, ont atteint les régions les plus lointaines du monde, apportant aide et réconfort ; le travail de bonne volonté que j'ai suggéré et que F.B. poursuit volontairement, a touché littéralement des millions de personnes par des brochures et par la radio, par l'emploi de la Grande Invocation, par le travail des Triangles et par l'exemple et les paroles des hommes de bonne volonté. **[24@257]**

A.A.B., en 25 ans de travail pour moi, n'a jamais tiré avantage du fait que je suis l'un des nombreux Maîtres reconnus aujourd'hui par des milliers de personnes. Elle ne s'est jamais abritée derrière moi ou derrière son propre Maître, pour nous rendre responsables de ce qu'elle a fait ; son travail n'a jamais été poursuivi sur la base de "le Maître a ordonné ceci". Elle sait que le travail du Maître est de mettre le disciple en contact avec le Plan et que, alors, le disciple avance de sa propre initiative et à la mesure de sa sagesse et de son amour. Il s'efforce, intelligemment, d'apporter sa

contribution à la matérialisation du Plan. Il fait des erreurs, mais il ne va pas trouver le Maître pour cela ; il paie le prix et apprend la leçon. Il obtient des succès, mais il ne va pas chercher une récompense auprès du Maître, sachant qu'il ne l'aura pas. Il lutte avec la maladie, avec la jalousie et l'opposition de ceux qui travaillent avec moins de succès que lui ou qui craignent la compétition, mais il ne va pas trouver le Maître pour recevoir la force de tenir bon. Il essaie de marcher dans la lumière de sa propre âme et de se tenir par la force de son propre être spirituel. Ainsi, il apprend à devenir un Maître en se maîtrisant.

Le troisième point sur lequel je voudrais attirer votre attention est que, dans le nouveau cycle qui suivra la fin de la guerre, l'existence de la Hiérarchie et le travail des Maîtres, par l'intermédiaire de leurs disciples, devront être et seront portés à l'attention du public. Les disciples, en tous lieux, présenteront de plus en plus au monde le plan hiérarchique de fraternité, de vie spirituelle et d'inclusivité. Ils ne diront pas, comme le font si souvent les sots, que "le Maître m'a choisi" ou que "le Maître appuie tous mes efforts", ou encore "je suis le représentant de la Hiérarchie" ; mais ils démontreront que leur vie est une vie de service. Ils diront que les Maîtres existent et que nombreux sont, dans toutes les régions du monde, les hommes qui les connaissent, que le Plan est un plan intelligent et spirituel, que l'humanité n'est pas laissée à elle-même, mais que la Hiérarchie se tient près d'elle et que le Christ est avec son peuple. Ils diront que le monde est plein de disciples ignorés parce qu'ils travaillent en silence, que le nouveau groupe des serviteurs du monde existe, que les hommes de bonne volonté se trouvent partout, que les Maîtres ne sont en aucune façon intéressés par les personnalités, mais qu'ils utilisent le service d'hommes et de femmes de toutes les tendances, de toutes les croyances et de toutes les nationalités, à condition qu'ils soient animés par l'amour, intelligents, que leur mental soit entraîné, et qu'ils exercent une influence rayonnante et magnétique attirant les gens vers la vérité et la bonté, mais non vers l'individu, que ce soit un Maître ou un disciple. Les Maîtres se soucient **[24@258]** fort peu de la fidélité à leur personne. Ils se consacrent uniquement à soulager la détresse, à promouvoir l'évolution de l'humanité et à indiquer les buts spirituels. Ils ne demandent pas qu'on reconnaisse leur travail ni que leurs contemporains leur adressent des louanges : Ils ne cherchent qu'à faire croître la lumière dans le monde et à développer la conscience humaine.

[24@259]

MÉTHODES UTILISÉES POUR PRODUIRE LE TRAITÉ SUR LE FEU COSMIQUE

Il y a eu quatre méthodes employées pour transmettre cet enseignement du Tibétain au grand public.

1. La clairaudience

Dans le premier stade (les deux premières années), le Tibétain dictait le matériel, incorporé dans les deux premiers livres, par clairaudience, à Alice Bailey. A certains moments précis, il prenait contact avec elle, en établissant une vibration qu'elle avait appris à reconnaître ; alors sa voix pouvait être entendue distinctement, dictant, point par point.

2. La télépathie

Quand Alice Bailey fut plus habituée à ce travail, quand la discipline et le régime nécessaires commencèrent à agir, le travail changea graduellement et la rédaction du *Traité sur le Feu Cosmique* fut faite entièrement par télépathie. Alice Bailey entre en contact avec le Tibétain, quand le moment est propice et, s'il dispose de ce temps, il communique avec elle télépathiquement. L'information est donnée avec une très grande rapidité et l'enseignement détaillé est imprimé dans sa conscience, avec tant de clarté qu'elle est capable de l'écrire sans qu'aucun mot ne soit changé. Le livre est imprimé, tel qu'il a été reçu, si ce n'est parfois un léger changement dans les temps, car l'anglais du Tibétain, quand il choisit d'utiliser le sien sans permettre à Alice Bailey d'exprimer ses pensées (ce qui est le plus souvent le cas), est légèrement archaïque et ampoulé. Avant que l'information ne puisse être reçue et transcrite adéquatement, un certain processus de méditation doit avoir lieu, au cours duquel les sujets devant être traités servent de pensée-semence à l'effort méditatif. Ceci doit être précédé de l'acquisition d'une appréhension synthétique de tout ce qui a été déjà écrit sur le sujet. La faculté mentale, ou corps mental, doit donc être hautement organisée, pleinement équipée de matériel et sous un

contrôle adéquat. Sur cette base, une connaissance peut être sûrement communiquée, qui transcende de loin l'expérience personnelle, ou la connaissance antérieure de celui qui reçoit. Si ceci a été [24@260] vrai entre le Tibétain et Alice Bailey, il est aussi évident que la valeur du Traité n'apparaîtrait pleinement qu'après une bonne étude, la méditation et de nombreuses lectures complémentaires. Le langage employé, cependant, est si clair, l'arrangement de la matière si ordonné et la raison développée avec une logique si précise, que toute personne intelligente devra trouver, même à la première lecture, une expérience qui inspire une ouverture de conscience inconnue qui illumine et une incitation à l'étudier ensuite plus particulièrement, ce qui est très souhaitable.

Ce Traité est un très bel exemple de réelle télépathie. D'un examen attentif des données du Traité, il est évident qu'Alice Bailey ne pouvait pas avoir formulé elle-même cet enseignement, car il traite de processus cosmiques qu'elle ne pouvait connaître. Sa contribution au travail a été un grand intérêt pour ces sujets, vingt ans de travail de méditation, de nombreuses années d'études et de réflexions et la connaissance d'un anglais clair et plein de force.

3. La vision clairvoyante

Les divers symboles du livre (et ils sont nombreux) ont été indiqués à Alice Bailey, puis décrits par elle. Ce processus n'est possible qu'avec l'aide d'un collaborateur puissant. Le Tibétain imprimait le symbole désiré sur l'une des différenciations subtiles de l'éther, et la vibration des véhicules de la pupille étant maintenue à la hauteur requise, les images restaient aussi claires et aussi parfaites pour l'étude, que peuvent l'être certains chefs d'œuvres exquis dans une galerie d'art. La peinture ne peut pas être enlevée et l'observateur peut l'étudier et la décrire ; l'artiste peut la copier, quoique les effets de la couleur soient bien au-delà de toute possibilité de reproduction en matière physique dense.

On a montré également à Alice Bailey sept grandes représentations des anges ou dévas des sept globes terrestres, qui pourront ultérieurement être incorporées à la deuxième édition.

Des extraits de manuscrits anciens, certaines stances et certaines données des archives hiérarchiques ont également été montrées à Alice Bailey, traduites succinctement par elle et corrigées par le Tibétain. La

connaissance de l'ancien langage n'est pas nécessaire pour ce travail, car les plus anciens manuscrits sont idéographiques et symboliques, et – quand la stimulation suffisante est là – le voyant s'éveille à la signification et peut la transcrire. [24@261]

4. En rapportant, après le sommeil, ce qui a été vu ou entendu pendant qu'on est hors du corps physique, au cours de la nuit

Cette méthode fut employée pour les stances qui se trouvent à la fin du livre et aussi pour les diagrammes. Certaines des définitions qui se trouvent dans le livre furent également procurées de cette manière.

(Extrait du "Beacon" de juin 1925)

[24@262]

QU'EST-CE QU'UNE ÉCOLE ÉSOTÉRIQUE

—
par Alice A. Bailey

Il y a aujourd'hui beaucoup de prétendues écoles ésotériques. Toutes sont relativement modernes et ont pris naissance ces soixante dernières années. Je ne fais pas allusion à l'Ecole Ésotérique qui a toujours existé en n'importe quelle partie du monde, qui n'a point de nom, que nulle organisation ésotérique ne représente et qui n'a pas de chefs reconnus. Cette seule véritable Ecole a, de tout temps, répondu aux besoins des chercheurs qui – depuis toujours – ont aspiré à la révélation des Mystères, et y ont été admis après avoir rempli les conditions requises. Je fais allusion au grand nombre d'ordres mystiques, métaphysiques, théosophiques, rosicruciens et occultes, que l'on trouve partout. Ces ordres se composent de groupes de personnes ayant des préoccupations spirituelles et une grande aspiration, rassemblées autour de quelque instructeur ou de quelque centre d'enseignement. L'instructeur fait part de son interprétation personnelle de l'information occulte généralement admise. Il insiste sur la nécessité de la pureté morale et de la formation du caractère ; il leur montre la nécessité de suivre le Sentier et tient généralement la place d'une autorité sans appel.

Cette phase de l'histoire de l'ésotérisme a constitué un bon travail

préparatoire. Elle a attiré l'attention du grand public sur la nature de la doctrine secrète, de l'enseignement ésotérique et du gouvernement intérieur du monde. Le fait de l'existence des Maîtres de la Sagesse, œuvrant dans la Hiérarchie planétaire sous la direction du Christ, a été largement répandu, soit en termes de théosophie orthodoxe, soit par la spéculation métaphysique hindoue ou dans la terminologie chrétienne. Une grande somme de connaissances a été enseignée. Le processus complexe de la création divine et, par conséquent, la manifestation de Dieu suscitent une grande stimulation mentale et le développement mental, mais peu de véritable compréhension. Les écoles ésotériques s'occupent de promouvoir une vraie compréhension. Certaines règles élémentaires, qui visaient originellement à purifier la nature du désir et des émotions, ont été utilement répandues ; les nombreux plans, les feux créateurs et la différenciation des substances ont été abondamment exposés, comme l'ont été les divers septennats qui conditionnent la vie, la conscience et la forme. Rien de tout cela n'est de l'enseignement ésotérique. Il a été enseigné la dévotion à l'égard des Maîtres, mais ceux-ci ont été présentés de façon inadéquate. Les Maîtres sont [24@263] donnés comme s'intéressant particulièrement à l'instructeur du groupe, et les amis personnels de cet instructeur sont fréquemment informés que le Maître les a admis dans les rangs intimes de ses disciples. Ainsi il s'est formé dans tous ces groupes, presque sans exception, une corporation fermée de dévots. Ces derniers vouent à l'instructeur une obéissance absolue ; ils obéissent de même aux ordres du Maître qui sont censés leur être transmis par l'instructeur, en violation de la loi occulte selon laquelle le Maître ne donne jamais d'ordres ni n'exige aucune sorte d'obéissance. Un groupe ésotérique est, actuellement, une organisation fermée, exclusive dans le choix de ses membres, encourageant un sens malsain du mystère et ne présentant que des demi-vérités qui visent un seul but : témoigner de l'existence du réel.

Une véritable école ésotérique demeure encore à l'état d'espoir ; mais nous avons atteint le stade où l'on peut se préparer à sa manifestation.

Ce que je viens de dire n'est pas une accusation contre le service fidèle, bien que peu inspiré. Les étudiants doivent reconnaître que les écoles à eux familières ne sont que d'une nature préparatoire, qu'elles sont pleines de défauts, basées sur la faiblesse ou sur la force de l'instructeur qui les a fondées ; elles sont trop influencées par l'importance attribuée à sa personnalité, par la fidélité qu'il réclame, par un enseignement mal

appliqué et mal interprété. Néanmoins elles ont été d'utiles avant-coureurs de l'avenir.

Les temps n'étaient pas encore mûrs pour l'apparition des véritables écoles ésotériques ; l'humanité n'était pas prête. Aujourd'hui, cependant, il y a assez d'hommes et de femmes intelligents pour assurer la fondation d'écoles plus avancées. Ils poseront les fondements des futures écoles qui – selon la loi d'Evolution – vont faire leur apparition. Les écoles ésotériques ne sont pas des exceptions dans le processus de l'évolution, mais elles apparaissent toujours à la demande de l'homme, et lorsque son développement mental les requiert. Les soixante-dix ans à venir verront la création de ces écoles nouvelles. Celles qui fonctionnent maintenant peuvent commencer à abandonner les valeurs non essentielles, à faire ressortir les vérités vraiment occultes, à acquérir ainsi la vision claire du but de l'enseignement ésotérique. C'est ce qui n'a pas encore été fait. La discipline à laquelle, dans l'avenir, le néophyte devra se plier, doit être comprise, et les justes techniques enseignées. Le tout doit être porté à un niveau supérieur au niveau actuel. L'enseignement doit être dégagé de sa tendance théologique actuelle et de toute déclaration dogmatique. De toutes ces manifestations de [24@264] dogmatisme, les écoles d'occultisme et les diverses sections ésotériques ont été désastreusement coupables.

Plus tard, apparaîtront des instructeurs qui auront une vraie compréhension de la nature spirituelle de l'autorité. Celle-ci ne se fondera plus sur le mystère, ni sur des prétentions, mais sur une vie vécue selon les idéals les plus élevés et sur la présentation d'un enseignement inspirant à la fois le respect et la réponse intuitive du disciple. L'instructeur de l'avenir indiquera simplement la Voie, foulera ce chemin et affirmera les règles anciennes, mais avec une nouvelle interprétation. Il ne se tiendra plus, comme trop souvent de nos jours, entre son groupe et la lumière, ou entre l'aspirant et le Maître.

Ces écoles préparatoires sont déjà en train de se créer et les débuts de l'Ecole Arcane, en 1923, ont été une partie de cet effort spirituel. Des écoles projetées sortira, au début du siècle prochain, la première vraie Ecole d'Initiation.

Jusqu'à maintenant, les écoles prétendues ésotériques ont dirigé les aspirants sur le Sentier de Probation et de Purification. Les écoles qui se

forment maintenant, telles que l'Ecole Arcane, sont préoccupées d'instruire des disciples et de les préparer à marcher sur le Sentier du Disciple afin qu'ils parviennent, plus tard, à entrer en contact direct avec les Maîtres. Les écoles nouvelles qui surgiront au siècle prochain prépareront les disciples à marcher sur le *Sentier de l'Initiation*.

Ainsi nous avons là l'effort graduel et unifié dont les Maîtres sont responsables. Les écoles qui se créent maintenant pour former des disciples sont de nature intermédiaire et ont pour but de combler le vide entre les écoles ésotériques du passé et les écoles véritables de l'avenir.

1. *Ecoles ésotériques du passé.*

Ce sont celles qui nous sont le plus familières, telles les écoles intérieures de beaucoup de groupes théosophiques et rosicruciens, ou les innombrables organisations mystiques et métaphysiques. Elles sont de nature nettement exotérique, mais font œuvre utile en éveillant l'intérêt du public. Elles répandent beaucoup d'informations utiles sur les trois mondes de l'évolution humaine : le monde physique, le monde des émotions et le monde mental. Elles sont destinées aux néophytes engagés sur le Sentier de Probation. Leur but est d'approcher Dieu par le cœur en développant leur instinct profond d'être humain, qui peut les aider à trouver Dieu. [24@265]

2. *Ecoles ésotériques du présent.*

Les écoles qui se créent de nos jours ont des connaissances ésotériques plus profondes ; elles s'efforcent de les coordonner et de les appliquer. Beaucoup de ce savoir demeure théorique, mais la théorie doit toujours précéder la pratique. Ces écoles développent leur enseignement au-delà du degré atteint dans les écoles précédentes, le haussant au-delà des trois mondes, dans le royaume de l'âme. Elles traitent du monde des valeurs occultes et sont plutôt de nature mentale, mettant l'accent sur le fait de *connaître Dieu*, plutôt que sur le fait de rechercher une divinité vaguement perçue. A leur meilleur niveau, les anciennes écoles opéraient une intégration de la personnalité et établissaient la réalité du dualisme essentiel du mystique. Les écoles nouvelles tendent à une fusion plus élevée, celle de la personnalité intégrée et de l'âme. Elles révèlent que, derrière le dualisme du mystique

(stade nécessaire), il y a le fait occulte de l'identité avec le divin.

3. *Ecoles ésotériques de l'avenir.*

Ces écoles seront vraiment ésotériques, car l'humanité alors sera prête. La plus haute conscience du disciple y sera éveillée et formée. Il apprendra à travailler consciemment sur des niveaux spirituels, et à agir comme âme dans les trois mondes de l'évolution humaine par le moyen d'une personnalité hautement intelligente. Des disciples seront préparés pour l'initiation, et des initiés préparés à des initiations supérieures. L'accent sera mis sur le juste emploi des énergies et des forces, sur la sagesse qui découle d'une mise en pratique de la connaissance, sur le travail et les plans de la Hiérarchie. L'intuition sera développée et l'on parviendra à une fusion plus parfaite encore entre l'homme spirituel et le *Un* universel.

J'aimerais répartir ce que j'ai à dire sur les écoles entre les chapitres suivants :

- I. Quelques définitions de l'ésotérisme.
- II. Comment se fonde une école ésotérique.
- III. Les vérités fondamentales enseignées dans les écoles nouvelles.

L'étude de ces thèmes fera comprendre ce qu'est l'enseignement ésotérique et nous aidera à travailler en ésotériste, en apprenant à marcher correctement sur le Chemin. Les instructeurs des écoles actuelles, dites ésotériques, doivent s'en tenir [24@266] aux faits, si pénibles qu'ils puissent être. Ils le feront joyeusement, s'ils sont fidèles et sincères, et s'adapteront aux besoins des temps. Ils évalueront justement leur place sur l'échelle de l'évolution et décideront, par-là, où leur effort doit porter. Rien ne peut entraver les plans de la Hiérarchie décrits plus haut. Ceux qui n'ont pas le courage de se regarder bien en face, ni d'estimer leur travail à sa juste valeur, verront leurs écoles décliner ; de nos jours, cela se produit un peu partout. Ceux qui sont capables de se rendre compte de la situation et d'avoir la vision de l'avenir, iront de l'avant de plus en plus utilement, vers une reconstruction vitale et un service toujours plus grand.

I. Quelques définitions de l'ésotérisme

Les mots "ésotérique" et "occulte" signifient "ce qui est caché", ils désignent ce qui est derrière l'apparence, et font ressortir les causes qui produisent l'apparence et les effets. Ces mots ont trait au monde subtil des énergies et des forces que les formes extérieures voilent et cachent. Ils traitent de ce que l'on doit connaître avant de pouvoir développer en soi la conscience d'initié.

On a attaché une grande importance, dans le passé, aux forces subjectives, mais néanmoins matérielles, cachées dans l'être humain, et souvent aussi aux pouvoirs psychiques, tels que clairvoyance et clairaudience que l'homme a en commun avec les animaux. Dans les anciennes écoles, une grande importance a été donnée à la pureté physique, c'est-à-dire à la purification des formes physiques à travers lesquelles l'âme doit se manifester. Cette purification n'est pas de nature ésotérique, ni un signe de développement spirituel. Elle n'est qu'une étape préliminaire des plus importantes ; tant que cette purification n'a pas été entreprise, aucun travail plus avancé n'est possible. Les disciplines physiques sont utiles et nécessaires, et doivent être pratiquées dans les écoles de débutants. Par leur moyen, le néophyte instaure des habitudes de pureté et construit le type de corps dont le disciple a besoin pour commencer le véritable travail ésotérique.

Cette formation élémentaire rend le néophyte capable de faire passer sa conscience hors du monde tangible de la vie quotidienne, dans les mondes subtils des forces de sa personnalité. Il y perçoit les énergies auxquelles il doit avoir affaire, et il pressent vaguement ce qui vit derrière elles, l'âme dans son propre monde, le royaume de Dieu.

Les écoles nouvelles se préoccupent de valeurs plus ésotériques. Elles préparent le disciple à travailler en tant qu'*âme* dans les trois mondes, et à collaborer dans le groupe d'un Maître comme disciple accepté. La plupart des écoles ancien style ont [24@267] ignoré le stade de l'intégration de la personnalité et de la connaissance acquise de la vie dans les trois mondes, dont le débutant devrait être instruit. Au lieu de cela, elles ont fait miroiter à ses yeux la tentante perspective du contact avec un Maître et avec le groupe d'un Maître, cela avant même qu'il soit une personnalité coordonnée, alors qu'il méritait à peine l'épithète d' "intelligent", et avant qu'il ait expérimenté un contact avec son âme. Grande importance était, et est encore, donnée à la dévotion à l'instructeur qui est le centre du groupe, dévotion aux vérités énoncées par lui, dévotion au Maître, volonté absolue

de mériter le nom de "disciple" et d'être capable de dire un jour : "Je connais tel Maître ou tel autre." En même temps, le débutant ne recevait aucun véritable enseignement de ce qu'implique le titre de "disciple" et de ses responsabilités. Les nouvelles écoles qui se créent actuellement transmettent à leurs étudiants des idées et des techniques d'entraînement très différentes.

1. Une école ésotérique est celle où l'on enseigne la relation de l'âme, homme spirituel, avec la personnalité. C'est la principale ligne d'approche de l'étudiant : arriver à un contact avec son âme devient sa toute première tâche. Il parvient à se connaître lui-même et lutte pour travailler comme âme consciente, et non pas seulement comme personnalité active. Il apprend à contrôler, à diriger sa nature inférieure par une compréhension technique de sa constitution, à répandre en elle lumière, amour et pouvoir de l'âme. Par l'alignement¹, la concentration et la méditation, il établit un contact permanent avec son être spirituel intérieur. Il est ainsi en chemin de devenir un utile serviteur de l'humanité.
2. Une école ésotérique est une extension, dans le monde physique extérieur, du groupe intérieur ou ashram d'un Maître. De même que le disciple a appris à se regarder lui-même comme un canal de l'âme et un avant-poste de la conscience du Maître, de même la véritable école ésotérique est l'avant-garde de quelque groupe spirituel intérieur, ou ashram, conditionné et dirigé par le Maître comme le disciple l'est par son âme. C'est pourquoi un tel groupe est en relation directe avec la Hiérarchie.
3. Une véritable école ésotérique travaille sur quatre niveaux différents de service et d'expérience. Ceci permet au disciple d'aborder l'humanité sur tous ses niveaux et de se servir de son équipement tout entier. Dans les écoles d'une vraie spiritualité, approuvées par les Maîtres, le service de l'humanité passe en première ligne, au lieu que ce soit le besoin du disciple d'être en contact avec le Maître, comme c'est le cas dans la [24@268] majorité des écoles ancien style. Le contact avec le Maître dépend

¹ "L'alignement" est le travail que nous accomplissons en nous-mêmes pour opérer la concordance, l'harmonie de notre être physique, affectif, mental, et de notre être spirituel, ou âme.

de l'extension et de la qualité du service rendu par le disciple à son prochain. C'est un point que les instructeurs oublient fréquemment ; ils attachent trop de valeur au perfectionnement personnel de l'individu. Les nouvelles écoles qui naissent maintenant se préoccupent d'enseigner aux disciples à répondre aux besoins du monde présent et à servir spirituellement sur les quatre niveaux suivants d'activité consciente :

- a. Celui du monde extérieur. Le disciple apprend à vivre normalement, efficacement, pratiquement et spirituellement, dans la vie de tous les jours. Il n'est jamais un capricieux ni un faible.
 - b. Celui du monde de la signification. Il est enseigné au disciple le pourquoi et le comment des circonstances et des événements, soit individuels, soit universels. Il s'exerce, par-là, à agir en interprète des événements et à fonctionner comme porteur de lumière.
 - c. Celui de l'âme, dans son propre monde. Par-là le disciple devient un canal de l'amour divin, car l'âme est amour. Il a le don de guérir, et il communique au monde l'inspiration.
 - d. Celui de l'ashram ou du groupe de son Maître. Il apprend à coopérer avec le Plan de la Hiérarchie, tel qu'il lui est graduellement révélé, et parvient enfin à la connaissance lui permettant de diriger certaines des énergies qui déterminent les événements mondiaux. Il réalise ainsi les intentions du groupe intérieur auquel il est affilié. Sous l'inspiration du Maître et de son groupe de disciples et d'initiés, il apporte à l'humanité des précisions sur la Hiérarchie.
4. Une école ésotérique prépare le disciple au travail de groupe. Elle lui enseigne à renoncer à ses plans personnels dans l'intérêt de ceux du groupe, toujours orientés vers le service de l'humanité ou de la Hiérarchie. Il s'absorbe dans les activités du groupe et, tout en ne perdant rien de son identité individuelle et particulière, ne songeant plus au moi individuel qui conditionne sa pensée, il contribue avec dévouement à la réalisation du Plan.
 5. Une école ésotérique n'est pas basée sur l'autorité, ni sur l'existence du respect et de l'obéissance. Elle n'est pas fondée sur les prétentions d'une personne, d'ailleurs souvent médiocre, qui se

croit un initié, et qui se croirait autorisée à parler d'une manière dogmatique. La seule autorité reconnue est celle de la vérité elle-même, intuitivement perçue et soumise à l'analyse mentale et à l'interprétation du disciple. Le disciple [24@269] qui, travaillant sous la direction de l'un des Maîtres, fonde une école ésotérique, ne détient aucune autre espèce d'autorité que celle d'une vie vécue aussi près que possible de la vérité, en y ajoutant la mesure de vérité qu'il est à même de communiquer à son groupe. L'obéissance développée dans un groupe d'étudiants consiste à se reconnaître une responsabilité commune, une même fidélité aux buts et aux intentions du groupe suggérés par l'instructeur, mais non pas ordonnés par lui. Toute déclaration autoritaire émanant de l'instructeur, toute tendance de sa part à réclamer obéissance et fidélité absolues de ses adeptes le désignent comme un débutant, et comme un simple aspirant bien intentionné. Ceci prouve qu'il n'est pas un disciple chargé par la Hiérarchie d'un travail spécial.

6. Un groupe ésotérique est le milieu où le développement complet du disciple reçoit attention. La formation du caractère, l'aspiration à l'oubli de soi sont considérées comme nécessaires. Mais il est peu insisté sur les vertus ordinaires, sur la pureté de la vie extérieure, sur l'amabilité, la bonne humeur, l'absence d'affirmation de soi. Ces qualités sont regardées comme essentielles et toujours présentes ; leur accroissement relève des problèmes personnels du disciple, et non pas de l'instructeur. Mais il est donné la plus grande importance au développement mental, afin que le disciple soit un esprit intelligent, analytique (non pas critique), en possession d'un équipement mental riche et bien organisé. La tête et le cœur sont regardés comme d'égale importance, et tous deux d'essence divine. La Hiérarchie travaille sur les états de conscience des hommes de tous pays, de tous rangs, de toutes races et de toutes nations. Les disciples sont entraînés à collaborer dans ce sens, et ils deviennent parfois eux-mêmes des Maîtres de la Sagesse. Ils y parviennent en maîtrisant toutes les difficultés et tous les obstacles par le seul pouvoir de l'âme. Ainsi ils libèrent et soulagent quelque autre Maître, encore actif dans le monde, qui peut alors se tourner vers un travail différent et plus élevé.
7. Une école ésotérique est donc le moyen par lequel le centre de vie

du disciple devient celui de l'âme ; ni le monde physique, ni le monde émotionnel, ni le monde mental ne sont sa principale sphère d'activité ; ils sont pour lui, simplement, son champ de travail, et sa personnalité devient ce par quoi son âme sert. Il apprend à travailler uniquement sur des niveaux spirituels et sa conscience est, de façon stable, centrée dans l'âme et dans l'ashram de son Maître. L'école ésotérique lui enseigne comment y arriver, comment établir le contact avec son âme, comment vivre en tant qu'âme, comment reconnaître [24@270] un Maître et comment travailler dans le groupe d'un Maître. Il apprend les techniques par lesquelles il peut enregistrer les impressions reçues du Maître, devenir ouvert aux intentions du groupe et ainsi de plus en plus sensible au Plan pour lequel son Maître et l'ashram se sont engagés à coopérer. Il apprend comment faire sa part pour élever la conscience de l'humanité ; il y parvient par l'usage conscient et dirigé d'un esprit exercé, d'une nature affective bien dominée et d'un cerveau sensible. Il devient apte à accomplir le difficile et double rôle du disciple : vivre comme âme dans la vie de chaque jour, mais travailler consciemment par rapport à la Hiérarchie.

Il existe beaucoup d'autres définitions d'une école ésotérique ; mais j'ai choisi les plus simples et celles qu'il faut comprendre en premier lieu, si un vrai progrès doit être fait. Pas à pas le disciple est conduit le long du Sentier, jusqu'à ce que vienne le temps où il se trouve prêt pour les grandes expansions de conscience qui s'appellent "Initiations". Il commence alors, consciemment, à fouler le Sentier de l'Initiation, avec lequel les futures écoles ésotériques familiariseront le grand public.

L'Ecole Arcane travaille en vue de répondre à ces sept exigences requises de toutes les écoles ésotériques. Elle n'essaie pas, et ne l'a jamais fait, de préparer des disciples à l'initiation. Elle s'efforce d'exercer les étudiants à établir les contacts préliminaires et à travailler en vrais serviteurs du monde. Il n'y a, aujourd'hui, aucune vraie école ésotérique qui prépare aux initiations. Celles qui prétendent à ce titre trompent le public. L'entraînement, théoriquement compris, à la vie de disciple peut être donné. La formation à la vie d'initié doit toujours être assurée individuellement, par le contact avec le monde de l'existence spirituelle.

II. Comment se fonde une école ésotérique

Une école ésotérique ne naît pas parce que tel ou tel Maître ordonne à un disciple d'en former une. Le disciple qui ouvre une école préparatoire d'occultisme le fait entièrement de sa propre initiative. C'est la tâche bien définie qu'il a choisie. Il a servi du mieux de ses capacités dans l'ashram de son Maître ; il connaît les besoins du monde. Il est ardemment désireux de se rendre utile, conscient qu'il est d'apprendre encore par les méthodes qui l'ont instruit et conduit le long du Sentier. Il est donc un travailleur conscient, très averti de son devoir de disciple, en contact avec son âme et de plus en plus sensible à l'impression venant du Maître. Il n'a généralement pas le projet de créer une école ésotérique ; nulle organisation précise ne [24@271] prend forme dans son esprit. Il est simplement désireux de répondre aux besoins qui se font sentir autour de lui. Etant donné qu'il a établi le contact avec son âme et – s'il s'agit d'un disciple avancé – avec le Maître et son ashram, sa vie journalière devient rayonnante et dynamique, en sorte qu'il attire à lui ceux qu'il peut aider, et les rassemble autour de lui. *Il devient le point central d'un organisme vivant, et non pas le chef d'une organisation.* En cela réside la différence entre un aspirant bien intentionné et le disciple avancé. Le monde est plein d'organisations ayant à leur tête une personne dont les mobiles sont généralement sains, mais dont les méthodes pour approcher ceux qu'elle veut servir sont celles du monde des affaires ; cette personne peut fonder une organisation utile, mais elle ne créera pas une école ésotérique. Un disciple, lui, devient le centre d'un groupe vital et rayonnant, qui grandit et atteint son but, à cause de la vie en son centre, se développant de l'intérieur à l'extérieur ; c'est la force de *sa* vie qui le mène au succès, non pas un système de publicité, et il est bien rare qu'il ait du succès au point de vue commercial.

Le public réagit à la note qui résonne et aux vérités enseignées, et l'influence du groupe s'accroît toujours plus, jusqu'à ce que le disciple se trouve responsable d'un groupe d'aspirants. Selon la mesure de son contact avec l'âme, la réponse de sa sensibilité aux suggestions du Maître et l'impression reçue de l'ashram auquel il est affilié, seront la force et l'utilité du groupe avec lequel il travaille. Peu à peu, il réunira autour de lui ceux qui peuvent l'aider dans l'enseignement ; de sa sagesse et du discernement qu'il montrera dans le choix de ses collaborateurs, dépendra largement le succès de son service. Il n'assume aucune autorité sur le groupe de ses

collaborateurs, excepté l'autorité que confère plus de sagesse, de connaissance et de lumière. Cela fait de lui un centre de pouvoir stable, contre lequel les méthodes et les interprétations mineures tombent d'elles-mêmes. Le disciple enseigne certains principes occultes immuables, auxquels tout le groupe est appelé à adhérer, ce que ses membres feront facilement et sans discussion car ce sont ces principes mêmes qui les ont attirés dans cette activité. Il observe ses collaborateurs, guettant chez eux des signes de développement spirituel et, quand c'est le cas, il les fait avancer à des postes de responsabilité. Tout le temps il vit avec eux, comme compagnon d'étude, marchant sur le Sentier avec ceux qui doivent être formés. L'humilité est la note dominante du véritable instructeur ésotériste. Or l'humilité implique le don de vision et le sens des proportions. Ces vertus lui enseignent que chaque pas en avant [24@272] dans la vie spirituelle révèle toujours de nouvelles étapes à maîtriser. La différence entre le disciple exercé et le débutant, c'est que ce dernier, n'étant pas perspicace, penche à croire que le Sentier est plus aisé qu'il ne l'est. Il se surestime alors lui-même. Le disciple, en revanche, a une vue d'ensemble et sait, lui, tout ce qui doit être fait avant que la vision devienne réalité.

Les écoles ésotériques peuvent se subdiviser en plusieurs catégories, selon le degré de développement de leur instructeur. C'est la réalisation subconsciente de ce fait qui a induit les instructeurs médiocres à essayer de mettre en avant leur travail et d'attirer l'attention sur leur effort par des prétentions immodestes, se targuant de leur familiarité avec le Maître, et parfois avec la Hiérarchie, dans le but de se faire apprécier. Tout cela trahit le novice qui a besoin d'apprendre que la vraie école ésotérique est toujours l'œuvre d'un disciple comme moyen de service et non un champ d'activité pour le Maître. Le disciple – et non le Maître – est seul responsable du succès ou de la faillite de l'école. Les Maîtres ne sont *pas* responsables des écoles actuelles, ou en train de se créer. Ils n'en déterminent ni les règlements, ni les résultats. Ce n'est que dans la mesure où le disciple-instructeur se trouve consciemment et humblement en contact avec le Maître et son ashram que le pouvoir de ce groupe intérieur pénétrera l'école, s'y révélera comme sagesse et lumière spirituelles, mais ne prendra jamais la forme d'une direction concrète, d'ordres ou du passage de la responsabilité de l'instructeur au Maître. Le disciple prend ses propres décisions, forme ses futurs collaborateurs, énonce ses propres règles, interprète la Sagesse Antique suivant la lumière qui est en lui-

même, dirige la formation donnée aux étudiants. Plus ce disciple est avancé, moins il parlera du Maître et plus il montrera le chemin de la Hiérarchie. Il insistera avant tout sur la responsabilité individuelle et sur les principes occultes fondamentaux.

Nous pourrions, actuellement, subdiviser les écoles qui existent en trois groupes

1. Un grand nombre des écoles dites ésotériques sont *dues à l'initiative d'aspirants* qui veulent aider leur prochain et y sont poussés par le goût de l'enseignement, une grande dose d'amour, de l'humanité et un peu d'ambition personnelle. Leurs méthodes sont, en dernière analyse, exotériques. Ils donnent des instructions basées sur ce qui est déjà connu et publié ; ils enseignent peu d'éléments nouveaux, bien qu'ils leur donnent des noms extraordinaires et les enveloppent de mystère. Ils se servent, en occultisme, des livres usuels ou compilent leurs propres manuels à l'aide de ceux qui existent déjà, choisissant souvent [24@273] des détails spectaculaires, quoique peu importants, omettant ce qui est spirituel et essentiel. D'une façon ou d'une autre, ils cherchent à faire de la publicité pour leur école et s'appuient souvent sur le côté commercial. Ils réclament l'obéissance et voient les autres écoles de manière désavantageuse et avec critique, prêchant l'adhésion exclusive à l'instructeur et l'entière fidélité à son interprétation de la vérité. Ils font un travail utile parmi les masses, les familiarisent avec l'existence des Maîtres et avec celle de la Doctrine Secrète, leur offrant ainsi une occasion de se développer spirituellement. Ils ont une place définie dans le Plan de la Hiérarchie, mais leurs écoles ne sont pas des écoles ésotériques et leurs chefs ne sont pas des disciples : ce sont des aspirants sur le Sentier de Probation, des aspirants pas très avancés.
2. Il existe aussi un certain nombre d'écoles ésotériques *fondées par des disciples* qui, dans leur désir d'aider leur groupe, apprennent à enseigner et à servir. Ces écoles sont en petit nombre, comparées à celles du premier groupe ; le nombre des étudiants qui les fréquentent est aussi plus petit, parce que le fondateur adhère plus étroitement aux règles occultes et s'efforce de se conformer à leurs exigences spirituelles. Il essaie d'enseigner humblement et sans

prétentions ; il est conscient que lui-même ne parvient que très lentement à la connaissance de l'âme et que ses contacts avec le Maître sont encore très rares. Sa présentation de la vérité est généralement théorique et théologique, mais il impose rarement son autorité personnelle. Son influence et son rayonnement ne sont pas très puissants, mais le Maître le suit attentivement, car il présente, en puissance, une certaine valeur et l'on peut se fier à lui pour s'instruire par ses propres erreurs. Il atteint un public plus restreint que le premier des groupes, mais il apporte un enseignement plus valable, et il révèle aux débutants les fondements de la Sagesse Antique. Son travail se place à mi-chemin entre celui des groupes anciens et celui des groupes actuellement en formation.

3. Nous voyons apparaître, aujourd'hui, les nouvelles écoles ésotériques. Elles sont *fondées par des disciples plus avancés*. C'est naturel car la tâche actuelle, plus ardue, exige qu'une note plus claire résonne, afin que la distinction entre ce qui est ancien et ce qui est nouveau s'affirme nettement, et que certaines vérités et interprétations nouvelles soient apportées. Cette nouvelle présentation plus avancée sera fondée sur les anciennes vérités, mais celles-ci seront interprétées différemment, et éveilleront un certain antagonisme de la part des groupes plus anciens. Ces disciples avancés ont un rayonnement plus puissant et une influence plus étendue, et leur travail a une portée universelle. S'il suscite l'antagonisme et même le rejet de la [24@274] part des autres groupes plus anciens, il éveillera, en revanche, la réponse de ceux qui, dans ces groupes, ont dépassé les anciennes conceptions, ont attendu une nouvelle approche de Dieu et se sont préparés à un appel plus spirituel. Ceux-là deviennent, au sein de leurs anciens groupes et dans leur entourage, des foyers de concentration de l'activité spirituelle. Ce qui conduit aux trois résultats suivants :
 - a. Les anciens groupes renient ceux de leurs membres qui adhèrent à l'enseignement nouveau, et les rejettent de leur sein.
 - b. Les nouvelles écoles tirent leurs adhérents des membres ainsi rejetés et attirés par l'enseignement que proclament des

disciples plus puissants et plus désintéressés.

- c. Le grand public est averti de l'existence du nouveau mouvement ; on voit se développer une tendance vers les sujets ésotériques et vers ceux qui se rapportent à la Hiérarchie.

Les disciples auxquels est confiée la tâche difficile de lancer les nouvelles écoles sont connus, techniquement, sous le nom de "disciples du monde". Leur influence s'affirme, dans toutes les directions, sur tous ceux qui sont ouverts aux nouveaux enseignements, créant des écoles intermédiaires entre les anciennes et les nouvelles Ecoles d'Initiation ; elle a une action, partout, sur la conscience des hommes, élargissant les points de vue du grand public, présentant à l'humanité de nouveaux concepts et de nouvelles perspectives. C'est ce qui se produit aujourd'hui. Les chercheurs doivent donc savoir distinguer entre le travail d'un aspirant bien intentionné qui fonde une école d'ésotérisme à l'intention des débutants, le travail d'un disciple qui est en chemin de devenir un chef, et le travail des disciples du monde, qui brisent les anciens moules pour instituer des méthodes nouvelles, mieux adaptées à l'enseignement de la vérité occulte. *L'Ecole Arcane* fait partie de ce dernier effort d'importance mondiale.

Il existe aussi certaines écoles de réputation douteuse, bien connues, qui attirent les sots et les curieux. Elles n'ont heureusement qu'une influence passagère. Elles font temporairement du mal, en déformant l'enseignement et en donnant de fausses idées sur les Maîtres et sur le Sentier ; mais leur pouvoir est pratiquement nul. Les trois autres types d'écoles font du bon travail et répondent aux besoins de ceux qui sont sensibles à la note qu'elles lancent. Toutefois les anciennes écoles sont en train de péricliter. Celles du second groupe seront encore longtemps actives : elles donnent une instruction élémentaire, forment les disciples à certaines méthodes de travail et leur enseignent à servir. Le dernier et nouveau type d'école va prendre [24@275] une ampleur toujours grandissante et préparera les disciples de l'âge nouveau aux futures Ecoles d'Initiation.

III. Les vérités fondamentales enseignées dans les véritables écoles ésotériques

Il faut spécifier que beaucoup de vérités transmises jusqu'ici sous le

terme d' "ésotériques", ou bien ne l'étaient pas, ou bien sont aujourd'hui exotériques. Les vérités ésotériques du passé sont les vérités exotériques fondamentales du présent. Durant les cent dernières années, les doctrines ésotériques et l'enseignement secret de la Sagesse Antique – communiqués au public sous le sceau du secret – sont devenus propriété publique. La nature de l'homme, que l'on expliquait dans les "écoles de mystères" du passé, se retrouve, sous d'autres noms, dans la psychologie moderne. Le mystère du corps astral, du corps éthérique et du corps mental, est un sujet exposé aujourd'hui dans les universités, dans les cours de psychologie qui traitent de la vitalité de l'être humain, de sa nature affective et de son mental. La croyance aux Maîtres était un secret strictement gardé ; maintenant, on en discute publiquement dans les grandes villes. Les méthodes de méditation et ses diverses techniques étaient des sujets sévèrement réservés, et le public était prévenu du danger de pareils enseignements. Aujourd'hui, des centaines de personnes, à travers le monde, méditent, cherchent l'alignement et arrivent au contact et à la connaissance de l'âme. La vérité a aussi été voilée et cachée par des enseignements secondaires qui ont détourné l'intérêt du chercheur et accaparé son attention sur l'importance attachée aux phénomènes. La posture adoptée, l'usage d'anciennes formules, les paroles et les mantrams, les exercices respiratoires, les mystérieuses allusions à l'apparition des feux de kundalini, l'éveil des centres et autres aspects engageants de l'occultisme secondaire ont fait perdre de vue au public que beaucoup de ces faits, appartenant au règne des phénomènes, concernent le corps physique, sa tenue correcte, sa vitalisation, son rechargement d'énergie, et qu'il ne s'agit là que d'effets, mais non pas des causes essentielles de ces effets. Tous ces résultats de phénomènes seront, normalement, sainement, sûrement, aussi bien qu'automatiquement, démontrés quand l'homme intérieur – émotionnel et mental – sera en relation avec le monde spirituel et qu'il commencera à fonctionner comme être spirituel. Cette approche secondaire de la vérité fait beaucoup de tort à la cause de l'occultisme réel et a, dans le domaine spirituel, véritablement troublé les meilleurs esprits.

Dans les écoles qui se forment maintenant, l'importance est [24@276] donnée à la conscience de l'âme, à la connaissance spirituelle, à la compréhension des forces supérieures, à la connaissance directe de la Hiérarchie spirituelle qui gouverne la vie de notre planète, à la compréhension (progressivement développée) de la nature divine et du Plan qui, en conformité avec la volonté de Dieu, conditionne toujours

davantage les affaires du monde. Les lois qui gouvernent l'individu, l'humanité et les règnes de la nature, sont étudiées ; la science des Relations, telle qu'elle se déploie dans l'évolution de notre monde, devient le premier intérêt du disciple. Tandis qu'il établit de justes relations avec lui-même, avec le monde de l'existence spirituelle, avec le monde de la vie humaine et avec toutes les formes de la vie divine, l'éveil de sa propre nature a lieu *automatiquement* : ses centres deviennent des sources vitales de pouvoir spirituel, et sa constitution tout entière est animée d'une activité rythmique qui se démontrera dans une vie plus utile. Tout ceci aura lieu, cependant, en vertu de sa juste attitude à l'égard de Dieu et de l'homme, de sa compréhension toujours croissante de l'intention divine et de sa connaissance des diverses lois techniques et scientifiques qui conditionnent tous les phénomènes, l'homme inclusivement.

Je tiens à rendre ceci clair : l'Ecole Arcane, étant l'une des nouvelles écoles intermédiaires, enseigne les fondements ordinaires de la doctrine secrète, mais seulement comme base au nouvel enseignement qui se développe. Les exercices respiratoires ne s'enseignent qu'après plusieurs années de travail et l'accent n'est pas mis sur leur importance, car, du point de vue ésotérique, la respiration correcte ne dépend pas de la maîtrise des poumons ni de l'appareil respiratoire, mais d'une orientation juste, de l'accord rythmique de la vie à l'ordre spirituel et aux circonstances.

La psychologie de l'homme intérieur, la façon dont elle conditionne les centres du corps vital, est aussi étudiée ; toutefois l'importance est mise avant tout sur l'aspect psychologique, et non sur les centres ; ceux-ci fonctionnent correctement si la pensée est saine, et si l'homme mène avec succès la double vie du disciple – juste rapport avec le monde des âmes et avec la Hiérarchie, justes relations avec le prochain dans la vie de chaque jour.

Après une étude préliminaire des principes fondamentaux, après une période où l'on peut s'assurer de la mesure de compréhension atteinte par l'étudiant, puis après une instruction de base sur la nature de la méditation, les nouvelles écoles traiteront les sujets suivants :

1. *La Science de l'Impression*. Il est enseigné au disciple à devenir sensible aux "impressions" venant de son âme et, plus [24@277] tard, du Maître et de l'ashram. Il apprend comment interpréter ses impressions correctement grâce à son mental exercé et illuminé ;

il apprend à distinguer ce qui lui vient de son subconscient et ce que lui transmettent, télépathiquement, le monde de la pensée et le mental des autres hommes, puis ce qui lui vient du monde spirituel.

2. *La Science de l'Union.* Par son moyen, le disciple est amené à l'intégration et à la coordination, au contact et à la fusion de son âme et de sa personnalité, et, plus tard, à une relation directe entre l'aspect spirituel supérieur et son soi personnel. Ceci conduit, dans un processus ultérieur, au développement régulier de la conscience et prépare l'étudiant à profiter de l'enseignement donné dans les Ecoles d'Initiation. La nature de l'initiation est aussi étudiée comme expression de grandes expansions de la conscience, ainsi que comme résultat d'intégrations personnellement accomplies.
3. *La Nature de la Hiérarchie.* Le disciple apprend que la Hiérarchie peut être atteinte par un contact direct, et connue de ceux qui entreprennent la formation nécessaire et se soumettent à la discipline voulue. Il faut se l'imposer à soi-même, mais elle doit être adaptée au degré de développement de chaque disciple. Les divers degrés de la Hiérarchie sont examinés ; il est enseigné la nature des initiations à prendre, et l'œuvre du *Christ*, chef suprême de la Hiérarchie, est étudiée. Ainsi le disciple a devant lui un tableau très clair de ce groupe intérieur qui est son but.
4. *La Science de la Méditation.* Celle-ci, avec ses techniques et ses différents stades (alignement, concentration, méditation, contemplation, illumination et inspiration), est graduellement maîtrisée et, par son moyen, le disciple apprend le vrai usage du mental, la juste maîtrise de la pensée et la juste interprétation de tous les phénomènes spirituels. Il apprend le sens de l'illumination, avec ses sept degrés, et commence à vivre, de façon toujours plus efficace, la vie inspirée d'un Fils de Dieu.
5. *Les Lois du Monde Spirituel* sont étudiées. Le disciple apprend à appliquer ces lois à lui-même, aux événements, au monde et à l'humanité.

Ce sont entre autres :

- a. La loi de Cause à Effet.

- b. La loi de la Réincarnation.
- c. La loi de l'Evolution.
- d. La loi de la Santé. [24@278]

Ces lois concernent la manifestation du monde des impulsions et des valeurs spirituelles, par l'intermédiaire du monde des phénomènes sur le plan physique.

6. *Le Plan*, dont la Hiérarchie est gardienne, qui est à la base de tous les événements planétaires et concourt aux desseins divins, est présenté à l'attention des disciples ; ils étudient son déroulement dans le passé et jusqu'au présent point d'évolution de l'humanité. Les événements du présent sont interprétés dans le sens du Plan divin, examinés en tant que préludes de l'avenir ; le pas immédiat qui suivra est sérieusement envisagé et l'on fait appel, sur ce point, à la participation des étudiants. Lorsque, plus tard, le disciple deviendra un membre actif et conscient de la Hiérarchie, il sera déjà familier avec les grandes lignes de ce dessein divin et sera à même de coopérer intelligemment à la tâche la plus urgente.
7. *Les Energies et les Forces*, qui, sont la substance même de la création, doivent être comprises et, finalement, dominées. Le disciple apprend que tout ce qui se manifeste sur notre planète n'est autre chose qu'un agrégat de forces qui engendrent les formes, et que tout est mouvement et vie. Il commence par étudier la nature des forces qui font de lui ce qu'il est : un homme. Puis il apprend à faire intervenir une autre force plus haute, celle de l'âme, qui gouverne ces forces. Il étudie la nature de l'esprit, de l'âme et de la matière, qu'il dénomme généralement "vie, conscience et forme", ou "vie, qualité, apparence", acquérant ainsi un aperçu de la nature de la divine Trinité et de la nature électrique de tous les phénomènes, y compris l'être humain.
8. *La Psychologie ésotérique* est aussi regardée comme de primordiale importance. Elle exige que l'on s'éloigne un peu de la présentation trop matérielle donnée par les anciennes écoles d'ésotérisme, avec l'importance qu'elles attachaient aux plans, aux processus de la construction matérielle et de la constitution des formes. Dans les écoles nouvelles, l'attention est donnée à l'âme à l'intérieur des formes, à l'agent créateur qui travaille dans le monde matériel. Les sept principaux types d'hommes sont étudiés,

de même que leurs caractéristiques et leur relation avec les sept groupes en lesquels se subdivise la Hiérarchie, et avec les sept grands Rayons d'Energie, émanations que la Bible nomme "les sept esprits devant le trône de Dieu". Ainsi la synthèse de toute manifestation devient apparente, et la place de chaque partie dans le Tout clairement discernable. [24@279]

Il y a beaucoup d'autres disciplines avec lesquelles le disciple devra se familiariser avant d'entrer dans les futures écoles d'Initiation. Toutefois, ce qui précède indique le programme qui doit être suivi dans les nouvelles écoles. L'Ecole Arcane s'efforce de donner une base générale en sorte que l'étudiant puisse profiter de l'abondance des enseignements et des œuvres qui seront encore divulgués jusqu'à la fin du siècle.

En tout premier lieu, l'étudiant doit acquérir une idée générale de l'enseignement de l'ésotérisme. Il saura alors quelle filière il lui faut, en tant qu'individu, suivre. Il doit apprendre à appliquer l'enseignement perçu, à transmuier la théorie en pratique, démontrant à lui-même la nécessité et la capacité de vivre dans le monde de la signification. Il reconnaîtra alors la relation qui existe entre tous les événements, individuels, humains et planétaires, le pourquoi et le comment de ces événements. La connaissance de la psychologie ésotérique, et la maîtrise de quelques-unes des techniques de la méditation, le rendent capable de se situer sur le juste échelon de l'échelle de l'évolution. Il comprend alors ce qu'il est capable de donner pour le service de l'humanité, et qui il est en mesure d'aider.

Dès lors, il commence à participer *consciemment* à la grande école de l'expérience spirituelle, école où il trouvera finalement la réponse à toutes ses questions, et la solution de tous ses problèmes. Il découvre que les qualités essentielles requises pour la réussite du travail ésotérique sont la patience, l'effort persistant, le don de vision et le jugement sain. Ayant aussi le sens de l'humour, un esprit ouvert et dépourvu de fanatisme, le disciple réalisera un rapide progrès sur la "Voie Lumineuse", comme on appelle souvent le Sentier. Il se trouvera finalement devant la Porte de l'Initiation, sur laquelle sont inscrites les paroles du Christ "Demandez et l'on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira."

Janvier 1944

[24@280]

PRINCIPES DE BASE DE L'ÉCOLE ARCANE

—
par Alice A. Bailey

Nous aimerions bien vous parler des idées fondamentales et des principes directeurs de l'Ecole Arcane dont vous faites maintenant partie. Le succès de votre travail et du nôtre en dépend. Vous entreprenez une tâche à laquelle vous ont préparé votre vie et toutes vos vies antérieures si vous acceptez la loi de Renaissance et si vous croyez qu'une nouvelle occasion vous est offerte. Ce sera une tâche énorme ; selon toute probabilité, vous devrez orienter différemment votre vie et changer vos habitudes ; vous devrez apprendre les règles qui vous permettront de diriger vos efforts afin de quitter le quatrième règne, le règne humain, et entrer dans le cinquième règne, le règne de l'âme. Ce règne est tout autant un règne de la nature que ne l'est le règne humain ou le règne animal ; il est appelé parfois le royaume de Dieu ou encore la Hiérarchie spirituelle de notre planète. Il prépare aussi aux grandes expansions de conscience qui transformeront votre conscience en vous faisant émerger dans le Tout universel ; vous ne vous identifierez plus alors à une minuscule parcelle de ce Tout. Vous substituerez la synthèse à l'esprit de séparativité qui caractérise l'homme ordinaire.

Au moment où vous êtes confronté à cette nouvelle vie d'entraînement et de croissance pour un renouveau spirituel, il convient de réaliser certains principes essentiels et certaines conditions ésotériques qui vous permettront d'aborder ce règne et la vérité avec plus de facilité, et qui vous aideront à reconnaître les bases solides sur lesquelles vous vous tenez. Nous estimons qu'il est juste que vous nous posiez certaines questions importantes telles que les suivantes, et que nous y répondions :

Quelle est la raison d'être de l'Ecole Arcane ?

Quelle est la nature de son enseignement ?

Quels sont les principes qui gouvernent la préparation qui s'y fait et l'assistance qui est y donnée ?

A quoi me suis-je engagé en entrant à l'Ecole Arcane ?

Quels sont les traits distinctifs d'une véritable école d'ésotérisme, et l'Ecole Arcane s'y conforme-t-elle ?

Quels sont les idées et les concepts fondamentaux qui guident l'Ecole

Arcane ? [24@281]

Il y a sept principes directeurs auxquels tout étudiant de l'Ecole Arcane doit se conformer. En les étudiant, son travail s'en trouve grandement facilité parce qu'ils répondent à certaines questions et ouvrent la voie à des progrès intelligents. Ces *principes sont toujours les mêmes et ne seront pas modifiés*. S'ils l'étaient, l'Ecole Arcane ne servirait plus son but initial.

Les méthodes et les techniques varient ; les dogmes et les doctrines apparaissent et disparaissent à mesure que la Sagesse Antique se déroule devant les yeux de chaque génération ; la continuité de la révélation répond aux besoins de l'humanité. Toutes les écoles d'ésotérisme visent au même but, celui de *la révélation de la divinité chez l'homme et dans l'univers*, de la connaissance de Dieu transcendant et de Dieu immanent. Il est normal que la terminologie et la présentation de l'Unique Vérité changent suivant l'époque, répondant aux besoins des différents peuples, mais ce qu'elles cherchent à exprimer ne changera jamais. Il est à espérer que les techniques et les méthodes de développement, offertes par l'Ecole Arcane, changeront selon les besoins des aspirants, selon l'évolution du mental humain, de la culture et de la civilisation. Cependant, ces changements ne doivent pas avoir lieu aux dépens de la vérité, ni aboutir à une altération de l'enseignement ésotérique ; ils ne doivent pas non plus prendre une importance exagérée au point de voiler la Réalité et la Vision.

Les sept principes de base sont les suivants :

- I. L'Ecole Arcane est une école d'entraînement pour disciples. Ce n'est pas une école pour des disciples en probation ou pour des aspirants à l'esprit dévot.
- II. L'Ecole Arcane prépare des *adultes*, hommes ou femmes, à faire le pas suivant sur le Sentier de l'Evolution.
- III. L'Ecole Arcane reconnaît l'existence de la Hiérarchie spirituelle de la planète, et donne certaines instructions sur la façon dont on peut s'en approcher et en faire partie.
- IV. L'Ecole Arcane enseigne que les âmes des hommes sont "*une*", ce qui est une connaissance d'ordre pratique.
- V. L'Ecole Arcane insiste sur la nécessité d'une vie spirituelle, et rejette toute revendication de rang spirituel.

VI. L'Ecole Arcane est sans parti-pris politique ou religieux ; elle est vraiment internationale. [24@282]

VII. L'Ecole Arcane n'insiste sur aucun dogme théologique ; elle enseigne simplement la Sagesse sans âge, comme l'ont connue, au cours des siècles, tous les peuples.

Prenons maintenant chacun de ces sept principes et voyons ce qu'ils signifient, comment ils s'expriment dans les méthodes de travail de l'Ecole Arcane.

I. L'Ecole Arcane est une école d'entraînement pour disciples.

A la fin de la guerre mondiale (1914-1945), l'Ecole Arcane existait depuis presque vingt-cinq ans ; elle s'est occupée, pendant ce temps, de plus de 20 000 personnes. Son programme est progressif. Les études s'approfondissent et le travail de méditation s'intensifie à mesure que l'étudiant passe d'un degré à l'autre.

Elle ne fournit aucune instruction sur le développement des pouvoirs psychiques ; elle n'enseigne pas aux étudiants à devenir clairvoyants ou clairaudients ; elle n'enseigne pas de rituels magiques ; jamais rien n'est offert sur le sujet de la magie sexuelle. Elle insiste uniquement sur la vie spirituelle, sur une compréhension mentale de l'enseignement occulte, sur les règles et les procédés qui provoqueront l'amélioration des rapports entre hommes, amèneront de justes relations avec l'âme et avec la Hiérarchie spirituelle, dont le Christ est le Chef suprême, et enfin avec un Maître et son ashram ou groupe.

Etant donné que l'Ecole Arcane existe dans le seul but de préparer ses étudiants à être des disciples conscients et utiles, ses cours sont, en fait, des épreuves éliminatoires. Le travail que l'on vous invite à entreprendre n'est pas aisé et il n'est pas non plus censé l'être. Le niveau des études est élevé et le travail est organisé de telle façon que ceux dont l'équipement mental et l'aspiration spirituelle ne sont pas suffisants s'éliminent d'eux-mêmes ; ils constatent qu'ils ne peuvent poursuivre avec succès leurs études. Nous n'encourageons jamais les gens à continuer, à moins qu'ils ne démontrent de véritables aptitudes pour ce genre de travail, car ils finiraient par se décourager et par travailler avec un sentiment d'échec, ce qui est mauvais de part et d'autre.

L'état de disciple implique un cœur généreux ainsi qu'un mental alerte et compréhensif. Les Eglises et les groupes d'ésotéristes ont toujours insisté sur un cœur aimant et sur la dévotion. C'est là une vérité de base, une nécessité ; mais un mental alerte, compréhensif et discipliné, est tout aussi important. Les Maîtres atteignent le monde des hommes par l'intermédiaire de leurs disciples ; c'est ainsi qu'ils ont choisi d'agir. Ils recherchent, [24@283] par conséquent, des hommes et des femmes intelligents, ayant une certaine maîtrise de soi, une grande pénétration, une discipline spirituelle qu'ils se seront personnellement imposée, et par lesquels les Maîtres peuvent agir pour poursuivre leur œuvre. Nous rendons donc intentionnellement le travail difficile et maintenons élevé le niveau des qualités requises, car nous recherchons, nous aussi, ceux qui savent se servir de leur intelligence et faire preuve de la volonté de développer et d'utiliser leurs facultés mentales. Les types émotifs et orientés vers la dévotion trouveront leur place dans d'autres groupements et d'autres écoles qui répondront mieux à leur besoin.

A la base de tout le travail de l'Ecole se trouve la notion de "service". Servir leurs semblables est la marque de tous les disciples ; c'est aussi la clé qui leur donne accès au Portail de l'Initiation. Par conséquent, tous ceux qui entrent à l'Ecole Arcane et se trouvent devant un nouveau cycle d'entraînement, nous entendent dire : étudiez, réfléchissez, et prouvez-vous à vous-mêmes, et à nous aussi, que vous avez, dans vos réponses aux questions, compris l'enseignement. Apprenez à méditer, à prendre ainsi contact avec votre âme, le véritable soi spirituel, et démontrez en servant ce que vous avez appris. Ces trois choses devront être votre principale préoccupation spirituelle pendant le temps que vous passerez dans les premiers degrés. Vous constaterez comment, d'année en année, votre compréhension de la voie qui mène à la Hiérarchie croît régulièrement. Votre vie sera plus complète et plus riche. C'est dans le monde de la signification que nous cherchons à pénétrer. Vous verrez alors s'ouvrir les portes des degrés suivants ; on reconnaîtra que vous avez terminé le travail préliminaire nécessaire, que vous avez assimilé, dans une certaine mesure, certaines connaissances techniques et théoriques, que vous avez établi certains contacts spirituels et que vous êtes parvenu à certaines reconnaissances importantes.

II. L'Ecole Arcane prépare des adultes, hommes et femmes, à faire le

pas suivant sur le Sentier de l'Evolution.

En entrant à l'Ecole Arcane, vous participez à une expérience d'éducation d'adultes. Cette expérience est basée sur trois objectifs majeurs :

1. Chaque étudiant est engagé à l'obéissance occulte.
2. Chaque étudiant est entièrement libre de profiter ou non de l'enseignement de l'Ecole.
3. Chaque étudiant peut devenir, s'il le désire, un collaborateur actif de l'Ecole Arcane. **[24@284]**

Qu'entendons-nous actuellement par un adulte ? C'est, selon notre point de vue, un homme ou une femme qui a réalisé une ou plusieurs intégrations essentielles, ou qui cherche consciemment à y parvenir. Le fait d'être adulte n'a, en réalité, rien à voir avec l'âge d'individu. Nous croyons, comme l'établit la psychologie moderne, qu'un être humain est une synthèse de la nature physique, de l'énergie vitale, de l'ensemble des états affectifs et des facultés mentales. Ces divers aspects chez l'homme ne sont pas souvent bien reliés les uns avec les autres, et, dans la majorité des cas, la nature émotive domine toutes les autres, le mental n'ayant que bien peu d'occasions de se manifester. Cependant, lorsqu'une certaine mesure d'équilibre est atteinte, lorsque les facultés mentales, la nature affective et la personne physique et vitale constituent une "unité", l'homme est alors un être adulte à proprement parler. Il mérite d'être appelé une personnalité. Il a réalisé en lui-même, par suite du processus de l'évolution, une série d'intégrations.

De nombreux étudiants de l'Ecole sont encore aux prises avec le problème de l'intégration de leur personnalité ou bien avec la tâche de développer leurs facultés mentales afin de pouvoir maîtriser efficacement leur nature affective et diriger leurs activités sur le plan physique. D'autres ont atteint un certain degré d'intégration et travaillent actuellement à faire une synthèse plus grande encore, celle de l'âme et de la personnalité ou du soi supérieur et du soi inférieur. Ceci fait, l'homme est une "personnalité sous l'influence de son âme". A ce moment, ou lorsqu'il est presque parvenu à réaliser cet état idéal, il peut devenir un disciple "accepté", au sens technique du mot.

L'obéissance occulte, à laquelle il est fait allusion, est l'obéissance de

l'homme, de la personnalité, à l'âme. Elle n'a absolument rien à voir avec l'obéissance à un certain instructeur, ou à un ensemble de doctrines. A l'Ecole Arcane, ni vœux, ni obéissance ne sont exigés des étudiants, à quelque degré qu'ils soient. Les étudiants se sont volontairement joints à nous et nous supposons qu'ils essaieront (toujours volontairement) de remplir les conditions requises. Ceci n'a rien à voir avec l'obéissance occulte, c'est seulement faire preuve de bon sens. L'obéissance occulte, elle, est une réaction spontanée du mental aux désirs ou à la volonté de l'âme. Ceci signifie que l'aspirant à l'état de disciple se prépare à devenir capable de recevoir les impressions de son âme et à se hâter d'obéir à celle-ci. Le but de la méditation est, en premier lieu, de susciter cette sensibilité et de permettre à l'étudiant de travailler à la lumière [24@285] des directives de l'âme. En suivant la voie de la véritable obéissance occulte, la personnalité devient ainsi de plus en plus sensible aux exigences de l'âme.

Les collaborateurs et les secrétaires de l'Ecole, au Siège Central aussi bien que dans les diverses villes et pays, ne cherchent jamais à s'immiscer dans la vie et les efforts spirituels de l'étudiant. L'aide qu'ils fournissent dans le travail de méditation et les suggestions faites à propos de la vie spirituelle, sont spontanément offertes. Ce qui est requis ne peut jamais être imposé de force. Si l'étudiant profite des activités et de l'assistance donnée, tant mieux ; mais, en fin de compte, ce qu'il en fait est son affaire personnelle ; s'il ne tire pas parti des occasions qui se présentent à lui, c'est aussi son affaire.

L'Ecole Arcane vise avant tout à laisser l'étudiant complètement *libre*. C'est nécessaire s'il doit apprendre à se maîtriser intelligemment et à croître spirituellement. L'étudiant peut travailler ou non ; il est libre de quitter l'Ecole à son gré. Si l'étudiant ne travaille pas, qu'il n'étudie pas, n'envoie jamais les rapports de méditation, nous sommes forcés de conclure qu'il n'est pas vraiment intéressé, et de rayer son nom de la liste des étudiants actifs. Nous nous réservons naturellement le droit de rayer un étudiant de cette liste, si nous estimons qu'il ne profite pas de ce que nous cherchons à lui donner.

Nous le laissons également libre dans sa vie personnelle. L'Ecole Arcane n'impose pas de disciplines physiques à ses membres ; nous n'exigeons pas d'eux qu'ils suivent tel ou tel régime alimentaire, comme c'est fréquemment le cas dans les écoles d'occultisme. Ces questions sont tout à fait personnelles et nous estimons que, si nous leur offrons des

enseignements justes, ils feront d'eux-mêmes la mise au point nécessaire. Nous savons que l'âme soumet son "agent", la personnalité, à ses propres disciplines. Notre tâche donc est de préparer l'étudiant à connaître son âme et à obéir à ses demandes. Nous ne fixons donc pas de règles de vie pour lui ; nous ne nous mêlons pas de ses affaires personnelles. S'il est sincère et honnête, l'âme dictera ses propres règles. Nous ne posons pas de questions personnelles et nous n'écoutons pas les bavardages. Nous nous rendons compte que nous devons tous apprendre à devenir des Maîtres, en parvenant d'abord à la maîtrise de nous-mêmes, afin que le Maître en nous-mêmes, le Maître dans le cœur, puisse nous diriger. Notre intention est d'aider l'étudiant dans ses essais pour arriver à la maîtrise de soi, en lui enseignant les anciennes règles qui régissent le Sentier du Disciple, et en les adaptant aux conditions nouvelles et au développement plus avancé de l'aspirant moderne. [24@286]

Nous laissons les étudiants entièrement libres de servir comme ils l'entendent. Nous ne demandons pas qu'ils participent à telles ou telles activités, comme le préconisent certains groupes. Nous, en tant qu'organisation, n'exigeons aucun service de leur part ; nous n'avons ni loges, ni centres, ni réunions auxquelles nous leur demandons d'assister. Nous les laissons libres d'être actif dans n'importe quel groupe, Eglise, société, activité sociale ou entraide mutuelle qui leur plairait. Nous pensons que si ce que nous leur avons donné est vraiment spirituel, ils sauront trouver, dans leur milieu, ce qui éveillera leur intérêt ou exigera d'eux leur fidélité. Ils peuvent servir et agir en dehors de l'Ecole Arcane ; nous avons ainsi des membres qui, en plus de leur collaboration avec nous, sont également tout aussi actifs dans d'autres groupements. Vous découvrirez à l'Ecole Arcane plusieurs genres de théosophes, de rosicruciens, des adhérents de la Science Chrétienne, des hommes d'Eglise (tant protestants que catholiques), des hommes et des femmes appartenant à toutes les convictions politiques ou religieuses. Ils se sentent libres, et *ils le sont*.

Les étudiants de l'Ecole Arcane peuvent aussi former leurs propres groupes, y exprimer leurs idées et servir comme ils l'entendent sans intervention de notre part. C'est ce qu'ils font souvent. Cependant nous ne prenons aucune responsabilité en ce qui concerne ces groupes ; ils ne font *pas* partie de l'Ecole avec laquelle ils n'ont aucune affiliation ; nous ne répondons jamais d'eux, nous ne sommes pas responsables d'eux ni des

enseignements qu'ils donnent. Nous nous réjouissons cependant de cet effort, parce qu'il fournit un champ d'action à l'étudiant, et nous approuvons ce genre d'essai qui a pour but de répandre les enseignements de la Sagesse Antique. Lorsqu'un étudiant oriente ses activités de ce côté-là, nous considérons son action comme un bon signe, car le monde a grand besoin de ces enseignements et il est ainsi possible d'atteindre des centaines de gens.

En conclusion, cette expérience d'éducation d'adulte est unique en ce que les étudiants plus anciens deviennent collaborateurs, instructeurs et secrétaires les uns des autres, surveillant, en cette dernière qualité, les travaux des étudiants nouveaux. Ils peuvent le faire s'ils prouvent qu'ils comprennent l'enseignement, s'ils sont intelligents et s'ils aiment leurs compagnons. En 1947, nous avions à peu près 140 secrétaires, mais leur nombre a grandi naturellement tout comme l'Ecole a grandi. Ces secrétaires appartiennent à toutes les nationalités. Le travail des étudiants plus avancés est toujours dirigé par un groupe au Siège central de l'Ecole. [24@287]

III. L'Ecole Arcane reconnaît l'existence de la Hiérarchie spirituelle.

L'Ecole s'est maintenue fermement à l'écart des dogmes et des doctrines. Nous ne demandons à personne d'accepter telle ou telle vérité ; si un étudiant rejette ce que certains d'entre nous croient et acceptent, nous pensons que c'est son affaire et non la nôtre. L'attitude de nos collaborateurs au Siège Central ne change nullement envers un étudiant qui n'accepterait pas la doctrine de la Réincarnation ou qui refuserait de croire à l'existence des Maîtres de la Sagesse, ou à la Hiérarchie spirituelle. Tout ce que nous lui demandons, c'est d'étudier les raisons en faveur ou contre telles croyances, en toute objectivité. Cependant, certaines croyances sont d'une origine tellement ancienne, qu'elles sont généralement acceptées, soit comme des vérités, soit comme des prémisses essentielles, soit encore comme d'intéressantes hypothèses. Nous demandons aux étudiants de garder cette attitude d'esprit, cette approche de la vérité, car nous estimons qu'ils devraient considérer les vérités qui leur sont présentées comme offrant un vaste champ de recherches. Ceci est également vrai dans le cas de la croyance à l'existence de la Hiérarchie spirituelle ; l'Ecole aborde cette vérité en se basant sur l'évolution ; nous considérons que les Etres, à des niveaux divers, qui constituent la

Hiérarchie forment le cinquième règne de la nature ; ils sont arrivés là grâce à l'expérience de la vie qu'ils ont acquise dans le quatrième règne, le règne humain. C'est sûrement à la Hiérarchie spirituelle que les enseignants chrétiens font allusion lorsqu'ils parlent du "royaume de Dieu". Si cette prémisse est vraie, on peut envisager scientifiquement l'existence de ce règne comme étant partie intégrante du processus de l'évolution, avec sa progression ordonnée d'êtres vivants, de l'atome minuscule à Dieu lui-même.

Ce sujet sera à peine touché dans les premiers degrés de l'Ecole, excepté dans la mesure où nous considérons l'existence du Plan divin et la réalité d'une "conscience" qui se développe chez l'homme et dans toutes les formes. Plus tard, l'attention de l'étudiant sera orientée, dans son travail de méditation, vers ceux qui apportent à l'humanité l'inspiration et la vérité. Dans les degrés supérieurs (dans lequel on n'entre que par invitation personnelle), nous présumons que l'étudiant croit aux Maîtres de la Sagesse, et c'est alors que la préparation proprement dite commence en vue du discipulat. Dans l'intervalle, les travaux des premiers degrés sont passés au crible et les étudiants qui restent se divisent en deux catégories : **[24@288]**

1. Ceux qui ne doutent pas de l'existence de la Hiérarchie spirituelle dont le Christ est le chef.
2. Ceux qui doutent encore, mais qui acceptent les enseignements comme une hypothèse.

Ces deux groupes reçoivent alors des instructions sur les règles du Sentier du Disciple. Ces règles, une fois acceptées et suivies, ont conduit des milliers d'individus "des ténèbres à la lumière", et du quatrième au cinquième règne de la nature. Les lois et les règles de l'ashram d'un Maître y sont enseignées. Un ashram est un centre de lumière et de puissance spirituelle dans lequel un Maître réunit ses disciples pour les instruire du Plan conçu pour l'humanité. Ceux-ci deviennent alors ses "agents".

L'état de disciple est un terme technique qui s'applique à ceux qui, témoignant d'une aptitude à l'enseignement, sont disposés à rendre effectif le Plan et manifestent un amour profond pour leurs semblables. L'étudiant, qui apprend à mettre en pratique dans sa vie quotidienne ces anciennes règles, parviendra finalement à une connaissance personnelle de la Hiérarchie et du Plan dont elle est la gardienne. Ce Plan, Dieu

transcendant, se manifeste au fur et à mesure du progrès de l'évolution ; ces progrès révéleront finalement la réalité de Dieu Immanent.

Les étudiants ne sont pas obligés d'appliquer ces règles à leur vie, ou de parcourir le Sentier du Disciple ; nous savons par expérience que, devant l'occasion qui leur est offerte, ou bien ils acceptent cette formation, ou bien ils cessent de participer activement à la vie de l'Ecole, du moins temporairement.

Les enseignements des degrés supérieurs insistent sur la nature du Plan, sur le nouveau cycle d'évolution dans lequel entre maintenant l'humanité, sur le retour prochain du Christ, sujet qui a été enseigné par toutes les religions. Le chrétien attend la venue du Christ, le juif celle du Messie, le bouddhiste, celle du Bodhisattva, l'hindou, celle de l'Avatar et enfin le mahométan, celle de l'Iman Mahdi. L'universalité de cet enseignement, en plus de l'attente générale, constitue un argument en faveur de sa véracité. L'acceptation largement étendue d'une certaine vérité au cours des siècles, dans toute culture ou civilisation, indique une réalité divine toujours présente. Aujourd'hui, ces vérités doivent s'adresser au mental et être scientifiquement établies ; elles ne doivent plus s'adresser à l'émotion et avoir seulement un attrait mystique, comme cela a été généralement le cas jusqu'ici. [24@289]

IV. L'Ecole Arcane enseigne que "les âmes des hommes sont une".

Cette vérité découle normalement de tout examen attentif du plan de l'évolution et elle est une réalisation virtuelle pour tous ceux qui tentent de mettre en pratique les règles de vie spirituelle, et de se placer sous les lois gouvernant le royaume de Dieu. On a beaucoup parlé, depuis trois cents ans, de la fraternité qui devrait exister entre les hommes. A l'Ecole Arcane, nous étudions quelles sont les bases de cette croyance et celles de l'"inclusivité" de la vie divine qui anime tous les règnes subhumains, la famille humaine et les vies supra-humaines qui, elles, s'étendent au-delà du domaine strictement humain jusqu'à la lumière de l'éternité même.

Cette vérité est d'autant plus favorablement accueillie que l'Ecole présente un aspect vraiment international. Les étudiants viennent de tous les pays, appartiennent à toutes sortes de religions. Les leçons, les cahiers de lecture, les divers textes peuvent s'obtenir en langue française, anglaise, allemande, espagnole, italienne, grecque et hollandaise. Nous avons déjà

entrepris de les traduire en russe et en portugais. Dans ce domaine, un grand pas a été fait. Les secrétaires des étudiants de l'Ecole appartiennent aussi à toutes les nationalités, et souvent l'étudiant se trouve dans le groupe d'un secrétaire d'une toute autre nationalité que la sienne. Ceci fait partie de l'effort fait par l'Ecole dans le but d'unir les hommes dans une grande fraternité spirituelle, sans distinction de race, de religion et de nationalité. La Grande Invocation utilisée journallement par tous les étudiants, a été traduite en 52 langues, sans compter un certain nombre de dialectes peu courants. (1951)

Nous nous efforçons de mettre un terme à "l'hérésie de la séparativité" qui caractérise tant la pensée moderne, et de poser ainsi les bases du nouveau monde dans lequel apparaîtra une civilisation fondée sur la croyance que "les âmes des hommes sont UNE" L'isolationnisme, l'individualisme sont des expressions de la séparativité profondément ancrée qui a si malheureusement caractérisé l'humanité ; c'est cet esprit de séparativité qui est à la base de toutes les divergences idéologiques, politiques et religieuses et qui est la source des guerres. La solution de ce problème mondial repose sur l'apparition d'un groupe spirituel (composé de personnes de tous les pays, de toutes les croyances religieuses) qui travaille dans le but de parcourir ensemble le Sentier, de rendre manifeste le royaume de Dieu en démontrant de justes relations humaines. Un tel groupe [24@290] reconnaîtra toute affinité d'idéalisme, d'origine et de but avec tous les autres groupements et exprimera une unité spirituelle fondamentale. Il insistera sur les points communs et non sur les divergences ; il s'efforcera de collaborer avec tous les autres groupes qui eux aussi ont une saine pénétration spirituelle, mais sans perdre pour cela son individualité et son intégrité.

C'est pour cette raison que l'Ecole Arcane ne forme pas de groupes, de loges ou de réunions organisées dans les nombreuses villes où se trouvent ses étudiants. Elle n'a pas le moindre désir de devenir une rivale des loges, des réunions et des dirigeants locaux. Comme nous l'avons déjà dit, les étudiants sont libres de travailler dans d'autres associations ou sociétés, et n'ont pas à promettre d'obéir à qui que ce soit à l'Ecole Arcane. Ils apprennent à comprendre que "les âmes des hommes sont UNE" ; ils tenteront de vivre, forts de leur volonté de mettre cette vérité fondamentale en pratique ; l'attitude que nous encourageons peut être résumée dans les strophes suivantes qui constituent un modèle que nous leur conseillons de

suivre :

"Les fils des hommes sont un, et je suis un avec eux.

Je cherche à aimer, non à haïr.

Je cherche à servir et non à exiger le service dû.

Je cherche à guérir, non à blesser.

Puisse la souffrance apporter sa juste récompense de
Lumière et d'Amour ;

Puisse l'âme dominer la forme extérieure,

La vie, et toute circonstance,

Et révéler l'amour

Qui gît sous les événements du temps.

Que la vision et l'intuition viennent. Puisse le futur se
révéler,

Puisse l'union intérieure triompher et les divisions
extérieures cesser.

Puisse l'Amour prévaloir

Et tous les hommes aimer."

V. Personne à l'Ecole Arcane ne s'arroge de titre ou ne s'attribue une position spirituelle.

De nos jours, beaucoup de gens posent aux disciples, aux initiés et aux Maîtres ; on peut entendre partout des voix exigeant qu'on les écoute ; beaucoup de personnes se laissent tromper par des prétentions de ce genre. De faux Maîtres se [24@291] rencontrent partout et abusent de la crédulité du public, prostituant la science divine des initiés ; de faux initiés ou imposteurs discourent partout ; de faux Christ apparaissent dans les deux hémisphères démontrant ainsi l'exactitude des prophéties du Christ (Matthieu XXIV). Les gens se laissent facilement tromper surtout parce qu'ils ont besoin d'aide et aussi parce qu'il reconnaissent instinctivement l'existence de nombreux niveaux dans le développement spirituel de l'humanité. Les masses croient tout naturellement à la Hiérarchie spirituelle, et c'est parce qu'elles y croient qu'elles sont si facilement exploitées par ces faux prophètes.

Nous enseignons aux étudiants la vérité – telle qu'elle fut émise par le Christ – selon laquelle "c'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez". Nous insistons sur le fait que c'est justement parce que ces faux prophètes ont certaines prétentions que ce sont des imposteurs ; aucun véritable initié, aucun Maître, ne divulgue ce qu'il est ; il n'attire pas l'attention sur lui. Il s'occupe seulement des "choses du royaume de Dieu" et ne dispose pas de temps pour essayer de s'imposer dans la conscience des hommes.

Les Maîtres sont des hommes qui sont parvenus à se libérer de la domination de leur personnalité et de leur soi inférieur ; ils sont, par conséquent, libres de tout désir de s'afficher personnellement ; ils ne veulent pas être personnellement reconnus. Ils préfèrent travailler silencieusement, s'occupant des vérités à enseigner et des besoins humains, incitant les hommes à rechercher le Maître unique, Celui qui réside dans le cœur.

Nos collaborateurs font partie de l'Ecole parce qu'ils sont portés vers les choses spirituelles et non parce qu'ils cherchent à se faire prendre pour des initiés. Ils ne cherchent qu'à parcourir le Sentier du Disciple. C'est là, la seule prétention qu'on puisse avoir en toute sécurité ; en prétendant qu'on est un Maître ou un initié, on démontre ou qu'on se trompe, ou qu'on est tout à fait ignorant de ces choses. A l'Ecole Arcane, personne (et ceci s'applique aussi à tout le personnel du Siège Central) n'a la moindre prétention d'être arrivé à une condition spirituelle élevée ; tout collaborateur ayant une prétention de ce genre s'exclurait automatiquement lui-même de l'Ecole. Il peut dire qu'il est un disciple, mais il ne pourra jamais dire qu'il est un initié de haut rang ou un Maître.

VI. L'Ecole Arcane est sans parti-pris religieux ou politique, elle est vraiment internationale.

L'Ecole est prête à aider et à assister n'importe quel individu quels que soient ses idées religieuses, son parti politique, [24@292] son idéologie. S'il est vrai (ce que nous croyons d'ailleurs implicitement) que "les âmes des hommes sont une", nous soutenons alors que les notions et les idées d'un étudiant conscient ne l'empêchent pas de comprendre cette vérité et de prendre contact avec son âme. Nous lui demandons simplement de garder un mental ouvert et de voir la vie et les événements mondiaux comme un tout ; nous lui demandons de considérer les affaires mondiales (qu'elles

soient religieuses, politiques, sociales ou économiques) comme un vaste champ d'expérience dans lequel l'intention divine est lentement réalisée ; nous lui demandons d'examiner comment ses croyances personnelles s'accordent avec ce programme mondial, et de voir si son approche de la vérité est exclusive ou inclusive.

Par suite de cette attitude de l'Ecole, les étudiants expriment à l'heure actuelle toutes sortes de convictions politiques et professent toutes sortes d'opinions religieuses. Aucune barrière ne se dresse entre eux et les autres. Comment en serait-il autrement ? L'habitude veut que l'éducation religieuse d'un homme ainsi que ses idées politiques soient déterminées par l'endroit de sa naissance et par les traditions de son pays. Des hommes d'Eglise de toutes les confessions et des gens aux idées spirituelles, qui n'appartiennent cependant pas à une religion déterminée, travaillent avec nous ; des adhérents de tous les partis politiques se sont joints à nous et toutes les idéologies sont représentées. Nous travaillons ensemble sans nous immiscer dans les vues d'autrui, sans engager des polémiques et de controverses. Nos secrétaires ne sont pas autorisés à se mêler des débats de nature politique ou religieuse dans leur correspondance avec les étudiants de leur groupe. Nous cherchons uniquement à indiquer le but commun, comment servir dans le champ universel de service, ainsi que les méthodes anciennes qui montreront aux êtres humains comment passer de l'irréel au Réel.

Il est vrai que pendant la guerre (1914-45) l'Ecole prit le parti des Alliés et s'opposa fermement aux pays qui luttaient contre les Forces de la Lumière ; ceci n'avait rien à voir avec une action purement politique. Notre attitude se basait sur la conviction spirituelle que les intentions des puissances de l'Axe étaient contraires au Plan divin, à la Hiérarchie spirituelle de notre planète, ainsi qu'au bien de toute l'humanité. Les procédés de l'Axe étaient basés sur un esprit de séparativité et de haine. Notre décision de ne pas rester neutre était conforme à la volonté de la plupart des étudiants. Il y a, cependant, des ésotéristes [24@293] qui prétendent que le fait d'être ésotériste les oblige à se tenir à l'écart des affaires humaines, qu'ils ne devraient être actifs que dans le domaine du mental et de la spiritualité. Si nous pensons que le plan physique et ses affaires se trouvent en dehors du rayon d'influence de la vie spirituelle, il y a quelque chose de fondamentalement faux dans notre interprétation de la vérité ; si la raison de notre effort spirituel est d'établir le royaume de Dieu

sur la terre, tous les événements du plan physique deviennent l'affaire de tous les hommes spirituels, où qu'ils se trouvent. Ne serait-ce pas par suite de la scission ancienne entre la vie spirituelle et l'activité matérielle que la politique, l'Eglise dans tous les pays, la vie économique du monde entier auraient dégénéré au point de créer l'horrible situation que l'humanité doit affronter au vingtième siècle ?

Les étudiants de l'Ecole Arcane sont encouragés à appliquer aux affaires humaines leur compréhension, leur énergie et leur savoir, et à le faire sur le *plan physique*. Nous leur demandons d'examiner comment ils peuvent rendre le plan spirituel effectif, comment réaliser dans les affaires humaines l'intention divine, rattachant ainsi le mot "spirituel" à toutes les activités journalières au lieu de réserver ce mot (comme c'est si souvent le cas) aux actions des groupes religieux, à l'aspiration, aux méthodes de méditation et à l'étude de l'occultisme.

L'homme qui, dans son for intérieur, croit fermement que "les âmes ne sont qu'UNE" sera forcé de mettre cela en pratique dans la vie de tous les jours. S'il ne le fait pas, c'est qu'il n'est qu'un théoricien, un idéaliste et un mystique peu pratique. Le travail de l'Ecole est rendu intéressant et utile justement parce qu'il rattache la vérité spirituelle et ésotérique à la vie quotidienne.

C'est pour cela que le facteur argent devient si important ; l'argent domine chaque phase de notre vie sur le plan physique ; c'est l'élément dominant de notre civilisation. On a très peu fait jusqu'ici pour utiliser l'argent à des fins vraiment spirituelles. Mais on a beaucoup fait pour le diriger vers des buts humanitaires et philanthropiques. Une grande partie de l'argent se trouve entre les mains de théologiens de différentes Eglises, mais la nécessité de contribuer délibérément à l'œuvre des Maîtres, afin de favoriser les projets de la Hiérarchie spirituelle, est pratiquement inconnue. Il faut de l'argent pour que les idées et les concepts de base de la Sagesse Antique atteignent les masses, pour que le Plan divin soit connu ; c'est ce que l'humanité attend. La situation actuelle est en grande partie due à l'erreur des mystiques, des ésotéristes et des professionnels de la spiritualité [24@294] qui ont toujours dénigré l'argent, ou qui ont simplement évité d'aborder cette question. Certaines Ecoles de pensée ont fait beaucoup de tort en considérant que désirer de l'argent était dangereux, même si ce dernier doit servir à rendre effectif le travail des Maîtres, qu'il était même mauvais ; selon elles, l'homme véritablement spirituel ne doit

pas demander de l'argent ou prier afin de l'obtenir.

Il est des plus nécessaire, à l'heure actuelle, d'accumuler de grandes réserves monétaires pour le travail du Christ et de ses disciples, et aussi pour préparer le mental des hommes pour son retour. Il est important de modifier la tendance *matérielle* donnée à l'argent et de le rendre disponible pour l'œuvre des Maîtres. Voilà la nouvelle tâche des disciples du monde et des travailleurs spirituels et que les collaborateurs et étudiants de l'Ecole sont invités à considérer. L'Ecole ne demande rien pour ses services ; son travail est maintenu grâce aux contributions, toujours volontaires. Un bilan annuel est envoyé aux étudiants qui se rendent alors exactement compte des frais qu'encourt l'Ecole. En cas de nécessité, elle les informe et ils sont priés d'apporter leur concours dans toute la mesure de leurs moyens ; au cours des années, ils ont d'ailleurs toujours fait preuve de générosité. L'Ecole n'a pas de fonds permanents ; nul "bon ange" ne contribue régulièrement. Nos collaborateurs, au Siège Central de l'Ecole, travaillent soit bénévolement, soit pour un salaire minimum. C'est leur manière de contribuer volontairement à l'œuvre.

VII. L'Ecole Arcane présente les doctrines de base de la Sagesse Antique.

Elle les offre simplement à la considération de l'étudiant ; il peut les accepter ou les rejeter, comme il le veut. On ne peut, vous le savez bien, imposer la vérité sous une forme officielle, théologique ou dogmatique.

Quelles sont, du point de vue de l'Ecole, les doctrines essentielles ? Quels sont les enseignements que nous estimons utiles de présenter ?

1. Le royaume de Dieu, la Hiérarchie spirituelle de notre planète, peut se matérialiser sur terre et le fera. L'Ecole croit que ce royaume existe déjà et qu'il sera reconnu plus tard comme étant le règne culminant de la nature.
2. Il y a eu, au cours des siècles, une continuité de révélation, et, pendant chaque cycle, Dieu se révéla à l'humanité. **[24@295]**
3. Dieu transcendant est également Dieu immanent ; les trois aspects divins, connaissance, amour et volonté, s'expriment par les êtres humains qui sont, en vérité, les fils de Dieu, si les paroles du Christ et de tous les instructeurs du monde ont de la valeur.

4. Une seule Vie s'exprime dans la multiplicité des formes de tous les règnes de la nature. Les fils des hommes sont par conséquent "UN".
5. Un point de lumière, une étincelle de l'unique flamme, se trouve en chaque être humain. Nous croyons que ce point, cette étincelle, est l'âme, le deuxième aspect de la divinité ; c'est à cela que faisait allusion Paul lorsqu'il disait : "Christ en vous, espérance de la gloire." Notre but est de démontrer la vie divine qui existe en chaque être humain. L'état de disciple est un pas sur la voie qui mène à cet accomplissement.
6. Il est possible à l'aspirant et à l'humanité dans son ensemble d'atteindre à cette ultime perfection, grâce à l'action du processus d'évolution. Nous cherchons à étudier ce processus et à reconnaître les myriades de vies en voie de développement, chacune d'elles ayant sa place dans le Plan, du plus humble atome au règne dont le Christ est le Chef suprême et aux sphères élevées où le Seigneur du Monde exécute le plan divin.
7. Certaines lois immuables gouvernent l'univers ; l'homme devient conscient de ces lois au cours de son évolution. Ces lois sont l'expression même de la volonté de Dieu.
8. La loi de base de notre univers est visible dans la manifestation de Dieu sous la forme de l'Amour.

Tous les enseignements ésotériques reposent sur ces huit points fondamentaux. D'autres sujets sont présentés à l'étudiant, éléments secondaires qu'il est invité à étudier et qu'il peut refuser ou accepter, les enseignements sur la réincarnation, par exemple, gouvernée par la loi des Renaissance, sur la nature cyclique de toute manifestation, sur la nature et le processus de l'évolution, sur l'existence de la Hiérarchie spirituelle, sur l'existence des Maîtres, de leur œuvre, et enfin sur la nature [24@296] de la conscience avec ses divers degrés : la conscience individualisée, l'auto-conscience, la conscience spirituelle qui se manifestent sur le Sentier de l'Evolution et qui atteignent leur point culminant sur le Sentier de l'Initiation.

Les grandes vérités premières sont soumises à votre examen attentif parce qu'elles sont les vérités fondamentales communes à toutes les religions, et qu'elles ont été de tout temps universellement reconnues ;

l'homme les connaît instinctivement. Pour lui, ce sont des hypothèses parfaitement admissibles ou bien des faits qu'il accepte étant donné le point qu'il a atteint dans l'évolution. Les vérités secondaires sont simplement offertes comme des aspects, des détails qui compléteront l'idée d'ensemble donnée par les vérités fondamentales. Ces dernières sont plus franchement discutables bien qu'elles soient admises par des milliers de gens.

Ces huit propositions fondamentales servent de base au travail de l'Ecole Arcane. Nous vous demandons de les étudier. Les étudiants viennent à nous volontairement et peuvent nous quitter à n'importe quel moment. La Voie n'est pas facile. Nous avons tous des moments de découragement. Nous ne verrons pas se réaliser ce monde parfait que nous avons de tout temps espéré connaître ; nous ne nous verrons pas non plus aussi parfaits que nous aurions aimé devenir. Mais en attendant, nous pouvons travailler à améliorer le monde, autour de nous, et constater en nous-mêmes ces améliorations. La vision s'étend devant nous ; s'il n'en était pas ainsi, rien ne pourrait nous inciter à l'effort. Cependant, il est utile de savoir qu'une fraction de cette vision est parfaitement réalisable. C'est le but vers lequel nous tendons tous.

1947

[24@297]

L'ÉCOLE ARCANE

— SES ORIGINES ET SES BUTS ÉSOTÉRIQUES

—
par Foster Bailey

Le moment est indiqué, pour nous, de considérer la relation de l'Ecole Arcane avec certains aspects immédiats des plans de la Hiérarchie. Nous réalisons que nous avons une connaissance très limitée de ces plans, mais nous réalisons aussi que, comme résultats de 30 années de travail du Tibétain en collaboration avec Alice A. Bailey (à laquelle on se réfère de plus en plus en tant que A.A.B.), nous avons eu, particulièrement au cours des dix-huit ans qui viennent de s'écouler, une information disponible qui n'a jamais touché la majorité des aspirants et des disciples sincères et honnêtes. Notre connaissance entraîne notre responsabilité. Notre position

privilegiée nous procure une extraordinaire opportunité. Dans le présent, nous sommes confrontés à un besoin d'une ampleur mondiale, plus aigu que la plupart d'entre nous n'a été capable de le comprendre, par la condition de la famille humaine.

L'Ecole Arcane fut fondée par Alice A. Bailey en 1923. Vingt-huit ans sont passés et nous sommes aujourd'hui *un groupe de serviteurs* bien organisé, porteur de certains projets spirituels dont nous avons accepté la responsabilité. Notre position a donc une certaine mesure de justesse, et la reconnaissance que nous avons tous de nous trouver en face d'un nouveau cycle dans la vie du groupe justifie notre tentative d'évaluation de nos origines et de nos desseins ésotériques.

Nous sommes un groupe ésotérique du Verseau, c'est-à-dire un groupe de disciples et d'aspirants à l'état de disciple, qui tente d'aider l'humanité, en relation consciente avec ce que nous connaissons de plus élevé sur le travail de la Hiérarchie. Donc, nous cherchons davantage à traiter des causes qu'à tenter de nous occuper de neutraliser les effets malheureux. Nous cherchons à comprendre les significations spirituelles profondes qui sont derrière les événements et à lutter pour vivre de telle sorte que soient démontrées, de plus en plus, les qualités spirituelles essentielles.

Le fait de notre relation réelle avec la Hiérarchie répond non seulement de notre existence même en tant que groupe spirituel dans le monde, mais il est le facteur essentiel de toutes nos entreprises futures. Sans cette relation hiérarchique consciemment reconnue et constamment maintenue, notre valeur, dans les jours à venir, deviendrait moindre que celle de la masse des mouvements et des activités de bienfaisance que l'on voit [24@298] surgir spontanément de tous côtés et qui n'ont pas ce lien spirituel consciemment atteint.

Au cours de sa vie, A.A.B. évita toute déclaration et toute action qui auraient pu être interprétées comme une revendication quant à son degré personnel de spiritualité. Ceci est bien connu. Son travail puissant et admirablement efficace amena pourtant la reconnaissance inévitable qu'elle était, en fait, un disciple laborieux des Grands Etres, qu'elle avait atteint le degré correspondant à sa tâche, et que, à travers elle, l'impact direct de la force spirituelle maniée par la Hiérarchie devenait disponible pour nous.

Revenons en arrière, à un temps antérieur à l'existence de notre groupe en manifestation extérieure, aux premiers jours de l'enfance d'Alice Bailey.

Alors qu'elle était adolescente, dans un milieu cultivé, aristocratique et très aisé, active socialement, comme c'était le rôle des jeunes filles de ce monde, son Maître vint à elle. Son milieu était un modèle du plus extrême conservatisme, sa compréhension de la religion et son appartenance à l'Église anglicane étaient rigides et dogmatiques. Sa connaissance du monde, extérieur à son petit cercle d'expérience, était pratiquement négligeable. La visite de son Maître avait pour but d'implanter, dans la conscience de son cerveau physique, l'essence du mode de sa vie, telle qu'elle devait se développer. Elle était assez forte pour prendre connaissance du programme de service auquel, sur le plan intérieur, elle était déjà engagée et consacrée, et de l'essentiel de ce qui était le programme choisi par sa propre âme.

Elle était alors un disciple avancé de l'ashram du Maître K.H. (Un ashram peut être vu comme un centre d'énergie spirituelle vivante dans la vie de groupe de la Hiérarchie). A mesure que les années s'écoulaient et que j'apprenais à profiter de l'enseignement que j'ai personnellement reçu d'elle, je parvins à mieux comprendre ce qu'une position avancée dans un ashram comportait. Cette position est la clé de tout son travail. Il y a plusieurs facteurs dont nous pouvons à présent parler. Grâce à l'enseignement du Tibétain, bien des gens ont beaucoup appris ; d'autres partagent avec moi la connaissance de certaines choses essentielles qui constituent notre bagage ésotérique, en tant que groupe.

Nous savons que Celui auquel nous avons coutume de nous référer sous le nom de Tibétain est, en fait, l'un des Maîtres de [24@299] la Sagesse connu par certains de ses associés comme le Maître Djwhal Khul. Ce fut le Tibétain, en partie parce qu'il s'était spécialisé dans la philosophie occulte et l'étude des lois cosmiques, qui reçut pour tâche d'offrir un enseignement de liaison, nécessaire à guider les disciples des Grands Etres. Cet enseignement devait aussi donner l'expansion nécessaire de la connaissance des réalités spirituelles qui devait devenir disponible au cours de la période critique de notre histoire mondiale, alors que nous passons de l'ère des Poissons à l'ère du Verseau. Le Maître Djwhal Khul travailla avec le grand disciple que nous connaissons en tant que H.P.B. dont les écrits, et particulièrement *La Doctrine Secrète*, furent l'effort d'un pionnier courageux, qui rendit tout ce que nous avons à faire plus facile. Le temps est venu pour que l'expansion de l'enseignement suivant se fasse. Le Maître D.K. resta près du Maître K.H. dont Il fut longtemps le disciple.

Il semble naturel qu'Il ait cherché et trouvé le collaborateur nécessaire parmi le groupe de disciples qui étaient dans le même ashram que lui.

Non seulement le Maître D.K. avait à trouver un disciple consacré audacieux, disponible sur le plan physique pour faire ce travail, mais Il avait, évidemment, d'autres activités et d'autres responsabilités dont nous ne savons que peu de chose. Le temps était également venu où, dans l'expansion planifiée et la réorganisation de la Hiérarchie, des ashrams supplémentaires devaient être formés et leur personnel trouvé et formé. Cette entreprise ardue est, de bien des manières, aussi difficile qu'on peut l'imaginer. L'Ecole Arcane a aidé à former un matériel utilisable. Le Tibétain a donc été occupé, en partie, par la formation de son propre ashram qui, à présent, se consolide et se développe rapidement par la publication des enseignements maintenant contenus dans quelque dix-huit volumes, et par l'inauguration de certaines activités spirituelles, conformes au plan d'action de la Hiérarchie, ainsi qu'elle le conçoit dans son effort pour *hâter la réapparition du Christ*. C'est seulement ces dernières années que nous sommes parvenus à comprendre comment ce retour du Christ a été, en réalité, la note-clé et l'objectif le plus important de tout ce qui a été accompli.

La caractéristique des forces vraiment spirituelles et constructives est qu'elles soient toujours positives. Tel est le pouvoir de la force spirituelle. Le travail que le Tibétain a fait, dans les 30 dernières années, montre déjà extraordinairement cette qualité [24@300] encourageante. La même chose reste vraie dans la vie de chaque disciple, proportionnellement à l'importance de son degré et à la quantité de force spirituelle impliquée.

C'est le privilège et le programme inévitable de tout disciple *avancé*, de commencer quelque activité dans chaque incarnation, qui serve le Plan hiérarchique et qui aide plus spécialement la partie du Plan dont son propre ashram a accepté la responsabilité. C'est pour cette raison qu'au moment voulu, avant sa dernière incarnation physique, A.A.B. proposa d'établir une école ésotérique. Quand un disciple propose une ligne d'action, cette dernière est approuvée si elle est une aide véritable dans le travail ashramique et si les circonstances la rendent possible. Mais dans cette éventualité, le disciple est libre d'essayer et, tant que son action est constructive et utile et qu'elle aide vraiment le Plan, il dispose pour son projet de toute l'énergie ashramique qu'il est capable, en tant qu'individu, de recevoir. S'il manque à sa destinée spirituelle, ces forces ne sont plus

disponibles. Dans cette éventualité, la tentative dépérit et meurt dans la plupart des cas, avant que le disciple ne se retire et, de toute façon, inévitablement peu de temps après. Ces mouvements de nature spirituelle qui survivent aux rigueurs et aux confusions de la deuxième génération sont rares, mais cette survie est la marque de leur authentique origine spirituelle.

Aujourd'hui, nous sommes confrontés à l'opportunité d'utiliser ainsi les forces spirituelles disponibles dans l'Ecole Arcane, comme résultat du travail de 30 ans dont les effets, plus grands que nous ne l'imaginons, ne sont qu'une petite partie de ce qui, finalement, sera bénéfique. Cette richesse nous a été donnée par A.A.B. et a été maintenue par ceux d'entre nous qui se sont joints à elle, au long des ans, pour que ces forces soient utiles et que la vision soit gardée. Vraiment, son succès dans la création d'une conscience de groupe et d'une action de groupe produisit, à la fin, le sens de la responsabilité commune et l'interdépendance reconnue qui ont fait que la réalisation du groupe est la nôtre, autant que la sienne. La réalisation de cette conscience de groupe est la meilleure garantie d'une action qui portera des fruits dans les jours à venir.

L'Ecole Arcane fut projetée par A.A.B. comme un effort pour aider à répondre à certains besoins précis dans le domaine ésotérique. Il y avait tout d'abord un réel besoin pour un nombre croissant de disciples disponibles pour la mise en œuvre des Plans hiérarchiques. Une école ésotérique pouvait trouver ceux à qui donner l'entraînement préliminaire qui aiderait à résoudre ce problème. Deuxièmement, il y avait le besoin d'une expérience [24@301] ésotérique selon la ligne du deuxième rayon, qui tenterait d'apporter un peu de la qualité croissante du Verseau. Ceci demandait qu'un nouvel accent fût mis sur la *responsabilité de groupe* et sur le *service du monde* comme étant l'essentiel du véritable état de disciple dans les temps à venir. A.A.B. a réussi remarquablement à imprégner son école des qualités nécessaires et elle a donc répondu à la demande. C'est ce facteur qui a donné à notre travail organisé cet aspect de pionnier et nous a rendus toujours conscients qu'il y avait là une véritable expérimentation.

Un autre réel besoin, dans le domaine ésotérique, était celui d'un type d'enseignement et d'action pour le discipulat qui aiderait à neutraliser la cristallisation produite par les écoles ésotériques de l'ère des Poissons qui s'achève à présent. Ces erreurs et ces aspects déplorables étaient, en un

certain sens, inévitables et ne justifient pas la critique de certains groupes ésotériques. Elles existent néanmoins, elles sont des pierres d'achoppement et empêchent l'arrivée de formes d'expression spirituelle plus nouvelles. A.A.B. le vit clairement et, en y pensant, elle travailla toujours avec persistance. Elle fit un effort exemplaire par son insistance à accomplir une *relation de coopération avec le travail de la Hiérarchie*, comparé à la position des dévots qui agissent à partir du principe d'obéissance d'une manière plus enfantine. Elle insista sur le fait qu'une *vie de service sans égoïsme* était le facteur le plus important et que les disciplines sur le plan physique telles que, particulièrement, les régimes alimentaires ou l'appartenance souvent fanatique aux disciplines du Hatha ou du Laya Yoga, qui ont fait leur chemin dans le monde occidental et qui sont répandues parmi les ésotéristes, étaient généralement démodées et des voies sans issue.

Elle insista sur la *liberté mentale*, la polarisation mentale et l'acquisition d'un mental bien équipé pour traiter, intelligemment et avec bon sens, des conditions du monde. Elle savait que cela devait succéder à l'idéalisme mystique et trop souvent dénué d'esprit pratique des premiers stades d'entraînement spirituel plus émotionnels, et qui menait souvent à la séparativité et à l'égoïsme spirituel. Cette position est bien connue de nous tous et, dans le cas de notre propre vie de groupe, elle trouve son origine dans la sagesse d'A.A.B., dans ses efforts pour répondre à cette troisième nécessité.

Ce qui précède suggère seulement quelques-uns des facteurs du projet, tel qu'elle le conçut originellement. Une autre considération, qui a influé sur toute action, fut la règle selon laquelle [24@302] la vie de travail de chaque disciple avancé doit non seulement être utile, objectivement, à la Hiérarchie et à l'ashram et être pratique, mais elle doit aussi porter en elle l'opportunité d'acquérir l'expérience que le disciple doit faire, s'il veut jouer son rôle dans le travail d'équipe planifié de l'incarnation suivante. Trouver, perfectionner et promouvoir l'Ecole Arcane était, en fait, une partie de l'entraînement d'A.A.B. en vue du travail pour lequel elle vient d'être libérée. Ce fait ne comporte pas la moindre diminution d'intérêt ou de soutien pour le travail qu'elle a inauguré dans cette vie et qui l'intéresse profondément aujourd'hui comme toujours.

Il ne fait aucun doute que Alice Bailey est aujourd'hui, subjectivement et télépathiquement, en rapport avec beaucoup de ses amis et de ses

étudiants. Ceux qui sont sensibles enregistrent parfois des impressions. Cependant, elle n'est pas occupée à entourer des individus pour leur dire ce qu'ils doivent faire ou ce qu'elle désire d'eux. Il a été établi par le Tibétain et A.A.B. qu'après la mort de cette dernière, Il n'agirait pas à travers un autre canal et qu'elle-même ne tenterait pas de diriger l'Ecole Arcane, ses affaires ou ses activités de service, par le moyen de messages.

L'humanité passe par la plus grande crise spirituelle de sa longue histoire sur cette planète. Les implications en sont profondes pour notre compréhension. Les choix que l'humanité a faits, ces récentes années, et qu'elle a encore à faire dans les prochaines années, ont une signification plus profonde que nous ne pouvons l'imaginer. Il nous a été enseigné, et ce doit être vrai, que la Hiérarchie des Maîtres n'est pas toute puissante, autrement il resterait peu de chose de la liberté humaine et nous serions tous destinés à devenir des robots spirituels. Ce que la Hiérarchie peut faire dépend de la manière dont nous répondons aux stimuli spirituels à l'heure de la crise. Il est très clair que le Plan de Dieu pour l'homme est que l'humanité accomplisse sa propre destinée, dans la lumière de sa propre âme, par le pouvoir de ses capacités intellectuelles, par sa profonde conscience et sa consécration à remplir sa destinée divine.

Cette lumière nous fait comprendre que c'est à partir de l'état de connaissance et de sagesse très grandes de la Hiérarchie, que certaines choses sont connues comme inévitables pour la famille humaine et que certaines autres choses dépendent de nos réactions aux événements. La prétendue deuxième Guerre [24@303] mondiale n'était pas, en fait, karmiquement nécessaire et la guerre militaire sur le plan physique aurait pu être évitée, s'il y avait eu certaines réalisations. L'exécution du Plan par la Hiérarchie, durant les douze dernières années, devint impossible quand l'humanité choisit d'entrer dans la deuxième phase du conflit armé mondial.

Cela explique beaucoup de choses et signifie que le travail de beaucoup de membres du nouveau groupe des serviteurs du monde était grandement retardé. La possibilité d'un travail effectif dans le domaine de la Bonne Volonté n'existait presque plus pour un certain temps. Tant que le combat sur le plan physique durait, les relations entre les disciples en contact avec l'Ecole Arcane et les étudiants dispersés à travers le monde et qui auraient pu rejoindre nos rangs, étaient interrompues. La promulgation du programme pour la solution du problème de la juste relation de l'argent

au travail de la Hiérarchie cessa entièrement. La construction du réseau de Lumière et de Bonne Volonté, par l'établissement de l'activité des Triangles, fut presque complètement arrêtée. Il ne fut pas possible de répandre la Grande Invocation dans le monde entier comme nous le faisons à présent.

Dans les jours sombres de 1939, quand il semblait que tout s'écroulait et que les efforts héroïques de beaucoup de disciples pour aider à détourner la guerre étaient inutiles, il était difficile de prévoir comment le travail pourrait être relancé, réorganisé, financé et de nouveau effectif. A cette époque, dans la bonté de son cœur et pour m'encourager, le Tibétain me donna l'assurance que je découvrirais après le grand holocauste que les fondements si bien posés de notre travail seraient non seulement intacts, mais tout à fait adéquats à la construction du futur travail. A l'époque, je trouvais cela difficile à croire, car j'étais profondément conscient des conséquences terribles de la deuxième guerre, mais cette déclaration s'est révélée vraie et nous sommes, à présent, dans une position plus forte et nous travaillons et servons plus efficacement que ne pouvait le faire le mental de l'époque.

Aujourd'hui, notre groupe est plein de lumière, d'amour et de pouvoir. Aujourd'hui, l'Ecole Arcane, dont nous faisons partie, fonctionne comme un grand point de lumière dans le corps du nouveau groupe des serviteurs du monde. Nous sommes un point de focalisation magnétique dans ce corps, lui [24@304] apportant du pouvoir et aidant au succès de son travail. C'est ce que nous avons accompli et, pour nous, c'est le fait le plus significatif du moment. *Nous ne sommes pas seuls.* Nos efforts sont justifiés par notre relation avec tous les disciples au travail partout qui, consciemment ou inconsciemment, sont une partie de ce groupe de serviteurs à l'échelle mondiale, créé par la Hiérarchie elle-même, comme une part de la grande aventure des nouvelles techniques du Verseau. Le nouveau groupe des serviteurs du monde est, en fait, un projet de synthèse de domaines d'actions dans les plans de la Hiérarchie, comportant un nouveau type de disciple mondial dans une action de groupe. Notre vraie place dans ce schéma peut seulement être comprise en termes de participation à cette plus large vie de groupe.

(Allocution aux étudiants, prononcée à la Conférence annuelle de l'Ecole Arcane, New York, 1950).

FIN DU LIVRE